



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

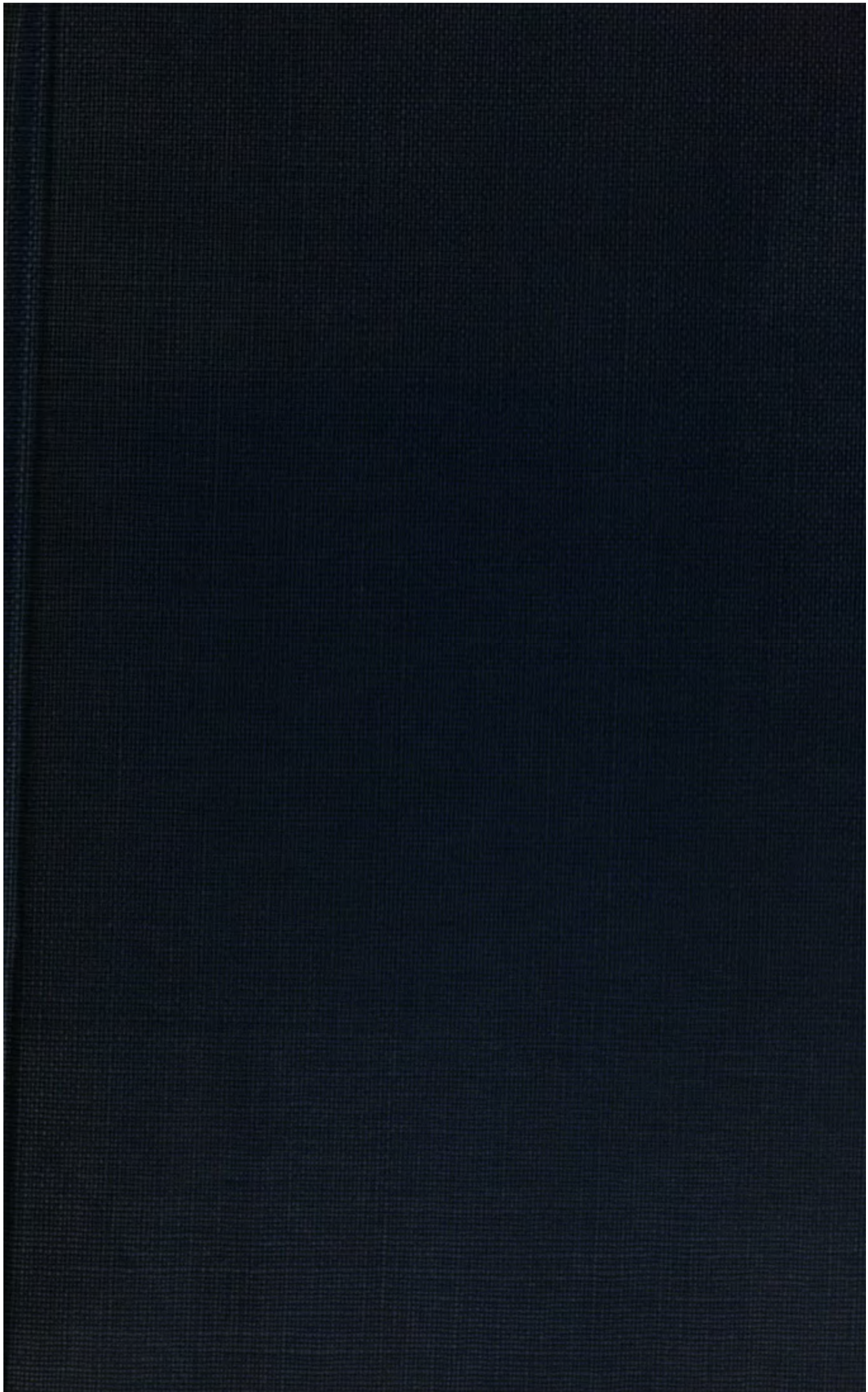
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

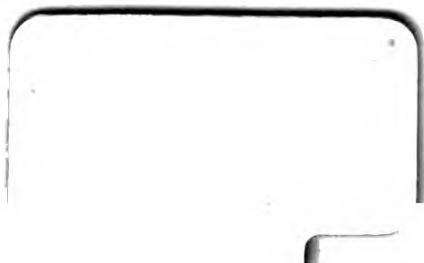


~~NS 97 E 22~~ →



TNR. 7441

~~D/C 5342 A. 2~~





•

LES CARACTÈRES

ou

LES MOEURS DE CE SIÈCLE

LES
CARACTÈRES

OU LES

MOEURS DE CE SIÈCLE

PRÉCÉDÉS DES

Caractères de Théophraste traduits du grec

PAR

LA BRUYÈRE

TEXTE REVU SUR LA NEUVIÈME ÉDITION ORIGINALE DE 1696

Avec une Notice & des Notes

PAR

CHARLES ASSELINEAU

Tome second



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

47, PASSAGE CHOISEUL, 47

M. DCCC. LXXI

UNIVERSITY
22 SEP 1957
OXFORD

LES CARACTÈRES

ou

LES MOEURS

DE CE SIECLE

Admonere volumus, non mordere :
prodesse, non lædere : consulere mori-
bus hominum, non officere. *ERASM.....*



DE L'HOMME.



NE nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes, & l'oubli des autres; ils sont ainsi faits, c'est leur nature, c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe, ou que le feu s'éleve.

¶ Les hommes en un sens ne sont point légers, ou ne le sont que dans les petites choses : ils changent leurs habits, leur langage, les dehors, les bien-séances; ils changent de goût quelquefois; ils gardent leurs mœurs toujours mauvaises; fermes & constants dans le mal, ou dans l'indifférence pour la vertu.

¶ Le Stoïcisme est un jeu d'esprit & une idée semblable à la République de Platon. Les Stoïques ont feint qu'on pouvoit rire dans la pauvreté; être insensible aux injures, à l'ingratitude, aux pertes de biens, comme à celles des parens & des amis; regarder froidement la mort, & comme une chose indifferente qui ne devoit ny réjoüir, ny rendre triste; n'être vaincu ny par le plaisir, ny par la douleur; sentir le fer ou le feu dans quelque partie de son corps sans pousser le moindre soupir, ny jeter une seule larme; & ce phantôme de vertu & de constance ainsi imaginé, il leur a plû de l'appeller un sage. Ils ont laissé à l'homme tous les défauts qu'ils luy ont trouvez, & n'ont presque relevé aucun de ses foibles: au lieu de faire de ses vices des peintures affreuses ou ridicules qui servissent à l'en corriger, ils luy ont tracé l'idée d'une perfection & d'un heroïsme dont il n'est point capable, & l'ont exhorté à l'impossible. Ainsi le sage qui n'est pas, ou qui n'est qu'imaginaire, se trouve naturellement & par luy-même au dessus de tous les événemens & de tous les maux; ny la goutte la plus douloureuse, ny la colique la plus aiguë ne scauroient luy arracher une plainte; le Ciel & la terre peuvent être renversez sans l'entraîner dans leur chute, & il demeureroit ferme sur les ruines de l'Univers; pendant que l'homme

qui est en effet, fort de son sens, crie, se desesperere, étincelle des yeux, & perd la respiration pour un chien perdu, ou pour une porcelaine qui est en pieces.

¶ Inquietude d'esprit, inégalité d'humeur, inconstance de cœur, incertitude de conduite. Tous vices de l'ame, mais differens, & qui avec tout le rapport qui paroît entr'eux ne se supposent pas toujours l'un l'autre dans un même sujet.

¶ Il est difficile de decider si l'irresolution rend l'homme plus malheureux que méprisable : de même s'il y a toujours plus d'inconvenient à prendre un mauvais parti, qu'à n'en prendre aucun.

¶ Un homme inégal n'est pas un seul homme, ce sont plusieurs; il se multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts & de manieres differentes : il est à chaque moment ce qu'il n'étoit point, & il va être bien-tôt ce qu'il n'a jamais été, il se succede à luy-même : ne demandez pas de quelle complexion il est, mais quelles sont ses complexions : ny de quelle humeur, mais combien il a de fortes d'humeurs. Ne vous trompez-vous point? est-ce *Eutichrate* que vous abordez? aujourd'huy quelle glace pour vous! hier il vous recherchoit, il vous caressoit, vous donniez de la jalousie à ses amis : vous reconnoît-il bien? dites-luy vôtre nom.

¶ *Menalque*¹ descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme; il s'apperçoit qu'il est en bonnet de nuit; & venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié, il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabbattus sur ses talons, & que sa chemise est pardeffus ses chausses. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup rudement frapper à l'estomac, ou au visage, il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux & se réveillant, il se trouve ou devant un limon de charette, ou derriere un long ais de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vû une fois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarasser dans ses jambes, & tomber avec luy chacun de son côté à la renverse: il luy est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un Prince & sur son passage, se reconnoître à peine, & n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour luy faire place. Il cherche, il broüille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre, *on luy perd tout, on luy égare tout*, il demande ses gants qu'il a dans ses mains; semblable à cette femme qui prenoit le temps de

1. Cecy est moins un caractère particulier qu'un recueil de faits de distractions: ils ne sçauroient être en trop grand nombre s'ils sont agreables; car les goûts étant differens, on a à choisir.

demander son masque, lorsqu'elle l'avoit sur son visage. Il entre à l'appartement, & passe sous un lustre où sa perruque s'accroche, & demeure suspenduë, tous les Courtisans regardent & rient; Menalque regarde aussi, & rit plus haut que les autres, il cherche des yeux dans toute l'assemblée où est celui qui montre ses oreilles, & à qui il manque une perruque. S'il va par la Ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, & il demande où il est à des passans, qui luy disent précisément le nom de sa ruë; il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé. Il descend du Palais, & trouvant au bas du grand degré un carosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans; le cocher touche, & croit remener son Maître dans sa maison; Menalque se jette hors de la portiere, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet, tout luy est familier, rien ne luy est nouveau, il s'assit, il se repose, il est chez soy; le Maître arrive, celui-cy se leve pour le recevoir, il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, & croit faire les honneurs de sa chambre; il parle, il réve, il reprend la parole; le Maître de la maison s'ennuye, & demeure étonné; Menalque ne l'est pas moins, & ne dit pas ce qu'il en pense; il a affaire à un fâcheux, à un homme oisif, qui se retirera à la fin, il l'espère, & il

prend patience; la nuit arrive qu'il est à peine détrompé. Une autre fois il rend visite à une femme, & se persuadant bien-tôt que c'est luy qui la reçoit, il s'établit dans son fauteuil, & ne songe nullement à l'abandonner; il trouve ensuite que cette Dame fait ses visites longues, il attend à tous momens qu'elle se leve & le laisse en liberté; mais comme cela tire en longueur, qu'il a faim, & que la nuit est déjà avancée, il la prie à souper; elle rit, & si haut, qu'elle le réveille. Luy-même se marie le matin, l'oublie le soir, & découche la nuit de ses nœces : & quelques années après il perd sa femme, elle meurt entre ses bras, il assiste à ses obseques, & le lendemain quand on luy vient dire qu'on a servi, il demande si sa femme est prête, & si elle est avertie. C'est luy encore qui entre dans une Eglise, & prenant l'aveugle qui est collé à la porte pour un pillier, & sa tasse pour le benitier, y plonge la main, la porte à son front, lors qu'il entend tout d'un coup le pillier qui parle, & qui luy offre des oraisons : il s'avance dans la nef, il croit voir un Prié-Dieu, il se jette lourdement dessus; la machine plie, s'enfonce & fait des efforts pour crier; Menalque est surpris de se voir à genoux sur les jambes d'un fort petit homme, appuyé sur son dos, les deux bras passés sur ses épaules, & ses deux mains jointes & étendues qui luy prennent le nez & luy ferment la

bouche, il se retire confus & va s'agenouïller ailleurs : il tire un livre pour faire sa priere, & c'est sa pantoufle qu'il a prise pour ses heures, & qu'il a mise dans sa poche avant que de sortir; il n'est pas hors de l'Eglise qu'un homme de livrée court après luy, le joint, luy demande en riant s'il n'a point la pantoufle de Monseigneur; Menalque luy montre la sienne, & luy dit, *Voilà toutes les pantoufles que j'ay sur moy*; il se fouille néanmoins & tire celle de l'Evêque de ** qu'il vient de quitter, qu'il a trouvé malade auprès de son feu, & dont avant de prendre congé de luy, il a ramassé la pantoufle, comme l'un de ses gants qui étoit à terre; ainsi Menalque s'en retourne chez soy avec une pantoufle de moins. Il a une fois perdu au jeu tout l'argent qui est dans sa bourse, & voulant continuer de jouer, il entre dans son cabinet, ouvre une armoire, y prend sa cassette, en tire ce qu'il luy plaît, croit la remettre où il l'a prise; il entend aboyer dans son armoire qu'il vient de fermer, étonné de ce prodige il l'ouvre une seconde fois, & il éclate de rire d'y voir son chien qu'il a ferré pour sa cassette. Il jouë au trictrac, il demande à boire, on luy en apporte, c'est à luy à jouer, il tient le cornet d'une main & un verre de l'autre, & comme il a une grande soif, il avale les dez & presque le cornet, jette le verre d'eau dans le trictrac,

& inonde celui contre qui il jouë : & dans une chambre où il est familier, il crache sur le lit, & jette son chapeau à terre, en croyant faire tout le contraire. Il se promene sur l'eau, & il demande quelle heure il est; on luy présente une montre; à peine l'a-t-il reçûë, que ne songeant plus ny à l'heure, ny à la montre, il la jette dans la riviere, comme une chose qui l'embarasse. Luy-même écrit une longue lettre, met de la poudre dessus à plusieurs reprises, & jette toujourns la poudre dans l'encrier; ce n'est pas tout, il écrit une seconde lettre, & après les avoir cachetées toutes deux, il se trompe à l'adresse; un Duc & Pair reçoit l'une de ces deux lettres, & en l'ouvrant y lit ces mots, *Maître Olivier, ne manquez si-tôt la presente reçûë, de m'envoyer ma provision de foin...* Son Fermier reçoit l'autre, il l'ouvre, & se la fait lire, on y trouve, *Monseigneur, j'ay reçû avec une soumission aveugle les ordres qu'il a plû à Vôtre Grandeur...* Luy-même encore écrit une lettre pendant la nuit, & après l'avoir cachetée, il éteint sa bougie, il ne laisse pas d'être surpris de ne voir goutte, & il sçait à peine comment cela est arrivé. Menalque descend l'escalier du Louvre, un autre le monte, à qui il dit, *c'est vous que je cherche;* il le prend par la main, le fait descendre avec luy, traverse plusieurs cours, entre dans les salles, en fort, il va, il revient sur

ses pas ; il regarde enfin celui qu'il traîne après soy depuis un quart-d'heure, il est étonné que ce soit luy, il n'a rien à luy dire, il luy quitte la main, & tourne d'un autre côté. Souvent il vous interroge, & il est déjà bien loin de vous, quand vous songez à luy répondre ; ou bien il vous demande en courant comment se porte votre pere, & comme vous luy dites qu'il est fort mal, il vous crie qu'il en est bien-aïse ; il vous trouve quelque autre fois sur son chemin, *Il est ravi de vous rencontrer, il sort de chez vous pour vous entreténir d'une certaine chose*, il contemple votre main, vous avez là, dit-il, un beau rubis, est-il Balais ? il vous quitte & continuë sa route : voilà l'affaire importante dont il avoit à vous parler. Se trouve-t-il en campagne, il dit à quelqu'un qu'il le trouve heureux d'avoir pû se dérober à la Cour pendant l'automne, & d'avoir passé dans ses terres tout le temps de Fontainebleau ; il tient à d'autres d'autres discours, puis revenant à celui-cy, vous avez eu, luy dit-il, de beaux jours à Fontainebleau, vous y avez sans doute beaucoup chassé. Il commence ensuite un conte qu'il oublie d'achever, il rit en luy-même, il éclate d'une chose qui luy passe par l'esprit, il répond à sa pensée, il chante entre ses dents, il siffle, il se renverse dans une chaise, il pousse un cry plaintif, il baïlle, il se croit seul. S'il se trouve à un repas, on voit

le pain se multiplier insensiblement sur son assiette; il est vray que ses voisins en manquent, aussi-bien que de couteaux & de fourchettes, dont il ne les laisse pas jouir long-temps. On a inventé aux tables une grande cueillere pour la commodité du service; il la prend, la plonge dans le plat, l'emplit, la porte à sa bouche, & il ne fort pas d'étonnement de voir répandu sur son linge & sur ses habits le potage qu'il vient d'avaler. Il oublie de boire pendant tout le dîner; ou s'il s'en souvient, & qu'il trouve que l'on luy donne trop de vin, il en *flaque* plus de la moitié au visage de celuy qui est à sa droite; il boit le reste tranquillement, & ne comprend pas pourquoy tout le monde éclate de rire, de ce qu'il a jetté à terre ce qu'on luy a versé de trop. Il est un jour retenu au lit pour quelque incommodité, on luy rend visite; il y a un cercle d'hommes & de femmes dans sa ruelle qui l'entretiennent, & en leur présence il souleve sa couverture & crache dans ses draps. On le mene aux Chartreux, on luy fait voir un Cloître orné d'ouvrages, tous de la main d'un excellent Peintre; le Religieux qui les luy explique, parle de saint BRUNO, du Chanoine & de son aventure, en fait une longue histoire & la montre dans l'un de ses tableaux: Menalque qui pendant la narration est hors du Cloître, & bien loin au delà, y revient enfin, & demande au Pere si c'est le Cha-

noine ou saint Bruno qui est damné. Il se trouve par hazard avec une jeune veuve, il luy parle de son défunt mari, luy demande comment il est mort; cette femme à qui ce discours renouvelle ses douleurs, pleure, sanglote, & ne laisse pas de reprendre tous les détails de la maladie de son époux, qu'elle conduit depuis la veille de sa fièvre qu'il se portoit bien, jusqu'à l'agonie. *Madame*, luy demande Menalque qui l'avoit apparemment écoutée avec attention, *n'avez-vous que celui-là?* Il s'avise un matin de faire tout hâter dans sa cuisine, il se leve avant le fruit, & prend congé de la compagnie; on le voit ce jour-là en tous les endroits de la ville, hormis en celui où il a donné un rendez-vous précis pour cette affaire qui l'a empêché de dîner, & l'a fait fortir à pied, de peur que son carosse ne le fist attendre. L'entendez-vous crier, gronder, s'emporter contre l'un de ses domestiques, il est étonné de ne le point voir, où peut-il être, dit-il, que fait-il, qu'est-il devenu? qu'il ne se presente plus devant moy, je le chasse dès à cette heure; le valet arrive, à qui il demande fierement d'où il vient, il luy répond qu'il vient de l'endroit où il l'a envoyé, & il luy rend un fidele compte de sa commission. Vous le prendriez souvent pour tout ce qu'il n'est pas; pour un stupide, car il n'écoute point, & il parle encore moins; pour un fou,

car outre qu'il parle tout seul, il est sujet à de certaines grimaces & à des mouvemens de tête involontaires; pour un homme fier & incivil, car vous le salüez, & il passe sans vous regarder, ou il vous regarde sans vous rendre le salut; pour un inconsideré, car il parle de banqueroute au milieu d'une famille où il y a cette tache; d'execution & d'échafaut devant un homme dont le pere y a monté; de roture devant des roturiers qui sont riches, & qui se donnent pour nobles. De même il a dessein d'élever auprès de soy un fils naturel sous le nom & le personnage d'un valet; & quoy qu'il veuille le dérober à la connoissance de sa femme & de ses enfans, il luy échape de l'appeler son fils dix fois le jour: il a pris aussi la resolution de marier son fils à la fille d'un homme d'affaires, & il ne laisse pas de dire de temps en temps en parlant de sa maison & de ses ancêtres, que les Menalques ne se sont jamais mesalliez. Enfin il n'est ny present ny attentif dans une compagnie à ce qui fait le sujet de la conversation; il pense, & il parle tout à la fois, mais la chose dont il parle, est rarement celle à laquelle il pense, aussi ne parle-t-il gueres consequemment & avec suite; où il dit, *Non*, souvent il faut dire *Oüy*, & où il dit *Oüy*, croyez qu'il veut dire *Non*; il a en vous répondant si juste les yeux fort ouverts, mais il ne s'en sert point, il

ne regarde ny vous, ny perfonne, ny rien qui foit au monde : tout ce que vous pouvez tirer de luy, & encore dans le temps qu'il eft le plus appliqué & d'un meilleur commerce, ce font ces mots. *Oüy vrayement. C'eft vray. Bon! Tout de bon? Oüy-dà! je penfe qu'oüy. Affeurément. Ah! Ciel!* & quelques autres monofyllabes qui ne font pas même placez à propos. Jamais auffi il n'eft avec ceux avec qui il paroît être : il appelle ferieufement fon laquais *Monsieur*; & fon ami, il l'appelle *la Verdure* : il dit *Vôtre Reverence* à un Prince du Sang, & *Vôtre Alteffe* à un Jefuite. Il entend la Mefle, le Prêtre vient à éternuer, il luy dit, *Dieu vous affifte*. Il fe trouve avec un Magiftrat; cet homme grave par fon caractère, venerable par fon âge & par fa dignité l'interroge fur un événement, & luy demande fi cela eft ainfi, Menalque luy répond, *Oüy, Mademoifelle*. Il revient une fois de la campagne, fes laquais en livrées entreprennent de le voler & y réüffiffent, ils defcendent de fon caroffe, luy portent un bout de flambeau fous la gorge, luy demandent la bourfe, & il la rend; arrivé chez foy il raconte fon aventure à fes amis, qui ne manquent pas de l'interroger fur les circonftances, & il leur dit, *demandez à mes gens, ils y étoient*.

¶ L'incivilité n'eft pas un vice de l'ame, elle eft l'effet de plufieurs vices; de la fotte vanité,

de l'ignorance de ses devoirs, de la paresse, de la stupidité, de la distraction, du mépris des autres, de la jalousie : pour ne se répandre que sur les dehors, elle n'en est que plus haïssable, parce que c'est toujours un défaut visible & manifeste ; il est vray cependant qu'il offense plus ou moins selon la cause qui le produit.

¶ Dire d'un homme colere, inégal, querelleux, chagrin, pointilleux, capricieux, c'est son humeur, n'est pas l'excuser, comme on le croit ; mais avoüer sans y penser que de si grands défauts sont irremediables.

Ce qu'on appelle humeur est une chose trop negligée parmy les hommes ; ils devroient comprendre qu'il ne leur suffit pas d'être bons, mais qu'ils doivent encore paroître tels, du moins s'ils tendent à être sociables, capables d'union & de commerce, c'est à dire à être des hommes : l'on n'exige pas des ames malignes qu'elles ayent de la douceur & de la souplesse ; elle ne leur manque jamais, & elle leur sert de piège pour surprendre les simples, & pour faire valoir leurs artifices : l'on desireroit de ceux qui ont un bon cœur, qu'ils fussent toujours plians, faciles, complaisans ; & qu'il fût moins vray quelquefois que ce sont les méchans qui nuisent, & les bons qui font souffrir.

¶ Le commun des hommes va de la colere à l'injure : quelques-uns en usent autrement, ils offensent & puis ils se fâchent ; la surprise

où l'on est toujours de ce procédé ne laisse pas de place au ressentiment.

¶ Les hommes ne s'attachent pas assez à ne point manquer les occasions de faire plaisir : il semble que l'on n'entre dans un employ que pour pouvoir obliger & n'en rien faire ; la chose la plus prompte & qui se presente d'abord, c'est le refus, & l'on n'accorde que par reflexion.

¶ Sçachez précifément ce que vous pouvez attendre des hommes en general, & de chacun d'eux en particulier, & jetez-vous ensuite dans le commerce du monde.

¶ Si la pauvreté est la mere des crimes, le défaut d'esprit en est le pere.

¶ Il est difficile qu'un fort malhonnête homme ait assez d'esprit, un genie qui est droit & perçant conduit enfin à la regle, à la probité, à la vertu : il manque du sens & de la penetration à celui qui s'opiniâtre dans le mauvais comme dans le faux ; l'on cherche en vain à le corriger par des traits de satyre qui le désignent aux autres, & où il ne se reconnoît pas luy-même ; ce sont des injures dites à un fourd. Il seroit desirable pour le plaisir des honnêtes gens & pour la vengeance publique, qu'un coquin ne le fût pas au point d'être privé de tout sentiment.

¶ Il y a des vices que nous ne devons à personne, que nous apportons en naissant, & que

nous fortifions par l'habitude; il y en a d'autres que l'on contracte, & qui nous font étrangers: l'on est né quelquefois avec des mœurs faciles, de la complaisance & tout le desir de plaire; mais par les traitemens que l'on reçoit de ceux avec qui l'on vit, ou de qui l'on dépend, l'on est bien-tôt jetté hors de ses mesures, & même de son naturel; l'on a des chagrins, & une bile que l'on ne se connoissoit point, l'on se voit une autre complexion, l'on est enfin étonné de se trouver dur & épineux.

¶ L'on demande pourquoy tous les hommes ensemble ne composent pas comme une seule nation & n'ont point voulu parler une même langue, vivre sous les mêmes loix, convenir entr'eux des mêmes usages & d'un même culte: & moy pensant à la contrariété des esprits, des goûts & des sentimens, je suis étonné de voir jusques à sept ou huit personnes se rassembler sous un même toit, dans une même enceinte, & composer une seule famille.

¶ Il y a d'étranges peres, & dont toute la vie ne semble occupée qu'à préparer à leurs enfans des raisons de se consoler de leur mort.

¶ Tout est étranger dans l'humeur, les mœurs & les manieres de la plûpart des hommes: tel a vécu pendant toute sa vie chagrin, emporté, avare, rampant, soumis, labo-

rieux, intéressé; qui étoit né gay, paisible, paresseux, magnifique, d'un courage fier, & éloigné de toute bassesse : les besoins de la vie, la situation où l'on se trouve, la loy de la nécessité forcent la nature, & y causent ces grands changemens. Ainsi tel homme au fond, & en luy-même ne se peut définir; trop de choses qui font hors de luy, l'alterent, le changent, le bouleversent; il n'est point précisément ce qu'il est, ou ce qu'il paroît être.

¶ La vie est courte & ennuyeuse, elle se passe toute à desirer; l'on remet à l'avenir son repos & ses joyes, à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déjà disparu, la santé & la jeunesse. Ce temps arrive qui nous surprend encore dans les desirs : on en est là, quand la fièvre nous saisit & nous éteint; si l'on eût guéri, ce n'étoit que pour desirer plus longtemps.

¶ Lorsqu'on desire, on se rend à discretion à celui de qui l'on espere : est-on seur d'avoir, on temporise, on parlemente, on capitule.

¶ Il est si ordinaire à l'homme de n'être pas heureux, & si essentiel à tout ce qui est un bien d'être acheté par mille peines, qu'une affaire qui se rend facile, devient suspecte : l'on comprend à peine, ou que ce qui coûte si peu, puisse nous être fort avantageux; ou qu'avec des mesures justes, l'on doive si aisément par-

venir à la fin que l'on se propose : l'on croit mériter les bons succès, mais n'y devoir compter que fort rarement.

¶ L'homme qui dit qu'il n'est pas né heureux, pourroit du moins le devenir par le bonheur de ses amis ou de ses proches. L'envie luy ôte cette dernière ressource.

¶ Quoy que j'aye pu dire ailleurs, peut-être que les affligés ont tort : les hommes semblent être nez pour l'infortune, la douleur & la pauvreté, peu en échappent; & comme toute disgrâce peut leur arriver, ils devroient être préparés à toute disgrâce.

¶ Les hommes ont tant de peine à s'approcher sur les affaires, sont si épineux sur les moindres intérêts, si hérissés de difficultés, veulent si fort tromper, & si peu être trompés; mettent si haut ce qui leur appartient, & si bas ce qui appartient aux autres; que j'avouë que je ne sçay par où, & comment se peuvent conclure les mariages, les contrats, les acquisitions, la paix, la trêve, les traités, les alliances.

¶ A quelques-uns l'arrogance tient lieu de grandeur; l'inhumanité, de fermeté; & la fourberie, d'esprit.

Les fourbes croient aisément que les autres le sont; ils ne peuvent gueres être trompés, & ils ne trompent pas long-temps.

Je me racheteray toujours fort volontiers

d'être fourbe, par être stupide & passer pour tel.

On ne trompe point en bien, la fourberie ajoute la malice au mensonge.

¶ S'il y avoit moins de duppes, il y auroit moins de ce qu'on appelle des hommes fins ou entendus, & de ceux qui tirent autant de vanité que de distinction d'avoir sçû pendant tout le cours de leur vie tromper les autres : comment voulez-vous qu'*Erophile* à qui le manque de parole, les mauvais offices, la fourberie, bien loin de nuire, ont mérité des graces & des bienfaits de ceux mêmes qu'il a ou manqué de servir, ou desobligez, ne présume pas infiniment de foy & de son industrie?

¶ L'on n'entend dans les places & dans les ruës des grandes Villes, & de la bouche de ceux qui passent, que les mots d'*exploit*, de *faisie*, d'*interrogatoire*, de *promesse*, & de *plaider contre sa promesse*; est-ce qu'il n'y auroit pas dans le monde la plus petite équité? Seroit-il au contraire rempli de gens qui demandent froidement ce qui ne leur est pas dû, ou qui refusent nettement de rendre ce qu'ils doivent?

Parchemins inventez pour faire souvenir ou pour convaincre les hommes de leur parole : honte de l'humanité.

Otez les passions, l'interêt, l'injustice, quel calme dans les plus grandes Villes! Les besoins

& la subsistance n'y font pas le tiers de l'embarras.

¶ Rien n'engage tant un esprit raisonnable à supporter tranquillement des parens & des amis les torts qu'ils ont à son égard, que la reflexion qu'il fait sur les vices de l'humanité; & combien il est pénible aux hommes d'être constans, genereux, fideles, d'être touchés d'une amitié plus forte que leur intérêt: comme il connoît leur portée, il n'exige point d'eux qu'ils penetrent les corps, qu'ils volent dans l'air, qu'ils ayent de l'équité: il peut haïr les hommes en general, où il y a si peu de vertu; mais il excuse les particuliers, il les aime même par des motifs plus relevez; & il s'étudie à mériter le moins qu'il se peut une pareille indulgence.

¶ Il y a de certains biens que l'on desire avec emportement, & dont l'idée seule nous enleve & nous transporte; s'il nous arrive de les obtenir, on les sent plus tranquillement qu'on ne l'eût pensé, on en jouit moins, que l'on aspire encore à de plus grands.

¶ Il y a des maux effroyables & d'horribles malheurs où l'on n'ose penser, & dont la seule vûë fait fremir; s'il arrive que l'on y tombe, l'on se trouve des ressources que l'on ne se connoissoit point, l'on se roidit contre son infortune, & l'on fait mieux qu'on ne l'esperoit.

¶ Il ne faut quelquefois qu'une jolie maison dont on hérite; qu'un beau cheval, ou un joli chien dont on se trouve le maître; qu'une tapisserie, qu'une pendule pour adoucir une grande douleur, & pour faire moins sentir une grande perte.

¶ Je suppose que les hommes soient éternels sur la terre; & je médite ensuite sur ce qui pourroit me faire connoître qu'ils se feroient alors une plus grande affaire de leur établissement, qu'ils ne s'en font dans l'état où sont les choses.

¶ Si la vie est misérable, elle est pénible à supporter; si elle est heureuse, il est horrible de la perdre. L'un revient à l'autre.

¶ Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver, & qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

¶ *Irene* se transporte à grands frais en Epidauré, voit Esculape dans son Temple, & le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lassée & recruë de fatigue; & le Dieu prononce que cela luy arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire: elle dit qu'elle est le soir sans appétit; l'Oracle luy ordonne de dîner peu: elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies; & il luy prescrit de n'être au lit que pendant la nuit: elle luy demande pourquoy elle devient pesante, & quel remède? l'Oracle répond qu'elle doit se

lever avant midy, & quelquefois se servir de ses jambes pour marcher : elle luy declare que le vin luy est nuisible ; l'Oracle luy dit de boire de l'eau ; qu'elle a des indigestions, & il ajoute qu'elle fasse diette : ma vûë s'affoiblit, dit Irene ; prenez des lunettes, dit Esculape : je m'affoiblis moy-même, continuë-t-elle, & je ne suis ni si forte ni si saine que j'ay été ; c'est, dit le Dieu, que vous vieillissez : mais quel moyen de guérir de cette langueur ? le plus court, Irene, c'est de mourir, comme ont fait vôtre mere & vôtre ayeule : Fils d'Apollon, s'écrie Irene, quel conseil me donnez-vous ? Est-ce là toute cette science que les hommes publient, & qui vous fait reverer de toute la terre ? que m'apprenez-vous de rare & de mystérieux, & ne sçavois-je pas tous ces remèdes que vous m'enseigniez ? Que n'en usiez-vous donc, répond le Dieu, sans venir me chercher de si loin, & abreger vos jours par un long voyage.

¶ La mort n'arrive qu'une fois, & se fait sentir à tous les momens de la vie ; il est plus dur de l'apprehender que de la souffrir.

¶ L'inquietude, la crainte, l'abattement n'éloignent pas la mort, au contraire : je doute seulement que le ris excessif convienne aux hommes qui sont mortels.

¶ Ce qu'il y a de certain dans la mort, est un peu adouci par ce qui est incertain ; c'est

un indéfini dans le temps qui tient quelque chose de l'infini, & de ce qu'on appelle éternité.

¶ Pensons que comme nous soupirons présentement pour la florissante jeunesse qui n'est plus, & ne reviendra point, la caducité suivra qui nous fera regretter l'âge viril où nous sommes encore & que nous n'estimons pas assez.

¶ L'on craint la vieillesse, que l'on n'est pas seur de pouvoir atteindre.

¶ L'on espere de vieillir & l'on craint la vieillesse, c'est-à-dire, l'on aime la vie & l'on fuit la mort.

¶ C'est plutôt fait de céder à la nature & de craindre la mort, que de faire de continuel efforts, s'armer de raisons & de réflexions, & être continuellement aux prises avec soy-même, pour ne la pas craindre.

¶ Si de tous les hommes les uns mouroient, les autres non, ce seroit une desolante affliction que de mourir.

¶ Une longue maladie semble être placée entre la vie & la mort, afin que la mort même devienne un soulagement & à ceux qui meurent, & à ceux qui restent.

¶ A parler humainement, la mort a un bel endroit, qui est de mettre fin à la vieillesse.

La mort qui prévient la caducité arrive plus à propos, que celle qui la termine.

¶ Le regret qu'ont les hommes du mauvais employ du temps qu'ils ont déjà vécu, ne les conduit pas toujours à faire de celui qui leur reste à vivre, un meilleur usage.

¶ La vie est un sommeil, les vieillards sont ceux dont le sommeil a été plus long; ils ne commencent à se réveiller que quand il faut mourir : s'ils repassent alors sur tout le cours de leurs années, ils ne trouvent souvent ny vertus, ny actions louables qui les distinguent les unes des autres; ils confondent leurs différens âges, ils n'y voyent rien qui marque assez pour mesurer le temps qu'ils ont vécu : ils ont eu un songe confus, uniforme & sans aucune fuite; ils sentent néanmoins comme ceux qui s'éveillent, qu'ils ont dormi long-temps.

¶ Il n'y a pour l'homme que trois évènements, naître, vivre & mourir : il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, & il oublie de vivre.

¶ Il y a un temps où la raison n'est pas encore, où l'on ne vit que par instinct à la manière des animaux, & dont il ne reste dans la mémoire aucun vestige. Il y a un second temps où la raison se développe, où elle est formée, & où elle pourroit agir, si elle n'étoit pas obscurcie & comme éteinte par les vices de la complexion, & par un enchaînement de passions qui se succèdent les unes aux autres, & conduisent jusques au troisième & dernier

âge : la raison alors dans sa force devrait produire ; mais elle est refroidie & rallentie par les années, par la maladie & la douleur ; déconcertée ensuite par le désordre de la machine qui est dans son déclin : & ces temps néanmoins sont la vie de l'homme.

¶ Les enfans sont hautains , dédaigneux , colères , envieux , curieux , intéressés , paresseux , volages , timides , intemperans , menteurs , dissimulez , ils rient & pleurent facilement ; ils ont des joyes immodérées & des afflictions amères sur de très-petits sujets ; ils ne veulent point souffrir de mal , & aiment à en faire : ils sont déjà des hommes.

¶ Les enfans n'ont ny passé ny avenir ; & ce qui ne nous arrive gueres , ils jouissent du présent.

¶ Le caractère de l'enfance paroît unique ; les mœurs dans cet âge sont assez les mêmes , & ce n'est qu'avec une curieuse attention qu'on en pénètre la différence ; elle augmente avec la raison , parce qu'avec celle-cy croissent les passions & les vices , qui seuls rendent les hommes si dissemblables entr'eux , & si contraires à eux-mêmes.

¶ Les enfans ont déjà de leur ame l'imagination & la mémoire , c'est-à-dire ce que les vieillards n'ont plus ; & ils en tirent un merveilleux usage pour leurs petits jeux & pour tous leurs amusemens : c'est par elles qu'ils

repetent ce qu'ils ont entendu dire, qu'ils contrefont ce qu'ils ont vû faire; qu'ils font de tous métiers, soit qu'ils s'occupent en effet à mille petits ouvrages, soit qu'ils imitent les divers artisans par le mouvement & par le geste; qu'ils se trouvent à un grand festin, & y font bonne chere; qu'ils se transportent dans des palais & dans des lieux enchantez; que bien que seuls ils se voyent un riche équipage & un grand cortège; qu'ils conduisent des armées, livrent bataille, & jouïssent du plaisir de la victoire; qu'ils parlent aux Rois & aux plus grands Princes; qu'ils font Rois eux-mêmes, ont des sujets, possèdent des tresors qu'ils peuvent faire de feüilles d'arbres ou de grains de sable; & ce qu'ils ignorent dans la suite de leur vie, sçavent à cet âge être les arbitres de leur fortune, & les maîtres de leur propre felicité.

¶ Il n'y a nuls vices exterieurs, & nuls défauts du corps qui ne soient apperçûs par les enfans : ils les saisissent d'une premiere vûë; & ils sçavent les exprimer par des mots convenables, on ne nomme point plus heureusement : devenus hommes, ils sont chargez à leur tour de toutes les imperfections dont ils se font mocquez.

L'unique soin des enfans est de trouver l'endroit foible de leurs maîtres, comme de tous ceux à qui ils sont soûmis : dès qu'ils ont pû

les entamer ils gagnent le dessus, & prennent sur eux un ascendant qu'ils ne perdent plus. Ce qui nous fait déchoir une première fois de cette supériorité à leur égard, est toujours ce qui nous empêche de la recouvrer.

¶ La paresse, l'indolence, & l'oïveté, vices si naturels aux enfans, disparaissent dans leurs jeux, où ils sont vifs, appliquez, exacts, amoureux des règles & de la symétrie, où ils ne se pardonnent nulle faute les uns aux autres, & recommencent eux-mêmes plusieurs fois une seule chose qu'ils ont manquée : présages certains qu'ils pourront un jour négliger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs.

¶ Aux enfans tout paroît grand, les cours, les jardins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux : aux hommes les choses du monde paroissent ainsi, & j'ose dire par la même raison, parce qu'ils sont petits.

¶ Les enfans commencent entre-eux par l'état populaire, chacun y est le maître, & ce qui est bien naturel, ils ne s'en accommodent pas long-temps, & passent au Monarchique : quelqu'un se distingue, ou par une plus grande vivacité, ou par une meilleure disposition du corps, ou par une connoissance plus exacte des jeux différens & des petites loix qui les composent; les autres luy déferent, & il se

forme alors un gouvernement absolu qui ne roule que sur le plaisir.

¶ Qui doute que les enfans ne conçoivent, qu'ils ne jugent, qu'ils ne raisonnent conséquemment; si c'est seulement sur de petites choses, c'est qu'ils sont enfans, & sans une longue expérience; & si c'est en mauvais termes, c'est moins leur faute que celle de leurs parens ou de leurs maîtres.

¶ C'est perdre toute confiance dans l'esprit des enfans & leur devenir inutile, que de les punir des fautes qu'ils n'ont point faites, ou même severement de celles qui sont legeres; ils sçavent précisément & mieux que personne ce qu'ils méritent, & ils ne méritent gueres que ce qu'ils craignent; ils connoissent si c'est à tort ou avec raison qu'on les châtie, & ne se gâtent pas moins par des peines mal ordonnées que par l'impunité.

¶ On ne vit point assez pour profiter de ses fautes; on en commet pendant tout le cours de sa vie, & tout ce que l'on peut faire à force de faillir, c'est de mourir corrigé.

Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang, comme d'avoir sçû éviter de faire une sottise.

¶ Le recit de ses fautes est penible; on veut les couvrir & en charger quelque autre: c'est ce qui donne le pas au Directeur sur le Confesseur.

¶ Les fautes des fots sont quelquefois si

lourdes & si difficiles à prévoir, qu'elles mettent les sages en défaut, & ne sont utiles qu'à ceux qui les font.

¶ L'esprit de parti abaisse les plus grands hommes jusques aux petiteſſes du peuple.

¶ Nous faisons par vanité ou par bienſeance les mêmes choses, & avec les mêmes dehors que nous les ferions par inclination ou par devoir. Tel vient de mourir à Paris de la fièvre qu'il a gagnée à veiller ſa femme qu'il n'aimoit point.

¶ Les hommes dans le cœur veulent être eſtimez, & ils cachent avec ſoin l'envie qu'ils ont d'être eſtimez; parce que les hommes veulent paſſer pour vertueux, & que vouloir tirer de la vertu tout autre avantage que la même vertu, je veux dire l'eſtime & les loüanges, ce ne ſeroit plus être vertueux, mais aimer l'eſtime & les loüanges, ou être vain; les hommes ſont tres-vains, & ils ne haïſſent rien tant que de paſſer pour tels.

¶ Un homme vain trouve ſon compte à dire du bien ou du mal de ſoy; un homme modeste ne parle point de ſoy.

On ne voit point mieux le ridicule de la vanité, & combien elle eſt un vice honteux, qu'en ce qu'elle n'oſe ſe montrer, & qu'elle ſe cache ſouvent ſous les apparences de ſon contraire.

La fauſſe modeſtie eſt le dernier raffinement de la vanité; elle fait que l'homme vain ne pa-

roît point tel, & se fait valoir au contraire par la vertu opposée au vice qui fait son caractère : c'est un mensonge. La fausse gloire est l'écueil de la vanité; elle nous conduit à vouloir être estimez par des choses qui à la vérité se trouvent en nous, mais qui sont frivoles & indignes qu'on les releve : c'est une erreur.

¶ Les hommes parlent de maniere sur ce qui les regarde, qu'ils n'avoient d'eux-mêmes que de petits défauts, & encore ceux qui supposent en leurs personnes de beaux talens, ou de grandes qualitez. Ainsi l'on se plaint de son peu de memoire, content d'ailleurs de son grand sens & de son bon jugement : l'on reçoit le reproche de la distraction & de la rêverie, comme s'il nous accordoit le bel esprit : l'on dit de soy qu'on est mal adroit, & qu'on ne peut rien faire de ses mains; fort consolé de la perte de ces petits talens par ceux de l'esprit, ou par les dons de l'ame que tout le monde nous connoît : l'on fait l'aveu de sa paresse en des termes qui signifient toujours son désintéressement, & que l'on est guéri de l'ambition : l'on ne rougit point de sa malpropreté qui n'est qu'une negligence pour les petites choses, & qui semble supposer qu'on n'a d'application que pour les solides & essentielles. Un homme de guerre aime à dire que c'étoit par trop d'empressement ou par curiosité qu'il se trouva un certain jour à

la tranchée, ou en quelque autre poste tres-perilleux, fans être de garde ny commandé; & il ajoûte qu'il en fut repris de son General. De même une bonne tête, ou un ferme genie qui se trouve né avec cette prudence que les autres hommes cherchent vainement à acquérir; qui a fortifié la trempe de son esprit par une grande experience; que le nombre, le poids, la diversité, la difficulté, & l'importance des affaires occupent seulement, & n'accablent point; qui par l'étenduë de ses vûës & de sa penetration se rend maître de tous les événemens; qui bien loin de consulter toutes les reflexions qui sont écrites sur le gouvernement & la politique, est peut-être de ces ames sublimes nées pour regir les autres, & sur qui ces premieres regles ont été faites; qui est détourné par les grandes choses qu'il fait, des belles ou des agreables qu'il pourroit lire, & qui au contraire ne perd rien à retracer & à feüilleter, pour ainsi dire, sa vie & ses actions: Un homme ainsi fait, peut dire aisément & fans se commettre, qu'il ne connoît aucun livre, & qu'il ne lit jamais.

¶ On veut quelquefois cacher ses foibles, ou en diminuer l'opinion par l'aveu libre que l'on en fait. Tel dit, je suis ignorant, qui ne sçait rien: un homme dit, je suis vieux, il passe soixante ans: un autre encore, je ne suis pas riche, & il est pauvre.

¶ La modestie n'est point, ou est confondue avec une chose toute differente de foy, si on la prend pour un sentiment interieur qui avilist l'homme à ses propres yeux, & qui est une vertu surnaturelle qu'on appelle humilité. L'homme de sa nature pense hautement & superbement de luy-même, & ne pense ainsi que de luy-même; la modestie ne tend qu'à faire que personne n'en souffre; elle est une vertu du dehors qui regle ses yeux, sa démarche, ses paroles, son ton de voix; & qui le fait agir exterieurement avec les autres, comme s'il n'étoit pas vray qu'il les compte pour rien.

¶ Le monde est plein de gens qui faisans exterieurement & par habitude, la comparaison d'eux-mêmes avec les autres, decident toujours en faveur de leur propre mérite, & agissent consequemment.

¶ Vous dites qu'il faut être modeste, les gens bien nez ne demandent pas mieux; faites seulement que les hommes n'empiettent pas sur ceux qui cedent par modestie, & ne brisent pas ceux qui plient.

De même l'on dit, il faut avoir des habits modestes; les personnes de mérite ne desirent rien davantage: mais le monde veut de la parure, on luy en donne; il est avide de la superfluité, on luy en montre: quelques-uns n'estiment les autres que par de beau linge ou par une riche étoffe, l'on ne refuse pas tou-

jours d'être estimé à ce prix : il y a des endroits où il faut se faire voir, un galon d'or plus large, ou plus étroit vous fait entrer ou refuser.

¶ Nôtre vanité & la trop grande estime que nous avons de nous-mêmes, nous fait soupçonner dans les autres une fierté à nôtre égard qui y est quelquefois, & qui souvent n'y est pas : une personne modeste n'a point cette délicatesse.

¶ Comme il faut se défendre de cette vanité qui nous fait penser que les autres nous regardent avec curiosité & avec estime, & ne parlent ensemble que pour s'entretenir de nôtre mérite & faire nôtre éloge : aussi devons-nous avoir une certaine confiance qui nous empêche de croire qu'on ne se parle à l'oreille que pour dire du mal de nous, ou que l'on ne rit que pour s'en moquer.

¶ D'où vient qu'*Alcippe* me saluë aujourd'hui, me souÿrit & se jette hors d'une portiere de peur de me manquer? je ne suis pas riche, & je suis à pied, il doit dans les regles ne me pas voir; n'est-ce point pour être vû luy-même dans un même fond avec un Grand?

¶ L'on est si rempli de soy-même, que tout s'y rapporte; l'on aime à être vû, à être montré, à être salué, même des inconnus; ils sont fiers, s'ils l'oublient : l'on veut qu'ils nous devinent.

¶ Nous cherchons nôtre bonheur hors de nous-mêmes, & dans l'opinion des hommes que nous connoissons flatteurs, peu sinceres, fans équité, pleins d'envie, de caprices & de préventions : quelle bizarrerie !

¶ Il semble que l'on ne puisse rire que des choses ridicules : l'on voit néanmoins de certaines gens qui rient également des choses ridicules, & de celles qui ne le sont pas. Si vous êtes sot & inconsidéré, & qu'il vous échape devant eux quelque impertinence, ils rient de vous : si vous êtes sage, & que vous ne disiez que des choses raisonnables, & du ton qu'il les faut dire, ils rient de même.

¶ Ceux qui nous ravissent les biens par la violence, ou par l'injustice, & qui nous ôtent l'honneur par la calomnie, nous marquent assez leur haine pour nous; mais ils ne nous prouvent pas également qu'ils ayent perdu à nôtre égard toute sorte d'estime, aussi ne sommes-nous pas incapables de quelque retour pour eux, & de leur rendre un jour nôtre amitié. La mocquerie au contraire est de toutes les injures celle qui se pardonne le moins; elle est le langage du mépris, & l'une des manieres dont il se fait le mieux entendre; elle attaque l'homme dans son dernier retranchement, qui est l'opinion qu'il a de soy-même; elle veut le rendre ridicule à ses propres yeux, & ainsi elle le convainc de

la plus mauvaise disposition où l'on puisse être pour luy, & le rend irreconciliable.

C'est une chose monstrueuse que le goût & la facilité qui est en nous de railler, d'improver & de mépriser les autres; & tout ensemble la colere que nous ressentons contre ceux qui nous raillent, nous improvent, & nous méprisent.

¶ La santé & les richesses ôtent aux hommes l'expérience du mal, leur inspirent la dureté pour leurs semblables; & les gens déjà chargés de leur propre misere sont ceux qui entrent davantage par la compassion dans celle d'autrui.

¶ Il semble qu'aux âmes bien nées les fêtes, les spectacles, la symphonie rapprochent & font mieux sentir l'infortune de nos proches ou de nos amis.

¶ Une grande âme est au dessus de l'injure, de l'injustice, de la douleur, de la moquerie; & elle seroit invulnérable, si elle ne souffroit par la compassion.

¶ Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vûe de certaines miseres.

¶ On est prompt à connoître ses plus petits avantages, & lent à penetrer ses défauts : on n'ignore point qu'on a de beaux sourcils, les ongles bien faits; on sçait à peine que l'on est borgne, on ne sçait point du tout que l'on manque d'esprit.

Argyre tire son gand pour montrer une belle main, & elle ne neglige pas de decouvrir un petit foulier qui suppose qu'elle a le pied petit; elle rit des choses plaisantes ou serieuses pour faire voir de belles dents; si elle montre son oreille, c'est qu'elle l'a bien faite, & si elle ne danse jamais, c'est qu'elle est peu contente de sa taille qu'elle a epaisse; elle entend tous ses interets, à l'exception d'un seul, elle parle toujours, & n'a point d'esprit.

¶ Les hommes comptent presque pour rien toutes les vertus du cœur, & idolâtrent les talens du corps & de l'esprit : celui qui dit froidement de foy, & sans croire bleffer la modestie, qu'il est bon, qu'il est constant, fidele, sincere, equitable, reconnoissant, n'ose dire qu'il est vif, qu'il a les dents belles & la peau douce; cela est trop fort.

Il est vray qu'il y a deux vertus que les hommes admirent, la bravoure & la liberalité; parce qu'il y a deux choses qu'ils estiment beaucoup, & que ces vertus font negliger, la vie & l'argent : aussi personne n'avance de foy qu'il est brave ou liberal.

Personne ne dit de foy, & sur tout sans fondement, qu'il est beau, qu'il est genereux, qu'il est sublime : on a mis ces qualitez à un trop haut prix; on se contente de le penser.

¶ Quelque rapport qu'il paroisse de la ja-

lousie à l'émulation, il y a entr'elles le même éloignement, que celui qui se trouve entre le vice & la vertu.

La jalousie & l'émulation s'exercent sur le même objet, qui est le bien ou le mérite des autres, avec cette différence, que celle-cy est un sentiment volontaire, courageux, sincère, qui rend l'ame féconde, qui la fait profiter des grands exemples, & la porte souvent au dessus de ce qu'elle admire; & que celle-là au contraire est un mouvement violent & comme un aveu contraint du mérite qui est hors d'elle; qu'elle va même jusques à nier la vertu dans les sujets où elle existe, ou qui forcée de la reconnoître, luy refuse les éloges ou luy envie les récompenses; une passion stérile qui laisse l'homme dans l'état où elle le trouve, qui le remplit de luy-même, de l'idée de sa réputation; qui le rend froid & sec sur les actions ou sur les ouvrages d'autrui, qui fait qu'il s'étonne de voir dans le monde d'autres talens que les siens, ou d'autres hommes avec les mêmes talens dont il se pique: vice honteux, & qui par son excès rentre toujours dans la vanité & dans la présomption; & ne persuade pas tant à celui qui en est blessé, qu'il a plus d'esprit & de mérite que les autres, qu'il luy fait croire qu'il a luy seul de l'esprit & du mérite.

L'émulation & la jalousie ne se rencontrent

gueres que dans les personnes de même art, de mêmes talens, & de même condition. Les plus vils artifans font les plus fujets à la jalousie; ceux qui font profession des arts liberaux ou des belles lettres, les Peintres, les Musiciens, les Orateurs, les Poëtes, tous ceux qui se mêlent d'écrire ne devoient être capables que d'émulation.

Toute jalousie n'est point exempte de quelque sorte d'envie, & souvent même ces deux passions se confondent. L'envie au contraire est quelquefois séparée de la jalousie; comme est celle qu'excitent dans nôtre ame les conditions fort élevées au dessus de la nôtre, les grandes fortunes, la faveur, le ministere.

L'envie & la haine s'unissent toujours & se fortifient l'une l'autre dans un même sujet; & elles ne sont reconnoissables entr'elles, qu'en ce que l'une s'attache à la personne, l'autre à l'état & à la condition.

Un homme d'esprit n'est point jaloux d'un ouvrier qui a travaillé une bonne épée, ou d'un statuaire qui vient d'achever une belle figure: il sçait qu'il y a dans ces arts des regles & une methode qu'on ne devine point, qu'il y a des outils à manier dont il ne connoît ny l'usage, ny le nom, ny la figure; & il luy suffit de penser qu'il n'a point fait l'apprentissage d'un certain métier, pour se consoler de n'y être point maître; il peut au con-

traire être susceptible d'envie & même de jalousie contre un Ministre & contre ceux qui gouvernent, comme si la raison & le bon sens qui luy sont communs avec eux, étoient les seuls instrumens qui servent à regir un Etat, & à présider aux affaires publiques; & qu'ils dussent suppléer aux regles, aux preceptes, à l'expérience.

¶ L'on voit peu d'esprits entierement lourds & stupides; l'on en voit encore moins qui soient sublimes & transcendans; le commun des hommes nâge entre ces deux extremités : l'intervalle est rempli par un grand nombre de talens ordinaires, mais qui sont d'un grand usage, servent à la republique, & renferment en soy l'utile & l'agreable; comme le commerce, les finances, le détail des armées, la navigation, les arts, les métiers, l'heureuse memoire, l'esprit du jeu, celuy de la société & de la conversation.

¶ Tout l'esprit qui est au monde, est inutile à celuy qui n'en a point; il n'a nulles vûës, & il est incapable de profiter de celles d'autruy.

¶ Le premier degré dans l'homme après la raison, ce seroit de sentir qu'il l'a perduë; la folie même est incompatible avec cette connoissance; de même ce qu'il y auroit en nous de meilleur après l'esprit, ce seroit de connoître qu'il nous manque; par là on seroit

l'impossible, on sçauroit fans esprit n'être pas un sot, ny un fat, ny un impertinent.

¶ Un homme qui n'a de l'esprit que dans une certaine mediocrité est serieux & tout d'une piece; il ne rit point, il ne badine jamais, il ne tire aucun fruit de la bagatelle; auffi incapable de s'élever aux grandes choses, que de s'accommoder même par relâchement des plus petites, il sçait à peine jouër avec ses enfans.

¶ Tout le monde dit d'un fat, qu'il est un fat; personne n'ose le luy dire à luy-même, il meurt fans le sçavoir, & fans que personne se soit vangé.

¶ Quelle mesintelligence entre l'esprit & le cœur! Le Philosophe vit mal avec tous ses préceptes; & le politique rempli de vûës & de reflexions ne sçait pas se gouverner.

¶ L'esprit s'use comme toutes choses; les sciences sont alimens, elles le nourrissent & le confument.

¶ Les petits sont quelquefois chargez de mille vertus inutiles; ils n'ont pas de quoy les mettre en œuvre.

¶ Il se trouve des hommes qui soustiennent facilement le poids de la faveur & de l'autorité, qui se familiarisent avec leur propre grandeur, & à qui la tête ne tourne point dans les postes les plus élevez. Ceux au contraire que la fortune aveugle fans choix & fans dis-

cernement a comme accablez de ses bienfaits, en jouissent avec orgueil & sans moderation ; leurs yeux, leur démarche, leur ton de voix & leur accès marquent long-temps en eux l'admiration où ils sont d'eux-mêmes, & de se voir si éminens ; & ils deviennent si farouches, que leur chûte seule peut les apprivoiser.

¶ Un homme haut & robuste, qui a une poitrine large, & de larges épaules, porte légèrement & de bonne grace un lourd fardeau, il luy reste encore un bras de libre ; un nain seroit écrasé de la moitié de sa charge : ainsi les postes éminens rendent les grands hommes encore plus grands, & les petits beaucoup plus petits.

¶ Il y a des gens qui gagnent à être extraordinaires ; ils voguent, ils cinglent dans une mer où les autres échoüent & se brisent ; ils parviennent, en blessant toutes les regles de parvenir ; ils tirent de leur irregularité & de leur folie tous les fruits d'une sagesse la plus consommée, hommes dévoüez à d'autres hommes, aux Grands à qui ils ont sacrifié, en qui ils ont placé leurs dernieres esperances : ils ne les servent point, mais ils les amusent ; les personnes de mérite & de service sont utiles aux Grands, ceux-cy leur sont nécessaires, ils blanchissent auprès d'eux dans la pratique des bons mots, qui leur tiennent lieu d'exploits dont ils attendent la récom-

pense : ils s'attirent à force d'être plaisans, des emplois graves, & s'élevent par un continuel enjouement jusqu'aux serieux des dignitez : ils finissent enfin, & rencontrent inopinément un avenir qu'ils n'ont ny craint ny esperé ; ce qui reste d'eux sur la terre, c'est l'exemple de leur fortune, fatal à ceux qui voudroient le suivre.

¶ L'on exigeroit de certains personnages qui ont une fois été capables d'une action noble, heroïque, & qui a été sçûë de toute la terre, que sans paroître comme épuisez par un si grand effort, ils eussent du moins dans le reste de leur vie cette conduite sage & judicieuse qui se remarque même dans les hommes ordinaires, qu'ils ne tombassent point dans des petiteesses indignes de la haute reputation qu'ils avoient acquise ; que se mêlant moins dans le peuple, & ne luy laissant pas le loisir de les voir de près, ils ne le fissent point passer de la curiosité & de l'admiration à l'indifference, & peut-être au mépris.

¶ Il coûte moins à certains hommes de s'enrichir de mille vertus, que de se corriger d'un seul défaut : ils sont même si malheureux, que ce vice est souvent celuy qui convenoit le moins à leur état, & qui pouvoit leur donner dans le monde plus de ridicule ; il affoiblit l'éclat de leurs grandes qualitez, empêche

qu'ils ne soient des hommes parfaits, & que leur reputation ne soit entiere : on ne leur demande point qu'ils soient plus éclairés & plus incorruptibles ; qu'ils soient plus amis de l'ordre & de la discipline ; plus fideles à leurs devoirs, plus zelez pour le bien public ; plus graves : on veut seulement qu'ils ne soient point amoureux.

¶ Quelques hommes dans le cours de leur vie sont si differens d'eux-mêmes par le cœur & par l'esprit, qu'on est seur de se méprendre, si l'on en juge seulement par ce qui a paru d'eux dans leur premiere jeunesse. Tels étoient pieux, sages, sçavans, qui par cette moleffe inseparable d'une trop riante fortune ne le sont plus. L'on en sçait d'autres qui ont commencé leur vie par les plaisirs, & qui ont mis ce qu'ils avoient d'esprit à les connoître ; que les disgraces ensuite ont rendu religieux, sages, temperans : ces derniers sont pour l'ordinaire de grands sùjets, & sur qui l'on peut faire beaucoup de fond ; ils ont une probité éprouvée par la patience & par l'adversité ; ils entent sur cette extrême politesse que le commerce des femmes leur a donnée, & dont ils ne se défont jamais, un esprit de regle, de reflexion, & quelquefois une haute capacité, qu'ils doivent à la chambre & au loisir d'une mauvaise fortune.

Tout nôtre mal vient de ne pouvoir être

seuls; de là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médisance, l'envie, l'oubli de soy-même & de Dieu.

¶ L'homme semble quelquefois ne se suffire pas à soy-même, les tenebres, la solitude le troublent, le jettent dans des craintes frivoles, & dans de vaines terreurs; le moindre mal alors qui puisse luy arriver est de s'ennuyer.

¶ L'ennuy est entré dans le monde par la paresse, elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaisirs, du jeu, de la société; celui qui aime le travail a assez de soy-même.

¶ La plûpart des hommes employent la meilleure partie de leur vie à rendre l'autre miserable.

¶ Il y a des ouvrages qui commencent par A & finissent par Z : le bon, le mauvais, le pire, tout y entre, rien en un certain genre n'est oublié; quelle recherche, quelle affectation dans ces ouvrages! On les appelle des jeux d'esprit. De même il y a un jeu dans la conduite; on a commencé, il faut finir, on veut fournir toute la carrière, il seroit mieux ou de changer ou de suspendre, mais il est plus rare & plus difficile de poursuivre, on poursuit, on s'anime par les contradictions, la vanité soutient, supplée à la raison qui cede & qui se desiste; on porte ce raffinement

jusques dans les actions les plus vertueuses, dans celles mêmes où il entre de la Religion.

¶ Il n'y a que nos devoirs qui nous coûtent; parce que leur pratique ne regardant que les choses que nous sommes étroitement obligés de faire, elle n'est pas suivie de grands éloges, qui est tout ce qui nous excite aux actions louables, & qui nous soutient dans nos entreprises. N** aime une piété fastueuse qui luy attire l'intendance des besoins des pauvres, le rend dépositaire de leur patrimoine, & fait de sa maison un dépôt public où se font les distributions; les gens à petits collets, & les *sœurs grises* y ont une libre entrée; toute une ville voit ses aumônes, & les publie : qui pourroit douter qu'il soit homme de bien, si ce n'est peut-être ses créanciers?

¶ *Geronte* meurt de caducité, & sans avoir fait ce testament qu'il projettoit depuis trente années; dix têtes viennent *ab intestat* partager la succession : il ne vivoit depuis longtemps que par les soins d'*Asterie* sa femme, qui jeune encore s'étoit dévouée à sa personne, ne le perdoit pas de vûë, secouroit sa vieillesse, & luy a enfin fermé les yeux. Il ne luy laisse pas assez de bien pour pouvoir se passer pour vivre d'un autre vieillard.

¶ Laisser perdre charges & benefices plutôt que de vendre ou de resigner même dans son extrême vieillesse, c'est se persuader qu'on

n'est pas du nombre de ceux qui meurent ; ou si l'on croit que l'on peut mourir, c'est s'aimer soy-même & n'aimer que soy.

¶ *Faufte* est un dissolu, un prodigue, un libertin, un ingrat, un emporté, qu'*Aurele* son oncle n'a pû haïr ny desheriter.

Frontin neveu d'*Aurele* après vingt années d'une probité connuë, & d'une complaisance aveugle pour ce vieillard, ne l'a pû fléchir en sa faveur ; & ne tire de sa dépouille qu'une légère pension que *Faufte* unique legataire luy doit payer.

¶ Les haines sont si longues & si opiniâtrées, que le plus grand signe de mort dans un homme malade, c'est la reconciliation.

¶ L'on s'infinuë auprès de tous les hommes, ou en les flattant dans les passions qui occupent leur ame, ou en compatissant aux infirmités qui affligent leur corps ; en cela seul consistent les soins que l'on peut leur rendre : de là vient que celuy qui se porte bien, & qui desire peu de chose, est moins facile à gouverner.

¶ La mollesse & la volupté naissent avec l'homme, & ne finissent qu'avec luy ; ny les heureux, ny les tristes événemens ne l'en peuvent separer : c'est pour luy ou le fruit de la bonne fortune, ou un dédommagement de la mauvaise.

¶ C'est une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux.

¶ Peu de gens se souviennent d'avoir été jeunes, & combien il leur étoit difficile d'être chastes & temperans; la première chose qui arrive aux hommes après avoir renoncé aux plaisirs, ou par bienfiance, ou par lassitude, ou par régime, c'est de les condamner dans les autres : il entre dans cette conduite une sorte d'attachement pour les choses mêmes que l'on vient de quitter; l'on aimeroit qu'un bien qui n'est plus pour nous, ne fût plus aussi pour le reste du monde : c'est un sentiment de jalousie.

¶ Ce n'est pas le besoin d'argent où les vieillards peuvent apprehender de tomber un jour, qui les rend avarés; car il y en a de tels qui ont de si grands fonds, qu'ils ne peuvent gueres avoir cette inquietude; & d'ailleurs comment pourroient-ils craindre de manquer dans leur caducité des commoditez de la vie, puisqu'ils s'en privent eux-mêmes volontairement pour satisfaire à leur avarice : ce n'est point aussi l'envie de laisser de plus grandes richesses à leurs enfans, car il n'est pas naturel d'aimer quelque autre chose plus que soy-même, outre qu'il se trouve des avarés qui n'ont point d'heritiers. Ce vice est plutôt l'effet de l'âge & de la complexion des vieillards, qui s'y abandonnent aussi naturellement, qu'ils

suivoient leurs plaisirs dans leur jeunesse, ou leur ambition dans l'âge viril; il ne faut ny vigueur, ny jeunesse, ny fanté pour être avare; l'on n'a aussi nul besoin de s'empreser, ou de se donner le moindre mouvement pour épargner ses revenus; il faut laisser seulement son bien dans ses coffres & se priver de tout; cela est commode aux vieillards à qui il faut une passion, parce qu'ils sont hommes.

¶ Il y a des gens qui sont mal logez, mal couchez, mal habillez & plus mal nourris; qui essuyent les rigueurs des saisons, qui se privent eux-mêmes de la société des hommes, & passent leurs jours dans la solitude, qui souffrent du présent, du passé, & de l'avenir, dont la vie est comme une pénitence continue; & qui ont ainsi trouvé le secret d'aller à leur perte par le chemin le plus pénible: ce sont les avares.

¶ Le souvenir de la jeunesse est tendre dans les vieillards; ils aiment les lieux où ils l'ont passée, les personnes qu'ils ont commencé de connoître dans ce temps leur sont chères; ils affectent quelques mots du premier langage qu'ils ont parlé, ils tiennent pour l'ancienne manière de chanter & pour la vieille danse; ils vantent les modes qui regnoient alors dans les habits, les meubles & les équipages; ils ne peuvent encore désapprouver des choses qui servoient à leurs passions, qui étoient si utiles

à leurs plaisirs, & qui en rappellent la mémoire : comment pourroient-ils leur préférer de nouveaux usages, & des modes toutes recentes, où ils n'ont nulle part, dont ils n'esperent rien, que les jeunes gens ont faites, & dont ils tirent à leur tour de si grands avantages contre la vieillesse.

¶ Une trop grande negligence, comme une excessive parure dans les vieillards multiplie leurs rides, & font mieux voir leur caducité.

¶ Un vieillard est fier, dédaigneux, & d'un commerce difficile, s'il n'a beaucoup d'esprit.

¶ Un vieillard qui a vécu à la Cour, qui a un grand sens & une memoire fidele, est un tresor inestimable; il est plein de faits & de maximes; l'on y trouve l'histoire du siècle, revêtue de circonstances tres-curieuses, & qui ne se lisent nulle part; l'on y apprend des regles pour la conduite & pour les mœurs, qui sont toujours seures, parce qu'elles sont fondées sur l'experience.

¶ Les jeunes gens à cause des passions qui les amusent, s'accommodent mieux de la solitude que les vieillards.

¶ *Phidippe* déjà vieux raffine sur la propreté & sur la mollesse, il passe aux petites délicatesses; il s'est fait un art du boire, du manger, du repos & de l'exercice; les petites regles qu'il s'est prescrites, & qui tendent

toutes aux aises de sa personne, il les observe avec scrupule, & ne les romproit pas pour une maîtresse, si le régime luy avoit permis d'en retenir; il s'est accablé de superfluité, que l'habitude enfin luy rend nécessaires : il double ainsi & renforce les liens qui l'attachent à la vie, & il veut employer ce qui luy en reste à en rendre la perte plus douloureuse; n'aprehendoit-il pas assez de mourir ?

¶ *Gnathon* ne vit que pour soy, & tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étoient point : non content de remplir à une table la première place, il occupe luy seul celle de deux autres; il oublie que le repas est pour luy & pour toute la compagnie, il se rend maître du plat, & fait son propre de chaque service; il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous, il voudroit pouvoir les savourer tous, tout à la fois : il ne se sert à table que de ses mains, il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, & en use de manière qu'il faut que les conviez, s'ils veulent manger, mangent ses restes : il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamez; le jus & les sausses luy dégoutent du menton & de la barbe; s'il enleve un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat & sur la nappe, on le fuit à la trace; il mange haut & avec

grand bruit, il roule les yeux en mangeant, la table est pour luy un ratelier; il écure ses dents, & il continuë à manger. Il se fait quelque part où il se trouve, une maniere d'établissement, & ne souffre pas d'être plus pressé au Sermon ou au theatre que dans sa chambre : il n'y a dans un carosse que les places du fond qui luy conviennent, dans toute autre, si on veut l'en croire, il palit & tombe en foiblesse : s'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, & il sçait toujors se conserver dans la meilleure chambre le meilleur lit : il tourne tout à son usage, ses valets, ceux d'autrui courent dans le même temps pour son service; tout ce qu'il trouve sous sa main luy est propre, hardes, équipages : il embarasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connoît de maux que les siens, que sa repletion & sa bile; ne pleure point la mort des autres, n'apprehende que la sienne, qu'il racheteroit volontiers de l'extinction du genre humain.

¶ *Cliton* n'a jamais eu en toute sa vie que deux affaires, qui est de dîner le matin & de souper le soir, il ne semble né que pour la digestion; il n'a de même qu'un entretien, il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé, il dit combien il y a eu de potages, & quels potages, il place en-

fuite le roft & les entremets, il fe fouvient exactement de quels plats on a relevé le premier fervice, il n'oublie pas les *hors d'œuvre*, le fruit & les affiettes, il nomme tous les vins & toutes les liqueurs dont il a bû, il poffede le langage des cuifines autant qu'il peut s'étendre, & il me fait envie de manger à une bonne table où il ne foit point; il a fur tout un palais sûr, qui ne prend point le change, & il ne s'eft jamais vû exposé à l'horrible inconvenient de manger un mauvais ragoût, ou de boire d'un vin mediocre : c'eft un personnage illuftre dans fon genre, & qui a porté le talent de fe bien nourrir jufques où il pouvoit aller, on ne reverra plus un homme qui mange tant & qui mange fi bien; auffi eft-il l'arbitre des bons morceaux, & il n'eft gueres permis d'avoir du goût pour ce qu'il défapprouve. Mais il n'eft plus, il s'eft fait du moins porter à table jufqu'au dernier fôûpir : il donnoit à manger le jour qu'il eft mort, quelque part où il foit il mange, & s'il revient au monde, c'eft pour manger.

¶ *Ruffin* commence à grifonner; mais il eft fain, il a un vilage frais & un œil vif qui luy promettent encore vingt années de vie; il eft gay, *joyal*, familier, indifferent; il rit de tout fon cœur, & il rit tout feul & fans fujet; il eft content de foy, des fiens, de fa petite fortune, il dit qu'il eft heureux; il perd fon fils

unique, jeune homme de grande espérance, & qui pouvoit un jour être l'honneur de sa famille; il remet sur d'autres le soin de le pleurer, il dit, *Mon fils est mort, cela fera mourir sa mere*, & il est consolé : il n'a point de passions, il n'a ny amis ny ennemis, personne ne l'embarasse, tout le monde luy convient, tout luy est propre, il parle à celuy qu'il voit une premiere fois avec la même liberté, & la même confiance, qu'à ceux qu'il appelle de vieux amis, & il luy fait part bien-tôt de ses *quolibets* & de ses historiettes; on l'aborde, on le quitte sans qu'il y fasse attention, & le même conte qu'il a commencé de faire à quelqu'un, il l'acheve à celuy qui prend sa place.

¶ N** est moins affoibli par l'âge que par la maladie, car il ne passe point soixante-huit ans, mais il a la goutte, & il est sujet à une colique nephretique, il a le visage décharné, le teint verdâtre, & qui menace ruine : il fait marnier sa terre, & il compte que de quinze ans entiers il ne fera obligé de la fumer : il plante un jeune bois, & il espere qu'en moins de vingt années il luy donnera un beau couvert. Il fait bâtir dans la ruë** une maison de pierre de taille, rafermie dans les encognures, par des mains de fer, & dont il assure en touffant & avec une voix frêle & debile, qu'on ne verra jamais la fin; il se promene tous les jours dans ses ateliers sur le bras d'un valet qui le

soulage, il montre à ses amis ce qu'il a fait, & il leur dit ce qu'il a dessein de faire. Ce n'est pas pour ses enfans qu'il bâtit, car il n'en a point, ny pour ses heritiers, personnes viles, & qui se sont broüillées avec luy : c'est pour luy seul, & il mourra demain.

¶ *Antagoras* a un visage trivial & populaire, un Suisse de Paroisse ou le Saint de pierre qui orne le grand Autel n'est pas mieux connu que luy de toute la multitude : il parcourt le matin toutes les Chambres & tous les Greffes d'un Parlement, & le soir les ruës & les carrefours d'une Ville ; il plaide depuis quarante ans, plus proche de fortir de la vie que de fortir d'affaires : il n'y a point eu au Palais depuis tout ce temps de caufes celebres ou de procedures longues & embroüillées où il n'ait du moins intervenu ; aussi a-t-il un nom fait pour remplir la bouche de l'Avocat, & qui s'accorde avec le demandeur ou le défendeur comme le substantif & l'adjectif. Parent de tous, & haï de tous il n'y a gueres de familles dont il ne se plaigne, & qui ne se plaignent de luy : appliqué successivement à saisir une terre, à s'opposer au sceau, à se servir d'un *committimus* ou à mettre un Arrest à execution, outre qu'il assiste chaque jour à quelques assemblées de creanciers ; par tout syndic de directions, & perdant à toutes les banqueroutes, il a des heures de reste pour ses visites ;

vieil meuble de ruelle où il parle procès & dit des nouvelles : vous l'avez laissé dans une maison au Marais, vous le retrouvez au grand Faubourg, où il vous a prévenu, & où déjà il reedit ses nouvelles & son procès : si vous plaidez vous-même, & que vous alliez le lendemain à la pointe du jour chez l'un de vos Juges pour le solliciter, le Juge attend pour vous donner audience qu'Antagoras soit expédié.

¶ Tels hommes passent une longue vie à se défendre des uns & à nuire aux autres, & ils meurent consumés de vieillesse, après avoir causé autant de maux qu'ils en ont soufferts.

¶ Il faut des saisies de terre, & des enlevemens de meubles, des prisons & des supplices, je l'avouë : mais justice, loix, & besoins à part, ce m'est une chose toujours nouvelle de contempler avec quelle ferocité les hommes traitent d'autres hommes.

¶ L'on voit certains animaux farouches, des mâles & des femelles répandus par la campagne, noirs, livides & tout brûlés du Soleil, attachez à la terre qu'ils fouillent, & qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, & quand ils se levent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, & en effet ils sont des hommes ; ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau, & de racines : ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de la-

bourer & recueillir pour vivre, & méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

¶ *Don Fernand* dans sa Province est oisif, ignorant, médisant, querelleux, fourbe, intemperant, impertinent ; mais il tire l'épée contre ses voisins, & pour un rien il expose sa vie ; il a tué des hommes, il fera tué.

¶ Le noble de Province inutile à sa patrie, à sa famille, & à luy-même ; souvent sans toit, sans habits, & sans aucun mérite, répète dix fois le jour qu'il est Gentilhomme, traite les fourrures & les mortiers de bourgeoisie, occupé toute sa vie de ses parchemins & de ses titres qu'il ne changeroit pas contre les masses d'un Chancelier.

¶ Il se fait généralement dans tous les hommes des combinaisons infinies de la puissance, de la faveur, du génie, des richesses, des dignitez, de la noblesse, de la force, de l'industrie, de la capacité, de la vertu, du vice, de la foiblesse, de la stupidité, de la pauvreté, de l'impuissance, de la roture, & de la bassesse : ces choses mêlées ensemble en mille manières différentes, & compensées l'une par l'autre en divers sujets, forment aussi les divers états & les différentes conditions. Les hommes d'ailleurs qui tous savent le fort & le foible les uns des autres, agissent aussi réciproquement comme ils croient le devoir faire, connoissent

ceux qui leur font égaux, sentent la supériorité que quelques-uns ont sur eux, & celle qu'ils ont sur quelques autres ; & de là naissent entr'eux ou la formalité, ou le respect & la déférence, ou la fierté & le mépris : de cette source vient que dans les endroits publics, & où le monde se rassemble, on se trouve à tous momens entre celui que l'on cherche à aborder ou à saluer, & cet autre que l'on feint de ne pas connoître, & dont l'on veut encore moins se laisser joindre ; que l'on se fait honneur de l'un, & qu'on a honte de l'autre ; qu'il arrive même que celui dont vous vous faites honneur, & que vous voulez retenir, est celui aussi qui est embarrassé de vous, & qui vous quitte ; & que le même est souvent celui qui rougit d'autrui, & dont on rougit, qui dédaigne icy, & qui là est dédaigné ; il est encore assez ordinaire de mépriser qui nous méprise ; quelle misère ! & puis qu'il est vrai que dans un si étrange commerce, ce que l'on pense gagner d'un côté, on le perd de l'autre, ne reviendrait-il pas au même de renoncer à toute hauteur & à toute fierté, qui convient si peu aux foibles hommes, & de composer ensemble de se traiter tous avec une mutuelle bonté, qui avec l'avantage de n'être jamais mortifiés, nous procurerait un aussi grand bien que celui de ne mortifier personne.

¶ Bien loin de s'effrayer, ou de rougir même du nom de Philosophe, il n'y a personne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de Philosophie ¹, elle convient à tout le monde ; la pratique en est utile à tous les âges, à tous les sexes, & à toutes les conditions ; elle nous console du bonheur d'autrui, des indignes préférences, des mauvais succès, du declin de nos forces ou de nôtre beauté ; elle nous arme contre la pauvreté, la vieillesse, la maladie, & la mort, contre les fots & les mauvais railleurs ; elle nous fait vivre sans une femme, ou nous fait supporter celle avec qui nous vivons.

¶ Les hommes en un même jour ouvrent leur ame à de petites joyes, & se laissent dominer par de petits chagrins ; rien n'est plus inégal & moins suivi, que ce qui se passe en si peu de temps dans leur cœur & dans leur esprit. Le remede à ce mal est de n'estimer les choses du monde précisément que ce qu'elles valent.

¶ Il est aussi difficile de trouver un homme vain qui se croye assez heureux, qu'un homme modeste qui se croye trop malheureux.

¶ Le destin du Vigneron, du Soldat & du Tailleur de pierre m'empêche de m'estimer

1. L'on ne peut plus entendre que celle qui est dépendante de la Religion Chrétienne.

malheureux, par la fortune des Princes ou des Ministres qui me manque.

¶ Il n'y a pour l'homme qu'un vray malheur, qui est de se trouver en faute, & d'avoir quelque chose à se reprocher.

¶ La plupart des hommes pour arriver à leurs fins sont plus capables d'un grand effort, que d'une longue perseverance : leur paresse ou leur inconstance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencemens ; ils se laissent souvent devancer par d'autres qui sont partis après eux, & qui marchent lentement, mais constamment.

¶ J'ose presque assurer que les hommes savent encore mieux prendre des mesures que les suivre, résoudre ce qu'il faut faire & ce qu'il faut dire, que de faire ou de dire ce qu'il faut : on se propose fermement dans une affaire qu'on négocie, de taire une certaine chose, & ensuite ou par passion, ou par une intemperance de langue, ou dans la chaleur de l'entretien, c'est la première qui échape.

¶ Les hommes agissent mollement dans les choses qui sont de leur devoir, pendant qu'ils se font un mérite, ou plutôt une vanité de s'empreser pour celles qui leur sont étrangères, & qui ne conviennent ny à leur état, ny à leur caractère.

¶ La différence d'un homme qui se revêt d'un caractère étranger à luy-même, quand il

rentre dans le sien, est celle d'un masque à un visage.

¶ *Thelephe* a de l'esprit, mais dix fois moins, de compte fait, qu'il ne présume d'en avoir : il est donc dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait, dans ce qu'il médite, & ce qu'il projette, dix fois au delà de ce qu'il a d'esprit, il n'est donc jamais dans ce qu'il a de force & d'étenduë ; ce raisonnement est juste : il a comme une barriere qui le ferme, & qui devoit l'avertir de s'arrêter en deçà ; mais il passe outre, il se jette hors de sa sphere ; il trouve luy-même son endroit foible, & se montre par cet endroit ; il parle de ce qu'il ne sçait point, & de ce qu'il sçait mal ; il entreprend au dessus de son pouvoir, il desire au delà de sa portée ; il s'égalé à ce qu'il y a de meilleur en tout genre : il a du bon & du louable qu'il offusque par l'affectation du grand ou du merveilleux ; on voit clairement ce qu'il n'est pas, & il faut deviner ce qu'il est en effet. C'est un homme qui ne se mesure point, qui ne se connoît point : son caractère est de ne sçavoir pas se renfermer dans celui qui luy est propre, & qui est le sien.

¶ L'homme du meilleur esprit est inégal, il souffre des accroissemens & des diminutions, il entre en verve, mais il en sort : alors s'il est sage, il parle peu, il n'écrit point, il ne cherche point à imaginer ny à plaire. Chante-

t-on avec un rhume ? ne faut-il pas attendre que la voix revienne ?

Le sot est *Automate*, il est machine, il est ressort, le poids l'emporte, le fait mouvoir, le fait tourner & toujours, & dans le même sens, & avec la même égalité ; il est uniforme, il ne se dément point, qui l'a vû une fois, l'a vû dans tous les instans & dans toutes les périodes de sa vie ; c'est tout au plus le bœuf qui meugle ou le merle qui sifle, il est fixé & déterminé, par sa nature, & j'ose dire par son espèce : ce qui paroît le moins en luy, c'est son ame, elle n'agit point, elle ne s'exerce point, elle se repose.

¶ Le sot ne meurt point ; ou si cela luy arrive selon nôtre maniere de parler, il est vray de dire qu'il gagne à mourir, & que dans ce moment où les autres meurent, il commence à vivre : son ame alors pense, raisonne, infere, conclut, juge, prévoit, fait précisément tout ce qu'elle ne faisoit point ; elle se trouve dégagée d'une masse de chair, où elle étoit comme ensevelie sans fonction, sans mouvement, sans aucun du moins qui fût digne d'elle : je dirois presque qu'elle rougit de son propre corps, & des organes brutes & imparfaits, auxquels elle s'est vûë attachée si long-temps, & dont elle n'a pû faire qu'un sot ou qu'un stupide : elle va d'égal avec les grandes ames, avec celles qui font les bonnes têtes, ou les hommes

d'esprit. L'ame d'*Alain* ne se démêle plus d'avec celles du grand CONDÉ, de RICHELIEU, de PASCAL, & de LINGENDES.

¶ La fausse délicatesse dans les actions libres, dans les mœurs ou dans la conduite n'est pas ainsi nommée, parce qu'elle est feinte; mais parce qu'en effet elle s'exerce sur des choses & en des occasions qui n'en méritent point. La fausse délicatesse de goût & de complexion n'est telle au contraire que parce qu'elle est feinte ou affectée : c'est *Emilie* qui crie de toute sa force sur un petit peril qui ne luy fait pas de peur : c'est une autre qui par mignardise palit à la vûë d'une souris, ou qui veut aimer les violettes, & s'évanoüit aux tubereuses.

¶ Qui oseroit se promettre de contenter les hommes? Un Prince, quelque bon & quelque puissant qu'il fût, voudroit-il l'entreprendre? qu'il l'essaye. Qu'il se fasse luy-même une affaire de leurs plaisirs : qu'il ouvre son Palais à ses Courtisans, qu'il les admette jusques dans son domestique, que dans des lieux dont la vûë seule est un spectacle, il leur fasse voir d'autres spectacles, qu'il leur donne le choix des jeux, des concerts & de tous les rafraichissemens, qu'il y ajoûte une chere splendide & une entiere liberté ; qu'il entre avec eux en société des mêmes amusemens, que le grand homme devienne aimable, & que le Heros soit

humain & familier, il n'aura pas assez fait. Les hommes s'ennuyent enfin des mêmes choses qui les ont charmez dans leurs commencemens, ils deserteroient la *table des Dieux*, & le *Nectar* avec le temps leur devient infipide : ils n'hésitent pas de critiquer des choses qui sont parfaites ; il y entre de la vanité & une mauvaise délicatesse ; leur goût, si on les en croit, est encore au delà de toute l'affectation qu'on auroit à les satisfaire, & d'une dépense toute royale que l'on feroit pour y réussir ; il s'y mêle de la malignité qui va jusques à vouloir affoiblir dans les autres la joye qu'ils auroient de les rendre contens. Ces mêmes gens pour l'ordinaire si flatteurs & si complaisans peuvent se démentir ; quelquefois on ne les reconnoît plus, & l'on voit l'homme jusques dans le Courtisan.

¶ L'affectation dans le geste, dans le parler, & dans les manieres est souvent une suite de l'oïveté, ou de l'indifferance ; & il semble qu'un grand attachement ou de serieuses affaires jettent l'homme dans son naturel.

¶ Les hommes n'ont point de caracteres, ou s'ils en ont, c'est celuy de n'en avoir aucun qui soit suivi, qui ne se démente point, & où ils soient reconnoissables : ils souffrent beaucoup à être toujours les mêmes, à perseverer dans la regle ou dans le desordre, & s'ils se délassent quelquefois d'une vertu par une

autre vertu, ils se dégoûtent plus souvent d'un vice par un autre vice; ils ont des passions contraires, & des foibles qui se contredisent; il leur coûte moins de joindre les extrémités, que d'avoir une conduite dont une partie naît de l'autre; ennemis de la moderation, ils outrent toutes choses, les bonnes & les mauvaises, dont ne pouvant ensuite supporter l'excès, ils l'adoucisent par le changement. *Adraste* étoit si corrompu & si libertin, qu'il luy a été moins difficile de suivre la mode, & se faire devot; il luy eût coûté davantage d'être homme de bien.

¶ D'où vient que les mêmes hommes qui ont un flegme tout prêt pour recevoir indifféremment les plus grands défâtres, s'échappent, & ont une bile intarissable sur les plus petits inconveniens; ce n'est pas sagesse en eux qu'une telle conduite, car la vertu est égale & ne se dément point; c'est donc un vice, & quel autre que la vanité qui ne se réveille & ne se recherche que dans les événements, où il y a de quoy faire parler le monde, & beaucoup à gagner pour elle; mais qui se néglige sur tout le reste.

¶ L'on se repent rarement de parler peu, très-souvent de trop parler; maxime usée & triviale que tout le monde sçait, & que tout le monde ne pratique pas.

¶ C'est se vanger contre soy-même, &

donner un trop grand avantage à ses ennemis, que de leur imputer des choses qui ne sont pas vraies, & de mentir pour les décrier.

¶ Si l'homme sçavoit rougir de foy, quels crimes non seulement cachez, mais publics & connus ne s'épargneroit-il pas ?

¶ Si certains hommes ne vont pas dans le bien jusques où ils pourroient aller, c'est par le vice de leur première instruction.

¶ Il y a dans quelques hommes une certaine mediocrité d'esprit qui contribuë à les rendre sages.

¶ Il faut aux enfans les verges & la ferule ; il faut aux hommes faits une couronne, un sceptre, un mortier, des fourrures, des faisceaux, des timbales, des hoquetons. La raison & la justice dénuées de tous leurs ornemens ny ne persuadent ny n'intimident : l'homme qui est esprit se mene par les yeux & les oreilles.

¶ *Timon* ou le Misantrope peut avoir l'ame austere & farouche, mais exterieurement il est civil & ceremonieux ; il ne s'échape pas, il ne s'apprivoise pas avec les hommes, au contraire il les traite honnêtement & serieusement, il employe à leur égard tout ce qui peut éloigner leur familiarité, il ne veut pas les mieux connoître ny s'en faire des amis, semblable en ce sens à une femme qui est en visite chez une autre femme.

¶ La raison tient de la vérité, elle est une; l'on n'y arrive que par un chemin, & l'on s'en écarte par mille; l'étude de la sagesse a moins d'étendue que celle que l'on feroit des fots & des impertinens; celui qui n'a vû que des hommes polis & raisonnables, ou ne connoît pas l'homme, ou ne le connoît qu'à demy; quelque diversité qui se trouve dans les complexions ou dans les mœurs, le commerce du monde & la politesse donnent les mêmes apparences, font qu'on se ressemble les uns aux autres par des dehors qui plaisent reciproquement, qui semblent communs à tous, & qui font croire qu'il n'y a rien ailleurs qui ne s'y rapporte : celui au contraire qui se jette dans le peuple ou dans la province, y fait bien-tôt, s'il a des yeux, d'étranges découvertes, y voit des choses qui luy sont nouvelles, dont il ne se doutoit pas, dont il ne pouvoit avoir le moindre soupçon; il avance par des expériences continuelles dans la connoissance de l'humanité, il calcule presque en combien de manieres différentes l'homme peut être insupportable.

¶ Après avoir meurement approfondi les hommes, & connu le faux de leurs pensées, de leurs sentimens, de leurs goûts & de leurs affections, l'on est réduit à dire, qu'il y a moins à perdre pour eux par l'inconstance, que par l'opiniâtreté.

¶ Combien d'ames foibles, molles & indifférentes, fans de grands défauts, & qui puissent fournir à la satyre. Combien de sortes de ridicules répandus parmi les hommes; mais qui par leur singularité ne tirent point à conséquence, & ne sont d'aucune ressource pour l'instruction & pour la morale : ce sont des vices uniques qui ne sont pas contagieux, & qui sont moins de l'humanité que de la personne.





DES JUGEMENS.



RIEN ne ressemble plus à la vive persuasion que le mauvais entêtement : de là les partis, les cabales, les hérésies.

¶ L'on ne pense pas toujours constamment d'un même sujet : l'entêtement & le dégoût se suivent de près.

¶ Les grandes choses étonnent, & les petites rebuttent; nous nous apprivoisons avec les unes & les autres par l'habitude.

¶ Deux choses toutes contraires nous préviennent également, l'habitude & la nouveauté.

¶ Il n'y a rien de plus bas, & qui convienne mieux au peuple, que de parler en des termes magnifiques de ceux mêmes dont l'on pensoit tres-modestement avant leur élévation.

¶ La faveur des Princes n'exclut pas le mérite, & ne le suppose pas aussi.

¶ Il est étonnant qu'avec tout l'orgueil

dont nous sommes gonflés, & la haute opinion que nous avons de nous-mêmes & de la bonté de notre jugement, nous néglignons de nous en servir pour prononcer sur le mérite des autres : la vogue, la faveur populaire, celle du Prince nous entraînent comme un torrent : nous louons ce qui est loué, bien plus que ce qui est louable.

¶ Je ne sçay s'il y a rien au monde qui coûte davantage à approuver & à louer, que ce qui est plus digne d'approbation & de louange, & si la vertu, le mérite, la beauté, les bonnes actions, les beaux ouvrages ont un effet plus naturel & plus sûr que l'envie, la jalousie & l'antipathie. Ce n'est pas d'un Saint dont un devot¹ sçait dire du bien, mais d'un autre devot : si une belle femme approuve la beauté d'une autre femme, on peut conclure qu'elle a mieux, que ce qu'elle approuve : si un Poëte loue les vers d'un autre Poëte, il y a à parier qu'ils sont mauvais & sans conséquence.

¶ Les hommes ne se goûtent qu'à peine les uns les autres, n'ont qu'une foible pente à s'approuver réciproquement; action, conduite, pensée, expression, rien ne plaît, rien ne contente; ils substituent à la place de ce qu'on leur recite, de ce qu'on leur dit ou de

1. Faux devot.

ce qu'on leur lit, ce qu'ils auroient fait eux-mêmes en pareille conjoncture, ce qu'ils penseroient ou ce qu'ils écriroient sur un tel sujet, & ils sont si pleins de leurs idées qu'il n'y a plus de place pour celles d'autrui.

¶ Le commun des hommes est si enclin au dérèglement & à la bagatelle; & le monde est si plein d'exemples ou pernicious ou ridicules, que je croirois assez que l'esprit de singularité, s'il pouvoit avoir ses bornes, & ne pas aller trop loin, approcheroit fort de la droite raison & d'une conduite régulière.

Il faut faire comme les autres; maxime suspecte, qui signifie presque toujours, il faut mal faire, dès qu'on l'étend au delà de ces choses purement extérieures, qui n'ont point de suite, qui dépendent de l'usage, de la mode ou des bien-séances.

¶ Si les hommes sont hommes plutôt qu'Ours & Pantheres; s'ils sont équitables, s'ils se font justice à eux-mêmes, & qu'ils la rendent aux autres, que deviennent les loix, leur texte & le prodigieux accablement de leurs commentaires? que devient le *petitoire* & le *possessoire*, & tout ce qu'on appelle Jurisprudence? où se réduisent même ceux qui doivent tout leur relief & toute leur enflure à l'autorité où ils sont établis de faire valoir ces mêmes loix? Si ces mêmes hommes ont de la droiture & de la sincérité; s'ils sont

guéris de la prévention, où font évanouïes les disputes de l'école, la scolastique, & les controverses? S'ils font temperans, chastes & moderez, que leur sert le mysterieux jargon de la medecine, & qui est une mine d'or pour ceux qui s'avisent de le parler? Legistes, Docteurs, Medecins, quelle chûte pour vous, si nous pouvions tous, nous donner le mot de devenir sages!

De combien de grands hommes dans les differens exercices de la paix & de la guerre auroit-on dû se passer! A quel point de perfection & de raffinement n'a-t-on pas porté de certains arts & de certaines sciences qui ne devoient point être necessaires, & qui font dans le monde comme des remedes à tous les maux, dont nôtre malice est l'unique source!

Que de choses depuis VARRON que VARRON a ignorées! Ne nous suffiroit-il pas même de n'être sçavant que comme PLATON ou comme SOCRATE?

¶ Tel à un Sermon, à une Musique, ou dans une gallerie de peintures a entendu à sa droite & à sa gauche, sur une chose précisément la même, des sentimens précisément opposez : cela me feroit dire volontiers que l'on peut hazarder dans tout genre d'ouvrages, d'y mettre le bon & le mauvais; le bon plaît aux uns, & le mauvais aux autres;

l'on ne risque gueres davantage d'y mettre le pire, il a ses partisans.

¶ Le Phœnix de la Poësie *Chantante* renaît de ses cendres, il a vû mourir & revivre sa reputation en un même jour, ce juge même si infailible & si ferme dans ses jugemens, le public, a varié sur son sujet, ou il se trompe ou il s'est trompé; celui qui prononceroit aujourd'huy que Q** en un certain genre est mauvais Poëte, parleroit presque aussi mal que s'il eût dit il y a quelque temps *il est bon Poëte*.

¶ C. P. étoit riche, & C. N. ne l'étoit pas; la *Pucelle* & *Rodogune* méritoient chacune une autre aventure : ainsi l'on a toujours demandé pourquoy dans telle ou telle profession, celui-cy avoit fait sa fortune, & cet autre l'avoit manquée; & en cela les hommes cherchent la raison de leurs propres caprices, qui dans les conjonctures pressantes de leurs affaires, de leurs plaisirs, de leur santé, & de leur vie, leur font souvent laisser les meilleurs, & prendre les pires.

¶ La condition des Comédiens étoit infame chez les Romains, & honorable chez les Grecs : qu'est-elle chez nous? On pense d'eux comme les Romains, on vit avec eux comme les Grecs.

¶ Il suffisoit à *Bathylle* d'être Pantomime pour être couru des Dames Romaines, à *Rhoé*

de danser au theatre, à *Roscie* & à *Nerine* de représenter dans les chœurs, pour s'attirer une foule d'amans. La vanité & l'audace fuites d'une trop grande puissance avoient ôté aux Romains le goût du secret & du mystere; ils se plaisoient à faire du theatre public celui de leurs amours; ils n'étoient point jaloux de l'amphitheatre, & partageoient avec la multitude les charmes de leurs maîtresses; leur goût n'alloit qu'à laisser voir qu'ils aimoient, non pas une belle personne, ou une excellente Comedienne, mais une Comedienne.

¶ Rien ne découvre mieux dans quelle disposition sont les hommes à l'égard des sciences & des belles lettres, & de quelle utilité ils les croient dans la republique, que le prix qu'ils y ont mis, & l'idée qu'ils se forment de ceux qui ont pris le parti de les cultiver. Il n'y a point d'art si mécanique ny de si vile condition, où les avantages ne soient plus feurs, plus prompts & plus solides. Le Comedien couché dans son carosse jette de la bouë au visage de CORNEILLE qui est à pied. Chez plusieurs, sçavant & pedant sont synonymes.

Souvent où le riche parle & parle de doctrine, c'est aux doctes à se taire, à écouter, à applaudir, s'ils veulent du moins ne passer que pour doctes.

¶ Il y a une forte de hardiesse à soutenir

devant certains esprits la honte de l'érudition : l'on trouve chez eux une prévention toute établie contre les sçavans, à qui ils ôtent les manières du monde, le sçavoir vivre, l'esprit de société, & qu'ils renvoient ainsi dépouillés à leur cabinet & à leurs livres. Comme l'ignorance est un état paisible, & qui ne coûte aucune peine, l'on s'y range en foule, & elle forme à la Cour & à la Ville un nombreux parti qui l'emporte sur celui des Sçavans. S'ils allèguent en leur faveur les noms d'ESTRÉES, de HARLAY, BOSSUET, SEGUIER, MONTAUSIER, WARDES, CHEVREUSE, NOVION, LA MOIGNON, SCUDERY¹, PELISSON, & de tant d'autres Personnages également doctes & polis; s'ils osent même citer les grands noms de CHARTRES, de CONDÉ, de CONTI, de BOURBON, du MAINE, de VENDÔME, comme de Princes qui ont sçû joindre aux plus belles & aux plus hautes connoissances, & l'atticisme des Grecs, & l'urbanité des Romains, l'on ne feint point de leur dire que ce sont des exemples singuliers : & s'ils ont recours à de solides raisons, elles sont foibles contre la voix de la multitude. Il semble néanmoins que l'on devrait décider sur cela avec plus de précaution, & se donner seulement la peine de douter, si ce même esprit qui fait faire de si

1. M^{lle} de Scudery.

grands progrès dans les sciences, qui fait bien penser, bien juger, bien parler & bien écrire, ne pourroit point encore servir à être poli.

Il faut tres-peu de fonds pour la politesse dans les manieres; il en faut beaucoup pour celle de l'esprit.

¶ Il est sçavant, dit un politique, il est donc incapable d'affaires, je ne luy confierois l'état de ma garde-robe; & il a raison. OSSAT, XI-MENES, RICHELIEU étoient sçavans, étoient-ils habiles? ont-ils passé pour de bons Ministres? Il sçait le Grec, continuë l'homme d'Etat, c'est un Grimaud, c'est un Philosophe. Et en effet, une Fruitiere à Athenes selon les apparences parloit Grec, & par cette raison étoit Philosophe : les BIGNONS, les LAMOIGNONS étoient de purs grimauds, qui en peut douter? ils sçavoient le Grec. Quelle vision, quel délire au grand, au sage, au judicieux ANTONIN! de dire qu'*alors les peuples seroient heureux, si l'Empereur philosophoit, ou si le Philosophe, ou le grimaud venoit à l'Empire.*

Les langues font la clef ou l'entrée des sciences, & rien davantage; le mépris des unes tombe sur les autres : il ne s'agit point si les langues font anciennes ou nouvelles, mortes ou vivantes; mais si elles font grossieres ou polies; si les livres qu'elles ont formez, font d'un bon ou d'un mauvais goût.

Supposons que nôtre langue pût un jour avoir le sort de la Grecque & de la Latine, feroit-on pedant quelques siecles après qu'on ne la parleroit plus, pour lire MOLIERE ou LA FONTAINE ?

¶ Je nomme *Euripile*, & vous dites, c'est un bel esprit : vous dites aussi de celui qui travaille une poutre, il est Charpentier, & de celui qui refait un mur, il est Maçon : je vous demande quel est l'atelier où travaille cet homme de métier, ce bel esprit ? quelle est son enseigne ? à quel habit le reconnoît-on ? quels sont ses outils ? est-ce le coin, font-ce le marteau ou l'enclume ? où fend-il, où cogne-t-il son ouvrage, où l'expose-t-il en vente ? Un ouvrier se pique d'être ouvrier ; Euripile se pique-t-il d'être bel esprit ? s'il est tel, vous me peignez un fat, qui met l'esprit en rotture, une ame vile & mécanique, à qui ny ce qui est beau, ny ce qui est esprit, ne sçauroient s'appliquer serieusement ; & s'il est vray qu'il ne se pique de rien, je vous entends, c'est un homme sage & qui a de l'esprit : ne dites-vous pas encore du sçavantasse, il est bel esprit, & ainsi du mauvais Poëte ? Mais vous-même vous croyez-vous sans aucun esprit ? & si vous en avez, c'est sans doute de celui qui est beau & convenable ; vous voilà donc un bel esprit : ou s'il s'en faut peu que vous ne preniez ce nom pour une injure, con-

tinuez, j'y consens, de le donner à Euripile, & d'employer cette ironie comme les fots sans le moindre discernement, ou comme les ignorans qu'elle console d'une certaine culture qui leur manque, & qu'ils ne voyent que dans les autres.

¶ Qu'on ne me parle jamais d'ancre, de papier, de plume, de style, d'Imprimeur, d'Imprimerie : qu'on ne se hazarde plus de me dire, vous écrivez si bien, *Antisthene*, continuez d'écrire; ne verrons-nous point de vous un *in folio*? traitez de toutes les vertus & de tous les vices dans un ouvrage suivi, methodique, qui n'ait point de fin, ils devroient ajoûter, & nul cours. Je renonce à tout ce qui a été, qui est, & qui fera livre. *Berylle* tombe en syncope à la vûë d'un chat, & moy à la vûë d'un livre. Suis-je mieux nourri & plus lourdement vêtu, suis-je dans ma chambre à l'abri du Nort, ay-je un lit de plumes après vingt ans entiers qu'on me debite dans la place? j'ay un grand nom, dites-vous, & beaucoup de gloire, dites que j'ay beaucoup de vent qui ne sert à rien, ay-je un grain de ce métal qui procure toutes choses? Le vil Praticien grossit son memoire, se fait rembourser des frais qu'il n'avance pas, & il a pour gendre un Comte ou un Magistrat. Un homme *rouge* ou *feuille-morte* devient *Commis*, & bien-tôt plus riche que son Maître, il

le laisse dans la roture, & avec de l'argent il devient noble. **B**** s'enrichit à montrer dans un cercle des marionnettes. **BB**** à vendre en bouteille l'eau de la riviere. Un autre Charlatan arrive icy de delà les Monts avec une malle, il n'est pas déchargé, que les pensions courent, & il est prêt de retourner d'où il arrive avec des mulets & des fourgons. *Mercur*e est *Mercur*e, & rien davantage, & l'or ne peut payer ses mediations & ses intrigues; on y ajoute la faveur & les distinctions. Et sans parler que des gains licites, on paye au Thuillier sa thuille, & à l'ouvrier son temps & son ouvrage; paye-t-on à un Auteur ce qu'il pense & ce qu'il écrit? & s'il pense tres-bien, le paye-t-on tres-largement? se meuble-t-il, s'annoblit-il à force de penser & d'écrire juste? Il faut que les hommes soient habillez, qu'ils soient rafez, il faut que retirez dans leurs maisons ils ayent une porte qui ferme bien; est-il necessaire qu'ils soient instruits? folie, simplicité, imbecillité! continuë Antisthene, de mettre l'enseigne d'Auteur ou de Philosophe : avoir, s'il se peut, un *Office lucratif*, qui rende la vie aimable, qui fasse prêter à ses amis, & donner à ceux qui ne peuvent rendre: écrire alors par jeu, par oisiveté, & comme *Tityre* sifle ou jouë de la flûte; cela, ou rien: j'écris à ces conditions, & je cede ainsi à la violence de ceux qui me prennent à la gorge,

& me disent, vous écrirez. Ils liront pour titre de mon nouveau livre, DU BEAU, DU BON, DU VRAY. DES IDÉES. DU PREMIER PRINCIPE, par *Antisthene vendeur de marée*.

¶ Si les Ambassadeurs des Princes étranger étoient des Singes instruits à marcher sur leurs pieds de derriere, & à se faire entendre par interprete, nous ne pourrions pas marquer un plus grand étonnement que celui que nous donne la justesse de leurs réponses, & le bon sens qui paroît quelquefois dans leurs discours. La prévention du país, jointe à l'orgueil de la nation, nous fait oublier que la raison est de tous les climats, & que l'on pense juste par tout où il y a des hommes : nous n'aimerions pas à être traités ainsi de ceux que nous appellons barbares ; & s'il y a en nous quelque barbarie, elle consiste à être épouvantés de voir d'autres peuples raisonner comme nous.

Tous les étrangers ne sont pas barbares, & tous nos compatriotes ne sont pas civilisés : de même toute campagne n'est pas agreste¹, & toute ville n'est pas polie : il y a dans l'Europe un endroit d'une Province maritime d'un grand Royaume, où le Villageois est doux & insinuant, le Bourgeois au contraire & le Magistrat grossiers, & dont la rufficité est héréditaire.

1. Ce terme s'entend icy métaphoriquement.

¶ Avec un langage si pur, une si grande recherche dans nos habits, des mœurs si cultivées, de si belles loix & un visage blanc, nous sommes barbares pour quelques peuples.

¶ Si nous entendions dire des Orientaux, qu'ils boivent ordinairement d'une liqueur qui leur monte à la tête, leur fait perdre la raison, & les fait vomir, nous dirions, cela est bien barbare.

¶ Ce Prelat se montre peu à la Cour, il n'est de nul commerce, on ne le voit point avec des femmes; il ne jouë ny à grande ny à petite prime, il n'affiste ny aux fêtes ny aux spectacles, il n'est point homme de cabale, & il n'a point l'esprit d'intrigue; toujours dans son Evêché, où il fait une residence continue, il ne songe qu'à instruire son peuple par la parole, & à l'édifier par son exemple; il consume son bien en des aumônes, & son corps par la penitence; il n'a que l'esprit de regularité, & il est imitateur du zele & de la pieté des Apôtres. Les temps sont changez, & il est menacé sous ce regne d'un titre plus éminent.

¶ Ne pourroit-on point faire comprendre aux personnes d'un certain caractère & d'une profession serieuse, pour ne rien dire de plus, qu'ils ne sont point obligez à faire dire d'eux, qu'ils jouent, qu'ils chantent, & qu'ils badinent comme les autres hommes, & qu'à les

voir si plaisans & si agreables, on ne croiroit point qu'ils fussent d'ailleurs si reguliers & si severes; oseroit-on même leur insinuer qu'ils s'éloignent par de telles manieres de la politesse dont ils se piquent; qu'elle assortit au contraire & conforme les dehors aux conditions, qu'elle évite le contraste, & de montrer le même homme sous des figures differentes, & qui font de luy un composé bizarre, ou un grotesque.

¶ Il ne faut pas juger des hommes comme d'un tableau ou d'une figure sur une seule & premiere vûë; il y a un interieur, & un cœur qu'il faut approfondir : le voile de la modestie couvre le mérite, & le masque de l'hipocrisie cache la malignité; il n'y a qu'un tres-petit nombre de connoisseurs qui discerne, & qui soit en droit de prononcer; ce n'est que peu à peu, & forcez même par le temps & les occasions que la vertu parfaite, & le vice consommé viennent enfin à se declarer.

Fragment

¶ « Il disoit que l'esprit dans cette
« belle personne étoit un diamant bien mis
« en œuvre, & continuant de parler d'elle;
« c'est, ajoûtoit-il, comme une nuance de
« raison & d'agrément qui occupe les yeux &
« le cœur de ceux qui luy parlent, on ne sçait

« si on l'aime ou si on l'admire; il y a en elle
« de quoy faire une parfaite amie, il y a aussi
« de quoy vous mener plus loin que l'amitié:
« trop jeune & trop fleurie pour ne pas plaire,
« mais trop modeste pour songer à plaire, elle
« ne tient compte aux hommes que de leur
« mérite, & ne croit avoir que des amis : pleine
« de vivacité & capable de sentimens elle sur-
« prend & elle intéresse; & sans rien ignorer
« de ce qui peut entrer de plus délicat & de
« plus fin dans les conversations, elle a encore
« ces faillies heureuses qui entr'autres plai-
« sirs qu'elles font, dispensent toujours de la
« réplique : elle vous parle comme celle qui
« n'est pas sçavante, qui doute & qui cherche
« à s'éclaircir, & elle vous écoute comme celle
« qui sçait beaucoup, qui connoît le prix de
« ce que vous luy dites, & auprès de qui vous
« ne perdez rien de ce qui vous échape. Loin
« de s'appliquer à vous contredire avec esprit,
« & d'imiter *Elvire* qui aime mieux passer
« pour une femme vive, que marquer du bon
« sens & de la justesse, elle s'approprie vos
« sentimens, elle les croit siens, elle les étend,
« elle les embellit, vous êtes content de vous
« d'avoir pensé si bien & d'avoir mieux dit
« encore que vous n'aviez crû. Elle est tou-
« jours au dessus de la vanité, soit qu'elle
« parle soit qu'elle écrive, elle oublie les traits
« où il faut des raisons, elle a déjà compris

« que la simplicité est éloquence : s'il s'agit de
« servir quelqu'un & de vous jeter dans les
« mêmes intérêts, laissant à Elvire les jolis
« discours & les belles lettres qu'elle met à
« tous usages, *Artenice* n'emploie auprès de
« vous que la sincérité, l'ardeur, l'empresse-
« ment & la persuasion. Ce qui domine en
« elle c'est le plaisir de la lecture, avec le goût
« des personnes de nom & de réputation, moins
« pour en être connue que pour les connoître :
« on peut la louer d'avance de toute la sagesse
« qu'elle aura un jour, & de tout le mérite
« qu'elle se prépare par les années; puis-
« qu'avec une bonne conduite elle a de meil-
« leurs intentions, des principes sûrs, utiles
« à celles qui sont comme elle exposées aux
« soins & à la flatterie; & qu'étant assez par-
« ticulière sans pourtant être farouche, ayant
« même un peu de penchant pour la retraite,
« il ne lui sauroit peut-être manquer que
« les occasions, ou ce qu'on appelle un grand
« théâtre pour y faire briller toutes ses ver-
« tus. »

¶ Une belle femme est aimable dans son naturel, elle ne perd rien à être négligée, & sans autre parure que celle qu'elle tire de sa beauté & de sa jeunesse : une grâce naïve éclatante sur son visage, anime ses moindres actions; il y auroit moins de peril à la voir

avec tout l'attirail de l'ajustement & de la mode. De même un homme de bien est respectable par luy-même, & indépendamment de tous les dehors dont il voudroit s'aider pour rendre sa personne plus grave, & sa vertu plus précieuse : un air reformé, une modestie outrée, la singularité de l'habit, une ample calotte, n'ajoutent rien à la probité, ne relevent pas le mérite, ils le fardent, & font peut-être qu'il est moins pur, & moins ingenu.

Une gravité trop étudiée devient comique : ce sont comme des extrémités qui se touchent & dont le milieu est dignité ; cela ne s'appelle pas être grave, mais en jouer le personnage : celui qui songe à le devenir ne le fera jamais : ou la gravité n'est point, ou elle est naturelle ; & il est moins difficile d'en descendre que d'y monter.

¶ Un homme de talent & de réputation, s'il est chagrin & austère, il effarouche les jeunes gens, les fait penser mal de la vertu, & la leur rend suspecte d'une trop grande réforme & d'une pratique trop ennuyeuse ; s'il est au contraire d'un bon commerce, il leur est une leçon utile, il leur apprend qu'on peut vivre gaiement & laborieusement, avoir des vûes sérieuses sans renoncer aux plaisirs honnêtes ; il leur devient un exemple qu'on peut suivre.

¶ La physionomie n'est pas une règle qui

nous soit donnée pour juger des hommes : elle nous peut servir de conjecture.

¶ L'air spirituel est dans les hommes, ce que la régularité des traits est dans les femmes; c'est le genre de beauté où les plus vains puissent aspirer.

¶ Un homme qui a beaucoup de mérite & d'esprit, & qui est connu pour tel, n'est pas laid, même avec des traits qui sont difformes; ou s'il a de la laideur, elle ne fait pas son impression.

¶ Combien d'art pour rentrer dans la nature; combien de temps, de règles, d'attention & de travail pour danser avec la même liberté & la même grace que l'on sçait marcher, pour chanter comme on parle, parler & s'exprimer comme l'on pense, jeter autant de force, de vivacité, de passion & de persuasion dans un discours étudié & que l'on prononce dans le public, qu'on en a quelquefois naturellement & sans préparation dans les entretiens les plus familiers.

¶ Ceux qui sans nous connoître assez, pensent mal de nous, ne nous font pas de tort; ce n'est pas nous qu'ils attaquent, c'est le fantôme de leur imagination.

¶ Il y a de petites règles, des devoirs, des bienfaisances attachées aux lieux, aux temps, aux personnes, qui ne se devinent point à force d'esprit, & que l'usage apprend sans

nulle peine; juger des hommes par les fautes qui leur échappent en ce genre, avant qu'ils soient assez instruits, c'est en juger par leurs ongles, ou par la pointe de leurs cheveux; c'est vouloir un jour être détrompé.

¶ Je ne sçay s'il est permis de juger des hommes par une faute qui est unique; & si un besoin extrême, ou une violente passion, ou un premier mouvement tirent à conséquence.

¶ Le contraire des bruits qui courent des affaires ou des personnes, est souvent la vérité.

¶ Sans une grande roideur & une continuelle attention à toutes ses paroles, on est exposé à dire en moins d'une heure le ouï & le non sur une même chose, ou sur une même personne, déterminé seulement par un esprit de société & de commerce, qui entraîne naturellement à ne pas contredire celui-cy & celui-là qui en parlent différemment.

¶ Un homme partial est exposé à de petites mortifications; car comme il est également impossible que ceux qu'il favorise soient toujours heureux ou sages, & que ceux contre qui il se déclare soient toujours en faute ou malheureux, il naît de là qu'il luy arrive souvent de perdre contenance dans le public, ou par le mauvais succès de ses amis, ou par une nouvelle gloire qu'acquierent ceux qu'il n'aime point.

¶ Un homme fujet à se laisser prévenir, s'il ose remplir une dignité ou seculiere ou Ecclesiastique, est un aveugle qui veut peindre, un muet qui s'est chargé d'une harangue, un sourd qui juge d'une symphonie; foibles images, & qui n'expriment qu'imparfaitement la misere de la prévention : il faut ajoûter qu'elle est un mal desespéré, incurable, qui infecte tous ceux qui s'approchent du malade, qui fait deserter les égaux, les inferieurs, les parens, les amis, jusqu'aux medecins; ils font bien éloignez de le guérir, s'ils ne peuvent le faire convenir de sa maladie, ny des remedes, qui seroient d'écouter, de douter, de s'informer & de s'éclaircir : les flatteurs, les fourbes, les calomniateurs, ceux qui ne délient leur langue que pour le mensonge & l'interêt, sont les charlatans en qui il se confie, & qui luy font avaler tout ce qui leur plaît; ce sont eux aussi qui l'empoisonnent & qui le tuënt.

¶ La regle de DESCARTES, qui ne veut pas qu'on décide sur les moindres veritez avant qu'elles soient connuës clairement & distinctement, est assez belle & assez juste, pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des personnes.

¶ Rien ne nous vange mieux des mauvais jugemens que les hommes font de nôtre esprit, de nos mœurs & de nos manieres, que

l'indignité & le mauvais caractère de ceux qu'ils approuvent.

Du même fond dont on néglige un homme de mérite, l'on sçait encore admirer un sot.

¶ Un sot est celuy qui n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être fat.

¶ Un fat est celuy que les sots croient un homme de mérite.

¶ L'impertinent est un fat outré; le fat lasse, ennuye, dégoûte, rebutte : l'impertinent rebutte, aigrit, irrite, offense; il commence où l'autre finit.

Le fat est entre l'impertinent & le sot, il est composé de l'un & de l'autre.

¶ Les vices partent d'une dépravation du cœur; les défauts d'un vice de tempérament; le ridicule d'un défaut d'esprit.

L'homme ridicule est celuy qui tant qu'il demeure tel, a les apparences du sot.

Le sot ne se tire jamais du ridicule, c'est son caractère; l'on y entre quelquefois avec de l'esprit, mais l'on en sort.

Une erreur de fait jette un homme sage dans le ridicule.

La sottise est dans le sot; la fatuité dans le fat, & l'impertinence dans l'impertinent : il semble que le ridicule reside tantôt dans celuy qui en effet est ridicule, & tantôt dans l'imagination de ceux qui croient voir le ridicule où il n'est point, & ne peut être.

¶ La grossiereté, la rusticité, la brutalité peuvent être les vices d'un homme d'esprit.

¶ Le stupide est un sot qui ne parle point, en cela plus supportable que le sot qui parle.

¶ La même chose souvent est dans la bouche d'un homme d'esprit, une naïveté ou un bon mot; & dans celle du sot, une sottise.

¶ Si le fat pouvoit craindre de mal parler, il sortiroit de son caractère.

¶ L'une des marques de la médiocrité de l'esprit, est de toujours conter.

¶ Le sot est embarrassé de sa personne; le fat a l'air libre & assuré; l'impertinent passe à l'effronterie : le mérite a de la pudeur.

¶ Le suffisant est celui en qui la pratique de certains détails que l'on honore du nom d'affaires, se trouve jointe à une très-grande médiocrité d'esprit.

Un grain d'esprit & une once d'affaires plus qu'il n'en entre dans la composition du suffisant, font l'important.

Pendant qu'on ne fait que rire de l'important, il n'a pas un autre nom, dès qu'on s'en plaint, c'est l'arrogant.

¶ L'honnête homme tient le milieu entre l'habile homme & l'homme de bien, quoique dans une distance inégale de ses deux extrêmes.

La distance qu'il y a de l'honnête homme

à l'habile homme s'affoiblit de jour à autre, & est sur le point de disparoître.

L'habile homme est celuy qui cache ses passions, qui entend ses interêts, qui y sacrifie beaucoup de choses, qui a sçû acquerir du bien, ou en conserver.

L'honnête homme est celuy qui ne vole pas sur les grands chemins, & qui ne tuë personne, dont les vices enfin ne font pas scandaleux.

On connoît assez qu'un homme de bien est honnête homme, mais il est plaisant d'imaginer que tout honnête homme n'est pas homme de bien.

L'homme de bien est celuy qui n'est ny un saint ny un devot¹, & qui s'est borné à n'avoir que de la vertu.

¶ Talent, goût, esprit, bon sens, choses différentes, non incompatibles.

Entre le bon sens & le bon goût il y a la différence de la cause à son effet.

Entre esprit & talent il y a la proportion du tout à sa partie.

Appelleray-je homme d'esprit, celuy qui borné & renfermé dans quelque art, ou même dans une certaine science qu'il exerce dans une grande perfection, ne montre hors de là ny jugement, ny memoire, ny vivacité, ny

1. Faux devot.

mœurs, ny conduite, qui ne m'entend pas, qui ne pense point, qui s'énonce mal; un Musicien, par exemple, qui après m'avoir comme enchanté par ses accords, semble s'être remis avec son luth dans un même étuy, ou n'être plus sans cet instrument, qu'une machine démontée, à qui il manque quelque chose, & dont il n'est pas permis de rien attendre.

Que diray-je encore de l'esprit du jeu, pourroit-on me le définir? ne faut-il ny prévoyance, ny finesse, ny habileté pour jouer l'ombre ou les échecs? & s'il en faut, pourquoy voit-on des imbecilles qui y excellent, & de tres-beaux genies qui n'ont pû même atteindre la mediocrité, à qui une piece ou une carte dans les mains, trouble la vûë, & fait perdre contenance?

Il y a dans le monde quelque chose, s'il se peut, de plus incomprehensible. Un homme paroît grossier, lourd, stupide, il ne sçait pas parler, ny raconter ce qu'il vient de voir; s'il se met à écrire, c'est le modele des bons contes, il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point: ce n'est que legereté, qu'élégance, que beau naturel, & que délicatesse dans ses ouvrages.

Un autre est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation; il prend un mot pour un autre, & il ne juge de la bonté de sa piece

que par l'argent qui luy en revient, il ne sçait pas la reciter ny lire son écriture : laissez-le s'élever par la composition, il n'est pas au dessous d'AUGUSTE, de POMPEE, de NICOMEDE, d'HERACLIUS, il est Roy, & un grand Roy, il est politique, il est Philosophe; il entreprend de faire parler des Heros, de les faire agir; il peint les Romains; ils sont plus grands & plus Romains dans ses vers, que dans leur histoire.

Voulez-vous quelque autre prodige; concevez un homme facile, doux, complaisant, traitable, & tout d'un coup violent, colere, fougueux, capricieux; imaginez-vous un homme simple, ingenu, credule, badin, volage, un enfant en cheveux gris; mais permettez-luy de se recüeillir, ou plutôt de se livrer à un genie, qui agit en luy, j'ose dire, sans qu'il y prenne part, & comme à son insçû; quelle verve! quelle élévation! quelles images! quelle latinité! Parlez-vous d'une même personne? me direz-vous; oüy, du même, de *Theodas*, & de luy seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se releve, il tonne, il éclate; & du milieu de cette tempête il sort une lumiere qui brille & qui réjouit; disons-le sans figure, il parle comme un fou, & pense comme un homme sage; il dit ridiculement des choses vrayes, & follement des choses sensées & raisonnables; on est surpris de voir

naître & éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces & les contorsions : qu'ajouteray-je davantage, il dit & il fait mieux qu'il ne sçait; ce sont en luy comme deux ames qui ne se connoissent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour, ou leurs fonctions toutes séparées. Il manqueroit un trait à cette peinture si surprenante, si j'oublois de dire qu'il est tout à la fois avide & infatiable de louanges, prêt de se jeter aux yeux de ses critiques, & dans le fond assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader moy-même que j'ay fait le portrait de deux personnages tout differens : il ne seroit pas même impossible d'en trouver un troisième dans Theodas; car il est bon homme, il est plaisant homme, & il est excellent homme.

¶ Après l'esprit de discernement, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamans & les perles.

¶ Tel connu dans le monde par de grands talens, honoré & cheri par tout où il se trouve, est petit dans son domestique & aux yeux de ses proches qu'il n'a pû reduire à l'estimer : tel autre au contraire, prophete dans son pais jouit d'une vogue qu'il a parmi les siens, & qui est resserrée dans l'enceinte de sa maison; s'applaudit d'un mérite rare & singulier, qui luy est accordé par sa famille dont il est l'i-

dole, mais qu'il laisse chez soy toutes les fois qu'il fort, & qu'il ne porte nulle part.

¶ Tout le monde s'éleve contre un homme qui entre en reputation, à peine ceux qu'il croit ses amis, luy pardonnent-ils un mérite naissant, & une premiere vogue qui semble l'affocier à la gloire dont ils font déjà en possession : l'on ne se rend qu'à l'extremité, & après que le Prince s'est déclaré par les récompenses; tous alors se rapprochent de luy, & de ce jour-là seulement il prend son rang d'homme de mérite.

¶ Nous affectons souvent de louer avec exagération des hommes assez mediocres, & de les élever, s'il se pouvoit, jusqu'à la hauteur de ceux qui excellent, ou parce que nous sommes las d'admirer toujours les mêmes personnes, ou parce que leur gloire ainsi partagée offense moins nôtre vûë & nous devient plus douce & plus supportable.

¶ L'on voit des hommes que le vent de la faveur pousse d'abord à pleines voiles; ils perdent en un moment la terre de vûë & font leur route; tout leur rit, tout leur succede, action, ouvrage, tout est comblé d'éloges & de récompenses, ils ne se montrent que pour être embrasés & felicités : il y a un rocher immobile qui s'éleve sur une côte, les flots se brisent au pied; la puissance, les richesses, la violence, la flatterie, l'autorité, la faveur, tous

les vents ne l'ébranlent pas, c'est le public, où ces gens échouent.

¶ Il est ordinaire & comme naturel de juger du travail d'autrui, seulement par rapport à celui qui nous occupe. Ainsi le Poëte rempli de grandes & sublimes idées estime peu le discours de l'Orateur, qui ne s'exerce souvent que sur de simples faits : & celui qui écrit l'histoire de son pays ne peut comprendre, qu'un esprit raisonnable employe sa vie à imaginer des fictions & à trouver une rime : de même le Bachelier plongé dans les quatre premiers siècles traite toute autre doctrine de science triste, vaine & inutile ; pendant qu'il est peut-être méprisé du Geometre.

¶ Tel a assez d'esprit pour exceller dans une certaine matiere & en faire des leçons, qui en manque pour voir qu'il doit se taire sur quelque autre dont il n'a qu'une foible connoissance ; il fort hardiment des limites de son genie, mais il s'égare, & fait que l'homme illustre parle comme un sot.

¶ *Herille* soit qu'il parle, qu'il harangue ou qu'il écrive, veut citer : il fait dire au Prince des Philosophes, que le vin enivre, & à l'Orateur Romain que l'eau le tempere ; s'il se jette dans la morale, ce n'est pas luy, c'est le divin Platon qui assure que la vertu est aimable, le vice odieux, ou que l'un & l'autre se tournent en habitude : les choses les plus

communes, les plus triviales, & qu'il est même capable de penser, il veut les devoir aux Anciens, aux Latins, aux Grecs : ce n'est ny pour donner plus d'autorité à ce qu'il dit, ny peut-être pour se faire honneur de ce qu'il sçait. Il veut citer.

¶ C'est souvent hazarder un bon mot & vouloir le perdre, que de le donner pour sien ; il n'est pas relevé, il tombe avec des gens d'esprit ou qui se croient tels, qui ne l'ont pas dit, & qui devoient le dire. C'est au contraire le faire valoir, que de le rapporter comme d'un autre ; ce n'est qu'un fait, & qu'on ne se croit pas obligé de sçavoir ; il est dit avec plus d'insinuation, & reçû avec moins de jalousie, personne n'en souffre : on rit s'il faut rire, & s'il aut admirer, on admire.

¶ On a dit de SOCRATE qu'il étoit en délire, & que c'étoit un fou tout plein d'esprit ; mais ceux des Grecs qui parloient ainsi d'un homme si sage passoient pour fous. Ils disoient, quels bizarres portraits nous fait ce Philosophe ! quelles mœurs étranges & particulieres ne décrit-il point ! où a-t-il rêvé, creusé, rassemblé des idées si extraordinaires ? quelles couleurs, quel pinceau ! ce sont des chimères ; ils se trompoient, c'étoient des monstres, c'étoient des vices, mais peints au naturel, on croyoit les voir, ils faisoient peur. Socrate s'éloignoit du Cinique, il épargnoit les per-

sonnes, & blâmoit les mœurs qui étoient mauvaises.

¶ Celuy qui est riche par son sçavoir faire, connoît un Philosophe, ses preceptes, sa morale & sa conduite, & n'imaginant pas dans tous les hommes une autre fin de toutes leurs actions, que celle qu'il s'est proposée luy-même toute sa vie, dit en son cœur; je le plains, je le tiens échoüé ce rigide censeur, il s'égaré & il est hors de route, ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent, & que l'on arrive au délicieux port de la fortune : & selon ses principes il raisonne juste.

Je pardonne, dit *Antisthius*, à ceux que j'ay loués dans mon ouvrage, s'ils m'oublient; qu'ay-je fait pour eux, ils étoient louables. Je le pardonnerois moins à tous ceux dont j'ay attaqué les vices sans toucher à leurs personnes, s'ils me devoient un aussi grand bien que celuy d'être corrigés; mais comme c'est un événement qu'on ne voit point, il fuit de là que ny les uns ny les autres ne sont tenus de me faire du bien.

L'on peut, ajoute ce Philosophe, envier ou refuser à mes écrits leur récompense; on ne sçauroit en diminuer la reputation; & si on le fait, qui m'empêchera de le mépriser?

¶ Il est bon d'être Philosophe, il n'est gueres utile de passer pour tel : il n'est pas permis de traiter quelqu'un de Philosophe;

ce fera toujours luy dire une injure, jufqu'à ce qu'il ait plû aux hommes d'en ordonner autrement, & en reftituant à un fi beau nom fon idée propre & convenable, de luy concilier toute l'eftime qui luy eft dûë.

¶ Il y a une Philofophie qui nous éleve au deffus de l'ambition & de la fortune, qui nous égale, que dis-je, qui nous place plus haut que les riches, que les grands, & que les puiffans; qui nous fait negligier les poftes, & ceux qui les procurent; qui nous exempte de defirer, de demander, de prier, de folliciter, d'importuner; & qui nous fauve même l'émotion & l'exceffive joye d'être exaucez. Il y a une autre Philofophie qui nous foûmet & nous affujettit à toutes ces chofes en faveur de nos proches ou de nos amis : c'eft la meilleure.

¶ C'eft abreger, & s'épargner mille difcuffions, que de penfer de certaines gens, qu'ils font incapables de parler jufté; & de condamner ce qu'ils difent, ce qu'ils ont dit, & ce qu'ils diront.

¶ Nous n'approuvons les autres que par les rapports que nous fentons qu'ils ont avec nous-mêmes; & il femble qu'eftimer quelqu'un, c'eft l'égalé à foy.

¶ Les mêmes défauts qui dans les autres font lourds & infupportables, font chez nous comme dans leur centre, ils ne pefent plus, on ne les fent pas : tel parle d'un autre, & en

fait un portrait affreux, qui ne voit pas qu'il se peint luy-même.

Rien ne nous corrigerait plus promptement de nos défauts, que si nous étions capables de les avouer & de les reconnoître dans les autres; c'est dans cette juste distance, que nous paroissant tels qu'ils sont, ils se feroient haïr autant qu'ils le méritent.

¶ La sage conduite roule sur deux pivots, le passé & l'avenir : celui qui a la memoire fidele & une grande prévoyance, est hors du peril de censurer dans les autres, ce qu'il a peut-être fait luy-même; ou de condamner une action dans un pareil cas, & dans toutes les circonstances, où elle luy fera un jour inévitable.

¶ Le guerrier & le politique non plus que le joüeur habile, ne font pas le hazard; mais ils le préparent, ils l'attirent, & semblent presque le déterminer : non seulement ils savent ce que le sot & le poltron ignorent, je veux dire, se servir du hazard quand il arrive; ils savent même profiter par leurs précautions & leurs mesures d'un tel ou d'un tel hazard, ou de plusieurs tout à la fois : si ce point arrive, ils gagnent; si c'est cet autre, ils gagnent encore; un même point souvent les fait gagner de plusieurs manieres : ces hommes sages peuvent être loüez de leur bonne fortune comme de leur bonne conduite, & le

hazard doit être récompensé en eux comme la vertu.

¶ Je ne mets au dessus d'un grand politique que celui qui néglige de le devenir, & qui se persuade de plus en plus que le monde ne mérite point qu'on s'en occupe.

¶ Il y a dans les meilleurs conseils de quoy déplaire; ils viennent d'ailleurs que de nôtre esprit, c'est assez pour être rejetés d'abord par présomption & par humeur; & suivis seulement par nécessité, ou par réflexion.

¶ Quel bonheur surprenant a accompagné ce favori pendant tout le cours de sa vie! quelle autre fortune mieux soutenue, sans interruption, sans la moindre disgrâce! les premiers postes, l'oreille du Prince, d'immenses trésors, une santé parfaite, & une mort douce : mais quel étrange compte à rendre d'une vie passée dans la faveur! des conseils que l'on a donnés, de ceux qu'on a négligés de donner ou de suivre, des biens que l'on n'a point fait, des maux au contraire que l'on a fait, ou par soy-même, ou par les autres : en un mot de toute sa prospérité.

¶ L'on gagne à mourir, d'être loué de ceux qui nous survivent, souvent sans autre mérite que celui de n'être plus : le même éloge sert alors pour *Caton* & pour *Pison*.

Le bruit court que *Pison* est mort, c'est une grande perte, c'étoit un homme de bien, &

qui méritoit une plus longue vie; il avoit de l'esprit & de l'agrément, de la fermeté & du courage; il étoit sûr, genereux, fidele : ajoûtez, pourvû qu'il soit mort.

¶ La maniere dont on se récrie sur quelques-uns qui se distinguent par la bonne foy, le défintereffement & la probité, n'est pas tant leur éloge, que le décreditement du genre humain.

¶ Tel soulage les miserables, qui neglige sa famille & laisse son fils dans l'indigence : un autre élève un nouvel édifice, qui n'a pas encore payé les plombs d'une maison qui est achevée depuis dix années : un troisiéme fait des presens & des largesses, & ruine ses creanciers; je demande, la pitié, la liberalité, la magnificence sont-ce les vertus d'un homme injuste? ou plutôt si la bizarrerie & la vanité ne sont pas les causes de l'injustice.

¶ Une circonstance essentielle à la justice que l'on doit aux autres, c'est de la faire promptement & sans differer : la faire attendre, c'est injustice.

Ceux-là sont bien, ou sont ce qu'ils doivent, qui sont ce qu'ils doivent. Celuy qui dans toute sa conduite laisse long-temps dire de foy qu'il fera bien, fait tres-mal.

¶ L'on dit d'un Grand qui tient table deux fois le jour, & qui passe sa vie à faire digestion, qu'il meurt de faim, pour exprimer

qu'il n'est pas riche, ou que ses affaires sont fort mauvaises; c'est une figure, on le droit plus à la lettre de ses créanciers.

¶ L'honnêteté, les égards & la politesse des personnes avancées en âge de l'un & de l'autre sexe, me donnent bonne opinion de ce qu'on appelle le vieux temps.

¶ C'est un excès de confiance dans les pères d'espérer tout de la bonne éducation de leurs enfans, & une grande erreur de n'en attendre rien & de la négliger.

¶ Quand il seroit vray, ce que plusieurs disent, que l'éducation ne donne point à l'homme un autre cœur ny une autre complexion, qu'elle ne change rien dans son fond, & ne touche qu'aux superficies, je ne laisserois pas de dire qu'elle ne luy est pas inutile.

¶ Il n'y a que de l'avantage pour celuy qui parle peu, la présomption est qu'il a de l'esprit; & s'il est vray qu'il n'en manque pas, la présomption est qu'il l'a excellent.

¶ Ne songer qu'à soy & au present, source d'erreur dans la politique.

¶ Le plus grand malheur après celuy d'être convaincu d'un crime, est souvent d'avoir eu à s'en justifier. Tels arrests nous déchargent & nous renvoient absous, qui sont infirmes par la voix du peuple.

¶ Un homme est fidele à de certaines pratiques de Religion, on le voit s'en acquitter

avec exactitude, personne ne le louë, ny ne le desapprouve, on n'y pense pas; tel autre y revient après les avoir negligées dix années entieres, on se récrie, on l'exalte; cela est libre : moy je le blâme d'un si long oubli de ses devoirs, & je le trouve heureux d'y être rentré.

¶ Le flatteur n'a pas assez bonne opinion de soy, ny des autres.

¶ Tels sont oubliez dans la distribution des graces, & font dire d'eux, *pourquoy les oublier*, qui, si l'on s'en étoit souvenu, auroient fait dire, *pourquoy s'en souvenir* : d'où vient cette contrariété? Est-ce du caractère de ces personnes, ou de l'incertitude de nos jugemens; ou même de tous les deux.

¶ L'on dit communément; après un tel, qui fera Chancelier? qui fera Primat des Gaules? qui fera Pape? on va plus loin; chacun selon ses souhaits ou son caprice fait sa promotion, qui est souvent de gens plus vieux & plus caducs que celui qui est en place; & comme il n'y a pas de raison qu'une dignité tuë celui qui s'en trouve revêtu, qu'elle sert au contraire à le rajeunir, & à donner au corps & à l'esprit de nouvelles ressources, ce n'est pas un événement fort rare à un titulaire d'enterrer son successeur.

¶ La disgrâce éteint les haines & les jalousies : celui-là peut bien faire, qui ne nous

aigrit plus par une grande faveur : il n'y a aucun mérite, il n'y a forte de vertu qu'on ne luy pardonne, il seroit un Heros impunément.

Rien n'est bien d'un homme disgracié, vertu, mérite, tout est dédaigné, ou mal expliqué, ou imputé à vice : qu'il ait un grand cœur, qu'il ne craigne ny le fer ny le feu, qu'il aille d'aussi bonne grace à l'ennemy que BAYARD & MONTREVEL¹; c'est un bravache, on en plaïsante : il n'a plus de quoy être un Heros.

Je me contredis, il est vray, accusez-en les hommes, dont je ne fais que rapporter les jugemens; je ne dis pas de differens hommes, je dis les mêmes qui jugent si differemment.

¶ Il ne faut pas vingt années accomplies pour voir changer les hommes d'opinion sur les choses les plus serieuses, comme sur celles qui leur ont parû les plus seures & les plus vrayes. Je ne hazarderay pas d'avancer que le feu en foy & indépendamment de nos sensations, n'a aucune chaleur, c'est à dire rien de semblable à ce que nous éprouvons en nous-mêmes à son approche, de peur que quelque jour il ne devienne aussi chaud qu'il a jamais été. J'assureray aussi peu qu'une ligne droite tombant sur une autre ligne droite, fait deux

1. Marq. de Montrevel Comm. Gen. D. L. C. Lieut. Gen.

angles droits, ou égaux à deux droits, de peur que les hommes venant à y découvrir quelque chose de plus ou de moins, je ne fois raillé de ma proposition : aussi dans un autre genre je diray à peine avec toute la France : VAUBAN est infallible, on n'en appelle point; qui me garantiroit que dans peu de temps on n'insinuëra pas que même sur le siege, qui est son fort & où il décide souverainement, il erre quelquefois, sujet aux fautes comme *Anti-phile*.

¶ Si vous en croyez des personnes aigries l'une contre l'autre, & que la passion domine, l'homme docte est un *Sçavantasse*; le Magistrat un Bourgeois ou un Praticien; le Financier un *Maltotier*, & le Gentilhomme un *Gentillâtre*; mais il est étrange que de si mauvais noms que la colere & la haine ont sçû inventer, deviennent familiers, & que le dédain tout froid & tout paisible qu'il est, ose s'en servir.

¶ Vous vous agitez, vous vous donnez un grand mouvement, sur tout lorsque les ennemis commencent à fuir, & que la victoire n'est plus douteuse, ou devant une ville après qu'elle a capitulé : vous aimez dans un combat ou pendant un siege à paroître en cent endroits pour n'être nulle part, à prévenir les ordres du General de peur de les suivre, & à chercher les occasions, plutôt que de les at-

tendre & les recevoir; vôtre valeur seroit-elle fausse?

¶ Faites garder aux hommes quelque poste où ils puissent être tuez, & où néanmoins ils ne soient pas tuez : ils aiment l'honneur & la vie.

¶ A voir comme les hommes aiment la vie, pouvoit-on soupçonner qu'ils aimassent quelque autre chose plus que la vie, & que la gloire qu'ils préfèrent à la vie, ne fût souvent qu'une certaine opinion d'eux-mêmes établie dans l'esprit de mille gens, ou qu'ils ne connoissent point, ou qu'ils n'estiment point.

¶ Ceux qui ny Guerriers ny Courtisans vont à la Guerre & suivent la Cour, qui ne font pas un siege, mais qui y assistent, ont bien-tôt épuisé leur curiosité sur une place de guerre, quelque surprenante qu'elle soit, sur la tranchée, sur l'effet des bombes & du canon, sur les coups de main, comme sur l'ordre & le succès d'une attaque qu'ils entrevoient; la résistance continuë, les pluyes surviennent, les fatigues croissent, on plonge dans la fange, on a à combattre les saisons & l'ennemi, on peut être forcé dans ses lignes & enfermé entre une Ville & une Armée; quelles extremitez! on perd courage, on murmure, est-ce un si grand inconvenient que de lever un siege? Le salut de l'Etat dépend-il d'une citadelle de plus ou de moins? ne faut-il pas,

ajoutent-ils, fléchir sous les ordres du Ciel qui semble se déclarer contre nous, & remettre la partie à un autre temps? Alors ils ne comprennent plus la fermeté, &, s'ils osoient dire, l'opiniâtreté du General qui se roidit contre les obstacles, qui s'anime par la difficulté de l'entreprise, qui veille la nuit & s'expose le jour pour la conduire à sa fin. A-t-on capitulé, ces hommes si découragez relevent l'importance de cette conquête, en prédifent les suites, exagerent la necessité qu'il y avoit de la faire, le peril & la honte qui suivoient de s'en desister, prouvent que l'Armée qui nous couvroit des ennemis étoit invincible; ils reviennent avec la Cour, passent par les Villes & les Bourgades, fiers d'être regardez de la bourgeoisie qui est aux fenêtres, comme ceux mêmes qui ont pris la place, ils en triomphent par les chemins, ils se croient braves; revenus chez eux ils vous étourdissent de flancs, de redans, de ravelins, de fausse-braye, de courtines, & de chemin couvert; ils rendent compte des endroits où l'*envie de voir* les a portez, & où *il ne laissoit pas d'y avoir du peril*, des hazards qu'ils ont couru à leur retour d'être pris ou tuez par l'ennemi : ils taisent seulement qu'ils ont eu peur.

¶ C'est le plus petit inconvenient du monde que de demeurer court dans un Sermon ou dans une Harangue; il laisse à l'Orateur ce

qu'il a d'esprit, de bon sens, d'imagination, de mœurs & de doctrine, il ne luy ôte rien; mais on ne laisse pas de s'étonner que les hommes ayant voulu une fois y attacher une espece de honte & de ridicule, s'exposent par de longs, & souvent d'inutiles discours, à en courir tout le risque.

¶ Ceux qui employent mal leur temps sont les premiers à se plaindre de sa brièveté; comme ils le consomment à s'habiller, à manger, à dormir, à de fots discours, à se refoudre sur ce qu'ils doivent faire, & souvent à ne rien faire, ils en manquent pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs; ceux au contraire qui en font un meilleur usage, en ont de reste.

Il n'y a point de Ministre si occupé qui ne sçache perdre chaque jour deux heures de temps; cela va loin à la fin d'une longue vie; & si le mal est encore plus grand dans les autres conditions des hommes, quelle perte infinie ne se fait pas dans le monde d'une chose si précieuse, & dont l'on se plaint qu'on n'a point assez!

¶ Il y a des creatures de Dieu qu'on appelle des hommes, qui ont une ame qui est esprit, dont toute la vie est occupée, & toute l'attention est réunie à scier du marbre; cela est bien simple, c'est bien peu de chose: il y en a d'autres qui s'en étonnent, mais qui sont entièrement inutiles, & qui passent les jours à ne

rien faire; c'est encore moins que de scier du marbre.

¶ La plupart des hommes oublie si fort qu'ils ont une ame, & se répandent en tant d'actions & d'exercices, où il semble qu'elle est inutile, que l'on croit parler avantageusement de quelqu'un, en disant qu'il pense, cet éloge même est devenu vulgaire; qui pourtant ne met cet homme qu'au dessus du chien, ou du cheval.

¶ A quoy vous divertissez-vous? à quoy passez-vous le temps? vous demandent les sots & les gens d'esprit: si je replique que c'est à ouvrir les yeux & à voir, à prêter l'oreille & à entendre, à avoir la santé, le repos, la liberté, ce n'est rien dire; les solides biens, les grands biens, les seuls biens ne sont pas comptez, ne se font pas sentir: jouëz-vous? masquez-vous? il faut répondre.

Est-ce un bien pour l'homme que la liberté, si elle peut être trop grande & trop étendue, telle enfin qu'elle ne serve qu'à luy faire désirer quelque chose, qui est d'avoir moins de liberté.

La liberté n'est pas oisiveté, c'est un usage libre du temps, c'est le choix du travail & de l'exercice: être libre en un mot n'est pas rien faire; c'est être seul arbitre de ce qu'on fait ou de ce qu'on ne fait point: quel bien en ce sens que la liberté!

¶ CESAR n'étoit point trop vieux pour penser à la conquête de l'Univers¹; il n'avoit point d'autre beatitude à se faire que le cours d'une belle vie, & un grand nom après sa mort; né fier, ambitieux, & se portant bien comme il faisoit, il ne pouvoit mieux employer son temps qu'à conquerir le monde. ALEXANDRE étoit bien jeune pour un dessein si serieux; il est étonnant que dans ce premier âge les femmes ou le vin n'ayent plutôt rompu son entreprise.

¶ UN JEUNE PRINCE, D'UNE RACE AUGUSTE. L'AMOUR ET L'ESPERANCE DES PEUPLES. DONNÉ DU CIEL POUR PROLONGER LA FELICITÉ DE LA TERRE. PLUS GRAND QUE SES AYEUX. FILS D'UN HEROS QUI EST SON MODELE, A DEJA MONTRÉ A L'UNIVERS PAR SES DIVINES QUALITEZ, ET PAR UNE VERTU ANTICIPÉE, QUE LES ENFANS DES HEROS SONT PLUS PROCHES DE L'ESTRE QUE LES AUTRES HOMMES².

¶ Si le monde dure seulement cent millions d'années, il est encore dans toute sa fraîcheur, & ne fait presque que commencer; nous-mêmes nous touchons aux premiers hommes & aux Patriarches, & qui pourra ne nous pas confondre avec eux dans des siècles si reculez : mais si l'on juge par le passé de l'avenir,

1. V. les pensées de M. Pascal ch. 31. où il dit le contraire.

2. Contre la maxime latine & triviale.

quelles choses nouvelles nous font inconnues dans les arts, dans les sciences, dans la nature, & j'ose dire dans l'histoire! quelles découvertes ne fera-t-on point! quelles différentes revolutions ne doivent pas arriver sur toute la face de la terre, dans les Etats & dans les Empires! quelle ignorance est la nôtre! & quelle legere experience que celle de six ou sept mille ans!

¶ Il n'y a point de chemin trop long à qui marche lentement & sans se presser; il n'y a point d'avantages trop éloignés à qui s'y prépare par la patience.

¶ Ne faire sa cour à personne, ny attendre de quelqu'un qu'il vous fasse la fienne; douce situation, âge d'or, état de l'homme le plus naturel.

¶ Le monde est pour ceux qui suivent les Cours ou qui peuplent les Villes; la nature n'est que pour ceux qui habitent la campagne, eux seuls vivent, eux seuls du moins connoissent qu'ils vivent.

¶ Pourquoi me faire froid, & vous plaindre de ce qui m'est échappé sur quelques jeunes gens qui peuplent les Cours? êtes-vous vicieux, ô *Thrasille*? je ne le sçavois pas, & vous me l'apprenez; ce que je sçay est que vous n'êtes plus jeune.

Et vous qui voulez être offensé personnellement de ce que j'ay dit de quelques Grands, ne criez-vous point de la blessure d'un autre?

êtes-vous dédaigneux, mal-faisant, mauvais plaisant, flatteur, hypocrite? je l'ignorois, & ne pensois pas à vous, j'ay parlé des Grands.

¶ L'esprit de modération & une certaine sageſſe dans la conduite, laiffent les hommes dans l'obſcurité; il leur faut de grandes vertus pour être connus & admirez, ou peut être de grands vices.

¶ Les hommes ſur la conduite des grands & des petits indifféremment, ſont prévenus, charmez, enlevez par la réuſſite, il ſ'en faut peu que le crime heureux ne ſoit loüé comme la vertu même, & que le bonheur ne tienne lieu de toutes les vertus : c'eſt un noir attentat, c'eſt une ſalle & odieuſe entrepriſe, que celle que le ſuccés ne ſçauroit juſtifier.

¶ Les hommes ſeduits par de belles apparences & de ſpécieux prétextes, goûtent aiſément un projet d'ambition que quelques Grands ont médité, ils en parlent avec intérêt, il leur plaît même par la hardieſſe ou par la nouveauté que l'on luy impute, ils y ſont déjà accoûtumés, & n'en attendent que le ſuccés, lorſque venant au contraire à avorter, ils décident avec confiance & ſans nulle crainte de ſe tromper, qu'il étoit temeraire & ne pouvoit réuſſir.

¶ Il y a de tels projets, d'un ſi grand éclat, & d'une conſequence ſi vaſte; qui ſont parler les hommes ſi long-temps; qui ſont tant eſpe-

rer, ou tant craindre selon les divers intérêts des peuples, que toute la gloire & toute la fortune d'un homme y sont commises : il ne peut pas avoir paru sur la Scene avec un si bel appareil, pour se retirer sans rien dire; quelques affreux perils qu'il commence à prévoir dans la suite de son entreprise, il faut qu'il l'entame, le moindre mal pour luy, est de la manquer.

¶ Dans un méchant homme il n'y a pas de quoy faire un grand homme : loüez ses vûës & ses projets, admirez sa conduite, exagerez son habileté à se servir des moyens les plus propres & les plus courts pour parvenir à ses fins; si ses fins sont mauvaises, la prudence n'y a aucune part; & où manque la prudence, trouvez la grandeur si vous le pouvez.

¶ Un ennemi est mort, qui étoit à la tête d'une armée formidable, destinée à passer le Rhin; il sçavoit la guerre, & son expérience pouvoit être secondée de la fortune, quels feux de joye a-t-on vûs, quelle fête publique? Il y a des hommes au contraire naturellement odieux, & dont l'aversion devient populaire : ce n'est point précisément par les progrès qu'ils font, ny par la crainte de ceux qu'ils peuvent faire, que la voix du peuple éclate à leur mort, & que tout tressaille jusqu'aux enfans, dès que l'on murmure dans les places, que la terre enfin en est délivrée.

¶ Petits hommes, hauts de fix pieds, tout au plus sept, qui vous enfermez aux foires comme geans, & comme des pieces rares dont il faut acheter la vûë, dès que vous allez jusques à huit pieds; qui vous donnez sans pudeur de la *hauteffe* & de l'*éminence*, qui est tout ce que l'on pourroit accorder à ces montagnes voisines du Ciel, & qui voyent les nuages se former au deffous d'elles : espece d'animaux glorieux & superbes, qui méprisez toute autre espece, qui ne faites pas même comparaiſon avec l'Elephant & la Baleine, approchez, hommes, répondez un peu à *Democrite*. Ne dites-vous pas en commun proverbe, *des loups raviffans, des lions furieux, malicieux comme un finge*; & vous autres, qui êtes-vous? j'entends corner ſans ceſſe à mes oreilles, *l'homme est un animal raisonnable*; qui vous a paſſé cette définition, ſont-ce les loups, les finges, & les lions, ou ſi vous vous l'étes accordée à vous-mêmes? c'est déjà une choſe plaiſante, que vous donniez aux animaux vos confreres ce qu'il y a de pire, pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur, laiſſez-les un peu ſe définir eux-mêmes, & vous verrez comme ils ſ'oublieront, & comme vous ſerez traités. Je ne parle point, ô hommes, de vos legeretez, de vos folies & de vos caprices qui vous mettent au deffous de la taupe & de la tortuë, qui vont ſagement leur petit train,

& qui suivent, fans varier, l'instinct de leur nature; mais écoutez-moy un moment. Vous dites d'un tiercelet de faucon qui est fort léger, & qui fait une belle descente sur la perdrix, voilà un bon oiseau; & d'un lévrier qui prend un lièvre corps à corps, c'est un bon lévrier; je consens aussi que vous disiez d'un homme qui court le sanglier, qui le met aux abois, qui l'atteint & qui le perce, voilà un brave homme : mais si vous voyez deux chiens qui s'aboyent, qui s'affrontent, qui se mordent & se déchirent, vous dites, voilà de fots animaux, & vous prenez un bâton pour les separer : que si l'on vous disoit que tous les chats d'un grand país se sont assemblez par milliers dans une plaine, & qu'après avoir miaulé tout leur saoul, ils se sont jettez avec fureur les uns sur les autres, & ont joué ensemble de la dent & de la griffe; que de cette mêlée il est demeuré de part & d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur, ne diriez-vous pas, voilà le plus abominable *sabat* dont on ait jamais ouï parler? & si les loups en faisoient de même, quels hurlemens, quelle boucherie! & si les uns ou les autres vous disoient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi, & à aneantir leur propre espece; ou après l'avoir conclu,

ne ririez-vous pas de tout vôtre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes? Vous avez déjà en animaux raisonnables, & pour vous distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents & de leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les dards, les fabres & les cimenterres, & à mon gré fort judicieusement; car avec vos seules mains que pouviez-vous vous faire les uns aux autres, que vous arracher les cheveux, vous égratigner au visage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête; au lieu que vous voilà munis d'instrumens commodes, qui vous servent à vous faire réciproquement de larges playes d'où peut couler vôtre sang jusqu'à la dernière goutte, sans que vous puissiez craindre d'en échapper : mais comme vous devenez d'année à autre plus raisonnables, vous avez bien encheri sur cette vieille manière de vous exterminer : vous avez de petits globes qui vous tuënt tout d'un coup, s'ils peuvent seulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine; vous en avez d'autres plus pesans & plus massifs qui vous coupent en deux parts ou qui vous éventrent, sans compter ceux qui tombant sur vos toits, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave, en enlèvent les voûtes, & font sauter en l'air avec vos maisons, vos femmes qui font en couche, l'enfant & la nourrice; & c'est là encore où *gist* la gloire, elle aime le *remuë-*

menage, & elle est perſonne d'un grand fracas. Vous avez d'ailleurs des armes défenſives, & dans les bonnes regles vous devez en guerre être habillez de fer, ce qui est ſans mentir une jolie parure, & qui me fait ſouvenir de ces quatre puces celebres que montrait autrefois un charlatan ſubtil ouvrier, dans une phiole où il avoit trouvé le ſecret de les faire vivre; il leur avoit mis à chacune une ſalade en tête, leur avoit paſſé un corps de cuiraffe, mis des braffarts, des genoüilleres, la lance ſur la cuiſſe, rien ne leur manquoit, & en cet équipage elles alloient par ſauts & par bonds dans leur bouteille : feignez un homme de la taille du mont *Athos*, pourquoy non; une ame ſeroit-elle embarraſſée d'animer un tel corps? elle en ſeroit plus au large; ſi cet homme avoit la vûë aſſez ſubtile pour vous découvrir quelque part ſur la terre avec vos armes offenſives & défenſives, que croyez-vous qu'il penſeroit de petits marmouzets ainſi équipez, & de ce que vous appelez guerre, cavalerie, infanterie, un memorable ſiege, une fameuſe journée, n'entendray-je donc plus bourdonner d'autre choſe parmi vous? le monde ne ſe diviſe-t-il plus qu'en regimens, & en compagnies? tout eſt-il devenu bataillon ou eſcadron? *Il a pris une ville, il en a pris une ſeconde, puis une troiſième; il a gagné une bataille, deux batailles; il chaſſe l'ennemi, il*

vainc sur mer, il vainc sur terre, est-ce de quelqu'un de vous autres, est-ce d'un geant, d'un Athos que vous parlez? vous avez sur tout un homme pâle & livide qui n'a pas sur soy dix onces de chair, & que l'on croiroit jeter à terre du moindre souffle, il fait néanmoins plus de bruit que quatre autres, & met tout en combustion, il vient de pêcher en eau trouble une Isle toute entiere; ailleurs à la verité il est battu & poursuivi, mais il se fauve par les marais; & ne veut écouter ny paix ny treve. Il a montré de bonne heure ce qu'il sçavoit faire, il a mordu le sein de sa nourrice, elle en est morte la pauvre femme, je m'entends, il suffit; en un mot il étoit né sujet, & il ne l'est plus; au contraire il est le maître, & ceux qu'il a domptez & mis sous le joug, vont à la charruë & labourent de bon courage; ils semblent même apprehender, les bonnes gens, de pouvoir se délier un jour & de devenir libres, car ils ont étendu la corroye & allongé le foïet de celuy qui les fait marcher, ils n'oublient rien pour accroître leur servitude : ils luy font passer l'eau pour se faire d'autres vassaux & s'acquérir de nouveaux domaines; il s'agit, il est vray, de prendre son pere & sa mere par les épaules, & de les jeter hors de leur maison, & ils l'aident dans une si honnête entreprise : les gens de delà l'eau & ceux d'en deçà se cottisent & mettent chacun

du leur, pour se le rendre à eux tous de jour en jour plus redoutable; les *Pièdes* & les *Saxons* imposent silence aux *Bataves*, & ceux-cy aux *Pièdes* & aux *Saxons*, tous se peuvent vanter d'être ses humbles esclaves, & autant qu'ils le souhaitent. Mais qu'entends-je de certains personnages qui ont des couronnes, je ne dis pas des Comtes ou des Marquis dont la terre fourmille, mais des Princes & des Souverains; ils viennent trouver cet homme dès qu'il a sifflé, ils se découvrent dès son anti-chambre, & ils ne parlent que quand on les interroge : font-ce là ces mêmes Princes si pointilleux, si formalistes sur leurs rangs & sur leurs préférences, & qui consument pour les regler, les mois entiers dans une diette? Que fera ce nouvel *Arconte* pour payer une si aveugle soumission, & pour répondre à une si haute idée qu'on a de luy? S'il se livre une bataille, il doit la gagner, & en personne; si l'ennemi fait un siege, il doit le luy faire lever, & avec honte, à moins que tout l'Ocean ne soit entre luy & l'ennemi; il ne sçauroit moins faire en faveur de ses Courtisans : *Cesar* luy-même ne doit-il pas venir en grossir le nombre? il en attend du moins d'importans services; car ou l'*Arconte* échouëra avec ses alliez, ce qui est plus difficile qu'impossible à concevoir; ou s'il réussit, & que rien ne luy résiste, le voilà tout porté avec ses alliez jaloux

de la religion & de la puissance de Cefar, pour fondre sur luy, pour luy enlever l'*Aigle*, & le reduire luy & fon heritier à la *fafce d'argent* & aux païs hereditaires. Enfin c'en eft fait, ils fe font tous livrez à luy volontairement, à celuy peut-être de qui ils devoient fe défier davantage : *Efope* ne leur diroit-il pas, *La gent volatile d'une certaine contrée prend l'allarme, & s'effraye du voisinage du Lyon, dont le feul rugiffement luy fait peur; elle fe refugie auprès de la bête, qui luy fait parler d'accommodement & la prend sous fa proteâion, qui fe termine enfin à les croquer tous, l'un après l'autre.*





DE LA MODE.



NE chose folle & qui découvre bien nôtre petitesse, c'est l'affujettissement aux modes quand on l'étend à ce qui concerne le goût, le vivre, la fanté & la conscience. La viande noire est hors de mode, & par cette raison insipide : ce seroit pécher contre la mode que de guérir de la fièvre par la saignée : de même l'on ne mouroit plus depuis long-temps par *Theotime*; ses tendres exhortations ne sauvoient plus que le peuple, & *Theotime* a vû son successeur.

¶ La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a, & ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un amusement, mais une passion, & souvent si violente, qu'elle ne cede à l'amour & à l'ambition que par la petitesse de son objet.

Ce n'est pas une passion qu'on a généralement pour les choses rares & qui ont cours; mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare, & pourtant à la mode.

Le fleuriste a un jardin dans un Faubourg, il y court au lever du Soleil, & il en revient à son coucher; vous le voyez planté, & qui a pris racine au milieu de ses tulippes & devant la *solitaire*, il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baïsse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vûë si belle, il a le cœur épanouï de joye; il la quitte pour l'*orientale*, de là il va à la *veuve*, il passe au *drap d'or*, de celle-cy à l'*agate*, d'où il revient enfin à la *solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il s'affit, où il oublie de dîner; aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pieces emportées, elle a un beau vase ou un beau calice; il la contemple, il l'admire, DIEU & la nature font en tout cela ce qu'il n'admire point, il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulippe qu'il ne livreroit pas pour mille écus, & qu'il donnera pour rien quand les tulippes seront negligées, & que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une ame, qui a un culte & une religion, revient chez soy fatigué, affamé, mais fort content de sa journée; il a vû des tulippes.

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample recolte, d'une bonne ven-

dange, il est curieux de fruits, vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre ; parlez-luy de figues & de melons, dites que les poiriers rompent de fruit cette année, que les pêches ont donné avec abondance, c'est pour luy un idiome inconnu, il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas ; ne l'entretenez pas même de vos pruniers, il n'a de l'amour que pour une certaine espèce, toute autre que vous luy nommez le fait fourire & se mocquer ; il vous mene à l'arbre, cueille artivement cette prune exquise, il l'ouvre, vous en donne une moitié, & prend l'autre, quelle chair, dit-il, goûtez-vous cela ? cela est-il divin ? voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs ; & là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joye & sa vanité par quelques dehors de modestie. O l'homme divin en effet ! homme qu'on ne peut jamais assez louer & admirer ! homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles ; que je voye sa taille & son visage pendant qu'il vit, que j'observe les traits & la contenance d'un homme qui seul entre les mortels possède une telle prune.

Un troisième que vous allez voir, vous parle des curieux ses confreres, & sur tout de *Diognete*. Je l'admire, dit-il, & je le comprends moins que jamais ; pensez-vous qu'il cherche à s'instruire par les medailles, & qu'il les regarde comme des preuves parlantes de cer-

tains faits, & des monumens fixes & indubitables de l'ancienne hiftoire, rien moins; vous croyez peut-être que toute la peine qu'il fe donne pour recouvrer une *tefte*, vient du plaisir qu'il fe fait de ne voir pas une fuite d'Empereurs interrompuë, c'est encore moins : Diognete fçait d'une medaille le *fruft*, le *feloux* & la *fleur de coin*, il a une tablette dont toutes les places font garnies à l'exception d'une feule, ce vuide luy bleffe la vûë, & c'est précifément & à la lettre pour le remplir, qu'il employe fon bien & fa vie.

Vous voulez, ajoûte *Democede*, voir mes eftampes, & bien-tôt il les étale & vous les montre; vous en rencontrez une qui n'est ny noire, ny nette, ny deffinée, & d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet, qu'à tapiffer un jour de fête le petit-pont ou la ruë neuve; il convient qu'elle est mal gravée, plus mal deffinée, mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la feule qui foit en France de ce deffein, qu'il l'a achetée tres-cher, & qu'il ne a changeroit pas pour ce qu'il a de meilleur : j'ay, continuë-t-il, une fenfible affliction, & qui m'obligera de renoncer aux eftampes pour le refte de mes jours; j'ay tout *Calot* hormis une feule qui n'est pas à la verité de fes bons ouvrages, au contraire c'est un des moindres, mais qui

m'acheveroit Calot, je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, & je desespere enfin d'y réüffir : cela est bien rude.

Tel autre fait la fatyre de ces gens qui s'engagent par inquietude ou par curiosité dans de longs voyages, qui ne font ny memoires ny relations, qui ne portent point de tablettes, qui vont pour voir, & qui ne voient pas, ou qui oublient ce qu'ils ont vü, qui desifent seulement de connoître de nouvelles tours ou de nouveaux clochers, & de passer des rivieres qu'on n'appelle ny la Seine ny la Loire ; qui sortent de leur patrie pour y retourner, qui aiment à être absens, qui veulent un jour être revenus de loin : & ce fatyrique parle juste, & se fait écouter.

Mais quand il ajoûte que les livres en apprennent plus que les voyages, & qu'il m'a fait comprendre par ses discours qu'il a une bibliotheque, je souhaite de la voir, je vais trouver cet homme qui me reçoit dans une maison, où dés l'escalier je tombe en foiblesse d'une odeur de maroquin noir dont ses livres sont tous couverts; il a beau me crier aux oreilles pour me ranimer, qu'ils sont dorez sur tranche, ornez de filets d'or, & de la bonne édition, me nommer les meilleurs l'un après l'autre, dire que sa gallerie est remplie, à quelques endroits prés, qui sont peints de maniere, qu'on les prend pour de vrais livres

arrangez sur des tablettes , & que l'œil s'y trompe ; ajoûter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette gallerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir ; je le remercie de sa complaisance, & ne veux non plus que luy voir sa tannerie, qu'il appelle bibliothèque.

Quelques-uns par une intemperance de sçavoir, & par ne pouvoir se résoudre à renoncer à aucune sorte de connoissance, les embrassent toutes & n'en possèdent aucune ; ils aiment mieux sçavoir beaucoup, que de sçavoir bien, & être foibles & superficiels dans diverses sciences, que d'être sûrs & profonds dans une seule ; ils trouvent en toutes rencontres celui qui est leur maître & qui les redresse , ils sont les duppes de leur vaine curiosité, & ne peuvent au plus par de longs & penibles efforts, que se tirer d'une ignorance crasse.

D'autres ont la clef des sciences, où ils n'entrent jamais ; ils passent leur vie à déchiffrer les langues Orientales & les langues du Nort, celles des deux Indes, celles des deux pôles, & celle qui se parle dans la lune ; les idiomes les plus inutiles avec les caractères les plus bizarres & les plus magiques sont précisément ce qui réveille leur passion & qui excite leur travail ; ils plaignent ceux qui se bornent ingenuëment à sçavoir leur langue, ou tout au plus la Grecque & la Latine : ces

gens lisent toutes les histoires & ignorent l'histoire, ils parcourent tous les livres, & ne profitent d'aucun; c'est en eux une stérilité de faits & de principes qui ne peut être plus grande; mais à la vérité la meilleure recolte & la richesse la plus abondante de mots & de paroles qui puisse s'imaginer, ils plient sous le faix, leur mémoire en est accablée, pendant que leur esprit demeure vuide.

Un Bourgeois aime les bâtimens, il se fait bâtir un Hôtel si beau, si riche & si orné, qu'il est inhabitable : le maître honteux de s'y loger, ne pouvant peut-être se résoudre à le louer à un Prince ou à un homme d'affaires, se retire au galetas, où il acheve sa vie, pendant que l'enfilade & les planchers de rapport sont en proye aux Anglois & aux Allemans qui voyagent, & qui viennent là du Palais Royal, du Palais L...G...& du Luxembourg : on heurte sans fin à cette belle porte; tous demandent à voir la maison, & personne à voir Monsieur.

On en sçait d'autres qui ont des filles devant leurs yeux, à qui ils ne peuvent pas donner une dot, que dis-je, elles ne sont pas vêtues, à peine nourries; qui se refusent un tour de lit & du linge blanc; qui sont pauvres, & la source de leur misere n'est pas fort loin; c'est un garde-meuble chargé & embarrassé de bustes rares, déjà poudreux & couverts

d'ordures, dont la vente les mettroit au large, mais qu'ils ne peuvent se résoudre à mettre en vente.

Diphile commence par un oiseau & finit par mille ; sa maison n'en est pas égayée, mais empestée : la cour, la sale, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est voliere ; ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme, les vents d'Automne & les eaux dans leurs plus grandes cruës ne font pas un bruit si perçant & si aigu, on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient abboyé : ce n'est plus pour *Diphile* un agreable amusement, c'est une affaire laborieuse & à laquelle à peine il peut suffire ; il passe les jours, ces jours qui échapent & qui ne reviennent plus, à verser du grain & à nettoyer des ordures ; il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministère que de siffler des ferins au flageolet, & de faire couver des *Canaries* ; il est vray que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ses enfans sont sans maîtres & sans éducation ; il se renferme le soir fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos, que ses oiseaux ne reposent, & que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter ; il retrouve ses

oiseaux dans son sommeil, luy-même il est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche; il rêve la nuit qu'il muë, ou qu'il couve.

Qui pourroit épuiser tous les differens genres de curieux; devineriez-vous à entendre parler celuy-cy de son *Leopard*, de sa *plume*, de sa *musique*¹, les vanter comme ce qu'il y a sur la terre de plus singulier & de plus merveilleux, qu'il veut vendre ses coquilles? Pourquoi non? s'il les achete au poids de l'or.

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes; c'est sur tout le premier homme de l'Europe pour les papillons, il en a de toutes les tailles & de toutes les couleurs. Quel temps prenez-vous pour luy rendre visite? il est plongé dans une amere douleur, il a l'humeur noire, chagrine, & dont toute sa famille souffre, aussi a-t-il fait une perte irreparable; approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie, & qui vient d'expirer, c'est une chenille, & quelle chenille!

¶ Le duel est le triomphe de la mode, & l'endroit où elle a exercé sa tyrannie avec plus d'éclat; cet usage n'a pas laissé au poltron la liberté de vivre, il l'a mené se faire tuer par

1. Noms de coquillage.

un plus brave que foy, & l'a confondu avec un homme de cœur; il a attaché de l'honneur & de la gloire à une action folle & extravagante; il a été approuvé par la présence des Rois, il y a eu quelquefois une espece de Religion à le pratiquer; il a décidé de l'innocence des hommes, des accusations fausses ou veritables sur des crimes capitaux; il s'étoit enfin si profondément enraciné dans l'opinion des peuples, & s'étoit si fort saisi de leur cœur & de leur esprit, qu'un des plus beaux endroits de la vie d'un tres-grand Roy, a été de les guérir de cette folie.

¶ Tel a été à la mode ou pour le commandement des armées & la negociation, ou pour l'éloquence de la Chaire, ou pour les vers, qui n'y est plus. Y a-t-il des hommes qui dégènerent de ce qu'ils furent autrefois? est-ce leur mérite qui est usé, ou le goût que l'on avoit pour eux?

¶ Un homme à la mode dure peu, car les modes passent; s'il est par hazard homme de mérite, il n'est pas aneanti, & il subsiste encore par quelque endroit; également estimable, il est seulement moins estimé.

La vertu a cela d'heureux, qu'elle se suffit à elle-même, & qu'elle sçait se passer d'admirateurs, de partisans & de protecteurs; le manque d'appuy & d'approbation non seulement ne luy nuit pas, mais il la conserve,

l'épure & la rend parfaite; qu'elle soit à la mode, qu'elle n'y soit plus, elle demeure vertu.

¶ Si vous dites aux hommes & sur tout aux Grands, qu'un tel a de la vertu, ils vous disent, qu'il la garde; qu'il a bien de l'esprit, de celui sur tout qui plaît & qui amuse, ils vous répondent, tant mieux pour luy; qu'il a l'esprit fort cultivé, qu'il sçait beaucoup, ils vous demandent quelle heure il est, ou quel temps il fait : mais si vous leur apprenez qu'il y a un *Tigillin* qui *soufle* ou qui *jette en sable* un verre d'eau de vie, & chose merveilleuse! qui y revient à plusieurs fois en un repas, alors ils disent, où est-il? amenez-le moy, demain, ce soir, me l'amenez-vous? on le leur amene; & cet homme propre à parer les avenues d'une foire, & à être montré en chambre pour de l'argent, ils l'admettent dans leur familiarité.

¶ Il n'y a rien qui mette plus subitement un homme à la mode, & qui le souleve davantage que le grand jeu : cela va du pair avec la crapule : je voudrois bien voir un homme poli, enjoué, spirituel, fût-il un *CATULLE* ou son disciple, faire quelque comparaison avec celui qui vient de perdre huit cens pistoles en une seance.

¶ Une personne à la mode ressemble à une *fleur bleuë*, qui croît de soy-même dans les

fillons, où elle étouffe les épics, diminuë la moisson & tient la place de quelque chose de meilleur ; qui n'a de prix & de beauté que ce qu'elle emprunte d'un caprice léger qui naît & qui tombe presque dans le même instant ; aujourd'huy elle est couruë, les femmes s'en parent, demain elle est negligée & renduë au peuple.

Une personne de mérite au contraire est une fleur qu'on ne désigne pas par sa couleur, mais que l'on nomme par son nom, que l'on cultive par sa beauté ou par son odeur ; l'une des graces de la nature, l'une de ces choses qui embellissent le monde, qui est de tous les temps & d'une vogue ancienne & populaire ; que nos peres ont estimée, & que nous estimons après nos peres ; à qui le dégoût ou l'antipathie de quelques-uns ne scauroient nuire. Un lys, une rose.

¶ L'on voit *Eustrate* assis dans sa nacelle, où il jouit d'un air pur & d'un ciel serein ; il avance d'un bon vent & qui a toutes les apparences de devoir durer, mais il tombe tout d'un coup, le ciel se couvre, l'orage se declare, un tourbillon enveloppe la nacelle, elle est submergée ; on voit *Eustrate* revenir sur l'eau & faire quelques efforts, on espere qu'il pourra du moins se sauver & venir à bord ; mais une vague l'enfonce, on le tient perdu ; il paroît une seconde fois, & les esperances

se réveillent, lorsqu'un flot survient & l'abîme, on ne le revoit plus, il est noyé.

¶ VOITURE & SARRAZIN étoient nez pour leur siècle, & ils ont paru dans un temps, où il semble qu'ils étoient attendus ; s'ils s'étoient moins pressés de venir, ils arrivoient trop tard, & j'ose douter qu'ils fussent tels aujourd'hui qu'ils ont été alors : les conversations légères, les cercles, la fine plaifanterie, les lettres enjouées & familières, les petites parties où l'on étoit admis seulement avec de l'esprit, tout a disparu ; & qu'on ne dise point qu'ils les feroient revivre ; ce que je puis faire en faveur de leur esprit, est de convenir que peut-être ils excelleroient dans un autre genre ; mais les femmes font de nos jours ou devotes, ou coquettes, ou joyeuses, ou ambitieuses, quelques-unes même tout cela à la fois ; le goût de la faveur, le jeu, les galans, les directeurs ont pris la place, & la défendent contre les gens d'esprit.

¶ Un homme fat & ridicule porte un long chapeau, un pourpoint à ailerons, des chausses à éguillettes & des bottines ; il rêve la veille par où & comment il pourra se faire remarquer le jour qui suit. Un Philosophe se laisse habiller par son Tailleur ; il y a autant de foiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter.

¶ L'on blâme une mode qui divise la taille des hommes en deux parties égales, en

prend une toute entière pour le buste, & laisse l'autre pour le reste du corps : l'on condamne celle qui fait de la tête des femmes la base d'un édifice à plusieurs étages, dont l'ordre & la structure changent selon leurs caprices ; qui éloigne les cheveux du visage, bien qu'ils ne croissent que pour l'accompagner, qui les relève & les herisse à la maniere des Bacchantes, & semble avoir pourvû à ce que les femmes changent leur physionomie douce & modeste, en une autre qui soit fiere & audacieuse : on se récrie enfin contre une telle ou une telle mode, qui cependant toute bizarre qu'elle est, pare & embellit pendant qu'elle dure, & dont l'on tire tout l'avantage qu'on en peut esperer, qui est de plaire. Il me paroît qu'on devoit seulement admirer l'inconstance & la legereté des hommes, qui attachent successivement les agrémens & la bienfiance à des choses tout opposées ; qui employent pour le comique & pour la mascarade, ce qui leur a servi de parure grave, & d'ornemens les plus serieux ; & que si peu de temps en fasse la difference.

¶ N.. est riche, elle mange bien, elle dort bien ; mais les coëffures changent, & lors qu'elle y pense le moins & qu'elle se croit heureuse, la sienne est hors de mode.

¶ *Iphis* voit à l'Eglise un soulier d'une nouvelle mode, il regarde le sien, & en rou-

git, il ne se croit plus habillé : il étoit venu à la Messe pour s'y montrer, & il se cache ; le voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour : il a la main douce, & il l'entretient avec une pâte de senteur : il a soin de rire pour montrer ses dents ; il fait la petite bouche, & il n'y a gueres de momens où il ne veuille sourire : il regarde ses jambes, il se voit au miroir, l'on ne peut être plus content de personne, qu'il l'est de luy-même : il s'est acquis une voix claire & délicate, & heureusement il parle gras : il a un mouvement de tête, & je ne sçay quel adoucissement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir : il a une démarche molle & le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer : il met du rouge, mais rarement, il n'en fait pas habitude, il est vray aussi qu'il porte des chausses & un chapeau, & qu'il n'a ny boucles d'oreilles ny colier de perles ; aussi ne l'ay-je pas mis dans le chapitre des femmes.

¶ Ces mêmes modes que les hommes suivent si volontiers pour leurs personnes, ils affectent de les négliger dans leurs portraits, comme s'ils sentoient ou qu'ils prévissent l'indécence & le ridicule où elles peuvent tomber dès qu'elles auront perdu ce qu'on appelle la fleur ou l'agrément de la nouveauté ; ils leur préfèrent une parure arbitraire, une drapperie

indifférente, fantaisies du Peintre qui ne font prises ny sur l'air, ny sur le visage, qui ne rappellent ny les mœurs ny la personne; ils aiment des attitudes forcées ou immodestes, une maniere dure, sauvage, étrangere, qui font un Capitain d'un jeune Abbé, & un Matamor d'un homme de robe; une Diane d'une femme de ville, comme d'une femme simple & timide une amazone ou une Pallas; une Laïs d'une honnête fille; un Scyte, un Attila d'un Prince qui est bon & magnanime.

Une mode a à peine détruit une autre mode, qu'elle est abolie par une plus nouvelle, qui cede elle-même à celle qui la suit, & qui ne fera pas la dernière; telle est nôtre legereté: pendant ces revolutions un siecle s'est écoulé qui a mis toutes ces parures au rang des choses passées & qui ne sont plus; la mode alors la plus curieuse & qui fait plus de plaisir à voir, c'est la plus ancienne; aidée du temps & des années; elle a le même agrément dans les portraits qu'à la faye ou l'habit Romain sur les theatres, qu'ont la mante¹, le voile¹ & la tiare¹ dans nos tapisseries & dans nos peintures.

Nos peres nous ont transmis avec la connoissance de leurs personnes, celle de leurs

1. Habits des Orientaux.

habits, de leurs coëffures, de leurs armes¹, & des autres ornemens qu'ils ont aimez pendant leur vie : nous ne ſçaurions bien reconnoître cette forte de bienfait, qu'en traitant de même nos deſcendans.

¶ Le Courtiſan autrefois avoit ſes cheveux, étoit en chauſſes & en pourpoint, portoit de larges canons, & il étoit libertin ; cela ne ſied plus : il porte une perruque, l'habit ferré, le bas uni, & il eſt devot, tout ſe regle par la mode.

¶ Celuy qui depuis quelque temps à la Cour étoit devot, & par là contre toute raiſon peu éloigné du ridicule, pouvoit-il eſperer de devenir à la mode ?

¶ De quoy n'eſt point capable un Courtiſan dans la vûë de ſa fortune, ſi pour ne la pas manquer il devient devot ?

¶ Les couleurs ſont préparées, & la toile eſt toute prête ; mais comment le fixer, cet homme inquiet, leger, inconſtant, qui change de mille & mille figures : je le peins devot, & je crois l'avoir attrapé, mais il m'échape, & déjà il eſt libertin ; qu'il demeure du moins dans cette mauvaiſe ſituation, & je ſçauray le prendre dans un point de déréglement de cœur & d'eſprit où il ſera reconnoiſſable ; mais la mode preſſe, il eſt devot.

1. Offenſives & défenſives.

¶ Celuy qui a penetré la Cour, connoît ce que c'est que vertu, & ce que c'est que devotion¹, il ne peut plus s'y tromper.

¶ Negliger Vêpres comme une chose antique & hors de mode, garder sa place foy-même pour le Salut, sçavoir les êtres de la Chapelle, connoître le flanc, sçavoir où l'on est vû & où l'on n'est pas vû : rêver dans l'Eglise à Dieu & à ses affaires, y recevoir des visites, y donner des ordres & des commissions, y attendre les réponses : avoir un Directeur mieux écouté que l'Evangile; tirer toute sa fainteté & tout son relief de la reputation de son Directeur, dédaigner ceux dont le Directeur a moins de vogue, & convenir à peine de leur salut; n'aimer de la parole de Dieu que ce qui s'en prêche chez soy ou par son Directeur, préférer sa Messe aux autres Messes, & les Sacremens donner de sa main à ceux qui ont moins de cette circonstance : ne se repaître que de livres de spiritualité, comme s'il n'y avoit ny Evangiles ny Epîtres des Apôtres, ny Morale des Peres; lire ou parler un jargon inconnu aux premiers siècles : circonstantier à confesse les défauts d'autrui, y pallier les siens; s'accuser de ses souffrances, de sa patience; dire comme un peché son peu de progrès dans l'heroïsme : être en

1. Fausse devotion.

liaison secrète avec de certaines gens contre certains autres ; n'estimer que foy & sa cabale, avoir pour suspecte la vertu même ; goûter, favoriser la prospérité & la faveur, n'en vouloir que pour foy, ne point aider au mérite, faire servir la piété à son ambition, aller à son salut par le chemin de la fortune & des dignitez ; c'est du moins jusqu'à ce jour le plus bel effort de la devotion du temps.

Un devot¹ est celuy qui sous un Roy athée, feroit athée.

¶ Les devots² ne connoissent de crimes que l'incontinence, parlons plus précifément, que le bruit ou les dehors de l'incontinence : si *Pherecide* passe pour être guéri des femmes, ou *Pherenice* pour être fidele à son mari, ce leur est assez : laissez-les jouer un jeu ruineux, faire perdre leurs creanciers, se réjouir du malheur d'autruy & en profiter, idolatrer les grands, mépriser les petits, s'enyvrer de leur propre mérite, secher d'envie, mentir, médire, cabaler, nuire, c'est leur état ; voulez-vous qu'ils empiètent sur celuy des gens de bien, qui avec les vices cachez fuyent encore l'orgueil & l'injustice.

¶ Quand un Courtisan fera humble, guéri du faste & de l'ambition ; qu'il n'établira

1. Faux devot.

2. Faux devots.

point sa fortune sur la ruine de ses concurrents, qu'il fera équitable, soulagera ses vassaux, payera ses créanciers; qu'il ne fera ny fourbe, ny médisant; qu'il renoncera aux grands repas & aux amours illegitimes; qu'il priera autrement que des lévres, & même hors de la présence du Prince; quand d'ailleurs il ne fera point d'un abord farouche & difficile; qu'il n'aura point le visage austere & la mine triste; qu'il ne fera point paresseux & contemplatif, qu'il sçaura rendre par une scrupuleuse attention divers emplois tres-compatibles; qu'il pourra & qu'il voudra même tourner son esprit & ses soins aux grandes & laborieuses affaires, à celles sur tout d'une suite la plus étendue pour les peuples & pour tout l'Etat: quand son caractère me fera craindre de le nommer en cet endroit, & que sa modestie l'empêchera, si je ne le nomme pas, de s'y reconnoître; alors je diray de ce personnage, il est devot; ou plutôt, c'est un homme donné à son siècle pour le modele d'une vertu sincere & pour le discernement de l'hypocrite.

¶ *Onuphre* n'a pour tout lit qu'une houffe de serge grise, mais il couche sur le cotton & sur le duvet; de même il est habillé simplement, mais commodément, je veux dire d'une étoffe fort legere en esté, & d'une autre fort moëlleuse pendant l'hyver, il porte des che-

mises tres-déliées qu'il a un tres-grand soin de bien cacher. Il ne dit point *ma haine & ma discipline*, au contraire, il passeroit pour ce qu'il est, pour un hypocrite, & il veut passer pour ce qu'il n'est pas, pour un homme devot; il est vray qu'il fait en sorte que l'on croit sans qu'il le dise, qu'il porte une haine & qu'il se donne la discipline : il y a quelques livres répandus dans sa chambre indifferemment, ouvrez-les, c'est le Combat spirituel, le Chrétien interieur, & l'Année sainte; d'autres livres sont sous la clef. S'il marche par la ville & qu'il découvre de loin un homme devant qui il est necessaire qu'il soit devot; les yeux baissés, la démarche lente & modeste, l'air recüeilli, luy sont familiers, il jouë son rôle. S'il entre dans une Eglise, il observe d'abord de qui il peut être vü, & selon la découverte qu'il vient de faire, il se met à genoux & prie, ou il ne songe ny à se mettre à genoux ny à prier : arrive-t-il vers luy un homme de bien & d'autorité qui le verra & qui peut l'entendre, non seulement il prie, mais il médite, il pousse des élans & des soupirs; si l'homme de bien se retire, celui-cy qui le voit partir s'appaise & ne souffle pas. Il entre une autre fois dans un lieu saint, perce la foule, choisit un endroit pour se recüeillir, & où tout le monde voit qu'il s'humilie; s'il entend des Courtisans qui parlent, qui rient, & qui font

à la Chappelle avec moins de filence que dans l'antichambre, il fait plus de bruit qu'eux pour les faire taire, il reprend sa meditation, qui est toûjours la comparaison qu'il fait de ces personnes avec luy-même, & où il trouve son compte. Il évite une Eglise deserte & solitaire, où il pourroit entendre deux Messes de suite, le Sermon, Vêpres & Complies, tout cela entre Dieu & luy, & sans que personne luy en sçût gré; il aime la Paroisse, il frequente les Temples où se fait un grand concours, on n'y manque point son coup, on y est vû. Il choisit deux ou trois jours dans toute l'année, où à propos de rien il jeûne ou fait abstinence : mais à la fin de l'hyver il touffe, il a une mauvaise poitrine, il a des vapeurs, il a eu la fièvre; il se fait prier, presser, querreller pour rompre le Carême dès son commencement, & il en vient là par complaisance. Si Onuphre est nommé arbitre dans une querelle de parens ou dans un procès de famille, il est pour les plus forts, je veux dire pour les plus riches, & il ne se persuade point que celuy ou celle qui a beaucoup de bien puisse avoir tort. S'il se trouve bien d'un homme opulent, à qui il a sçû imposer, dont il est le parasite, & dont il peut tirer de grands secours, il ne cajolle point sa femme, il ne luy fait du moins ny avance ny declaration; il s'enfuira, il luy laissera son manteau, s'il n'est aussi sûr

•

d'elle que de luy-même : il est encore plus éloigné d'employer pour la flater & pour la se- duire le jargon de la devotion ¹ ; ce n'est point par habitude qu'il le parle, mais avec dessein, & selon qu'il luy est utile, & jamais quand il ne serviroit qu'à le rendre tres-ridicule. Il sçait où se trouvent des femmes plus sociables & plus dociles que celle de son ami, il ne les abandonne pas pour long-temps, quand ce ne seroit que pour faire dire de soy dans le public qu'il fait des retraittes ; qui en effet pourroit en douter, quand on le revoit paroître avec un visage extenué & d'un homme qui ne se ménage point ? Les femmes d'ailleurs qui fleurissent & qui prospèrent à l'ombre de la devotion ², luy conviennent, seulement avec cette petite difference qu'il neglige celles qui ont vieilli, & qu'il cultive les jeunes, & entre celles-cy les plus belles & les mieux faites, c'est son attrait : elles vont, & il va ; elles reviennent, & il revient ; elles demeurent, & il demeure ; c'est en tous lieux & à toutes les heures qu'il a la consolation de les voir ; qui pourroit n'en être pas édifié ? elles sont devotes, & il est devot. Il n'oublie pas de tirer avantage de l'aveuglement de son ami & de la prévention où il l'a jetté en sa faveur ;

1. Fausse devotion.

2. Fausse devotion.

tantôt il luy emprunte de l'argent, tantôt il fait si bien que cet ami luy en offre; il se fait reprocher de n'avoir pas recours à ses amis dans ses besoins; quelquefois il ne veut pas recevoir une obole sans donner un billet qu'il est bien sûr de ne jamais retirer; il dit une autre fois & d'une certaine maniere, que rien ne luy manque, & c'est lors qu'il ne luy faut qu'une petite somme; il vante quelque autre fois publiquement la generosité de cet homme pour le piquer d'honneur & le conduire à luy faire une grande largesse; il ne pense point à profiter de toute sa succession, ny à s'attirer une donation generale de tous ses biens, s'il s'agit sur tout de les enlever à un fils, le legitime heritier; un homme devot n'est ny avare, ny violent, ny injuste, ny même interessé; Onuphre n'est pas devot, mais il veut être crû tel, & par une parfaite, quoy que fausse imitation de la pieté, ménager fourdement ses interêts, aussi ne se jouë-t-il pas à la ligne directe, & il ne s'insinuë jamais dans une famille, où se trouvent tout à la fois une fille à pourvoir & un fils à établir; il y a là des droits trop forts & trop inviolables, on ne les traverse point sans faire de l'éclat, & il l'apprehende; sans qu'une pareille entreprise vienne aux oreilles du Prince, à qui il dérobe sa marche par la crainte qu'il a d'être découvert & de paroître ce qu'il est : il en

veut à la ligne collaterale, on l'attaque plus impunément, il est la terreur des cousins & des cousines, du neveu & de la niece, le flatteur & l'ami déclaré de tous les oncles qui ont fait fortune; il se donne pour l'héritier légitime de tout vieillard qui meurt riche & sans enfans, & il faut que celui-cy le déshérite, s'il veut que ses parens recueillent sa succession; si Onuphre ne trouve pas jour à les en frustrer à fond, il leur en ôte du moins une bonne partie; une petite calomnie, moins que cela, une légère médifance luy suffit pour ce pieux dessein, & c'est le talent qu'il possède à un plus haut degré de perfection; il se fait même souvent un point de conduite de ne le pas laisser inutile; il y a des gens, selon luy, qu'on est obligé en conscience de décrier, & ces gens sont ceux qu'il n'aime point, à qui il veut nuire, & dont il desire la dépouille; il vient à ses fins sans se donner même la peine d'ouvrir la bouche; on luy parle d'*Eudoxe*, il sourit, ou il soupire; on l'interroge, on insiste, il ne répond rien, & il a raison, il en a assez dit.

¶ Riez, *Zelie*, foyez badine & folâtre à votre ordinaire, qu'est devenuë votre joye? Je suis riche, dites-vous, me voilà au large, & je commence à respirer; riez plus haut, *Zelie*, éclatez, que sert une meilleure fortune, si elle amene avec soy le sérieux & la tristesse? Imi-

tez les Grands qui font nez dans le fein de l'opulence, ils rient quelquefois, ils cedent à leur temperament, fuivez le vôtre ; ne faites pas dire de vous qu'une nouvelle place ou que quelque mille livres de rente de plus ou de moins vous font passer d'une extremité à l'autre : je tiens, dites-vous, à la faveur par un endroit ; je m'en doutois, Zèlie, mais croyez-moy, ne laissez pas de rire, & même de me sourire en passant comme autrefois ; ne craignez rien, je n'en feray ny plus libre ny plus familier avec vous, je n'auray pas une moindre opinion de vous & de votre poste, je croiray également que vous êtes riche & en faveur : je suis devote, ajoûtez-vous ; c'est assez, Zèlie, & je dois me souvenir que ce n'est plus la serenité & la joye que le sentiment d'une bonne conscience étale sur le visage, les passions tristes & aufteres ont pris le dessus & se répandent sur les dehors ; elles menent plus loin, & l'on ne s'étonne plus de voir que la devotion¹ sçache encore mieux que la beauté & la jeunesse rendre une femme fiere & dédaigneuse.

¶ L'on a été loin depuis un siecle dans les arts & dans les sciences, qui toutes ont été poussées à un grand point de raffinement, jusques à celle du salut que l'on a reduite en

1. Fausse devotion.

regle & en methode, & augmentée de tout ce que l'esprit des hommes pouvoit inventer de plus beau & de plus sublime : la devotion¹ & la Geometrie ont leurs façons de parler, ou ce qu'on appelle les termes de l'art; celui qui ne les sçait pas, n'est ny devot ny Geometre : les premiers devots, ceux mêmes qui ont été dirigez par les Apôtres, ignoroient ces termes, simples gens qui n'avoient que la foy & les œuvres, & qui se reduisoient à croire & à bien vivre.

¶ C'est une chose délicate à un Prince religieux de reformer la Cour, & de la rendre pieuse : instruit jusques où le Courtisan veut luy plaire, & aux dépens de quoy il feroit sa fortune, il le ménage avec prudence, il tolere, il dissimule, de peur de le jeter dans l'hypocrisie ou le sacrilege : il attend plus de Dieu & du temps, que de son zele & de son industrie.

¶ C'est une pratique ancienne dans les Cours de donner des pensions, & de distribuer des graces à un musicien, à un maître de danse, à un farceur, à un joueur de flute, à un flateur, à un complaisant; ils ont un mérite fixe & des talens sûrs & connus qui amusent les Grands, & qui les délassent de leur grandeur; on sçait que Favier est beau dan-

1. Fausse devotion.

feur, & que Lorenzani fait de beaux motets : qui ſçait au contraire ſi l'homme devot a de la vertu ? il n'y a rien pour luy ſur la caſſette ny à l'épargne, & avec raiſon, c'eſt un métier aisé à contrefaire, qui, ſ'il étoit récompéné, expoſeroit le Prince à mettre en honneur la diſſimulation & la fourberie, & à payer penſion à l'hypocrite.

¶ L'on eſpere que la devotion de la Cour ne laiffera pas d'inspirer la reſidence.

¶ Je ne doute point que la vraie devotion ne ſoit la ſource du repos; elle fait ſupporter la vie & rend la mort douce, on n'en tire pas tant de l'hypocrifie.

¶ Chaque heure en foy, comme à nôtre égard eſt unique; eſt-elle écoulée une fois, elle a peri entierement, les millions de ſiecles ne la rameneront pas : les jours, les mois, les années ſ'enfoncent, & ſe perdent ſans retour dans l'abîme des temps; le temps même ſera détruit; ce n'eſt qu'un point dans les eſpaces immenſes de l'éternité, & il ſera effacé : il y a de legeres & frivoles circonſtances du temps qui ne ſont point ſtables, qui paſſent, & que j'appelle des modes, la grandeur, la faveur, les richeſſes, la puissance, l'autorité, l'indépendance, le plaisir, les joyes, la ſuperfluité. Que deviendront ces modes, quand le temps même aura diſparu ? La vertu ſeule ſi peu à la mode va au-delà des temps.



DE QUELQUES USAGES.



L y a des gens qui n'ont pas le moyen d'être nobles.

Il y en a de tels, que s'ils eussent obtenu six mois de delay de leurs creanciers, ils étoient nobles ¹.

Quelques autres se couchent roturiers & se levent nobles.

Combien de nobles dont le pere & les aînez sont roturiers ?

¶ Tel abandonne son pere qui est connu, & dont l'on cite le Greffe ou la boutique, pour se retrancher sur son ayeul, qui mort depuis long-temps est inconnu & hors de prise ; il montre ensuite un gros revenu, une grande charge, de belles alliances, & pour être noble, il ne luy manque que des titres.

¶ Réhabilitations, mot en usage dans les Tribunaux, qui a fait vieillir & rendu gothique celui de lettres de noblesse, autrefois si

1. Veterans.

François & si usité : se faire réhabiliter suppose qu'un homme devenu riche, originairement est noble, qu'il est d'une nécessité plus que morale qu'il le soit; qu'à la vérité son pere a pû déroger ou par la charruë, ou par la houë, ou par la malle, ou par les livrées; mais qu'il ne s'agit pour luy que de rentrer dans les premiers droits de ses ancêtres, & de continuer les armes de sa maison, les mêmes pourtant qu'il a fabriquées, & tout autres que celles de sa vaisselle d'étain : qu'en un mot les lettres de noblesse ne luy conviennent plus; qu'elles n'honorent que le roturier, c'est à dire celui qui cherche encore le secret de devenir riche.

¶ Un homme du peuple à force d'affurer qu'il a vû un prodige, se persuade fausement qu'il a vû un prodige : celui qui continuë de cacher son âge, pense enfin luy-même être aussi jeune qu'il veut le faire croire aux autres : de même le roturier qui dit par habitude qu'il tire son origine de quelque ancien Baron ou de quelque Châtelain dont il est vray qu'il ne descend pas, a le plaisir de croire qu'il en descend.

¶ Quelle est la roture un peu heureuse & établie, à qui il manque des armes, & dans ces armes une piece honorable, des suppôts, un cimier, une devise, & peut-être le cry de guerre; qu'est devenuë la distinction des Caf-

ques & des *Heaumes*? le nom & l'usage en font abolis, il ne s'agit plus de les porter de front ou de côté, ouverts ou fermés, & ceux-cy de tant ou de tant de grilles; on n'aime pas les minuties, on passe droit aux Couronnes, cela est plus simple, on s'en croit digne, on se les adjuge : il reste encore aux meilleurs Bourgeois une certaine pudeur qui les empêche de se parer d'une Couronne de Marquis, trop satisfaits de la Comtale; quelques-uns même ne vont pas la chercher fort loin, & la font passer de leur enseigne à leur carrosse.

¶ Il suffit de n'être point né dans une ville, mais sous une chaumière répandue dans la campagne, ou sous une ruine qui trempe dans un marécage, & qu'on appelle Château, pour être crû noble sur sa parole.

¶ Un bon Gentilhomme veut passer pour un petit Seigneur, & il y parvient. Un grand Seigneur affecte la Principauté, & il use de tant de précautions, qu'à force de beaux noms, de disputes sur le rang & les préférences, de nouvelles armes, & d'une genealogie que d'HOSIER ne luy a pas faite, il devient enfin un petit Prince.

¶ Les Grands en toutes choses se forment & se moulent sur de plus grands, qui de leur part, pour n'avoir rien de commun avec leurs inférieurs, renoncent volontiers à toutes les rubriques d'honneurs & de distinctions dont

leur condition se trouve chargée, & préfèrent à cette servitude une vie plus libre & plus commode : ceux qui suivent leur piste, observent déjà par émulation cette simplicité & cette modestie : tous ainsi se réduiront par hauteur à vivre naturellement & comme le peuple. Horrible inconvenient!

¶ Certaines gens portent trois noms de peur d'en manquer ; ils en ont pour la campagne & pour la ville, pour les lieux de leur service ou de leur employ : d'autres ont un seul nom dissyllabe qu'ils annoblissent par des particules, dès que leur fortune devient meilleure : celui-cy par la suppression d'une syllabe fait de son nom obscur, un nom illustre : celui-là par le changement d'une lettre en une autre se travestit, & de *Syrus* devient *Cyrus* : plusieurs suppriment leurs noms qu'ils pourroient conserver sans honte, pour en adopter de plus beaux, où ils n'ont qu'à perdre par la comparaison que l'on fait toujours d'eux qui les portent, avec les grands hommes qui les ont portez : il s'en trouve enfin qui nez à l'ombre des clochers de Paris veulent être Flamans ou Italiens, comme si la roture n'étoit pas de tout païs, allongent leurs noms François d'une terminaison étrangere, & croient que venir de bon lieu c'est venir de loin.

¶ Le besoin d'argent a reconcilié la no-

bleffé avec la roture, & a fait évanouïr la preuve des quatre quartiers.

¶ A combien d'enfans feroit utile la loy qui décideroit que c'est le ventre qui annoblit? mais à combien d'autres feroit-elle contraire!

¶ Il y a peu de familles dans le monde qui ne touchent aux plus grands Princes par une extremité, & par l'autre au fimple peuple.

¶ Il n'y a rien à perdre à être noble; franchises, immunités, exemptions, privileges: que manque-t-il à ceux qui ont un titre? croyez-vous que ce foit pour la noblesse que des folitaires¹ se font faits nobles? ils ne font pas si vains; c'est pour le profit qu'ils en reçoivent: cela ne leur sied-il pas mieux que d'entrer dans les gabelles? je ne dis pas à chacun en particulier, leurs vœux s'y opposent, je dis même à la Communauté.

¶ Je le declare nettement, afin que l'on s'y prépare, & que personne un jour n'en foit surpris. S'il arrive jamais que quelque grand me trouve digne de ses soins; si je fais enfin une belle fortune, il y a un Geoffroy de la Bruyere que toutes les Croniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France, qui suivirent GODEFROY DE BOÜILLON à la conquête de la Terre-Sainte: voilà alors de qui je descends en ligne directe.

1. Maison Religieuse Secrétaire du Roy.

¶ Si la noblesse est vertu, elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux; & si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose.

¶ Il y a des choses qui ramenées à leurs principes & à leur première institution sont étonnantes & incompréhensibles. Qui peut concevoir en effet que certains Abbez à qui il ne manque rien de l'ajustement, de la mollesse & de la vanité des sexes & des conditions, qui entrent auprès des femmes en concurrence avec le Marquis & le Financier, & qui l'emportent sur tous les deux, qu'eux-mêmes soient originairement & dans l'étimologie de leur nom, les peres & les chefs de saints Moines & d'humbles Solitaires, & qu'ils en devroient être l'exemple? quelle force, quel empire, quelle tyrannie de l'usage! & sans parler de plus grands desordres, ne doit-on pas craindre de voir un jour un jeune Abbé en velours gris & à ramages comme une Eminence; ou avec des mouches & du rouge comme une femme?

¶ Que les saletez des Dieux, la Venus, le Ganymede, & les autres nuditez du Carache ayent été faites pour des Princes de l'Eglise, & qui se disent successeurs des Apôtres, le Palais Farnese en est la preuve.

¶ Les belles choses le sont moins hors de leur place; les bienfeances mettent la perfection, & la raison met les bienfeances. Ainsi l'on

n'entend point une gigue à la Chapelle; ni dans un Sermon des tons de theatre : l'on ne voit point d'images profanes¹ dans les Temples, un CHRIST par exemple, & le Jugement de Pâris dans le même Sanctuaire; ny à des personnes consacrées à l'Eglise le train & l'équipage d'un Cavalier.

¶ Declareray-je donc ce que je pense de ce qu'on appelle dans le monde, un beau Salut : la decoration souvent profane, les places retenuës & payées, des livres² distribués comme au theatre, les entrevûës & les rendez-vous frequens, le murmure & les causeries étourdissantes, quelqu'un monté sur une tribune qui y parle familièrement, sechement, & sans autre zele que de rassembler le peuple, l'amuser, jusqu'à ce qu'un Orchestre, le diray-je, & des voix qui concertent depuis long-temps, se fassent entendre? Est-ce à moy à m'écrier que le zele de la maison du Seigneur me consume, & à tirer le voile leger qui couvre les Mysteres, témoins d'une telle indecence : quoy! parce qu'on ne danse pas encore aux TT**, me forcera-t-on d'appeller tout ce spectacle, Office d'Eglise?

¶ L'on ne voit point faire de vœux ny de pelerinages, pour obtenir d'un Saint d'avoir

1. Tapifferies.

2. Le Motet traduit en vers François par L. L**.

je goûte encore moins que celuy de se faire payer quatre fois des mêmes obeques, pour foy, pour ses droits, pour sa presence, pour son assistance.

¶ *Tite* par vingt années de service dans une seconde place, n'est pas encore digne de la premiere qui est vacante : ni ses talens, ni sa doctrine, ni une vie exemplaire, ni les vœux des Paroissiens ne sçauroient l'y faire asseoir; il naît de dessous terre un autre Clerc¹ pour la remplir : *Tite* est reulé ou congedié, il ne se plaint pas; c'est l'usage.

¶ *Moy*, dit le Cheffecier, je suis maître du chœur; qui me forcera d'aller à Matines? mon predecesseur n'y alloit point, suis-je de pire condition, dois-je laisser avilir ma dignité entre mes mains, ou la laisser telle que je l'ay reçûë? Ce n'est point, dit l'Ecolatre, mon interêt qui me mene, mais celuy de la Prebende; il seroit bien dur qu'un grand Chanoine fût sujet au chœur, pendant que le Tresorier, l'Archidiacre, le Penitencier & le Grand-Vicaire s'en croient exempts. Je suis bien fondé, dit le Prevost, à demander la retribution sans me trouver à l'Office; il y a vingt années entieres que je suis en possession de dormir les nuits, je veux finir comme j'ay commencé, & l'on ne me verra point déroger

1. Ecclesiastique.

à mon titre; que me serviroit d'être à la tête d'un Chapitre? mon exemple ne tire point à conséquence. Enfin c'est entr'eux tous à qui ne louëra point Dieu, à qui fera voir par un long usage, qu'il n'est point obligé de le faire; l'émulation de ne se point rendre aux Offices divins ne sçauroit être plus vive, ni plus ardente. Les cloches sonnent dans une nuit tranquille; & leur melodie qui réveille les Chantres & les Enfans de chœur, endort les Chanoines, les plonge dans un sommeil doux & facile, & qui ne leur procure que de beaux songes; ils se levent tard, & vont à l'Eglise se faire payer d'avoir dormi.

¶ Qui pourroit s'imaginer, si l'expérience ne nous le mettoit devant les yeux, quelle peine ont les hommes à se résoudre d'eux-mêmes à leur propre félicité, & qu'on ait besoin de gens d'un certain habit, qui par un discours préparé, tendre & pathétique, par de certaines inflexions de voix, par des larmes, par des mouvemens qui les mettent en sueur & qui les jettent dans l'épuisement, fassent enfin consentir un homme Chrétien & raisonnable, dont la maladie est sans ressource, à ne se point perdre & à faire son salut?

¶ La fille d'*Aristippe* est malade & en peril; elle envoie vers son pere, veut se reconcilier avec luy & mourir dans ses bonnes graces; cet homme si sage, le conseil de toute une ville,

fera-t-il de luy-même cette démarche si raisonnable, y entraînera-t-il sa femme? ne faudra-t-il point pour les remuer tous deux la machine du Directeur?

¶ Une mere, je ne dis pas qui cede & qui se rend à la vocation de sa fille, mais qui la fait Religieuse, se charge d'une ame avec la sienne, en répond à Dieu même, en est la caution : afin qu'une telle mere ne se perde pas, il faut que sa fille se fauve.

¶ Un homme joué & se ruine : il marie néanmoins l'aînée de ses deux filles de ce qu'il a pû sauver des mains d'un *Ambreville*; la cadette est sur le point de faire ses vœux, qui n'a point d'autre vocation que le jeu de son pere.

¶ Il s'est trouvé des filles qui avoient de la vertu, de la santé, de la ferveur & une bonne vocation; mais qui n'étoient pas assez riches pour faire dans une riche Abbaye vœu de pauvreté.

¶ Celle qui délibere sur le choix d'une Abbaye ou d'un simple Monastere pour s'y enfermer, agite l'ancienne question de l'état populaire & du despotique.

¶ Faire une folie & se marier *par amourette*, c'est épouser *Melite* qui est jeune, belle, sage, œconome, qui plaît, qui vous aime, qui a moins de bien qu'*Ægine* qu'on vous propose, & qui avec une riche dot apporte de

riches dispositions à la consumer, & tout vôtre fond avec sa dot.

¶ Il étoit délicat autrefois de se marier, c'étoit un long établissement, une affaire sérieuse, & qui méritoit qu'on y pensât : l'on étoit pendant toute sa vie le mari de sa femme, bonne ou mauvaise : même table, même demeure, même lit : l'on n'en étoit point quitte pour une pension : avec des enfans & un ménage complet l'on n'avoit pas les apparences & les délices du célibat.

¶ Qu'on évite d'être vû seul avec une femme qui n'est point la sienne, voilà une pudeur qui est bien placée : qu'on sente quelque peine à se trouver dans le monde avec des personnes dont la réputation est attaquée, cela n'est pas incompréhensible. Mais quelle mauvaise honte fait rougir un homme de sa propre femme, & l'empêche de paroître dans le public avec celle qu'il s'est choisie pour sa compagne inséparable, qui doit faire sa joye, ses délices & toute sa société; avec celle qu'il aime & qu'il estime, qui est son ornement, dont l'esprit, le mérite, la vertu, l'alliance luy font honneur? que ne commence-t-il par rougir de son mariage?

Je connois la force de la coûtume, & jusqu'où elle maîtrise les esprits, & contraint les mœurs, dans les choses même les plus dénuées de raison & de fondement : je sens néanmoins

que j'aurois l'impudence de me promener au Cours, & d'y passer en revûë avec une personne, qui seroit ma femme.

¶ Ce n'est pas une honte, ny une faute à un jeune homme que d'épouser une femme avancée en âge ; c'est quelquefois prudence, c'est précaution. L'infamie est de se jouër de sa bienfaitrice par des traitemens indignes, & qui luy découvrent qu'elle est la duppe d'un hypocrite & d'un ingrat : si la fiction est excusable, c'est où il faut feindre de l'amitié ; s'il est permis de tromper, c'est dans une occasion où il y auroit de la dureté à être sincere. Mais elle vit long-temps : aviez-vous stipulé qu'elle mourût après avoir signé vôtre fortune, & l'acquit de toutes vos dettes ? n'a-t-elle plus après ce grand ouvrage qu'à retenir son haleine, qu'à prendre de l'opium ou de la ciguë ? a-t-elle tort de vivre ? si même vous mourez avant celle dont vous aviez déjà réglé les funeraillies, à qui vous destiniez la grosse sonnerie & les beaux ornemens, en est-elle responsable ?

¶ Il y a depuis long-temps dans le monde une maniere ¹ de faire valoir son bien, qui continuë toujous d'être pratiquée par d'honnêtes gens, & d'être condamnée par d'habiles Docteurs.

1. Billets & obligations.

¶ On a toujours vû dans la Republique de certaines charges, qui semblent n'avoir été imaginées la premiere fois, que pour enrichir un seul aux dépens de plusieurs : les fonds ou l'argent des particuliers y coule fans fin & fans interruption¹; diray-je qu'il n'en revient plus, ou qu'il n'en revient que tard? c'est un gouffre, c'est une mer qui reçoit les eaux des fleuves, & qui ne les rend pas, ou si elle les rend, c'est par des conduits secrets & souterrains, fans qu'il y paroisse, ou qu'elle en soit moins grosse & moins enflée; ce n'est qu'après en avoir jouï long-temps, & qu'elle ne peut plus les retenir.

¶ Le fonds perdu, autrefois si sûr, si religieux & si inviolable, est devenu avec le temps, & par les soins de ceux qui en étoient chargés, un bien perdu : quel autre secret de doubler mes revenus & de thesauriser? entre-ray-je dans le huitième denier, ou dans les aydes? seray-je avare, partisan ou administrateur?

¶ Vous avez une piece d'argent, ou même une piece d'or, ce n'est pas assez, c'est le nombre qui opere; faites-en si vous pouvez un amas considerable & qui s'éleve en pyramide, & je me charge du reste : vous n'avez ni naissance ni esprit, ni talens ni expe-

1. Greffe, consignation.

rience, qu'importe; ne diminuez rien de votre monceau, & je vous placeray si haut que vous vous couvrirez devant votre maître si vous en avez; il fera même fort éminent, si avec votre métal qui de jour à autre se multiplie, je ne fais en sorte qu'il se découvre devant vous.

¶ *Orante* plaide depuis dix ans entiers en reglement de Juges, pour une affaire juste, capitale, & où il y va de toute sa fortune; elle sçaura peut-être dans cinq années quels feront ses Juges, & dans quel tribunal elle doit plaider le reste de sa vie.

¶ L'on applaudit à la coutume qui s'est introduite dans les tribunaux, d'interrompre les Avocats au milieu de leur action, de les empêcher d'être éloquens & d'avoir de l'esprit, de les ramener au fait & aux preuves toutes seches qui établissent leurs causes & le droit de leurs parties; & cette pratique si severe qui laisse aux Orateurs le regret de n'avoir pas prononcé les plus beaux traits de leurs discours, qui bannit l'éloquence du seul endroit où elle est en sa place, & va faire du Parlement une muette Jurisdiction, on l'autorise par une raison solide & sans replique, qui est celle de l'expédition; il est seulement à desirer qu'elle fût moins oubliée en toute autre rencontre, qu'elle réglât au contraire les bureaux comme les audiences, & qu'on

cherchât une fin aux Ecritures ¹, comme on a fait aux Plaidoyers.

¶ Le devoir des Juges est de rendre la justice; leur métier de la différer : quelques-uns sçavent leur devoir, & font leur métier.

¶ Celuy qui sollicite son Juge ne luy fait pas honneur; car ou il se défie de ses lumieres, & même de sa probité; ou il cherche à le prévenir; ou il luy demande une injustice.

¶ Il se trouve des Juges auprès de qui la faveur, l'autorité, les droits de l'amitié & de l'alliance nuisent à une bonne cause; & qu'une trop grande affectation de passer pour incorruptibles, expose à être injustes.

¶ Le Magistrat coquet ou galant est pire dans les conséquences que le dissolu; celui-cy cache son commerce & ses liaisons, & l'on ne sçait souvent par où aller jusqu'à luy; celui-là est ouvert par mille foibles qui sont connus, & l'on y arrive par toutes les femmes à qui il veut plaire.

¶ Il s'en faut peu que la Religion & la Justice n'aillent de pair dans la Republique, & que la Magistrature ne consacre les hommes comme la Prêtrise : l'homme de Robe ne sçauroit gueres danser au Bal, paroître aux Theatres, renoncer aux habits simples & modestes, sans consentir à son propre avilisse-

1. Procès par écrit.

ment; & il est étrange qu'il ait falu une loy pour regler son extérieur, & le contraindre ainsi à être grave & plus respecté.

¶ Il n'y a aucun métier qui n'ait son apprentissage; & en montant des moindres conditions jusques aux plus grandes, on remarque dans toutes un temps de pratique & d'exercice, qui prépare aux emplois, où les fautes sont sans consequence, & menent au contraire à la perfection. La guerre même qui ne semble naître & durer que par la confusion & le desordre, a ses preceptes; on ne se massacre pas par pelotons & par troupes en raze campagne, sans l'avoir appris, & l'on s'y tuë methodiquement, il y a l'école de la guerre; où est l'école du Magistrat? Il y a un usage, des loix, des coûtumes; où est le temps, & le temps assez long que l'on employe à les digerer & à s'en instruire? L'essay & l'apprentissage d'un jeune adolescent qui passe de la ferule à la pourpre, & dont la consignation a fait un Juge, est de décider souverainement des vies & des fortunes des hommes.

¶ La principale partie de l'Orateur, c'est la probité; sans elle il degenerate en declamateur, il déguise ou il exagere les faits, il cite faux, il calomnie, il épouse la passion & les haines de ceux pour qui il parle; & il est de la classe de ces Avocats, dont le proverbe dit, qu'ils sont payez pour dire des injures.

¶ Il est vray, dit-on, cette somme luy est dûë, & ce droit luy est acquis, mais je l'attends à cette petite formalité; s'il l'oublie, il n'y revient plus, & *consequemment* il perd sa somme, ou il est *incontestablement* déchu de son droit; or il oubliera cette formalité. Voilà ce que j'appelle une conscience de Praticien.

Une belle maxime pour le Palais, utile au public, remplie de raison, de sagesse & d'équité, ce seroit précisément la contradictoire de celle qui dit, que la forme emporte le fond.

¶ La question est une invention merveilleuse & tout à fait sûre, pour perdre un innocent qui a la complexion foible, & sauver un coupable qui est né robuste.

¶ Un coupable puni est un exemple pour la canaille : un innocent condamné est l'affaire de tous les honnêtes gens.

Je diray presque de moy, je ne feray pas voleur ou meurtrier : je ne feray pas un jour puni comme tel, c'est parler bien hardiment.

Une condition lamentable est celle d'un homme innocent à qui la précipitation & la procedure ont trouvé un crime; celle même de son Juge peut-elle l'être davantage?

¶ Si l'on me racontoit qu'il s'est trouvé autrefois un Prevost ou l'un de ces Magistrats créés pour poursuivre les voleurs & les exterminer, qui les connoissoit tous depuis long-

temps de nom & de visage, ſçavoit leurs vols, j'entends l'eſpece, le nombre & la quantité, penetrait ſi avant dans toutes ces profondeurs, & étoit ſi initié dans tous ces affreux myſteres, qu'il ſçût rendre à un homme de credit un bijou qu'on luy avoit pris dans la foule au fortir d'une aſſemblée, & dont il étoit ſur le point de faire de l'éclat : que le Parlement intervint dans cette affaire, & fit le procès à cet Officier ; je regarderois cet événement comme l'une de ces choſes dont l'hiſtoire ſe charge, & à qui le temps ôte la croyance ; comment donc pourrois-je croire qu'on doive préſumer par des faits recens, connus & circonſtanciez, qu'une connivence ſi pernicieuſe dure encore, qu'elle ait même tourné en jeu & paſſé en coûtume ?

¶ Combien d'hommes qui ſont forts contre les foibles, fermes & inflexibles aux ſollicitations du ſimple peuple ; ſans nuls égards pour les petits ; rigides & ſeveres dans les minuties ; qui refusent les petits preſens ; qui n'écou- tent ni leurs parens ni leurs amis, & que les femmes ſeules peuvent corrompre ?

¶ Il n'eſt pas abſolument impoſſible, qu'une perſonne qui ſe trouve dans une grande faveur perde un procès.

¶ Les mourans qui parlent dans leurs teſtamens, peuvent ſ'attendre à être écou- tez comme des oracles : chacun les tire de fon

côté, & les interprete à la maniere, je veux dire selon ses desirs ou ses interêts.

¶ Il est vray qu'il y a des hommes dont on peut dire que la mort fixe moins la dernière volonté, qu'elle ne leur ôte avec la vie, l'irrésolution & l'inquietude; un dépit pendant qu'ils vivent les fait tester, ils s'appaient, & déchirent leur minute, la voilà en cendre: ils n'ont pas moins de testamens dans leur cassette, que d'almanachs sur leur table, ils les comptent par les années: un second se trouve détruit par un troisième, qui est aneanti luy-même par un autre mieux digéré, & celuy-cy encore par un cinquième *Olographe*: mais si le moment, ou la malice, ou l'autorité manque à celuy qui a interêt de le supprimer, il faut qu'il en effuye les clauses & les conditions, car *appert-il* mieux des dispositions des hommes les plus inconstans, que par un dernier acte, signé de leur main, & après lequel ils n'ont pas du moins eû le loisir de vouloir tout le contraire?

¶ S'il n'y avoit point de testamens pour regler le droit des heritiers, je ne sçay si l'on auroit besoin de Tribunaux pour regler les differends des hommes; les Juges seroient presque reduits à la triste fonction d'envoyer au gibet les voleurs & les incendiaires: qui voit-on dans les lanternes des Chambres, au Parquet, à la porte ou dans la salle du Ma-

gistrat, des heritiers *ab intestat* ? non, les Loix ont pourvû à leurs partages; on y voit les testamentaires qui plaident en explication d'une clause ou d'un article, les personnes exheredées, ceux qui se plaignent d'un testament fait avec loisir, avec maturité, par un homme grave, habile, consciencieux, & qui a été aidé d'un bon conseil; d'un acte où le praticien n'a rien *obmis* de son jargon & de ses finesse ordinaires; il est signé du testateur & des témoins publics, il est paraphé; & c'est en cet état qu'il est cassé & déclaré nul.

¶ *Titius* assiste à la lecture d'un testament avec des yeux rouges & humides, & le cœur ferré de la perte de celui dont il espere recueillir la succession: un article luy donne la charge, un autre les rentes de la ville, un troisième le rend maître d'une terre à la campagne; il y a une clause qui bien entendu luy accorde une maison située au milieu de Paris, comme elle se trouve, & avec les meubles; son affliction augmente, les larmes luy coulent des yeux; le moyen de les contenir? il se voit Officier, logé aux champs & à la ville, meublé de même, il se voit une bonne table, & un carosse; *y avoit-il au monde un plus honnête homme que le défunt, un meilleur homme?* Il y a un codicile, il faut le lire, il fait *Mævius* legataire universel, & il renvoye *Titius* dans son Faubourg, sans rentes,

fans titre, & le met à pied : il effuye ses larmes; c'est à Mævius à s'affliger.

¶ La loy qui défend de tuer un homme n'embrasse-t-elle pas dans cette défense, le fer, le poison, le feu, l'eau, les embûches, la force ouverte, tous les moyens enfin qui peuvent servir à l'homicide ? La loy qui ôte aux maris & aux femmes le pouvoir de se donner réciproquement, n'a-t-elle connu que les voyes directes & immédiates de donner ? a-t-elle manqué de prévoir les indirectes ? a-t-elle introduit les fideicommiss, ou si même elle les tolere ? avec une femme qui nous est chere & qui nous survit, legue-t-on son bien à un ami fidele par un sentiment de reconnaissance pour luy, ou plutôt par une extrême confiance, & par la certitude qu'on a du bon usage qu'il sçaura faire de ce qu'on luy legue ? donne-t-on à celuy que l'on peut soupçonner de ne devoir pas rendre à la personne, à qui en effet l'on veut donner ; faut-il se parler, faut-il s'écrire, est-il besoin de pacte ou de sermens pour former cette collusion ? les hommes ne sentent-ils pas en ce rencontre ce qu'ils peuvent esperer les uns des autres ? & si au contraire la propriété d'un tel bien est dévoluë au fideicommissaire, pourquoy perd-il sa reputation à le retenir ? sur quoy fonde-t-on la satyre & les vaudevilles ? voudroit-on le comparer au dépositaire qui

trahit le dépôt, à un domestique qui vole l'argent que son maître luy envoie porter? on auroit tort; y a-t-il de l'infamie à ne pas faire une liberalité, & à conserver pour soy ce qui est à soy? étrange embarras, horrible poids que le fideicommiss! si par la reverence des loix on se l'approprie, il ne faut plus passer pour homme de bien : si par le respect d'un ami mort l'on suit ses intentions, en le rendant à sa veuve, on est confidentiaire, on blesse la loy : elle quadre donc bien mal avec l'opinion des hommes, cela peut-être; & il ne me convient pas de dire icy, la loy peche, ny les hommes se trompent.

¶ J'entends dire de quelques particuliers ou de quelques Compagnies, tel & tel corps se contestent l'un à l'autre la préseance; le Mortier & la Pairie se disputent le pas. Il me paroît que celuy des deux qui évite de se rencontrer aux Assemblées, est celuy qui cede, & qui sentant son foible juge luy-même en faveur de son concurrent.

¶ *Typhon* fournit un Grand de chiens & de chevaux, que ne luy fournit-il point! sa protection le rend audacieux, il est impunément dans sa Province tout ce qui luy plaît d'être, assassin, parjure; il brûle ses voisins, & il n'a pas besoin d'asyle. Il faut enfin que le Prince se mêle luy-même de sa punition.

¶ Ragoûts, liqueurs, entrées, entremets,

tous mots qui devoient être barbares & intelligibles en nôtre langue : & s'il est vray qu'ils ne devoient pas être d'usage en pleine paix, où ils ne servent qu'à entretenir le luxe & la gourmandise ; comment peuvent-ils être entendus dans le temps de la guerre & d'une misere publique, à la vûë de l'ennemi, à la veille d'un combat, pendant un siege : où est-il parlé de la table de *Scipion* ou de celle de *Marius* ? ay-je lû quelque part que *Miltiade*, qu'*Epaminondas*, qu'*Agefilas* ayent fait une chere délicate ? je voudrois qu'on ne fit mention de la délicatesse, de la propreté & de la sumptuosité des Generaux, qu'après n'avoir plus rien à dire sur leur sujet, & s'être épuisé sur les circonstances d'une bataille gagnée & d'une ville prise ; j'aimerois même qu'ils voulussent se priver de cet éloge.

¶ *Hermippe* est l'esclave de ce qu'il appelle ses petites commoditez, il leur sacrifie l'usage reçu, la coûtume, les modes, la bienfiance ; il les cherche en toutes choses, il quitte une moindre pour une plus grande, il ne neglige aucune de celles qui sont praticables, il s'en fait une étude, & il ne se passe aucun jour qu'il ne fasse en ce genre une découverte ; il laisse aux autres hommes le dîner & le souper, à peine en admet-il les termes, il mange quand il a faim, & les mets seulement où son appetit le porte ; il voit faire son lit, quelle

main assez adroite ou assez heureuse pourroit le faire dormir comme il veut dormir ? il fort rarement de chez soy, il aime la chambre, où il n'est ni oisif, ni laborieux, où il n'agit point, où il *tracasse*, & dans l'équipage d'un homme qui a pris medecine. On dépend servilement d'un ferrurier & d'un menuisier selon ses besoins ; pour luy s'il faut limer il a une lime, une scie s'il faut scier, & des tenailles s'il faut arracher ; imaginez, s'il est possible, quelques outils qu'il n'ait pas, & meilleurs, & plus commodes à son gré que ceux-mêmes dont les ouvriers se servent ; il en a de nouveaux & d'inconnus, qui n'ont point de nom, productions de son esprit, & dont il a presque oublié l'usage ; nul ne se peut comparer à luy pour faire en peu de temps & sans peine un travail fort inutile. Il faisoit dix pas pour aller de son lit dans sa garde-robe, il n'en fait plus que neuf par la maniere dont il a sçu tourner sa chambre, combien de pas épargnez dans le cours d'une vie ! ailleurs l'on tourne la clef, l'on pousse contre, ou l'on tire à soy, & une porte s'ouvre, quelle fatigue ! voila un mouvement de trop qu'il sçait s'épargner, & comment, c'est un mystere qu'il ne revele point ; il est à la verité un grand maître pour le ressort & pour la mécanique, pour celle du moins dont tout le monde se passe : Hermippe tire le jour de son appartement d'ailleurs que

de la fenêtre, il a trouvé le secret de monter & de descendre autrement que par l'escalier, & il cherche celuy d'entrer & de sortir plus commodément que par la porte.

¶ Il y a déjà long-temps que l'on improuve les Medecins, & que l'on s'en fert; le theatre & la satyre ne touchent point à leurs pensions : ils dotent leurs filles, placent leurs fils aux Parlemens & dans la Prelature, & les railleurs eux-mêmes fournissent l'argent. Ceux qui se portent bien deviennent malades, il leur faut des gens dont le métier soit de les assurer qu'ils ne mourront point : tant que les hommes pourront mourir, & qu'ils aimeront à vivre, le Medecin fera raillé & bien payé.

¶ Un bon Medecin est celuy qui a des remedes spécifiques, ou s'il en manque, qui permet à ceux qui les ont, de guérir son malade.

¶ La temerité des Charlatans, & leurs tristes succès qui en font les suites, font valoir la Medecine & les Medecins : si ceux-cy laissent mourir, les autres tuënt.

¶ *Carro Carri* débarque avec une recette qu'il appelle un prompt remede, & qui quelquefois est un poison lent : c'est un bien de famille, mais amélioré en ses mains, de spécifique qu'il étoit contre la colique, il guérit de la fièvre quarte, de la pleuresie, de l'hydropisie, de l'apoplexie, de l'épilepsie; forcez

un peu vôtre memoire, nommez une maladie, la premiere qui vous viendra en l'esprit, l'hemorragie, dites-vous? il la guérit : il ne refuse personne, il est vray, il ne rend pas la vie aux hommes, mais il les conduit necessairement jusqu'à la decrepitude, & ce n'est que par hazard que son pere & son ayeul, qui avoient ce secret, sont morts fort jeunes. Les Medecins reçoivent pour leurs visites ce qu'on leur donne, quelques-uns se contentent d'un remerciement; Carro Carri est si sûr de son remede, & de l'effet qui en doit suivre, qu'il n'hesite pas de s'en faire payer d'avance, & de recevoir avant que de donner; si le mal est incurable, tant mieux, il n'en est que plus digne de son application & de son remede; commencez par luy livrer quelques sacs de mille francs, passez-luy un contrat de constitution, donnez-luy une de vos terres, la plus petite, & ne soyez pas ensuite plus inquiet que luy de vôtre guérison. L'émulation de cet homme a peuplé le monde de noms en O & en I, noms venerables, qui imposent aux malades & aux maladies. Vos medecins, Fagon, & de toutes les facultez, avoüez-le, ne guerissent pas toujours ny surement; ceux au contraire qui ont herité de leurs peres la medecine pratique, & à qui l'experience est échüë par succession, promettent toujours & avec sermens qu'on guérira : qu'il est doux

aux hommes de tout espérer d'une maladie mortelle, & de se porter encore passablement bien à l'agonie! la mort surprend agreablement & sans s'être fait craindre, on la sent plutôt qu'on n'a songé à s'y préparer & à s'y refoudre : O FAGON ESCULAPE! faites regner sur toute la terre le Quinquina & l'Emetique, conduisez à sa perfection la science des simples, qui sont données aux hommes pour prolonger leur vie; observez dans les cures avec plus de précision & de sagesse que personne n'a encore fait le climat, les temps, les symptômes & les complexions; guérissez de la manière seule qu'il convient à chacun d'être guéri; chassez des corps où rien ne vous est caché de leur œconomie, les maladies les plus obscures & les plus inveterées; n'attendez pas sur celles de l'esprit, elles sont incurables, laissez à *Corinne*, à *Lesbie*, à *Canidie*, à *Trimalcion* & à *Carpus* la passion ou la fureur des Charlatans.

¶ L'on souffre dans la Republique les Chirromantiens & les Devins, ceux qui font l'horoscope & qui tirent la figure, ceux qui connoissent le passé par le mouvement du *Sas*, ceux qui font voir dans un miroir ou dans un vase d'eau la claire verité; & ces gens font en effet de quelque usage, ils prédissent aux hommes qu'ils feront fortune, aux filles qu'elles epouferont leurs amans, consolent

les enfans dont les peres ne meurent point, & charment l'inquietude des jeunes femmes qui ont de vieux maris : ils trompent enfin à tres-vil prix ceux qui cherchent à être trompez.

¶ Que penser de la magie & du sortilege ? La theorie en est obscure, les principes vagues, incertains, & qui approchent du visionnaire : mais il y a des faits embarrassans, affirmez par des hommes graves qui les ont vûs, ou qui les ont appris de personnes qui leur ressemblent ; les admettre tous, ou les nier tous paroît un égal inconvenient, & j'ose dire qu'en cela, comme dans toutes les choses extraordinaires & qui fortent des communes regles, il y a un parti à trouver entre les ames credules & les esprits forts.

¶ L'on ne peut gueres charger l'enfance de la connoissance de trop de langues, & il me semble que l'on devroit mettre toute son application à l'en instruire ; elles sont utiles à toutes les conditions des hommes, & elles leur ouvrent également l'entrée ou à une profonde, ou à une facile & agreable érudition. Si l'on remet cette étude si penible à un âge un peu plus avancé, & qu'on appelle la jeunesse, ou l'on n'a pas la force de l'embrasser par choix, ou l'on n'a pas celle d'y perseverer ; & si l'on y persevere, c'est consumer à la recherche des langues le même temps qui est consacré à l'usage que l'on en doit faire ; c'est borner à

la science des mots un âge qui veut déjà aller plus loin, & qui demande des choses ; c'est au moins avoir perdu les premières & les plus belles années de sa vie. Un si grand fond ne se peut bien faire, que lorsque tout s'imprime dans l'ame naturellement, & profondément ; que la memoire est neuve, prompte, & fidele ; que l'esprit & le cœur sont encore vuides de passions, de soins & de desirs, & que l'on est déterminé à de longs travaux par ceux de qui l'on dépend. Je suis persuadé que le petit nombre d'habiles, ou le grand nombre de gens superficiels vient de l'oubli de cette pratique.

¶ L'étude des textes ne peut jamais être assez recommandée ; c'est le chemin le plus court, le plus sûr & le plus agreable pour tout genre d'érudition : ayez les choses de la première main ; puisiez à la source ; maniez, remaniez le texte ; apprenez-le de memoire ; citez-le dans les occasions ; songez sur tout à en penetrer le sens dans toute son étendue & dans ses circonstances ; conciliez un auteur original, ajustez ses principes, tirez vous-même les conclusions ; les premiers Commentateurs se sont trouvez dans le cas où je desire que vous soyez ; n'empruntez leurs lumieres, & ne suivez leurs vûës, qu'où les vôtres seroient trop courtes ; leurs explications ne sont pas à vous, & peuvent aisément vous

échaper; vos observations au contraire naissent de vôtre esprit & y demeurent, vous les retrouvez plus ordinairement dans la conversation, dans la consultation & dans la dispute : ayez le plaisir de voir que vous n'êtes arrêté dans la lecture que par les difficultez qui sont invincibles, où les Commentateurs & les Scoliaſtes eux-mêmes demeurent court, ſi fertiles d'ailleurs, ſi abondans & ſi chargez d'une vaine & faſtueuſe érudition dans les endroits clairs, & qui ne font de peine ny à eux ny aux autres : achevez ainſi de vous convaincre par cette methode d'étudier, que c'eſt la paresſe des hommes qui a encouragé le pedantiſme à groſſir plutôt qu'à enrichir les bibliothèques, à faire perir le texte ſous le poids des Commentaires; & qu'elle a en cela agi contre ſoy-même & contre ſes plus chers intérêts, en multipliant les lectures, les recherches & le travail qu'elle cherchoit à éviter.

¶ Qui regle les hommes dans leur maniere de vivre & d'uſer des alimens, la ſanté & le regime? cela eſt douteux; une nation entiere mange les viandes après les fruits, une autre fait tout le contraire; quelques-uns commentent leurs repas par de certains fruits, & les finiffent par d'autres, eſt-ce raiſon, eſt-ce uſage? Eſt-ce par un ſoin de leur ſanté que les hommes ſ'habillent juſqu'au menton, portent des fraiſes & des collets, eux qui ont

eu si long-temps la poitrine découverte? Est-ce par bienfiance, sur tout dans un temps où ils avoient trouvé le secret de paroître nuds tout habillez? & d'ailleurs les femmes qui montrent leur gorge & leurs épaules, sont-elles d'une complexion moins délicate que les hommes, ou moins sujettes qu'eux aux bienfiances? quelle est la pudeur qui engage celles-cy à couvrir leurs jambes & presque leurs pieds, & qui leur permet d'avoir les bras nuds au dessus du coude? qui avoit mis autrefois dans l'esprit des hommes qu'on étoit à la guerre ou pour se défendre, ou pour attaquer, & qui leur avoit insinué l'usage des armes offensives & des défensives? qui les oblige aujourd'huy de renoncer à celles-cy, & pendant qu'ils se bottent pour aller au bal, de soutenir sans armes & en pourpoint des travailleurs, exposez à tout le feu d'une contrescarpe? Nos Peres, qui ne jugeoient pas une telle conduite utile au Prince & à la Patrie, étoient-ils sages ou insensés? & nous-mêmes quels Heros celebrons-nous dans nôtre Histoire? un Guesclin, un Clifson, un Foix, un Boucicaut, qui tous ont porté l'armet & endossé une cuirasse. Qui pourroit rendre raison de la fortune de certains mots, & de la proscription de quelques autres?

Ains a péri, la voyelle qui le commence & si propre pour l'élision, n'a pû le sauver, il a

cedé à un autre monosyllabe¹ & qui n'est au plus que son anagramme. *Certes* est beau dans sa vieillesse, & a encore de la force sur son declin ; la Poësie le reclame, & nôtre langue doit beaucoup aux Ecrivains qui le disent en prose, & qui se commettent pour luy dans leurs ouvrages. *Maint* est un mot qu'on ne devoit jamais abandonner, & par la facilité qu'il y avoit à le couler dans le style, & par son origine qui est Françoisë. *Moult*, quoyque Latin, étoit dans son temps d'un même mérite, & je ne vois pas par où *beaucoup* l'emporte sur luy. Quelle persecution le *Car* n'a-t-il pas effuyée ; & s'il n'eût trouvé de la protection parmi les gens polis, n'étoit-il pas banni honteusement d'une langue à qui il a rendu de si longs services, sans qu'on scût quel mot luy substituer ? *Cil* a été dans ses beaux jours le plus joli mot de la langue Françoisë, il est douloureux pour les Poëtes qu'il ait vieilli. *Douloureux* ne vient pas plus naturellement de *douleur* que de *chaleur* vient *chaleureux* ou *chaloureux*, celui-cy se passe, bien que ce fût une richesse pour la langue, & qu'il se dise fort juste où *chaud* ne s'employe qu'improprement. *Valeur* devoit aussi nous conserver *valeureux*. *Haine*, *haineux*. *Peine*, *peineux*. *Fruit*, *fructueux*.

1. Mais.

Pitié, piteux. Joye, jovial. Foy, feal. Cour, courtois. Giste, gisant. Haleine, halené. Vanterie, vantart. Mensonge, mensonger. Coutume, coutumier. Comme part maintient partial. Point, pointu & pointilleux. Ton, tonant. Son, sonore. Frein, effrené. Front, effronté. Ris, ridicule. Loy, loyal. Cœur, cordial. Bien, benin. Mal, malicieux. Heur se plaçoit où bonheur ne sçauroit entrer, il a fait heureux, qui est si François, & il a cessé de l'être; si quelques Poëtes s'en font servis, c'est moins par choix que par la contrainte de la mesure. Issuë prospere, & vient d'issir qui est aboli. Fin subsiste sans consequence pour finer qui vient de luy, pendant que cesse & cesser regnent également. Verd ne fait plus verdoyer, ny fête, fêtoyer; ny larme, larmoyer; ny deuil, se douloir, se condouloir; ny joye, s'éjoüir, bien qu'il fasse toujours se réjoüir, se conjoüir; ainsi qu'orgueil, s'enorgueillir. On a dit gent, le corps gent; ce mot si facile non seulement est tombé, l'on voit même qu'il a entraîné gentil dans sa chute. On dit diffamé, qui dérive de fame qui ne s'entend plus. On dit curieux dérivé de cure qui est hors d'usage. Il y avoit à gagner de dire si que pour de sorte que ou de maniere que, De moy au lieu de pour moy ou de quant à moy; de dire, je sçay que c'est qu'un mal, plutôt que je sçay ce que c'est

qu'un mal, soit par l'analogie Latine, soit par l'avantage qu'il y a souvent à avoir un mot de moins à placer dans l'oraison. L'usage a préféré *par consequent* à *par consequence*, & *en consequence* à *en consequent*, *façons de faire* à *manieres de faire*, & *manieres d'agir* à *façons d'agir*... Dans les verbes, *travailler* à *ouvrer*, *être accoûtumé* à *souloir*, *convenir* à *duire*, *faire du bruit* à *bruire*, *injurier* à *vilainer*, *picquer* à *poindre*, *faire ressouvenir* à *ramentevoir*... Et dans les noms *pensées* à *pensers*, un si beau mot, & dont le vers se trouvoit si bien, *grandes actions* à *proüesses*, *loüanges* à *loz*, *méchanceté* à *mauvaiستی*, *porte* à *huis*, *navire* à *nef*, *armée* à *ost*, *monastere* à *monstier*, *prairies* à *prés*... Tous mots qui pouvoient durer ensemble d'une égale beauté, & rendre une langue plus abondante. L'usage a par l'addition, la suppression, le changement ou le dérangement de quelques lettres fait *frelater* de *fralater*. *Prouver* de *preuver*. *Profit* de *proufit*. *Froment* de *froument*. *Profil* de *pourfil*. *Provision* de *pourveoir*. *Promener* de *pourmener*, & *promenade* de *pourmenade*. Le même usage fait selon l'occasion d'*habile*, d'*utile*, de *facile*, de *docile*, de *mobile* & de *fertile*, sans y rien changer, des genres differens; au contraire de *vil*, *vile*; *subtil*, *subtile*, selon leur terminaison masculins ou feminins. Il a

alteré les terminaisons anciennes. De *scel* il a fait *sceau*, de *mantel*, *manteau*; de *capel*, *chapeau*; de *coutel*, *couteau*; de *hamel*, *hameau*; de *damoisel*, *damoiseau*; de *jouvan- cel*, *jouvanceau*; & cela sans que l'on voye gueres ce que la langue Françoisse gagne à ces differences & à ces changemens. Est-ce donc faire pour le progrès d'une langue que de déferer à l'usage? seroit-il mieux de secoüer le joug de son empire si despotique? faudroit-il dans une langue vivante écouter la seule raison qui prévient les équivoques, suit la racine des mots, & le rapport qu'ils ont avec les langues originaires dont ils sont sortis, si la raison d'ailleurs veut qu'on suive l'usage?

Si nos Ancêtres ont mieux écrit que nous, ou si nous l'emportons sur eux par le choix des mots, par le tour & l'expression, par la clarté & la briéveté du discours, c'est une question souvent agitée, toujours indecise : on ne la terminera point, en comparant, comme l'on fait quelquefois, un froid Ecrivain de l'autre siècle, aux plus celebres de celui-cy, ou les vers de Laurent payé pour ne plus écrire, à ceux de MAROT & de DESPORTES. Il faudroit pour prononcer juste sur cette matiere opposer siècle à siècle & excellent ouvrage à excellent ouvrage, par exemple les meilleurs rondeaux de BENSERADE ou

de VOITURE à ces deux-cy qu'une tradition nous a confervéz, fans nous en marquer le temps ny l'Auteur.

*Bien à propos s'en vint Ogier en France
Pour le país de mescreans monder :
Ja n'est besoin de conter sa vaillance ,
Puisqu'ennemis n'osoient le regarder.*

*Or quand il eut tout mis en assurance ,
De voyager il voulut s'enharder ,
En Paradis trouva l'eau de jouvance ,
Dont il se sçeut de vieillesse engarder
Bien à propos.*

*Puis par cette eau son corps tout decrepite
Transmué fut par maniere subite
En jeune gars, frais, gracieux & droit.*

*Grand dommage est que cecy soit sornettes :
Fillès connoy qui ne sont pas jeunettes ,
A qui cette eau de jouvance viendrait
Bien à propos.*

—

*De cettuy preux maints grands clercs ont écrit
Qu'oncques dangier n'étonna son courage ;
Abusé fut par le malin esprit
Qu'il épousa sous féminin visage.*

*Si piteux cas à la fin découvrit
Sans un seul brin de peur ny de dommage ,
Dont grand renom par tout le monde acquit ,
Si qu'on tenoit tres-honneste langage
De cettuy preux.*

*Bien-tost après fille de Roy s'éprit
De son amour, qui volentiers s'offrit
Au bon Richard en second mariage.*

*Donc s'il vaut mieux de diable ou femme avoir,
Et qui des deux brüit plus en ménage,
Ceulx qui voudront, si le pourront sçavoir
De cettuy preux.*





DE LA CHAIRE.



LE discours Chrétien est devenu un spectacle; cette triste Evangelique qui en est l'ame ne s'y remarque plus; elle est suppléée par les avantages de la mine, par les inflexions de la voix, par la regularité du geste, par le choix des mots, & par les longues énumérations : on n'écoute plus serieusement la parole sainte; c'est une sorte d'amusement entre mille autres, c'est un jeu où il y a de l'émulation & des parieurs.

¶ L'Eloquence profane est transposée, pour ainsi dire, du Bateau, où LE MAÎTRE, PUCELLE, & FOURCROY l'ont fait regner, & où elle n'est plus d'usage, à la Chaire où elle ne doit pas être.

L'on fait assaut d'éloquence jusqu'au pied de l'Autel, & en la présence des Mysteres : celui qui écoute s'établit Juge de celui qui prêche, pour condamner ou pour applaudir; & n'est pas plus converti par le discours qu'il

favorise, que par celuy auquel il est contraire. L'Orateur plaît aux uns, déplaît aux autres, & convient avec tous en une chose; que comme il ne cherche point à les rendre meilleurs, ils ne pensent pas aussi à le devenir.

Un apprentif est docile, il écoute son maître, il profite de ses leçons, & il devient maître : l'homme indocile critique le discours du Predicateur, comme le livre du Philosophe, & il ne devient ny Chrétien, ny raisonnable.

¶ Jusqu'à ce qu'il revienne un homme, qui avec un style nourri des saintes Ecritures, explique au peuple la parole divine uniment & familièrement, les Orateurs & les Declamateurs seront suivis.

¶ Les citations profanes, les froides allusions, le mauvais pathétique, les antitheses, les figures outrées ont fini; les portraits finiront, & feront place à une simple explication de l'Evangile, jointe aux mouvemens qui inspirent la conversion.

¶ Cet homme que je souhaittois impatiemment, & que je ne daignois pas esperer de nôtre siècle, est enfin venu; les Courtisans à force de goût & de connoître les bienséances luy ont applaudi, ils ont, chose incroyable! abandonné la Chapelle du Roy, pour venir entendre avec le peuple la parole de Dieu

annoncée par cet homme Apostolique¹ : la ville n'a pas été de l'avis de la Cour; où il a prêché les Paroissiens ont deserté, jusqu'aux Marguilliers ont disparu, les Pasteurs ont tenu ferme, mais les ouailles se sont dispersées, & les Orateurs voisins en ont grossi leur auditoire. Je devois le prévoir, & ne pas dire qu'un tel homme n'avoit qu'à se montrer pour être suivi, & qu'à parler pour être écouté : ne sçavois-je pas quelle est dans les hommes & en toutes choses la force indomptable de l'habitude : depuis trente années on prête l'oreille aux Rheteurs, aux Declamateurs, aux *Enumerateurs*, on court ceux qui peignent en grand, ou en mignature; il n'y a pas long-temps qu'ils avoient des chûtes ou des transitions ingenieuses, quelquefois même si vives & si aiguës qu'elles pouvoient passer pour epigrammes; ils les ont adoucies, je l'avouë, & ce ne sont plus que des madrigaux : ils ont toujors d'une necessité indispensable & geometrique trois sujets admirables de vos attentions; ils prouveront une telle chose dans la premiere partie de leur discours, cette autre dans la seconde partie, & cette autre encore dans la troisiéme; ainsi vous ferez convaincu d'abord d'une certaine verité & c'est leur premier point, d'une autre verité

1. Le P. Seraph. Cap.

& c'est leur second point, & puis d'une troisième vérité & c'est leur troisième point; de sorte que la première reflexion vous instruira d'un principe des plus fondamentaux de votre Religion, la seconde d'un autre principe qui ne l'est pas moins, & la dernière reflexion d'un troisième & dernier principe le plus important de tous, qui est remis pourtant faute de loisir à une autre fois : enfin pour reprendre & abréger cette division, & former un plan... encore, dites-vous, & quelles préparations pour un discours de trois quarts d'heure qui leur reste à faire! plus ils cherchent à le digérer & à l'éclaircir, plus ils s'embroüillent : je vous crois sans peine, & c'est l'effet le plus naturel de tout cet amas d'idées qui reviennent à la même, dont ils chargent sans pitié la mémoire de leurs auditeurs; il semble à les voir s'opiniâtrer à cet usage, que la grâce de la conversion soit attachée à ces énormes partitions : comment néanmoins seroit-on converti par de tels Apôtres, si l'on ne peut qu'à peine les entendre articuler, les suivre & ne les pas perdre de vue? Je leur demanderois volontiers qu'au milieu de leur course impetueuse ils voulussent plusieurs fois reprendre haleine, souffler un peu, & laisser souffler leurs auditeurs. Vains discours, paroles perduës! le temps des Homelies n'est plus, les Basiles, les Chrysoftomes ne le ra-

meneroient pas; on passeroit en d'autres Dioceses pour être hors de la portée de leur voix, & de leurs familières instructions; le commun des hommes aime les phrases & les périodes, admire ce qu'il n'entend pas, se suppose instruit, content de décider entre un premier & un second point, ou entre le dernier sermon & le penultième.

¶ Il y a moins d'un siècle qu'un livre François étoit un certain nombre de pages Latines, où l'on découvroit quelques lignes ou quelques mots en nôtre langue. Les passages, les traits & les citations n'en étoient pas demeuré là. Ovide & Catulle achevoient de décider des mariages & des testamens, & venoient avec les Pandectes au secours de la veuve & des pupilles : le sacré & le profane ne se quittoient point, ils s'étoient glissés ensemble jusques dans la chaire; S. Cyrille, Horace, S. Cyprien, Lucrece parloient alternativement, les Poëtes étoient de l'avis de S. Augustin & de tous les Peres, on parloit Latin & long-temps devant des femmes & des Marguilliers, on a parlé Grec : il falloit sçavoir prodigieusement pour prêcher si mal. Autre temps, autre usage; le texte est encore Latin, tout le discours est François & d'un beau François, l'Évangile même n'est pas cité : il faut sçavoir aujourd'huy tres-peu de chose pour bien prêcher.

¶ L'on a enfin banni la Scolaſtique de toutes les Chaires des grandes Villes, & on l'a releguée dans les Bourgs & dans les Villages pour l'inſtruction & pour le ſalut du Laboureur ou du Vigneron.

¶ C'eſt avoir de l'eſprit que de plaire au peuple dans un Sermon par un ſtyle fleuri, une morale enjouée, des figures réitérées, des traits brillans & de vives descriptions; mais ce n'eſt point en avoir aſſez. Un meilleur eſprit neglige ces ornemens étrangers, indignes de ſervir à l'Evangile; il prêche ſimplement, fortement, chrétiennement.

¶ L'Orateur fait de ſi belles images de certains deſordres, y fait entrer des circonſtances ſi delicates, met tant d'eſprit, de tour & de raffinement dans celui qui péche, que ſi je n'ay pas de pente à vouloir reſſembler à ſes portraits, j'ay beſoin du moins que quelque Apôtre avec un ſtyle plus Chrétien, me dégoûte des vices dont l'on m'avoit fait une peinture ſi agreable.

¶ Un beau Sermon eſt un diſcours oratoire qui eſt dans toutes ſes regles, purgé de tous ſes défauts, conforme aux préceptes de l'Eloquence humaine, & paré de tous les ornemens de la Rhétorique; ceux qui entendent finement, n'en perdent pas le moindre trait, ny une ſeule penſée; ils ſuivent ſans peine l'Orateur dans toutes les énumérations où il

se promene, comme dans toutes les élévations où il se jette : ce n'est une énigme que pour le peuple.

¶ Le solide & l'admirable discours que celui qu'on vient d'entendre ! les points de religion les plus essentiels, comme les plus pressans motifs de conversion y ont été traités ; quel grand effet n'a-t-il pas dû faire sur l'esprit & dans l'ame de tous les Auditeurs ! les voilà rendus, ils en sont émûs, & touchés au point de refondre dans leur cœur sur ce Sermon de *Theodore*, qu'il est encore plus beau que le dernier qu'il a prêché.

¶ La morale douce & relâchée tombe avec celui qui la prêche ; elle n'a rien qui réveille & qui picque la curiosité d'un homme du monde , qui craint moins qu'on ne pense une doctrine severe, & qui l'aime même dans celui qui fait son devoir en l'annonçant : il semble donc qu'il y ait dans l'Eglise comme deux états qui doivent la partager ; celui de dire la verité dans toute son étendue, sans égards, sans déguisement ; celui de l'écouter avidement, avec goût, avec admiration, avec éloges, & de n'en faire cependant ny pis ny mieux.

¶ L'on peut faire ce reproche à l'heroïque vertu des grands hommes, qu'elle a corrompu l'éloquence, ou du moins amolli le style de la plupart des Predicateurs ; au lieu de s'unir

seulement avec les peuples pour benir le Ciel de si rares presens qui en sont venus, ils ont entré en société avec les Auteurs & les Poëtes, & devenus comme eux Panegyristes, ils ont encheri sur les Epîtres Dedicatoires, sur les Stances & sur les Prologues; ils ont changé la parole sainte en un tissu de loüanges, justes à la verité, mais mal placées, interessées, que personne n'exige d'eux, & qui ne conviennent point à leur caractère; on est heureux, si à l'occasion du Heros qu'ils celebrent jusques dans le Sanctuaire, ils disent un mot de Dieu & du mystere qu'ils devoient prêcher: il s'en est trouvé quelques-uns qui ayant assujetti le saint Evangile qui doit être commun à tous, à la presence d'un seul Auditeur, se sont vûs déconcertez par des hazards qui le retenoient ailleurs; n'ont pû prononcer devant des Chrétiens, un discours Chrétien qui n'étoit pas fait pour eux; & ont été suppléés par d'autres Orateurs, qui n'ont eu le temps que de louer Dieu dans un Sermon précipité.

¶ *Theodule* a moins réüssi que quelques-uns de ses Auditeurs ne l'apprehendoient, ils sont contens de luy & de son discours; il a mieux fait à leur gré, que de charmer l'esprit & les oreilles, qui est de flater leur jalousie.

¶ Le métier de la parole ressemble en une chose à celui de la guerre, il y a plus de

risque qu'ailleurs, mais la fortune y est plus rapide.

¶ Si vous êtes d'une certaine qualité, & que vous ne vous sentiez point d'autre talent que celui de faire de froids discours, prêchez, faites de froids discours : il n'y a rien de pire pour la fortune, que d'être entièrement ignoré. *Theodat* a été payé de ses mauvaises phrases & de son ennuyeuse monotonie.

¶ L'on a eu de grands Evêchez par un mérite de chaire, qui presentement ne vaudroit pas à son homme une simple Prebende.

¶ Le nom de ce Panegyriste semble gemir sous le poids des titres dont il est accablé, leur grand nombre remplit de vastes affiches qui sont distribuées dans les maisons, ou que l'on lit par les ruës en caracteres monstrueux, & qu'on ne peut non plus ignorer que la place publique; quand sur une si belle montre, l'on a seulement essayé du personnage, & qu'on l'a un peu écouté, l'on reconnoît qu'il manque au dénombrement de ses qualitez, celle de mauvais Predicateur.

¶ L'oïfiveté des femmes & l'habitude qu'ont les hommes de les courir par tout où elles s'assemblent, donnent du nom à de froids Orateurs, & soutiennent quelque temps ceux qui ont décliné.

¶ Devroit-il suffire d'avoir été grand & puissant dans le monde, pour être loüable ou

non, & devant le saint Autel, & dans la chaire de la vérité loué & célébré à ses funeraillès? n'y a-t-il point d'autre grandeur que celle qui vient de l'autorité & de la naissance? pourquoy n'est-il pas établi de faire publiquement le panegyrique d'un homme qui a excellé pendant sa vie dans la bonté, dans l'équité, dans la douceur, dans la fidélité, dans la piété? ce qu'on appelle une oraison funebre n'est aujourd'huy bien reçüe du plus grand nombre des auditeurs, qu'à mesure qu'elle s'éloigne davantage du discours chrétien; ou, si vous l'aimez mieux ainsi, qu'elle approche de plus près d'un éloge profane.

¶ L'Orateur cherche par ses discours un Evêché; l'Apôtre fait des conversions, il mérite de trouver ce que l'autre cherche.

¶ L'on voit des Clercs revenir de quelques Provinces où ils n'ont pas fait un long séjour; vains des conversions qu'ils ont trouvées toutes faites, comme de celles qu'ils n'ont pû faire, se comparer déjà aux VINCENS & aux XAVIERS, & se croire des hommes Apostoliques: de si grands travaux & de si heureuses missions ne seroient pas à leur gré payées d'une Abbaye.

¶ Tel tout d'un coup & sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plume, dit en soy-même, je vais faire un livre, sans autre talent pour écrire, que le besoin qu'il a

de cinquante pistoles; je luy crie inutilement; prenez une scie, *Dioscore*, sciez, ou bien tournez, ou faites une jante de rouë, vous aurez vôtre salaire; il n'a point fait l'apprentissage de tous ces métiers: copiez donc, transcrivez, soyez au plus Correcteur d'Imprimerie, n'écrivez point; il veut écrire & faire imprimer; & parce qu'on n'envoie pas à l'Imprimeur un cahier blanc, il le barboüille de ce qui luy plaît, il écriroit volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a sept jours dans la semaine, ou que le temps est à la pluye; & comme ce discours n'est ny contre la Religion ny contre l'Etat, & qu'il ne fera point d'autre desordre dans le public que de luy gâter le goût & l'accoutumer aux choses fades & insipides, il passe à l'examen, il est imprimé, & à la honte du siècle comme pour l'humiliation des bons Auteurs, réimprimé. De même un homme dit en son cœur, je prêcheray, & il prêche; le voilà en chaire sans autre talent ny vocation que le besoin d'un Benefice.

¶ Un Clerc mondain ou irreligieux, s'il monte en chaire, est declamateur.

Il y a au contraire des hommes saints, & dont le seul caractère est efficace pour la persuasion: ils paroissent, & tout un peuple qui doit les écouter est déjà émû & comme persuadé par leur présence: le discours qu'ils vont prononcer, fera le reste.

¶ L'. de MEAUX & le P. BOURDALOÛE me rappellent DEMOSTHENE & CICERON. Tous deux maîtres dans l'Eloquence de la chaire, ont eu le destin des grands modeles : l'un a fait de mauvais censeurs, l'autre de mauvais copistes.

¶ L'Eloquence de la chaire, en ce qui y entre d'humain & du talent de l'Orateur, est cachée, connuë de peu de personnes & d'une difficile execution; quel art en ce genre pour plaire en persuadant! il faut marcher par des chemins battus, dire ce qui a été dit, & ce que l'on prévoit que vous allez dire; les matieres sont grandes, mais usées & triviales; les principes sûrs; mais dont les Auditeurs penetrent les conclusions d'une seule vuë; il y entre des sujets qui sont sublimes, mais qui peut traiter le sublime? Il y a des mysteres que l'on doit expliquer, & qui s'expliquent mieux par une leçon de l'Ecole que par un discours oratoire: la Morale même de la chaire, qui comprend une matiere aussi vaste & aussi diversifiée, que le sont les mœurs des hommes, roule sur les mêmes pivots, retrace les mêmes images, & se prescrit des bornes bien plus étroites que la satyre; après l'invective commune contre les honneurs, les richesses & le plaisir, il ne reste plus à l'Orateur qu'à courir à la fin de son discours & à congédier l'assemblée: si quelquefois on pleure, si on est émû, après avoir

fait attention au genie & au caractère de ceux qui font pleurer, peut-être conviendrait-on que c'est la matiere qui se prêche elle-même, & nôtre interêt le plus capital qui se fait sentir; que c'est moins une veritable éloquence, que la ferme poitrine du Missionnaire, qui nous ébranle & qui cause en nous ces mouvemens. Enfin le Predicateur n'est point soutenu comme l'Avocat par des faits toujours nouveaux, par de differens événemens, par des aventures inouïes; il ne s'exerce point sur les questions douteuses, il ne fait point valoir les violentes conjectures & les presomptions, toutes choses neanmoins qui élevent le genie, luy donnent de la force & de l'étenduë, & qui contraignent bien moins l'éloquence qu'elles ne la fixent & ne la dirigent : il doit au contraire tirer son discours d'une source commune, & où tout le monde puise; & s'il s'écarte de ces lieux communs, il n'est plus populaire, il est abstrait ou declamateur, il ne prêche plus l'Evangile; il n'a besoin que d'une noble simplicité, mais il faut l'atteindre; talent rare, & qui passe les forces du commun des hommes : ce qu'ils ont de genie, d'imagination, d'érudition & de memoire, ne leur sert souvent qu'à s'en éloigner.

La fonction de l'Avocat est penible, laborieuse, & suppose dans celui qui l'exerce, un riche fond & de grandes ressources; il n'est

pas seulement chargé comme le Predicateur d'un certain nombre d'oraisons composées avec loisir, recitées de memoire, avec autorité, sans contradicteurs, & qui avec de mediocres changemens luy font honneur plus d'une fois; il prononce de graves plaidoyez devant des Juges qui peuvent luy imposer silence, & contre des adverfaires qui l'interrompent; il doit être prêt sur la replique, il parle en un même jour, dans divers Tribunaux, de differentes affaires; sa maison n'est pas pour luy un lieu de repos & de retraite, ny un asyle contre les plaideurs; elle est ouverte à tous ceux qui viennent l'accabler de leurs questions & de leurs doutes; il ne se met pas au lit, on ne l'effuye point, on ne luy prépare point des rafraîchissemens, il ne se fait point dans sa chambre un concours de monde de tous les états & de tous les sexes, pour le feliciter sur l'agrément & sur la politesse de son langage, luy remettre l'esprit sur un endroit où il a couru risque de demeurer court, ou sur un scrupule qu'il a sur le chevet d'avoir plaidé moins vivement qu'à l'ordinaire : il se delasse d'un long discours par de plus longs écrits, il ne fait que changer de travaux & de fatigues : j'ose dire qu'il est dans son genre, ce qu'étoient dans le leur les premiers hommes Apostoliques.

Quand on a ainsi distingué l'éloquence du

Bureau de la fonction de l'Avocat, & l'éloquence de la Chaire du ministère du Prédicateur, on croit voir qu'il est plus aisé de prêcher que de plaider, & plus difficile de bien prêcher que de bien plaider.

¶ Quel avantage n'a pas un discours prononcé sur un ouvrage qui est écrit! Les hommes sont les duppes de l'action & de la parole, comme de tout l'appareil de l'Auditoire : pour peu de prévention qu'ils ayent en faveur de celui qui parle, ils l'admirent, & cherchent ensuite à le comprendre; avant qu'il ait commencé ils s'écrient qu'il va bien faire, ils s'endorment bien-tôt, & le discours fini ils se reveillent pour dire qu'il a bien fait. On se passionne moins pour un Auteur : son ouvrage est lû dans le loisir de la campagne, ou dans le silence du cabinet, il n'y a point de rendez-vous publics pour luy applaudir, encore moins de cabale pour luy sacrifier tous ses rivaux, & pour l'élever à la Prelature; on lit son livre quelque excellent qu'il soit, dans l'esprit de le trouver mediocre; on le feüillette, on le discute, on le confronte, ce ne sont pas des sons qui se perdent en l'air, & qui s'oublent, ce qui est imprimé demeure imprimé; on l'attend quelquefois plusieurs jours avant l'impression pour le décrier, & le plaisir le plus délicat que l'on en tire vient de la critique qu'on en fait; on est picqué d'y trouver à cha-

que page des traits qui doivent plaire, on va même souvent jusqu'à apprehender d'en être diverti, & on ne quitte ce livre que parce qu'il est bon. Tout le monde ne se donne pas pour Orateur, les phrases, les figures, le don de la memoire, la robe ou l'engagement de celuy qui prêche ne sont pas des choses qu'on ose ou qu'on veuille toujours s'approprier : chacun au contraire croit penser bien & écrire encore mieux ce qu'il a pensé; il en est moins favorable à celuy qui pense & qui écrit aussi-bien que luy; en un mot le *Sermoneur* est plutôt Evêque que le plus solide Ecrivain n'est revêtu d'un Prieuré simple, & dans la distribution des graces, de nouvelles sont accordées à celuy-là, pendant que l'Auteur grave se tient heureux d'avoir ses restes.

¶ S'il arrive que les méchans vous haïssent & vous persecutent, les gens de bien vous conseillent de vous humilier devant Dieu, pour vous mettre en garde contre la vanité qui pourroit vous venir de déplaire à des gens de ce caractère; de même si certains hommes sujets à se récrier sur le mediocre desapprouvent un ouvrage que vous aurez écrit, ou un discours que vous venez de prononcer en public, soit au Barreau, soit dans la Chaire, ou ailleurs, humiliez-vous, on ne peut gueres être exposé à une tentation d'orgueil plus délicate & plus prochaine.

¶ Il me semble qu'un Predicateur devoit faire choix dans chaque discours d'une verité unique, mais capitale, terrible ou instructive, la manier à fond & l'épuiser; abandonner toutes ces divisions si recherchées, si retournées, si remaniées, & si differentiées; ne point supposer ce qui est faux, je veux dire que le grand ou le beau monde sçait sa Religion & ses devoirs, & ne pas apprehender de faire ou à ces bonnes têtes ou à ces esprits si raffinez des catechismes; ce temps si long que l'on use à composer un long ouvrage, l'employer à se rendre si maître de sa matiere, que le tour & les expressions naissent dans l'action, & coulent de source; se livrer après une certaine préparation à son genie & au mouvement qu'un grand sujet peut inspirer : qu'il pourroit enfin s'épargner ces prodigieux efforts de memoire qui ressemblent mieux à une gageure qu'à une affaire serieuse, qui corrompent le geste & défigurent le visage; jeter au contraire par un bel entousiasme la persuasion dans les esprits & l'allarme dans le cœur; & toucher ses Auditeurs d'une toute autre crainte que de celle de le voir demeurer court.

¶ Que celui qui n'est pas encore assez parfait pour s'oublier soy-même dans le ministere de la parole sainte, ne se décourage point par les regles austeres qu'on luy prescrit, comme si elles luy ôtoient les moyens de faire montre

de son esprit, & de monter aux dignitez où il aspire : quel plus beau talent que celui de prêcher apostoliquement, & quel autre mérite mieux un Evêché? FENELON en étoit-il indigne? auroit-il pu échapper au choix du Prince, que par un autre choix?





DES ESPRITS FORTS.



Les Esprits forts sçavent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie! quelle plus grande foiblesse que d'être incertain quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connoissances, & quelle en doit être la fin? Quel découragement plus grand que de douter si son ame n'est point matiere comme la pierre & le reptile, & si elle n'est point corruptible comme ces viles creatures? N'y a-t-il pas plus de force & de grandeur à recevoir dans nôtre esprit l'idée d'un être superieur à tous les Etres, qui les a tous faits, & à qui tous se doivent rapporter; d'un être souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé & qui ne peut finir, dont nôtre ame est l'image, & si j'ose dire, une portion comme esprit, & comme immortelle?

¶ Le docile & le foible sont susceptibles d'impressions, l'un en reçoit de bonnes, l'autre de mauvaises, c'est-à-dire que le premier

est persuadé & fidele, & que le second est entêté & corrompu; ainsi l'esprit docile admet la vraie religion, & l'esprit foible, ou n'en admet aucune ou en admet une fausse: or l'esprit fort ou n'a point de religion ou se fait une religion, donc l'esprit fort, c'est l'esprit foible.

¶ J'appelle mondains, terrestres ou grossiers, ceux dont l'esprit & le cœur sont attachés à une petite portion de ce monde qu'ils habitent, qui est la terre; qui n'estiment rien, qui n'aiment rien au-delà, gens aussi limitez que ce qu'ils appellent leurs possessions ou leur domaine que l'on mesure, dont on compte les arpens, & dont on montre les bornes. Je ne m'étonne pas que des hommes qui s'appuyent sur un atome, chancellent dans les moindres efforts qu'ils font pour sonder la vérité; si avec des vûës si courtes ils ne percent point à travers le Ciel & les Astres jusques à Dieu-même; si ne s'appercevant point ou de l'excellence de ce qui est esprit, ou de la dignité de l'ame ils ressentent encore moins combien elle est difficile à assouvir, combien la terre entiere est au dessous d'elle, de quelle nécessité luy devient un être souverainement parfait qui est DIEU, & quel besoin indispensable elle a d'une religion qui le luy indique, & qui luy en est une caution sûre. Je comprends au contraire fort aisément qu'il est

naturel à de tels esprits de tomber dans l'incrédulité ou l'indifférence; & de faire servir Dieu & la religion à la politique; c'est-à-dire, à l'ordre & à la décoration de ce monde, la seule chose selon eux qui mérite qu'on y pense.

¶ Quelques-uns achevent de se corrompre par de longs voyages, & perdent le peu de religion qui leur restoit; ils voyent de jour à autre un nouveau culte, diverses mœurs, diverses ceremonies : ils ressemblent à ceux qui entrent dans les magasins indéterminés sur le choix des étoffes qu'ils veulent acheter, le grand nombre de celles qu'on leur montre les rend plus indifférens, elles ont chacune leur agrément & leur bienséance; ils ne se fixent point, ils sortent sans emplette.

¶ Il y a des hommes qui attendent à être devots & religieux, que tout le monde se déclare impie & libertin; ce sera alors le parti du vulgaire, ils sçauront s'en dégager; la singularité leur plaît dans une matière si sérieuse & si profonde, ils ne suivent la mode & le train commun que dans les choses de rien & de nulle suite : qui sçait même s'ils n'ont pas déjà mis une sorte de bravoure & d'intrepidité à courir tout le risque de l'avenir? il ne faut pas d'ailleurs que dans une certaine condition, avec une certaine étendue d'esprit, & de certaines

vûës, l'on songe à croire comme les sçavans & le peuple.

¶ L'on doute de Dieu dans une pleine fanté, comme l'on doute que ce soit pecher que d'avoir un commerce avec une personne libre¹ : quand l'on devient malade, & que l'hydropisie est formée, l'on quitte sa concubine, & l'on croit en Dieu.

¶ Il faudroit s'éprouver & s'examiner tres-serieusement, avant que de se declarer esprit fort ou libertin, afin au moins & selon ses principes de finir comme l'on a vécu ; ou si l'on ne se sent pas la force d'aller si loin, se refoudre de vivre comme l'on veut mourir.

¶ Toute plaifanterie dans un homme mourant est hors de sa place ; si elle roule sur de certains chapitres, elle est funeste. C'est une extrême misere que de donner à ses dépens à ceux que l'on laisse, le plaisir d'un bon mot.

Dans quelque prévention où l'on puisse être sur ce qui doit suivre la mort, c'est une chose bien serieuse que de mourir : ce n'est point alors le badinage qui sied bien, mais la constance.

¶ Il y a eu de tout temps de ces gens d'un bel esprit, & d'une agreable litterature ; esclaves des Grands dont ils ont épousé le libertinage & porté le joug toute leur vie contre

1. Une Fille.

leurs propres lumieres, & contre leur conscience. Ces hommes n'ont jamais vécu que pour d'autres hommes, & ils semblent les avoir regardez comme leur derniere fin : Ils ont eu honte de se sauver à leurs yeux, de paroître tels qu'ils étoient peut-être dans le cœur, & ils se font perdus par déference ou par foiblesse. Y a-t-il donc sur la terre des Grands assez grands, & des Puissans assez puissans pour mériter de nous que nous croyions, & que nous vivions à leur gré, selon leur goût & leurs caprices; & que nous pouffions la complaisance plus loin, en mourant, non de la maniere qui est la plus sûre pour nous, mais de celle qui leur plaît davantage?

¶ J'exigerois de ceux qui vont contre le train commun & les grandes regles, qu'ils sçûssent plus que les autres, qu'ils eussent des raisons claires, & de ces argumens qui emportent conviction.

¶ Je voudrois voir un homme sobre, moderé, chaste, équitable prononcer qu'il n'y a point de Dieu; il parleroit du moins sans interêt : mais cet homme ne se trouve point.

¶ J'aurois une extrême curiosité de voir celui qui feroit persuadé que Dieu n'est point; il me diroit du moins la raison invincible qui a sçû le convaincre.

¶ L'impossibilité où je suis de prouver que Dieu n'est pas, me decouvre son existence.

¶ Dieu condamne & punit ceux qui l'offensent, seul Juge en sa propre cause, ce qui repugne s'il n'est luy-même la Justice & la Verité, c'est à dire s'il n'est Dieu.

¶ Je sens qu'il y a un Dieu, & je ne sens pas qu'il n'y en ait point, cela me suffit, tout le raisonnement du monde m'est inutile; je conclus que Dieu existe : cette conclusion est dans ma nature; j'en ay reçu les principes trop aisément dans mon enfance, & je les ay conservez depuis trop naturellement dans un âge plus avancé, pour les soupçonner de fausseté : mais il y a des esprits qui se défont de ces principes; c'est une grande question s'il s'en trouve de tels; & quand il seroit ainsi, cela prouve seulement, qu'il y a des monstres.

¶ L'athéisme n'est point : les Grands qui en font le plus soupçonner, sont trop paresseux pour décider en leur esprit que Dieu n'est pas; leur indolence va jusqu'à les rendre froids & indifferens sur cet article si capital, comme sur la nature de leur ame, & sur les conséquences d'une vraie Religion : ils ne nient ces choses, ni ne les accordent; ils n'y pensent point.

¶ Nous n'avons pas trop de toute nôtre fanté, de toutes nos forces & de tout nôtre esprit pour penser aux hommes ou au plus petit intérêt : il semble au contraire que la bienfiance & la coûtume exigent de nous, que

nous ne pensions à nous que dans un état où il ne reste en nous qu'autant de raison qu'il faut pour ne pas dire qu'il n'y en a plus.

¶ Un Grand croit s'évanoüir, & il meurt; un autre Grand perit insensiblement, & perd chaque jour quelque chose de soy-même avant qu'il soit éteint : formidables leçons, mais inutiles! des circonstances si marquées & si sensiblement opposées ne se relevent point, & ne touchent personne; les hommes n'y ont pas plus d'attention qu'à une fleur qui se fane, ou à une feuille qui tombe; ils envient les places qui demeurent vacantes, ou ils s'informent si elles sont remplies, & par qui.

¶ Les hommes sont-ils assez bons, assez fideles, assez équitables, pour mériter toute nôtre confiance, & ne nous pas faire desirer du moins que Dieu existât, à qui nous pourrions appeller de leurs jugemens, & avoir recours quand nous en sommes persecutez ou trahis?

¶ Si c'est le grand & le sublime de la Religion qui ébloüit, ou qui confond les esprits forts, ils ne sont plus des esprits forts, mais de foibles genies & de petits esprits; & si c'est au contraire ce qu'il y a d'humble & de simple qui les rebutte, ils sont à la verité des esprits forts, & plus forts que tant de grands Hommes si éclairez, si élevez, & neanmoins

si fideles, que les LEONS, les BASILES, les JERÔMES, les AUGUSTINS.

¶ Un Pere de l'Eglise, un Docteur de l'Eglise, quels noms! quelle tristesse dans leurs écrits! quelle secheresse, quelle froide devotion, & peut-être, quelle scholastique! disent ceux qui ne les ont jamais lûs : mais plutôt quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait une idée des Peres si éloignée de la verité! s'ils voyoient dans leurs ouvrages plus de tour & de délicatesse, plus de politesse & d'esprit, plus de richesse d'expression & plus de force de raisonnement, des traits plus vifs & des graces plus naturelles, que l'on n'en remarque dans la plupart des livres de ce temps, qui sont lûs avec goût, qui donnent du nom & de la vanité à leurs Auteurs. Quel plaisir d'aimer la Religion, & de la voir crüe, soutenüe, expliquée par de si beaux genies & par de si solides esprits! sur tout, lorsque l'on vient à connoître, que pour l'étenduë de connoissance, pour la profondeur & la penetration, pour les principes de la pure Philosophie, pour leur application & leur développement, pour la justesse des conclusions, pour la dignité du discours, pour la beauté de la morale & des sentimens, il n'y a rien, par exemple, que l'on puisse comparer à S. AUGUSTIN, que PLATON, & que CICERON.

¶ L'homme est né menteur; la verité est

simple & ingenuë, & il veut du specieux & de l'ornement; elle n'est pas à luy, elle vient du Ciel toute faite, pour ainsi dire, & dans toute sa perfection, & l'homme n'aime que son propre ouvrage, la fiction & la fable : voyez le peuple, il controuve, il augmente, il charge par grossiereté & par sottise; demandez même au plus honnête homme, s'il est toujours vray dans ses discours, s'il ne se surprend pas quelques fois dans des déguisemens où engagent necessairement la vanité & la legereté, si pour faire un meilleur conte il ne luy échape pas souvent d'ajouter à un fait qu'il recite, une circonstance qui y manque. Une chose arrive aujourd'huy, & presque sous nos yeux, cent personnes qui l'ont vûë, la racontent en cent façons differentes, celui-cy, s'il est écouté, la dira encore d'une maniere qui n'a pas été dite : quelle créance donc pourrois-je donner à des faits qui sont anciens & éloignez de nous par plusieurs siecles? quel fondement dois-je faire sur les plus graves Historiens? que devient l'Histoire? Cesar a-t-il été massacré au milieu du Senat? y a-t-il eu un Cesar? quelle consequence, me dites-vous! quels doutes! quelle demande! Vous riez, vous ne me jugez pas digne d'aucune réponse; & je crois même que vous avez raison : je suppose neanmoins que le livre qui fait mention de Cesar, ne soit pas un livre

profane, écrit de la main des hommes qui sont menteurs, trouvé par hazard dans les Bibliothèques parmi d'autres manuscrits qui contiennent des Histoires vraies ou apocryphes, qu'au contraire il soit inspiré, saint, divin, qu'il porte en soy ces caractères, qu'il se trouve depuis près de deux mil ans dans une société nombreuse qui n'a pas permis qu'on y ait fait pendant tout ce temps la moindre alteration, & qui s'est fait une religion de le conserver dans toute son intégrité, qu'il y ait même un engagement religieux & indispensable d'avoir de la foy pour tous les faits contenus dans ce volume où il est parlé de César & de sa Dictature; avouez-le, *Lucile*, vous douterez alors qu'il y ait eu un César.

¶ Toute Musique n'est pas propre à louer Dieu, & à être entenduë dans le Sanctuaire; toute Philosophie ne parle pas dignement de Dieu, de sa puissance, des principes de ses operations, & de ses mystères : plus cette Philosophie est subtile & ideale, plus elle est vaine & inutile pour expliquer des choses, qui ne demandent des hommes qu'un sens droit pour être connuës jusques à un certain point, & qui au delà sont inexplicables : vouloir rendre raison de Dieu, de ses perfections, & si j'ose ainsi parler, de ses actions, c'est aller plus loin que les anciens Philosophes, que les Apôtres, que les premiers Docteurs, mais ce

n'est pas rencontrer si juste ; c'est creuser longtemps & profondément, sans trouver les sources de la vérité : dès qu'on a abandonné les termes de bonté, de miséricorde, de justice, & de toute-puissance, qui donnent de Dieu de si hautes & de si aimables idées, quelque grand effort d'imagination qu'on puisse faire, il faut recevoir les expressions seches, steriles, vuides de sens, admettre les pensées creuses, écartées des notions communes, ou tout au plus les subtiles & les ingenieuses, & à mesure que l'on acquiert d'ouverture dans une nouvelle *Meta-physique*, perdre un peu de sa Religion.

¶ Jusques où les hommes ne se portent-ils point par l'interêt de la Religion, dont ils font si peu persuadez, & qu'ils pratiquent si mal.

¶ Cette même Religion que les hommes défendent avec chaleur & avec zele contre ceux qui en ont une toute contraire, ils l'alterent eux-mêmes dans leur esprit par des sentimens particuliers, ils y ajoutent, & ils en retranchent mille choses souvent essentielles selon ce qui leur convient, & ils demeurent fermes & inébranlables dans cette forme qu'ils luy ont donnée. Ainsi, à parler populairement, on peut dire d'une seule nation, qu'elle vit sous un même culte ; & qu'elle n'a qu'une seule Religion ; mais à parler exactement, il est vray qu'elle en a plusieurs, & que chacun presque y a la sienne.

¶ Deux fortes de gens fleurissent dans les Cours, & y dominant dans divers temps, les libertins & les hypocrites, ceux-là gayement, ouvertement, fans art & fans dissimulation, ceux-cy finement, par des artifices, par la cabale : cent fois plus épris de la fortune que les premiers, ils en sont jaloux jusqu'à l'excès; ils veulent la gouverner, la posséder seuls, la partager entr'eux & en exclure tout autre; dignitez, charges, postes, benefices, pensions, honneurs, tout leur convient & ne convient qu'à eux, le reste des hommes en est indigne, ils ne comprennent point que fans leur attache on ait l'impudence de les espérer : une troupe de masques entre dans un bal, ont-ils la main, ils dansent, ils se font danser les uns les autres, ils dansent encore, ils dansent toujours, ils ne rendent la main à personne de l'assemblée, quelque digne qu'elle soit de leur attention; on languit, on seche de les voir danser & de ne danser point; quelques-uns murmurent, les plus sages prennent leur party & s'en vont.

¶ Il y a deux especes de libertins, les libertins, ceux du moins qui croient l'être, & les hypocrites ou faux devots, c'est-à-dire ceux qui ne veulent pas être crus libertins; les derniers dans ce genre-là sont les meilleurs.

Le faux devot ou ne croit pas en Dieu,

ou se moque de Dieu; parlons de luy obligamment, il ne croit pas en Dieu.

¶ Si toute Religion est une crainte respectueuse de la Divinité, que penser de ceux qui osent la bleſſer dans ſa plus vive image, qui eſt le Prince?

¶ Si l'on nous aſſuroit que le motif ſecret de l'Ambaſſade des Siamois a été d'exciter le Roy Tres-Chrétien à renoncer au Chriſtianisme, à permettre l'entrée de ſon Royaume aux *Talapoins*, qui euſſent pénétré dans nos maiſons pour perſuader leur Religion à nos femmes, à nos enfans, & à nous-mêmes par leurs livres & par leurs entretiens; qui euſſent élevé des *Pagodes* au milieu des Villes, où ils euſſent placé des figures de métal pour être adorées; avec quelles riſées & quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choſes ſi extravagantes? Nous faiſons cependant fix mille lieuës de mer pour la converſion des Indes, des Royaumes de Siam, de la Chine & du Japon; c'eſt-à-dire pour faire tres-ſérieuſement à tous ces peuples des propositions qui doivent leur paroître tres-folles & tres-ridicules: ils ſupportent néanmoins nos Religieux & nos Prêtres, ils les écoutent quelquefois, leur laiſſent bâtir leurs Eglifeſ, & faire leurs miſſions: qui fait cela en eux & en nous, ne feroit-ce point la force de la vérité?

¶ Il ne convient pas à toute ſorte de per-

sonnes de lever l'étendard d'aumônier, & d'avoir tous les pauvres d'une Ville assemblez à sa porte, qui y reçoivent leurs portions : qui ne sçait pas au contraire des miseres plus secretes, qu'il peut entreprendre de soulager, ou immediatement & par ses secours, ou du moins par sa mediation? De même il n'est pas donné à tous de monter en Chaire, & d'y distribuer en Missionnaire ou en Catechiste la parole sainte; mais qui n'a pas quelquefois sous sa main un libertin à reduire, & à ramener par de douces & insinuates conversations, à la docilité? Quand on ne seroit pendant sa vie que l'apôtre d'un seul homme, ce ne seroit pas être en vain sur la terre, ny luy être un fardeau inutile.

¶ Il y a deux mondes; l'un où l'on sejourne peu, & dont l'on doit sortir pour n'y plus rentrer; l'autre où l'on doit bien-tôt entrer pour n'en jamais sortir : la faveur, l'autorité, les amis, la haute reputation, les grands biens servent pour le premier monde; le mépris de toutes ces choses sert pour le second. Il s'agit de choisir.

¶ Qui a vécu un seul jour, a vécu un siècle, même soleil, même terre, même monde, mêmes sensations, rien ne ressemble mieux à aujourd'huy que demain : il y auroit quelque curiosité à mourir, c'est-à-dire à n'être plus un corps, mais à être seulement esprit.

L'homme cependant impatient de la nouveauté n'est point curieux sur ce seul article; né inquiet & qui s'ennuye de tout, il ne s'ennuye point de vivre, il consentiroit peut-être à vivre toujours : ce qu'il voit de la mort le frappe plus violemment que ce qu'il en sçait, la maladie, la douleur, le cadavre le dégoûtent de la connoissance d'un autre monde : il faut tout le sérieux de la Religion pour le reduire.

¶ Si Dieu avoit donné le choix ou de mourir ou de toujours vivre; après avoir medité profondément ce que c'est que de ne voir nulle fin à la pauvreté, à la dépendance, à l'ennuy, à la maladie; ou de n'essayer des richesses, de la grandeur, des plaisirs & de la fanté, que pour les voir changer inviolablement, & par la revolution des temps en leurs contraires, & être ainsi le jouët des biens & des maux, l'on ne sçauroit gueres à quoy se refoudre. La nature nous fixe & nous ôte l'embarras de choisir; & la mort qu'elle nous rend necessaire, est encore adoucie par la Religion.

¶ Si ma Religion étoit fausse, je l'avouë, voilà le piege le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer, il étoit inévitable de ne pas donner tout au travers, & de n'y être pas pris : quelle Majesté, quel éclat des mysteres! quelle suite & quel enchainement de toute la

doctrines ! quelle raison éminente ! quelle candeur, quelle innocence de vertus ! quelle force invincible & accablante des témoignages rendus successivement & pendant trois siècles entiers par des millions de personnes les plus sages, les plus modérés qui fussent alors sur la terre, & que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort & du dernier supplice ! prenez l'histoire, ouvrez, remontez jusques au commencement du monde, jusques à la veille de sa naissance, y a-t-il eu rien de semblable dans tous les temps ? Dieu même pouvoit-il jamais mieux rencontrer pour me séduire ? par où échaper ? où aller, où me jeter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche ? s'il faut périr, c'est par là que je veux périr ; il m'est plus doux de nier Dieu, que de l'accorder avec une tromperie si specieuse & si entière : mais je l'ay approfondi, je ne puis être athée, je suis donc ramené & entraîné dans ma Religion, c'en est fait.

¶ La Religion est vraie, ou elle est fautive ; si elle n'est qu'une vaine fiction, voilà si l'on veut soixante années perduës pour l'homme de bien, pour le Chartreux ou le Solitaire, ils ne courent pas un autre risque : mais si elle est fondée sur la vérité même, c'est alors un épouvantable malheur pour l'homme vi-

cieux; l'idée seule des maux qu'il se prépare me trouble l'imagination; la pensée est trop foible pour les concevoir, & les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes en supposant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet sur la vérité de la Religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu.

¶ Je ne sçay si ceux qui osent nier Dieu, méritent qu'on s'efforce de le leur prouver, & qu'on les traite plus serieusement que l'on n'a fait dans ce chapitre; l'ignorance qui est leur caractère les rend incapables des principes les plus clairs & des raisonnemens les mieux suivis : je consens néanmoins qu'ils lisent celui que je vais faire, pourvû qu'ils ne se persuadent pas, que c'est tout ce que l'on pouvoit dire sur une vérité si éclatante.

Il y a quarante ans que je n'étois point, & qu'il n'étoit pas en moy de pouvoir jamais être, comme il ne dépend pas de moy qui suis une fois de n'être plus; j'ay donc commencé, & je continuë d'être par quelque chose qui est hors de moy, qui durera après moy, qui est meilleur & plus puissant que moy : si ce quelque chose n'est pas Dieu, qu'on me dise ce que c'est.

Peut-être que moy qui existe, n'existe ainsi que par la force d'une nature universelle qui a toujours été telle que nous la voyons en re-

montant jusques à l'infinité des temps¹ : mais cette nature, ou elle est seulement esprit, & c'est Dieu ; ou elle est matiere, & ne peut par consequent avoir créé mon esprit ; ou elle est un composé de matiere & d'esprit : & alors ce qui est esprit dans la nature, je l'appelle Dieu.

Peut-être aussi que ce que j'appelle mon esprit n'est qu'une portion de matiere qui existe par la force d'une nature universelle qui est aussi matiere, qui a toujours été, & qui fera toujours telle que nous la voyons, & qui n'est point Dieu² : mais du moins faut-il m'accorder que ce que j'appelle mon esprit, quelque chose que ce puisse être, est une chose qui pense, & que s'il est matiere, il est nécessairement une matiere qui pense ; car l'on ne me persuadera point qu'il n'y ait pas en moy quelque chose qui pense, pendant que je fais ce raisonnement. Or ce quelque chose qui est en moy, & qui pense, s'il doit son être & sa conservation à une nature universelle, qui a toujours été & qui fera toujours, laquelle il reconnoisse comme sa cause, il faut indispensablement que ce soit à une nature universelle, ou qui pense, ou qui soit plus noble & plus parfaite

1. Objection ou système des libertins.

2. Instance des libertins.

que ce qui pense; & si cette nature ainsi faite est matière, l'on doit encore conclure que c'est une matière universelle qui pense, ou qui est plus noble & plus parfaite que ce qui pense.

Je continuë & je dis, cette matière telle qu'elle vient d'être supposée, si elle n'est pas un être chimerique, mais réel, n'est pas aussi imperceptible à tous les sens; & si elle ne se découvre pas par elle-même, on la connoît du moins dans le divers arrangement de ses parties, qui constituë les corps, & qui en fait la différence, elle est donc elle-même tous ces différens corps; & comme elle est une matière qui pense selon la supposition, ou qui vaut mieux que ce qui pense, il s'ensuit qu'elle est telle du moins selon quelques-uns de ces corps, & par une suite nécessaire selon tous ces corps, c'est à dire qu'elle pense dans les pierres, dans les métaux, dans les mers, dans la terre, dans moy-même qui ne suis qu'un corps, comme dans toutes les autres parties qui la composent : c'est donc à l'assemblage de ces parties si terrestres, si grossières, si corporelles, qui toutes ensemble font la matière universelle ou ce monde visible, que je dois ce quelque chose qui est en moy, qui pense, & que j'appelle mon esprit; ce qui est absurde.

Si au contraire cette nature universelle, quelque chose que ce puisse être, ne peut pas être tous ces corps, ny aucun de ces corps,

il fuit de là qu'elle n'est point matiere, ny perceptible par aucun des sens : si cependant elle pense, ou si elle est plus parfaite que ce qui pense, je conclus encore qu'elle est esprit, ou un estre meilleur & plus accompli que ce qui est esprit; si d'ailleurs il ne reste plus à ce qui pense en moy, & que j'appelle mon esprit, que cette nature universelle à laquelle il puisse remonter pour rencontrer sa premiere cause & son unique origine, parce qu'il ne trouve point son principe en soy, & qu'il le trouve encore moins dans la matiere, ainsi qu'il a esté démontré, alors je ne dispute point des noms; mais cette source originaire de tout esprit, qui est esprit elle-même, & qui est plus excellente que tout esprit, je l'appelle Dieu.

En un mot je pense, donc Dieu existe; car ce qui pense en moy, je ne le dois point à moy-même; parce qu'il n'a pas plus dépendu de moy de me le donner une premiere fois, qu'il dépend encore de moy de me le conserver un seul instant: je ne le dois point à un estre qui soit au dessus de moy, & qui soit matiere, puis qu'il est impossible que la matiere soit au dessus de ce qui pense; je le dois donc à un estre qui est au dessus de moy, & qui n'est point matiere; & c'est Dieu.

¶ De ce qu'une nature universelle qui pense exclut de soy generalement tout ce qui est

matiere, il fuit necessairement, qu'un estre particulier qui pense ne peut pas aussi admettre en foy la moindre matiere : car bien qu'un estre universel qui pense renferme dans son idée infiniment plus de grandeur, de puissance, d'indépendance & de capacité qu'un estre particulier qui pense, il ne renferme pas néanmoins une plus grande exclusion de matiere; puisque cette exclusion dans l'un & l'autre de ces deux estres est aussi grande qu'elle peut être & comme infinie; & qu'il est autant impossible que ce qui pense en moy soit matiere, qu'il est inconcevable que Dieu soit matiere : ainsi comme Dieu est esprit, mon ame aussi est esprit.

¶ Je ne sçais point si le chien choisit, s'il se ressouvient, s'il affectionne, s'il craint, s'il imagine, s'il pense : quand donc l'on me dit que toutes ces choses ne sont en luy ny passions, ny sentiment, mais l'effet naturel & necessaire de la disposition de sa machine préparée par le divers arrangement des parties de la matiere, je puis au moins acquiescer à cette doctrine : mais je pense, & je suis certain que je pense; or quelle proportion y a-t-il de tel ou de tel arrangement des parties de la matiere, c'est à dire, d'une étendue selon toutes ses dimensions, qui est longue, large & profonde, & qui est divisible dans tous ces sens, avec ce qui pense?

¶ Si tout est matière, & si la pensée en moy comme dans tous les autres hommes n'est qu'un effet de l'arrangement des parties de la matière; qui a mis dans le monde toute autre idée que celle des choses matérielles? la matière a-t-elle dans son fond une idée aussi pure, aussi simple, aussi immatérielle qu'est celle de l'esprit? comment peut-elle être le principe de ce qui la nie & l'exclut de son propre être? comment est-elle dans l'homme ce qui pense, c'est à dire, ce qui est à l'homme même une conviction qu'il n'est point matière?

¶ Il y a des êtres qui durent peu, parce qu'ils sont composez de choses très-différentes, & qui se nuisent réciproquement : il y en a d'autres qui durent davantage, parce qu'ils sont plus simples, mais ils périssent, parce qu'ils ne laissent pas d'avoir des parties selon lesquelles ils peuvent être divisez. Ce qui pense en moy doit durer beaucoup, parce que c'est un être pur, exempt de tout mélange & de toute composition; & il n'y a pas de raison qu'il doive périr, car qui peut corrompre ou séparer un être simple, & qui n'a point de parties.

¶ L'ame voit la couleur par l'organe de l'œil, & entend les sons par l'organe de l'oreille; mais elle peut cesser de voir ou d'entendre, quand ces sens ou ces objets luy man-

quent, fans que pour cela elle cesse d'être, parce que l'ame n'est point précisément ce qui voit la couleur, ou ce qui entend les sons; elle n'est que ce qui pense : or comment peut-elle cesser d'être telle? Ce n'est point par le défaut d'organe, puis qu'il est prouvé qu'elle n'est point matiere; ny par le défaut d'objet, tant qu'il y aura un Dieu & d'éternelles veritez; elle est donc incorruptible.

¶ Je ne conçois point qu'une ame que Dieu a voulu remplir de l'idée de son estre infini, & souverainement parfait, doive être aneantie.

¶ Voyez, *Lucile*, ce morceau de terre plus propre & plus orné que les autres terres qui luy sont contiguës; icy ce sont des compartimens mêlez d'eaux plattes & d'eaux jallifantes, là des allées en palissade qui n'ont pas de fin & qui vous couvrent des vents du Nort; d'un costé c'est un bois épais qui défend de tous les Soleils, & d'un autre un beau point de vûë; plus bas une Yvette ou un Lignon qui couloit obscurément entre les faules & les peupliers, est devenu un canal qui est revêtu; ailleurs de longues & fraîches avenueës se perdent dans la campagne, & annoncent la maison qui est entourée d'eau: vous récrierez-vous, quel jeu du hazard! combien de belles choses se sont rencontrées ensemble inopinément! non fans doute, vous

direz au contraire, cela est bien imaginé & bien ordonné, il regne icy un bon goût & beaucoup d'intelligence; je parleray comme vous, & j'ajoutéray que ce doit être la demeure de quelqu'un de ces gens chez qui un NAUTRE va tracer, & prendre des alignemens dès le jour même qu'ils sont en place : qu'est-ce pourtant que cette piece de terre ainsi disposée & où tout l'art d'un ouvrier habile a été employé pour l'embellir? si même toute la terre n'est qu'un atôme suspendu en l'air, & si vous écoutez ce que je vais dire.

Vous êtes placé, ô Lucile, quelque part sur cet atôme, il faut donc que vous soyez bien petit, car vous n'y occupez pas une grande place; cependant vous avez des yeux qui sont deux points imperceptibles, ne laissez pas de les ouvrir vers le Ciel; qu'y appercevez-vous quelquefois; la Lune dans son plein? elle est belle alors & fort lumineuse, quoy que sa lumiere ne soit que la reflexion de celle du Soleil; elle paroît grande comme le Soleil, plus grande que les autres Planettes, & qu'aucune des Etoiles; mais ne vous laissez pas tromper par les dehors: il n'y a rien au Ciel de si petit que la Lune, sa superficie est treize fois plus petite que celle de la terre, sa solidité quarante-huit fois, & son diametre de sept cens cinquante lieuës n'est que le quart de celuy de

la terre : auffi eft-il vray qu'il n'y a que fon voifinage qui luy donne une fi grande apparence, puis qu'elle n'eft gueres plus éloignée de nous que de trente fois le diametre de la terre, ou que fa diftance n'eft que de cent mil lieuës : Elle n'a prefque pas même de chemin à faire en comparaifon du vafte tour que le Soleil fait dans les efpaces du Ciel; car il eft certain qu'elle n'acheve par jour que cinq cens quarante mille lieuës, ce n'eft par heure que vingt-deux mille cinq cens lieuës, & trois cens foixante & quinze lieuës dans une minutte; il faut neanmoins pour accomplir cette courfe, qu'elle aille cinq mille fix cent fois plus vîte qu'un cheval de pofté qui feroit quatre lieuës par heure, qu'elle vole quatre-vingt fois plus legerement que le fon, que le bruit, par exemple, du canon & du tonnerre, qui parcourt en une heure deux cens foixante & dix-fept lieuës.

Mais quelle comparaifon de la Lune au Soleil pour la grandeur, pour l'éloignement, pour la courfe! vous verrez qu'il n'y en a aucune. Souvenez-vous feulemment du diametre de la terre, il eft de trois mille lieuës, celui du Soleil eft cent fois plus grand, il eft donc de trois cens mille lieuës; fi c'eft là fa largeur en tout fens, quelle peut être toute fa fuperficie! quelle fa folidité! comprenez-vous bien cette étenduë, & qu'un

million de terres comme la nôtre ne feroient toutes ensemble pas plus grosses que le Soleil ! quel est donc, direz-vous, son éloignement, si l'on en juge par son apparence ! vous avez raison, il est prodigieux ; il est démontré qu'il ne peut pas y avoir de la terre au Soleil moins de dix mille diamètres de la terre, autrement moins de trente millions de lieuës ; peut-être y a-t-il quatre fois, six fois, dix fois plus loin, on n'a aucune méthode pour déterminer cette distance.

Pour aider seulement vôtre imagination à se la représenter, supposons une meule de moulin qui tombe du Soleil sur la terre, donnons-luy la plus grande vitesse qu'elle soit capable d'avoir, celle même que n'ont pas les corps tombans de fort haut ; supposons encore qu'elle conserve toujours cette même vitesse, sans en acquérir, & sans en perdre ; qu'elle parcourt quinze toises par chaque seconde de temps, c'est à dire la moitié de l'élevation des plus hautes tours, & ainsi neuf cens toises en une minutte, passons-luy mille toises en une minutte pour une plus grande facilité ; mille toises font une demie lieuë commune, ainsi en deux minuttes la meule fera une lieuë, & en une heure elle en fera trente, & en un jour elle fera sept cens vingt lieuës ; or elle a trente millions à traverser avant que d'arriver à terre, il luy

faudra donc quarante - un mille six cent soixante-six jours, qui font plus de cent quatorze années, pour faire ce voyage : ne vous effrayez pas, Lucile, écoutez-moy, la distance de la terre à Saturne est au moins decuple de celle de la terre au Soleil, c'est vous dire qu'elle ne peut être moindre que de trois cens millions de lieuës, & que cette pierre employeroit plus d'onze cens quarente ans pour tomber de Saturne en terre.

Par cette élévation de Saturne élevez vous-même, si vous le pouvez, vôtre imagination à concevoir quelle doit être l'immensité du chemin qu'il parcourt chaque jour au dessus de nos têtes; le cercle que Saturne décrit a plus de six cens millions de lieuës de diametre, & par consequent plus de dix-huit cens millions de lieuës de circonference; un cheval Anglois qui feroit dix lieuës par heure n'auroit à courir que vingt mille cinq cens quarante-huit ans pour faire ce tour.

Je n'ay pas tout dit, ô Lucile, sur le miracle de ce monde visible, ou, comme vous parlez quelquefois, sur les merveilles du hazard, que vous admettez seul pour la cause premiere de toutes choses; il est encore un ouvrier plus admirable que vous ne pensez, connoissez le hazard, laissez-vous instruire de toute la puissance de vôtre Dieu. Sçavez-vous que cette distance de trente millions de

lieuës qu'il y a de la terre au Soleil, & celle de trois cens millions de lieuës de la terre à Saturne, font si peu de chose, comparées à l'éloignement qu'il y a de la terre aux Etoiles, que ce n'est pas même s'énoncer assez juste que de se servir sur le sujet de ces distances, du terme de comparaison; quelle proportion à la vérité de ce qui se mesure, quelque grand qu'il puisse être, avec ce qui ne se mesure pas : on ne connoît point la hauteur d'une Etoile, elle est, si j'ose ainsi parler, *immensurable*, il n'y a plus ny angles, ny sinus, ny paralaxes dont on puisse s'aider; si un homme observoit à Paris une étoile fixe, & qu'un autre la regardât du Japon, les deux lignes qui partiroient de leurs yeux pour aboutir jusqu'à cet astre, ne feroient pas un angle, & se confondroient en une seule & même ligne, tant la terre entière n'est pas espace par rapport à cet éloignement; mais les Etoiles ont cela de commun avec Saturne & avec le Soleil, il faut dire quelque chose de plus : Si deux Observateurs, l'un sur la terre, & l'autre dans le Soleil, observoient en même temps une Etoile, les deux rayons visuels de ces deux Observateurs ne formeroient point d'angle sensible : pour concevoir la chose autrement; si un homme étoit situé dans une Etoile, nôtre Soleil, nôtre terre, & les trente millions de lieuës qui les

separent, luy paroîtroient un même point; cela est démontré.

On ne sçait pas aussi la distance d'une Etoile d'avec une autre Etoile, quelques voisines qu'elles nous paroissent; les Pleyades se touchent presque, à en juger par nos yeux; une Etoile paroît assise sur l'une de celles qui forment la queue de la grande Ourse, à peine la vûë peut-elle atteindre à discerner la partie du Ciel qui les separe, c'est comme une Etoile qui paroît double; Si cependant tout l'art des Astronomes est inutile pour en marquer la distance, que doit-on penser de l'éloignement de deux Etoiles, qui en effet paroissent éloignées l'une de l'autre, & à plus forte raison des deux polaires? quelle est donc l'immensité de la ligne qui passe d'un pôle à l'autre? & que sera-ce que le cercle dont cette ligne est le diametre? Mais n'est-ce pas quelque chose de plus que de sonder les abîmes, que de vouloir imaginer la solidité du globe, dont ce cercle n'est qu'une section? Serons-nous encore surpris que ces mêmes Etoiles si démesurées dans leur grandeur ne nous paroissent néanmoins que comme des étincelles? N'admirerons-nous pas plutôt que d'une hauteur si prodigieuse elles puissent conserver une certaine apparence, & qu'on ne les perde pas toutes de vûë? Il n'est pas aussi imaginable combien il nous en échape :

on fixe le nombre des Etoiles, oüy de celles qui font apparentes; le moyen de compter celles qu'on n'apperçoit point? celles par exemple qui composent la voye de lait, cette trace lumineuse qu'on remarque au Ciel dans une nuit sereine du Nort au Midy, & qui par leur extraordinaire élévation ne pouvant percer jusqu'à nos yeux pour être vûës chacune en particulier, ne font au plus que blanchir cette route des Cieux où elles font placées.

Me voilà donc sur la terre comme sur un grain de sable qui ne tient à rien, & qui est suspendu au milieu des airs : un nombre presque infini de globes de feu d'une grandeur inexprimable, & qui confond l'imagination, d'une hauteur qui surpasse nos conceptions, tournent, roulent autour de ce grain de sable, & traversent chaque jour depuis plus de six mille ans les vastes & immenses espaces des Cieux : voulez-vous un autre système, & qui ne diminuë rien du merveilleux? la terre elle-même est emportée avec une rapidité inconcevable autour du Soleil le centre de l'Univers : je me les représente tous ces globes, ces corps effroyables qui font en marche, ils ne s'embarassent point l'un l'autre, ils ne se choquent point, ils ne se dérangent point; si le plus petit d'eux tous venoit à se démentir & à rencontrer la terre, que deviendroit la terre? Tous au contraire font en leur

place, demeurent dans l'ordre qui leur est prescrit, suivent la route qui leur est marquée, & si paisiblement à nôtre égard, que personne n'a l'oreille assez fine pour les entendre marcher, & que le vulgaire ne sçait pas s'ils sont au monde. O œconomie merveilleuse du hazard ! l'intelligence même pourroit-elle mieux réüffir ? une seule chose, Lucile, me fait de la peine, ces grands corps sont si précis & si constans dans leurs marches, dans leurs revolutions, & dans tous leurs rapports, qu'un petit animal relegué en un coin de cet espace immense, qu'on appelle le monde, après les avoir observez, s'est fait une methode infailible de prédire à quel point de leur course tous ces astres se trouveront d'aujourd'huy en deux, en quatre, en vingt mille ans ; voilà mon scrupule, Lucile, si c'est par hazard qu'ils observent des regles si invariables, qu'est-ce l'ordre ? qu'est-ce que la regle ?

Je vous demanderay même ce que c'est que le hazard : est-il corps, est-il esprit ? est-ce un estre distingué des autres estres, qui ait son existence particuliere, qui soit quelque part ? ou plutôt, n'est-ce pas un mode, ou une façon d'être ? quand une boule rencontre une pierre, l'on dit, c'est un hazard ; mais est-ce autre chose que ces deux corps qui se choquent fortuitement ? si par ce hazard ou cette rencontre, la boule ne va plus droit, mais obliquement ;

si son mouvement n'est plus direct, mais réfléchi ; si elle ne roule plus sur son axe, mais qu'elle tournoie & qu'elle piroüette, concluray-je que c'est par ce même hazard qu'en general la boule est en mouvement ? ne soupçonneray-je pas plus volontiers qu'elle se meut, ou de soy-même, ou par l'impulsion du bras qui l'a jettée ? Et parce que les rouës d'une pendule sont déterminées l'une par l'autre à un mouvement circulaire d'une telle ou telle vitesse, examinay-je moins curieusement quelle peut être la cause de tous ces mouvemens, s'ils se font d'eux-mêmes, ou par la force mouvante d'un poids qui les emporte ; mais ny ces rouës, ny cette boule n'ont pû se donner le mouvement d'eux-mêmes, ou ne l'ont point par leur nature, s'ils peuvent le perdre sans changer de nature ; il y a donc apparence qu'ils sont mûs d'ailleurs, & par une puissance qui leur est étrangere : & les corps celestes s'ils venoient à perdre leur mouvement, changeroient-ils de nature ? feroient-ils moins des corps ? je ne me l'imagine pas ainsi ; ils se meuvent cependant, & ce n'est point d'eux-mêmes & par leur nature : il faudroit donc chercher, ô Lucile, s'il n'y a point hors d'eux un principe qui les fait mouvoir ; qui que vous trouviez, je l'appelle Dieu.

Si nous supposions que ces grands corps sont sans mouvement, on ne demanderoit

plus à la vérité qui les met en mouvement, mais on feroit toujourns reçû à demander qui a fait ces corps, comme on peut s'informer qui a fait ces rouës ou cette boule; & quand chacun de ces grands corps feroit supposé un amas fortuit d'atomes, qui se font liez & enchainez ensemble par la figure & la conformation de leurs parties, je prendrois un de ces atomes, & je dirois, qui a créé cet atome? est-il matiere, est-il intelligence? a-t-il eu quelque idée de soy-même, avant que de se faire soy-même? il étoit donc un moment avant que d'être; il étoit, & il n'étoit pas tout à la fois; & s'il est auteur de son être & de sa maniere d'être, pourquoy s'est-il fait corps plutôt qu'esprit? bien plus, cet atome n'a-t-il point commencé? est-il éternel, est-il infini? ferez-vous un Dieu de cet atome?

¶ Le ciron a des yeux, il se détourne à la rencontre des objets qui luy pourroient nuire; quand on le met sur de l'ébene pour le mieux remarquer, si dans le temps qu'il marche vers un côté, on luy presente le moindre fetu, il change de route: est-ce un jeu du hazard que son cristalin, sa retine & son nerf optique?

L'on voit dans une goutte d'eau, que le poivre qu'on y a mis tremper, a alterée, un nombre presque innombrable de petits animaux, dont le microscope nous fait apperce-

voir la figure, & qui se meuvent avec une rapidité incroyable comme autant de monstres dans une vaste mer; chacun de ces animaux est plus petit mille fois qu'un ciron, & néanmoins c'est un corps qui vit, qui se nourrit, qui croît, qui doit avoir des muscles, des vaisseaux équivalens aux veines, aux nerfs, aux artères, & un cerveau pour distribuer les esprits animaux.

Une tache de moisissure de la grandeur d'un grain de sable, paroît dans le microscope comme un amas de plusieurs plantes très-distinctes, dont les unes ont des fleurs, les autres des fruits; il y en a qui n'ont que des boutons à demi ouverts; il y en a quelques-unes qui sont fanées: de quelle étrange petitesse doivent être les racines, & les philtres qui separent les alimens de ces petites plantes? & si l'on vient à considérer que ces plantes ont leurs graines ainsi que les chênes & les pins; & que ces petits animaux dont je viens de parler, se multiplient par voye de generation comme les Elephans & les Baleines, où cela ne mene-t-il point? qui a scû travailler à des ouvrages si délicats, si fins, qui échappent à la vûe des hommes, & qui tiennent de l'infini comme les cieux, bien que dans l'autre extrêmité? ne seroit-ce point celuy qui a fait les cieux, les astres ces masses énormes, épouvantables par leur grandeur,

par leur élévation, par la rapidité & l'étenduë de leur course, & qui se jouë de les faire mouvoir.

¶ Il est de fait que l'homme jouït du soleil, des astres, des cieux, & de leurs influences, comme il jouït de l'air qu'il respire, & de la terre sur laquelle il marche, & qui le soutient : & s'il falloit ajoûter à la certitude d'un fait, la convenance ou la vray-semblance, elle y est toute entiere, puisque les cieux & tout ce qu'ils contiennent, ne peuvent pas entrer en comparaison pour la noblesse & la dignité avec le moindre des hommes qui sont sur la terre; & que la proportion qui se trouve entr'eux & luy, est celle de la matiere incapable de sentiment, qui est seulement une étenduë selon trois dimensions, à ce qui est esprit, raison, ou intelligence : si l'on dit que l'homme auroit pû se passer à moins pour sa conservation, je répons que Dieu ne pouvoit moins faire pour étaler son pouvoir, sa bonté & sa magnificence, puisque quelque chose que nous voyions qu'il ait fait, il pouvoit faire infiniment davantage.

Le monde entier s'il est fait pour l'homme, est litteralement la moindre chose que Dieu ait fait pour l'homme, la preuve s'en tire du fond de la Religion : ce n'est donc ni vanité ni préloption à l'homme, de se rendre sur ses avantages à la force de la verité ; ce

feroit en luy stupidité & aveuglement de ne pas se laisser convaincre par l'enchaînement des preuves dont la Religion se sert, pour luy faire connoître ses privileges, ses ressources, ses esperances, pour luy apprendre ce qu'il est, & ce qu'il peut devenir : mais la lune est habitée, il n'est pas du moins impossible qu'elle le soit ; que parlez-vous, Lucile, de la lune, & à quel propos ? en supposant Dieu, quelle est en effet la chose impossible ? vous demandez peut-être si nous sommes les seuls dans l'Univers que Dieu ait si bien traités ? s'il n'y a point dans la lune, ou d'autres hommes, ou d'autres creatures que Dieu ait aussi favorisées ? vaine curiosité, frivole demande ! La terre, Lucile, est habitée, nous l'habitons, & nous sçavons que nous l'habitons, nous avons nos preuves, nôtre évidence, nos convictions sur tout ce que nous devons penser de Dieu & de nous-mêmes ; que ceux qui peuplent les globes celestes, quels qu'ils puissent être, s'inquietent pour eux-mêmes, ils ont leurs soins, & nous les nôtres. Vous avez, Lucile, observé la lune, vous avez reconnu ses taches, ses abîmes, ses inégalitez, sa hauteur, son étenduë, son cours, ses éclipses, tous les Astronomes n'ont pas été plus loin : imaginez de nouveaux instrumens, observez-la avec plus d'exactitude ; voyez-vous qu'elle soit peuplée, & de quels animaux ? ressemblent-ils aux

hommes, font-ce des hommes? laissez-moy voir après vous, & si nous sommes convaincus l'un & l'autre que des hommes habitent la lune, examinons alors s'ils sont Chrétiens, & si Dieu a partagé ses faveurs entr'eux & nous.

¶ Tout est grand & admirable dans la nature, il ne s'y voit rien qui ne soit marqué au coin de l'ouvrier; ce qui s'y voit quelquefois d'irregulier & d'imparfait suppose regle & perfection. Homme vain & présomptueux! faites un vermisseau que vous foulez aux pieds, que vous méprisez : vous avez horreur du crapaud, faites un crapaud, s'il est possible : quel excellent maître que celui qui fait des ouvrages, je ne dis pas que les hommes admirent, mais qu'ils craignent! Je ne vous demande pas de vous mettre à votre atelier pour faire un homme d'esprit, un homme bien fait, une belle femme, l'entreprise est forte & au dessus de vous; essayez seulement de faire un bossu, un fou, un monstre, je suis content.

Rois, Monarques, Potentats, sacrées Majestez! vous ay-je nommez par tous vos superbes noms? Grands de la terre, tres-hauts, tres-puissans, & peut-être bien-tôt, *tout-puissans Seigneurs!* nous autres hommes nous avons besoin pour nos moissons d'un peu de pluye, de quelque chose de moins, d'un peu de rosée; faites de la rosée, envoyez sur la terre une goutte d'eau.

L'ordre, la decoration, les effets de la nature sont populaires : les causes, les principes ne le sont point ; demandez à une femme comment un bel œil n'a qu'à s'ouvrir pour voir, demandez-le à un homme docte.

¶ Plusieurs millions d'années, plusieurs centaines de millions d'années, en un mot, tous les temps ne sont qu'un instant, comparez à la durée de Dieu, qui est éternelle : tous les espaces du monde entier, ne sont qu'un point, qu'un léger atome, comparez à son immensité : S'il est ainsi, comme je l'avance, car quelle proportion du fini à l'infini ? je demande qu'est-ce que le cours de la vie d'un homme, qu'est-ce qu'un grain de poussière qu'on appelle la terre, qu'est-ce qu'une petite portion de cette terre que l'homme possède, & qu'il habite ? Les méchants prospèrent pendant qu'ils vivent, quelques méchants, je l'avouë ; la vertu est opprimée, & le crime impuni sur la terre, quelquefois, j'en conviens ; c'est une injustice, point du tout : il faudroit, pour tirer cette conclusion, avoir prouvé qu'absolument les méchants sont heureux, que la vertu ne l'est pas, & que le crime demeure impuni ; il faudroit du moins que ce peu de temps où les bons souffrent, & où les méchants prospèrent, eût une durée, & que ce que nous appellons prospérité & fortune, ne fût pas une apparence fausse & une ombre vaine qui s'évanoüit ;

que cette terre, cet atome, où il paroît que la vertu & le crime rencontrent si rarement ce qui leur est dû, fût le seul endroit de la scene où se doivent passer la punition & les récompenses.

De ce que je pense, je n'infere pas plus clairement que je suis esprit, que je conclus de ce que je fais, ou ne fais point selon qu'il me plaît, que je suis libre : or liberté, c'est choix, autrement une détermination volontaire au bien ou au mal, & ainsi une action bonne ou mauvaise, & ce qu'on appelle vertu ou crime : que le crime absolument soit impuni, il est vray, c'est injustice ; qu'il le soit sur la terre, c'est un mystere ; supposons pourtant avec l'athée, que c'est injustice ; toute injustice est une negation, ou une privation de justice, donc toute injustice suppose justice ; toute justice est une conformité à une souveraine raison, je demande en effet, quand il n'a pas été raisonnable que le crime soit puni, à moins qu'on ne dise que c'est quand le triangle avoit moins de trois angles ; or toute conformité à la raison est une verité, cette conformité, comme il vient d'être dit, a toujours été, elle est donc de celles que l'on appelle des éternelles veritez ; cette verité d'ailleurs, ou n'est point, & ne peut être, ou elle est l'objet d'une connoissance, elle est donc éternelle cette connoissance, & c'est Dieu.

Les dénouemens qui découvrent les crimes les plus cachez, & où la précaution des coupables, pour les dérober aux yeux des hommes, a été plus grande, paroissent si simples & si faciles, qu'il semble qu'il n'y ait que Dieu seul qui puisse en être l'auteur; & les faits d'ailleurs que l'on en rapporte, sont en si grand nombre, que s'il plaît à quelques-uns de les attribuer à de purs hazards, il faut donc qu'ils soustiennent que le hazard de tout temps a passé en coûtume.

¶ Si vous faites cette supposition, que tous les hommes qui peuplent la terre sans exception, soient chacun dans l'abondance, & que rien ne leur manque, j'inferé de là que nul homme qui est sur la terre, n'est dans l'abondance, & que tout luy manque : il n'y a que deux sortes de richesses, & auxquelles les autres se reduisent, l'argent & les terres; si tous sont riches, qui cultivera les terres, & qui fouillera les mines? ceux qui sont éloignez des mines, ne les fouilleront pas, ny ceux qui habitent des terres incultes & minerales, ne pourront pas en tirer des fruits; on aura recours au commerce, & on le suppose : mais si les hommes abondent de biens, & que nul ne soit dans le cas de vivre par son travail, qui transportera d'une region à une autre les lingots, ou les choses échangées? qui mettra des vaisseaux en mer, qui se chargera de les

conduire? qui entreprendra des caravanes? on manquera alors du nécessaire, & des choses utiles; s'il n'y a plus de besoins, il n'y a plus d'arts, plus de sciences, plus d'invention, plus de mécanique. D'ailleurs cette égalité de possessions & de richesses en établit une autre dans les conditions, bannit toute subordination, réduit les hommes à se servir eux-mêmes, & à ne pouvoir être secourus les uns des autres, rend les loix frivoles & inutiles, entraîne une anarchie universelle; attire la violence, les injures, les massacres, l'impunité.

Si vous supposez au contraire que tous les hommes sont pauvres, en vain le soleil se leve pour eux sur l'horizon, en vain il échauffe la terre & la rend féconde; en vain le ciel verse sur elle ses influences; les fleuves en vain l'arrosent, & répandent dans les diverses contrées la fertilité & l'abondance; inutilement aussi la mer laisse sonder ses abîmes profonds, les rochers & les montagnes s'ouvrent pour laisser fouiller dans leur sein, & en tirer tous les trésors qu'ils y renferment. Mais si vous établissez que de tous les hommes répandus dans le monde, les uns soient riches, & les autres pauvres & indigens, vous faites alors que le besoin rapproche mutuellement les hommes, les lie, les reconcilie; ceux-cy fervent, obéissent, inventent, travaillent, culti-

vent, perfectionnent; ceux-là jouissent, nourrissent, secourent, protegent, gouvernent; tout ordre est rétabli, & Dieu se découvre.

¶ Mettez l'autorité, les plaisirs & l'oïiveté d'un côté; la dépendance, les soins & la misere de l'autre, ou ces choses sont déplacées par la malice des hommes, ou Dieu n'est pas Dieu.

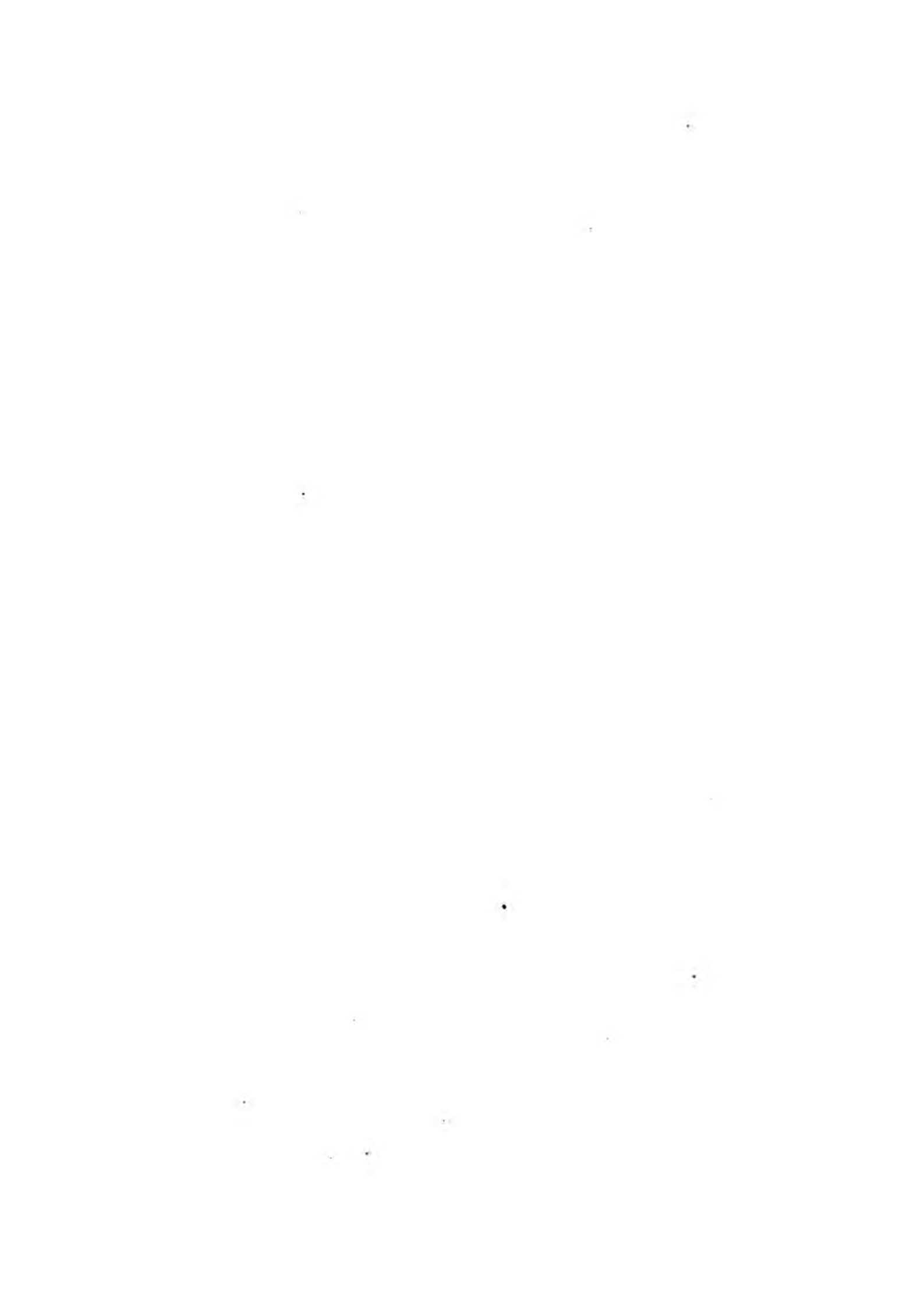
Une certaine inégalité dans les conditions qui entretient l'ordre & la subordination, est l'ouvrage de Dieu, ou suppose une loy divine: une trop grande disproportion, & telle qu'elle se remarque parmy les hommes, est leur ouvrage, ou la loy des plus forts.

Les extremités sont vicieuses, & partent de l'homme: toute compensation est juste & vient de Dieu.

¶

Si on ne goûte point ces Caractères, je m'en étonne; & si on les goûte, je m'en étonne de même.

FIN.



DISCOURS

PRONONCÉ DANS

L'ACADEMIE FRANÇOISE





PREFACE



EUX qui interrogez sur le discours que je fis à l'Academie Françoisse le jour que j'eus l'honneur d'y être reçu, ont dit sechement que j'avois fait des caracteres, croyant le blâmer en ont donné l'idée la plus avantageuse que je pouvois moy-même desirer : car le public ayant approuvé ce genre d'écrire où je me suis appliqué depuis quelques années, c'étoit le prévenir en ma faveur que de faire une telle réponse : il ne restoit plus que de sçavoir si je n'aurois pas dû renoncer aux caracteres dans le discours dont il s'agissoit, & cette question s'évanouit dès qu'on sçait que l'usage a prévalu qu'un nouvel Academicien compose celui qu'il doit prononcer le jour de sa reception, de l'éloge du Roy, de ceux du Cardinal de Richelieu, du Chancelier Seguier, de la personne à qui il succede, & de l'Academie Françoisse; de ces cinq éloges il y en a

quatre de personnels : or je demande à mes censeurs qu'ils me posent si bien la différence qu'il y a, des éloges personnels aux caractères qui louent, que je la puisse sentir, & avouer ma faute ; si chargé de faire quelque autre Harangue je retombe encore dans des peintures, c'est alors qu'on pourra écouter leur critique, & peut-être me condamner, je dis peut-être, puisque les caractères, ou du moins les images des choses & des personnes sont inévitables dans l'Oraison, que tout Ecrivain est Peintre, & tout excellent Ecrivain, excellent Peintre.

J'avoué que j'ay ajouté à ces tableaux qui étoient de commande, les louanges de chacun des Hommes illustres qui composent l'Académie Française, & ils ont dû me le pardonner, s'ils ont fait attention, qu'autant pour ménager leur pudeur que pour éviter les caractères, je me suis abstenu de toucher à leurs personnes, pour ne parler que de leurs ouvrages, dont j'ay fait des éloges publics plus ou moins étendus selon que les sujets qu'ils y ont traités pouvoient l'exiger. J'ay loué des Académiciens encore vivans, disent quelques-uns, il est vray, mais je les ay loués tous, qui d'entr'eux auroit une raison de se plaindre ? C'est une coutume toute nouvelle, ajoutent-ils, & qui n'avoit point encore eu d'exemple ; je veux en convenir, & que j'ay pris soin de m'écarter des lieux communs & des phrases proverbiales usées depuis si long-temps pour avoir servi à un nombre infini de pareils discours depuis la naissance de l'Académie Française : m'estoit-il donc si difficile de faire entrer Rome & Athènes, le Lycée & le Portique dans l'éloge de cette sçavante Compagnie ?

Etre au comble de ses vœux de se voir Academicien : protester que ce jour où l'on jouït pour la premiere fois d'un si rare bonheur, est le jour le plus beau de sa vie : douter si cet honneur qu'on vient de recevoir est une chose vraie ou qu'on ait songée : esperer de puiser desormais à la source les plus pures eaux de l'Eloquence Françoise : n'avoir accepté, n'avoir desiré une telle place que pour profiter des lumieres de tant de personnes si éclairées : promettre que tout indigne de leur choix qu'on se reconnoît, on s'efforcera de s'en rendre digne. *Cent autres formules de pareils complimens sont-elles si rares & si peu connues que je n'eusse pû les trouver, les placer & en meriter des applaudissemens?*

Parce donc que j'ay crû que quoy que l'envie & l'injustice publient de l'Academie Françoise, quoy qu'elles veüillent dire de son âge d'or & de sa decadence, elle n'a jamais depuis son établissement rassemblé un si grand nombre de personnages illustres pour toutes sortes de talens & en tout genre d'érudition, qu'il est facile aujourd'huy d'y en remarquer ; & que dans cette prevention où je suis je n'ay pas esperé que cette Compagnie pût être une autre fois plus belle à peindre, ny prise dans un jour plus favorable, & que je me suis servi de l'occasion, ay-je rien fait qui doive m'attirer les moindres reproches? Ciceron a pû louer impunément Brutus, Cesar, Pompée, Marcellus, qui étoient vivans, qui étoient presens, il les a louez plusieurs fois, il les a louez seuls, dans le Senat, souvent en presence de leurs ennemis, toujours devant une compagnie jalouse de leur merite, & qui avoit bien d'autres delicateffes de politique sur la vertu des grands

Hommes, que n'en sçauroit avoir l'Academie Françoisse : j'ay loué les Academiciens, je les ay louez tous, & ce n'a pas été impunément ; que me seroit-il arrivé si je les avois blâmez tous ?

Je viens d'entendre, a dit *Theobalde*, une grande vilaine Harangue qui m'a fait bailler vingt fois, & qui m'a ennuyé à la mort : *Voilà ce qu'il a dit, & voilà ensuite ce qu'il a fait, luy & peu d'autres qui ont crû devoir entrer dans les mêmes interests : Ils partirent pour la Cour le lendemain de la prononciation de ma Harangue, ils allerent de maisons en maisons ; ils dirent aux personnes auprès de qui ils ont accès, que je leur avois balbutié la veille un discours où il n'y avoit ny stile, ny sens commun, qui étoit rempli d'extravagances, & une vraye satyre. Revenus à Paris ils se cantonnerent en divers quartiers, où ils répandirent tant de venin contre moy, s'acharnerent si fort à diffamer cette Harangue, soit dans leurs conversations, soit dans les lettres qu'ils écrivirent à leurs amis dans les Provinces, en dirent tant de mal, & le persuaderent si fortement à qui ne l'avoit pas entendue, qu'ils crurent pouvoir insinuer au public, ou que les Caracteres faits de la même main étoient mauvais, ou que s'ils étoient bons, je n'en étois pas l'Auteur, mais qu'une femme de mes amies m'avoit fourni ce qu'il y avoit de plus supportable ; ils prononcerent aussi que je n'estois pas capable de faire rien de suivi, pas même la moindre Preface, tant ils estimoient impraticable à un homme même qui est dans l'habitude de penser & d'écrire ce qu'il pense, l'art de lier ses pensées & de faire des transitions.*

Ils firent plus; violant les loix de l'Academie Françoise, qui défend aux Academiciens d'écrire ou de faire écrire contre leurs confreres, ils lâcherent sur moy deux Auteurs associez à une même Gazette¹; ils les animerent non pas à publier contre moy une satyre fine & ingenieuse, ouvrage trop au dessous des uns & des autres, facile à manier, & dont les moindres esprits se trouvent capables, mais à me dire de ces injures grossieres & personnelles, si difficiles à rencontrer, si penibles à prononcer ou à écrire, sur tout à des gens à qui je veux croire qu'il reste encore quelque pudeur & quelque soin de leur reputation.

Et en verité je ne doute point que le public ne soit enfin étourdi & fatigué d'entendre depuis quelques années de vieux corbeaux croasser autour de ceux qui d'un vol libre & d'une plume legere se sont élevez à quelque gloire par leurs écrits. Ces oiseaux lugubres semblent par leurs cris continuels leur vouloir imputer le decry universel où tombe necessairement tout ce qu'ils exposent au grand jour de l'impression, comme si on étoit cause qu'ils manquent de force & d'haleine, ou qu'on dût être responsable de cette mediocrité répandue sur leurs ouvrages: s'il s'imprime un livre de mœurs assez mal digeré pour tomber de soy-même & ne pas exciter leur jalousie, ils le louent volontiers, & plus volontiers encore ils n'en parlent point; mais s'il est tel que le monde en parle, ils l'attaquent avec furie; Prose, Vers, tout est sujet à leur censure, tout est en proye à une haine implacable qu'ils ont conçüe contre

1. Mer. Gal.



ce qui ose paroître dans quelque perfection, & avec les signes d'une approbation publique : on ne sçait plus quelle morale leur fournir qui leur agrée, il faudra leur rendre celle de la Serre ou de Desmarets, & s'ils en sont crûs, revenir au Pedagogue Chrétien, & à la Cour Sainte : Il paroît une nouvelle Satyre écrite contre les vices en general, qui d'un vers fort & d'un stile d'airain enfonce ses traits contre l'avarice, l'excès du jeu, la chicanne, la moleffe, l'ordure & l'hypocrisie, où personne n'est nommé ny designé, où nulle femme vertueuse ne peut ny ne doit se reconnoître ; un BOURDALOÛE en chaire ne fait point de peintures du crime ny plus vives ny plus innocentes, il n'importe, c'est médifance, c'est calomnie. Voilà depuis quelque temps leur unique ton, celui qu'ils employent contre les ouvrages des Mœurs qui reüssissent : ils y prennent tout litteralement, ils les lisent comme une histoire, ils n'y entendent ny la Poësie, ny la figure, ainsi ils les condamnent ; ils y trouvent des endroits foibles, il y en a dans Homere, dans Pindare, dans Virgile & dans Horace, où n'y en a-t-il point ? si ce n'est peut-estre dans leurs écrits. BERNIN n'a pas manié le marbre, ny traité toutes ses figures d'une égale force, mais on ne laisse pas de voir dans ce qu'il a moins heureusement rencontré, de certains traits si achevez tout proche de quelques autres qui le sont moins, qu'ils découvrent aisément l'excellence de l'ouvrier : si c'est un cheval, les crins sont tournez d'une main hardie, ils voltigent & semblent être le jouët du vent, l'œil est ardent, les narzeaux soustent le feu & la vie, un cizeau de maître s'y retrouve en mille endroits, il n'est pas donné à ses

copistes ny à ses envieux d'arriver à de telles fautes par leurs chef-d'œuvres, l'on voit bien que c'est quelque chose de manqué par un habile homme, & une faute de PRAXITELE.

Mais qui sont ceux qui si tendres & si scrupuleux ne peuvent même supporter que sans blesser & sans nommer les vicieux on se declare contre le vice? sont-ce des Chartreux & des Solitaires? sont-ce les Jesuites hommes pieux & éclairés? sont-ce ces hommes religieux qui habitent en France les Cloîtres & les Abbayes? Tous au contraire lisent ces sortes d'ouvrages, & en particulier, & en public à leurs recreations; ils en inspirent la lecture à leurs Pensionnaires, à leurs Eleves, ils en dépeuplent les boutiques, ils les conservent dans leurs Bibliothèques; n'ont ils pas les premiers reconnu le plan & l'économie du Livre des Caracteres? n'ont-ils pas observé que de seize Chapitres qui le composent, il y en a quinze qui s'attachant à découvrir le faux & le ridicule qui se rencontrent dans les objets des passions & des attachemens humains, ne tendent qu'à ruiner tous les obstacles qui affoiblissent d'abord, & qui éteignent ensuite dans tous les hommes la connoissance de Dieu; qu'ainsi ils ne sont que des préparations au seizième & dernier Chapitre, où l'Atheïsme est attaqué & peut-être confondu, où les preuves de Dieu, une partie du moins de celles que les foibles hommes sont capables de recevoir dans leur esprit, sont apportées, où la providence de Dieu est défenduë contre l'insulte & les plaintes des libertins : qui sont donc ceux qui osent repeter contre un ouvrage si serieux & si utile ce continuel

refrain, c'est médisance, c'est calomnie; il faut les nommer, ce sont des Poètes, mais quels Poètes? des Auteurs d'Hymnes sacrez ou des Traducteurs de Pseaumes, des Godeaux ou des Corneilles? Non; mais des faiseurs de Stances & d'Elegies amoureuses, de ces beaux esprits qui tournent un Sonnet sur une absence ou sur un retour, qui font une Epigramme sur une belle gorge, & un Madrigal sur une jouïssance; Voilà ceux qui par délicatesse de conscience ne souffrent qu'impatiemment, qu'en ménageant les particuliers avec toutes les précautions que la prudence peut suggerer, j'essaye dans mon livre des Mœurs de décrier, s'il est possible, tous les vices du cœur & de l'esprit, de rendre l'homme raisonnable, & plus proche de devenir Chrétien. Tels ont esté les Theobaldes ou ceux du moins qui travaillent sous eux, & dans leur atelier.

Ils sont encore allez plus loin, car palliant d'une politique zelée le chagrin de ne se sentir pas à leur gré si bien loüez & si long-temps que chacun des autres Academiciens, ils ont osé faire des applications délicates & dangereuses de l'endroit de ma Harangue, où m'exposant seul à prendre le parti de toute la Litterature, contre leurs plus irreconciliables ennemis, gens pecunieux, que l'excès d'argent ou qu'une fortune faite par de certaines voyes, jointe à la faveur des Grands qu'elle leur attire necessairement, mene jusqu'à une froide insolence, je leur fais à la verité à tous une vive apostrophe, mais qu'il n'est pas permis de détourner de dessus eux pour la rejeter sur un seul, & sur tout autre.

Ainsi en usent à mon égard, excitez peut-être par les Theobaldes, ceux qui se persuadant qu'un Auteur écrit seulement pour les amuser par la satire, & point du tout pour les instruire par une saine morale, au lieu de prendre pour eux & de faire servir à la correction de leurs mœurs les divers traits qui sont semez dans un ouvrage, s'appliquent à découvrir, s'ils le peuvent, quels de leurs amis ou de leurs ennemis ces traits peuvent regarder, negligent dans un livre tout ce qui n'est que remarques solides ou serieuses reflexions, quoy qu'en si grand nombre qu'elles le composent presque tout entier, pour ne s'arrester qu'aux peintures ou aux caracteres; & après les avoir expliquez à leur maniere, & en avoir crû trouver les originaux, donnent au public de longues listes, ou, comme ils les appellent, des clefs, fausses clefs, & qui leur sont aussi inutiles, qu'elles sont injurieuses aux personnes dont les noms s'y voyent dechiffrez, & à l'Ecrivain qui en est la cause, quoy qu'innocente.

J'avois pris la précaution de protester dans une Preface contre toutes ces interpretations, que quelque connoissance que j'ay des hommes m'avoit fait prévoir, jusqu'à hesiter quelque temps si je devois rendre mon Livre public, & à balancer entre le desir d'être utile à ma patrie par mes écrits, & la crainte de fournir à quelques-uns de quoy exercer leur malignité; mais puisque j'ay eu la foiblesse de publier ces Caracteres, quelle digue eleveray-je contre ce déluge d'explications qui inonde la ville, & qui bien-tost va gagner la Cour? diray-je serieusement, & protesteray-je avec d'horribles sermens que je ne suis ny auteur ny com-

plice de ces clefs qui courent, que je n'en ay donné aucune, que mes plus familiers amis sçavent que je les leur ay toutes refusées; que les personnes les plus accreditées de la Cour ont desesperé d'avoir mon secret? n'est-ce pas la même chose que si je me tourmentois beaucoup à soutenir que je ne suis pas un malhonnête homme, un homme sans pudeur, sans mœurs, sans conscience, tel enfin que les Gazetiers dont je viens de parler ont voulu me représenter dans leur libelle diffamatoire.

Mais d'ailleurs comment aurois-je donné ces sortes de clefs, si je n'ay pû moy-même les forger telles qu'elles sont, & que je les ay vûes? Estant presque toutes différentes entr'elles, quel moyen de les faire servir à une mesme entrée, je veux dire à l'intelligence de mes Remarques? Nommant des personnes de la Cour & de la Ville à qui je n'ay jamais parlé, que je ne connois point, peuvent-elles partir de moy, & être distribuées de ma main? Aurois-je donné celles qui se fabriquent à Romorentin, à Mortaigne & à Belesme, dont les différentes applications sont à la Baillive, à la femme de l'Assesseur, au President de l'Electon, au Prevost de la Maréchaussée, & au Prevost de la Collegiate? les noms y sont fort bien marquez, mais ils ne m'aident pas davantage à connoître les personnes. Qu'on me permette icy une vanité sur mon Ouvrage; je suis presque disposé à croire qu'il faut que mes peintures expriment bien l'homme en general, puisqu'elles ressemblent à tant de particuliers, & que chacun y croit voir ceux de sa Ville ou de sa Province: J'ay peint à la verité d'après nature,

mais je n'ay pas toujours songé à peindre celui-cy ou celle-là dans mon Livre des Mœurs; je ne me suis point loué au public pour faire des portraits qui ne fussent que vrais & ressemblans, de peur que quelquefois ils ne fussent pas croyables, & ne parussent feints ou imaginez; me rendant plus difficile je suis allé plus loin, j'ay pris un trait d'un côté & un trait d'un autre; & de ces divers traits qui pouvoient convenir à une même personne, j'en ay fait des peintures vray-semblables, cherchant moins à réjouir les lecteurs par le caractère, ou comme le disent les mécontents, par la satyre de quelqu'un, qu'à leur proposer des défauts à éviter, & des modeles à suivre.

Il me semble donc que je dois être moins blâmé, que plaint de ceux qui par hazard verroient leurs noms écrits dans ces insolentes listes que je desavouë & que je condamne autant qu'elles le méritent: J'ose même attendre d'eux cette justice, que sans s'arrêter à un Auteur Moral qui n'a eu nulle intention de les offenser par son Ouvrage, ils passeront jusqu'aux Interpretes dont la noirceur est inexcusable. Je dis en effet ce que je dis, & nullement ce qu'on assure que j'ay voulu dire, & je réponds encore moins de ce qu'on me fait dire, & que je ne dis point: je nomme nettement les personnes que je veux nommer, toujours dans la vûe de louer leur vertu ou leur merite; j'écris leurs noms en lettres capitales, afin qu'on les voye de loin, & que le lecteur ne coure pas risque de les manquer: Si j'avois voulu mettre des noms veritables aux peintures moins obligantes, je me serois épargné

le travail d'emprunter les noms de l'ancienne histoire, d'employer des lettres initiales qui n'ont qu'une signification vaine & incertaine, de trouver enfin mille tours & mille faux fuyans pour dépaïser ceux qui me lisent, & les dégoûter des applications. Voilà la conduite que j'ay tenuë dans la composition des Caracteres.

Sur ce qui concerne la Harangue qui a paru longue & ennuyeuse au chef des mécontents, je ne sçay en effet pourquoy j'ay tenté de faire de ce remerciement à l'Academie Françoisè un discours oratoire qui eût quelque force & quelque étenduë: de zelez Academiens m'avoient déjà frayé ce chemin, mais ils se sont trouvez en petit nombre, & leur zele pour l'honneur & pour la reputation de l'Academie n'a eu que peu d'imitateurs; je pouvois suivre l'exemple de ceux qui postulant une place dans cette Compagnie sans avoir jamais rien écrit, quoy qu'ils sçachent écrire, annoncent dédaigneusement la veille de leur reception, qu'ils n'ont que deux mots à dire, & qu'un moment à parler, quoy que capables de parler long-temps, & de parler bien.

J'ay pensé au contraire, qu'ainsi que nul artisan n'est aggregé à aucune société, ny n'a ses lettres de Maîtrise sans faire son chef-d'œuvre, de même & avec encore plus de bienveillance un homme associé à un corps qui ne s'est soutenu, & ne peut jamais se soutenir que par l'éloquence, se trouvoit engagé à faire en y entrant un effort en ce genre, qui le fist aux yeux de tous paroître digne du choix dont il venoit de l'honorer: Il me sembloit encore que puisque l'élo-

quence profane ne paroiffoit plus regner au Bareau, d'où elle a été bannie par la neceffité de l'expédition, & qu'elle ne devoit plus être admife dans la Chaire où elle n'a été que trop soufferte, le feul afyle qui pouvoit luy refter, étoit l'Academie Françoisife; & qu'il n'y avoit rien de plus naturel, ny qui pût rendre cette Compagnie plus celebre, que fi au fujet des receptions de nouveaux Academiciens, elle fçavoit quelquefois attirer la Cour & la Ville à fes Affemblées par la curiosité d'y entendre des pieces d'Eloquence d'une juftte étenduë, faites de main de maîtres, & dont la profeflion eft d'exceller dans la fcience de la parole.

Si je n'ay pas atteint mon but qui étoit de prononcer un discours éloquent, il me paroît du moins que je me fuis difculpé de l'avoir fait trop long de quelques minutes: car fi d'ailleurs Paris à qui on l'avoit promis mauvais, fatyrique & infensé, s'est plaint qu'on luy avoit manqué de parole; fi Marly où la curiosité de l'entendre s'étoit répanduë, n'a point retenti d'applaudiffemens que la Cour ait donnez à la critique qu'on en avoit faite; s'il a fçû franchir Chantilly écüeil des mauvais Ouvrages; fi l'Academie Françoisife à qui j'avois appellé comme au Juge fouverain de ces fortes de pieces, étant affemblée extraordinairement, a adopté celle-cy, l'a fait imprimer par fon Libraire, l'a mise dans fes Archives; fi elle n'étoit pas en effet compofée d'un ftile affecté, dur & interrompu, ny chargée de louanges fades & outrées, telles qu'on les lit dans les Prologues d'Operas, & dans tant d'Epîtres Dédicatoires, il ne faut

plus s'étonner qu'elle ait ennuyé Theobalde. Je vois les temps, le public me permettra de le dire, où ce ne sera pas assez de l'approbation qu'il aura donnée à un ouvrage pour en faire la réputation, & que pour y mettre le dernier sceau, il sera nécessaire que de certaines gens le désapprouvent, qu'ils y aient baillé.

Car voudroient-ils présentement qu'ils ont reconnu que cette Harangue a moins mal réussi dans le public qu'ils ne l'avoient espéré; qu'ils sçavent que deux Libraires ont plaidé¹ à qui l'imprimerait, voudroient-ils désavouer leur goût & le jugement qu'ils en ont porté dans les premiers jours qu'elle fut prononcée; me permettroient-ils de publier ou seulement de soupçonner une toute autre raison de l'âpre censure qu'ils en firent, que la persuasion où ils étoient qu'elle le méritoit: on sçait que cet homme d'un nom & d'un mérite si distingué avec qui j'eus l'honneur d'être reçu à l'Académie Française, prié, sollicité, persécuté de consentir à l'impression de sa Harangue par ceux mêmes qui vouloient supprimer la mienne, & en éteindre la mémoire, leur résista toujours avec fermeté: Il leur dit, qu'il ne pouvoit ny ne devoit approuver une distinction si odieuse qu'ils vouloient faire entre luy & moy, que la préférence qu'ils donnoient à son Discours avec cette affectation & cet empressement qu'ils luy marquoient, bien loin de l'obliger, comme ils pouvoient le croire, luy faisoit au contraire une véritable peine; que deux Discours également innocens, prononcez dans le même jour, devoient

1. L'Instance étoit aux Requestes de l'Hôtel.

être imprimez dans le même temps : Il s'expliqua ensuite obligamment en public & en particulier sur le violent chagrin qu'il ressentoit de ce que les deux Auteurs de la Gazette que j'ay citez avoient fait servir les louanges qu'il leur avoit plû de luy donner, à un dessein formé de médire de moy, de mon Discours & de mes Caracteres; & il me fit sur cette satyre injurieuse des explications & des excuses qu'il ne me devoit point. Si donc on vouloit inferer de cette conduite des Theobaldes, qu'ils ont crû faussement avoir besoin de comparaisons & d'une Harangue folle & décriée pour relever celle de mon Collegue, ils doivent répondre pour se laver de ce soupçon qui les deshonne, qu'ils ne sont ny courtisans ny dévoüez à la faveur, ny interessez ny adulateurs; qu'au contraire ils sont sinceres, & qu'ils ont dit naïvement ce qu'ils pensoient du plan, du stile & des expressions de mon Remerciement à l'Academie Françoise; mais on ne manquera pas d'insister & de leur dire que le jugement de la Cour & de la Ville, des Grands & du peuple luy a été favorable; qu'importe, ils repliqueront avec confiance que le public a son goût, & qu'ils ont le leur: réponse qui ferme la bouche & qui termine tout differend; il est vray qu'elle m'éloigne de plus en plus de vouloir leur plaire par aucun de mes écrits; car si j'ay un peu de santé avec quelques années de vie, je n'auray plus d'autre ambition que celle de rendre par des soins assidus & par de bons conseils, mes ouvrages tels, qu'ils puissent toujours partager les Theobaldes & le public.



DISCOURS

PRONONCÉ DANS

L'ACADEMIE FRANÇOISE

Le Lundy quinzième Juin 1693.

MESSIEURS,



L seroit difficile d'avoir l'honneur de se trouver au milieu de vous, d'avoir devant ses yeux l'Academie Françoise, d'avoir lû l'Histoire de son établissement, sans penser d'abord à celuy à qui elle en est redevable, & sans se persuader qu'il n'y a rien de plus naturel, & qui doive moins vous déplaire, que d'entamer ce tissu de loüanges qu'exigent

le devoir & la coûtume, par quelques traits où ce grand Cardinal soit reconnoissable, & qui en renouvellent la memoire.

Ce n'est point un personnage qu'il soit facile de rendre ny d'exprimer par de belles paroles, ou par de riches figures, par ces discours moins faits pour relever le mérite de celuy que l'on veut peindre, que pour montrer tout le feu & toute la vivacité de l'Orateur. Suivez le Regne de Loüis le Juste, c'est la vie du Cardinal de Richelieu, c'est son éloge, & celuy du Prince qui l'a mis en œuvre : Que pourrois-je ajouter à des faits encore recens & si memorables ? Ouvrez son Testament politique, digerez cet ouvrage, c'est la peinture de son esprit, son ame toute entiere s'y developpe, l'on y découvre le secret de sa conduite & de ses actions, l'on y trouve la source & la vray-semblance de tant & de si grands événemens qui ont parû sous son administration ; l'on y voit sans peine qu'un homme qui pense si virilement & si juste, a pû agir sûrement & avec succès, & que celuy qui a achevé de si grandes choses, ou n'a jamais écrit, ou a dû écrire comme il a fait.

Genie fort & superieur il a sçû tout le fond & tout le mystere du gouvernement, il a connu le beau & le sublime du ministere ; il a respecté l'Etranger, ménagé les Couronnes, connu le poids de leur alliance ; il a opposé

des Alliez à des Ennemis; il a veillé aux interets du dehors, à ceux du dedans, il n'a oublié que les siens; une vie laborieuse & languissante, souvent exposée, a été le prix d'une si haute vertu; dépositaire des tresors de son Maître, comblé de ses bienfaits, ordonnateur, dispensateur de ses Finances, on ne scauroit dire qu'il est mort riche.

Le croiroit-on, Messieurs, cette ame serieuse & austere, formidable aux Ennemis de l'Etat, inexorable aux factieux, plongée dans la negociation, occupée tantôt à affoiblir le parti de l'heresie, tantôt à déconcerter une ligue, & tantôt à méditer une conquête, a trouvé le loisir d'être sçavante, a goûté les belles lettres & ceux qui en faisoient profession. Comparez-vous, si vous l'osez, au grand Richelieu, Hommes dévoüez à la fortune, qui par le succès de vos affaires particulieres vous jugez dignes que l'on vous confie les affaires publiques! qui vous donnez pour des genies heureux & pour de bonnes têtes, qui dites que vous ne sçavez rien, que vous n'avez jamais lû, que vous ne lirez point, ou pour marquer l'inutilité des sciences, ou pour paroître ne devoir rien aux autres, mais puiser tout de vôtre fonds, apprenez que le Cardinal de Richelieu a sçû; qu'il a lû; je ne dis pas qu'il n'a point eu d'éloignement pour les gens de lettres, mais qu'il les a aimez,

careffez, favorifez; qu'il leur a ménagé des privileges, qu'il leur deftinoit des penfions, qu'il les a réunis en une Compagnie celebre, qu'il en a fait l'Academie Françoife. Oüy, Hommes riches & ambitieux, contempteurs de la vertu & de toute affociation qui ne roule pas fur les établifsemens & fur l'interest! celle-cy est une des penfées de ce grand Miniftre, né homme d'Etat, dévoué à l'Etat, esprit folide, éminent, capable dans ce qu'il faisoit des motifs les plus relevez, & qui tenoient au bien public comme à la gloire de la Monarchie, incapable de concevoir jamais rien qui ne fût digne de luy, du Prince qu'il fervoit, de la France à qui il avoit confacré fes meditations & fes veilles.

Il fçavoit quelle est la force & l'utilité de l'éloquence, la puiffance de la parole qui aide la raifon & la fait valoir, qui infinuë aux hommes la justice & la probité, qui porte dans le cœur du foldat l'intrepidité & l'audace, qui calme les émotions populaires, qui excite à leurs devoirs les Compagnies entieres, ou la multitude : il n'ignoroit pas quels font les fruits de l'Hiftoire & de la Poëfie, quelle est la neceffité de la Grammaire, la bafe & le fondement des autres sciences, & que pour conduire ces chofes à un degré de perfection qui les rendit avantageufes à la Republique, il faloit dresser le plan d'une Compagnie où la

vertu seule fût admise, le mérite placé, l'esprit & le sçavoir rassemblez par des suffrages, n'allons pas plus loin ; voilà, Messieurs, vos principes & vôtre regle, dont je ne suis qu'une exception.

Rappelez en vôtre memoire, la comparaison ne vous fera pas injurieuse, rappelez ce grand & premier Concile, où les Peres qui le composoient, étoient remarquables chacun par quelques membres mutilés, ou par les cicatrices qui leur étoient restées des fureurs de la persecution ; ils sembloient tenir de leurs playes le droit de s'asseoir dans cette Assemblée generale de toute l'Eglise : il n'y avoit aucun de vos illustres predecesseurs qu'on ne s'empressât de voir, qu'on ne montrât dans les places, qu'on ne désignât par quelque ouvrage fameux qui luy avoit fait un grand nom, & qui luy donnoit rang dans cette Academie naissante qu'ils avoient comme fondée ; tels étoient ces grands artisans de la parole, ces premiers Maîtres de l'éloquence Françoise, tels vous êtes, Messieurs, qui ne cedez ny en sçavoir ny en mérite à nul de ceux qui vous ont précédés.

L'un aussi correct dans sa langue que s'il l'avoit apprise par regles & par principes, aussi élégant dans les langues étrangères que si elles luy étoient naturelles, en quelque idiome qu'il compose, semble toujours parler

celuy de son païs ; il a entrepris, il a fini une penible traduction que le plus bel esprit pourroit avoüer, & que le plus pieux personnage devoit desirer d'avoir faite.

L'autre fait revivre Virgile parmi nous, transmet dans nôtre langue les graces & les richesses de la Latine, fait des Romans qui ont une fin, en bannit le prolix & l'incroyable pour y substituer le vray-semblable & le naturel.

Un autre plus égal que Marot & plus Poëte que Voiture, a le jeu, le tour & la naïveté de tous les deux ; il instruit en badinant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes, élève les petits sujets jusqu'au sublime, homme unique dans son genre d'écrire, toujours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise, qui a été au-delà de ses modeles, modele luy-même difficile à imiter.

Celuy-cy passe Juvenal, atteint Horace, semble créer les pensées d'autrui & se rendre propre tout ce qu'il manie, il a dans ce qu'il emprunte des autres toutes les graces de la nouveauté & tout le mérite de l'invention ; ses vers forts & harmonieux, faits de genie, quoy que travaillez avec art, pleins de traits & de poësie, seront lûs encore quand la langue aura vieilli, en seront les derniers débris ; on y remarque une critique sûre, judicieuse, & innocente, s'il est permis du

moins de dire de ce qui est mauvais, qu'il est mauvais.

Cet autre vient après un homme loüé, applaudi, admiré, dont les vers volent en tous lieux & passent en proverbe, qui prime, qui regne sur la scène, qui s'est emparé de tout le theatre : il ne l'en dépossede pas, il est vray, mais il s'y établit avec luy, le monde s'accoutume à en voir faire la comparaison ; quelques-uns ne souffrent pas que Corneille, le grand Corneille, luy soit préféré, quelques autres qu'il luy soit égalé ; ils en appellent à l'autre siecle, ils attendent la fin de quelques vieillards, qui touchez indifferemment de tout ce qui rappelle leurs premières années, n'aiment peut-être dans OEdipe que le souvenir de leur jeunesse.

Que diray-je de ce personnage qui a fait parler si long-temps une envieuse critique & qui l'a fait taire ; qu'on admire malgré soy, qui accable par le grand nombre & par l'éminence de ses talens, Orateur, Historien, Theologien, Philosophe, d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la Chaire ; un défenseur de la Religion, une lumière de l'Eglise, parlons d'avance le langage de la posterité, un Pere de l'Eglise ? Que n'est-il point ! Nommez, Messieurs, une vertu qui ne soit pas la fienne.

Toucheray-je aussi votre dernier choix si digne de vous? Quelles choses vous furent dites dans la place où je me trouve! je m'en souviens, & après ce que vous avez entendu, comment ose-je parler, comment daignez-vous m'entendre? avouons-le, on sent la force & l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il prêche de génie & sans préparation, soit qu'il prononce un discours étudié & oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation : toujours maître de l'oreille & du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ny tant d'élevation, ny tant de facilité, de délicatesse, de politesse; on est assez heureux de l'entendre, de sentir ce qu'il dit, & comme il le dit; on doit être content de soy si l'on emporte ses reflexions, & si l'on en profite. Quelle grande acquisition avez-vous faite en cet homme illustre? à qui m'associez-vous?

Je voudrois, Messieurs, moins pressé par le temps & par les bienseances qui mettent des bornes à ce discours, pouvoir louer chacun de ceux qui composent cette Academie, par des endroits encore plus marquez & par de plus vives expressions. Toutes les sortes de talens que l'on voit répandus parmi les hommes, se trouvent partagez entre vous : Veut-on de diserts Orateurs qui ayent semé dans la Chaire toutes les fleurs de l'Eloquence, qui

avec une saine morale ayent employé tous les tours & toutes les finesses de la langue, qui plaisent par un beau choix de paroles, qui fassent aimer les solemnitez, les Temples, qui y fassent courir, qu'on ne les cherche pas ailleurs, ils sont parmi vous. Admire-t-on une vaste & profonde litterature qui aille fouiller dans les archives de l'antiquité, pour en retirer des choses ensevelies dans l'oubli, échappées aux esprits les plus curieux, ignorées des autres hommes, une memoire, une methode, une précision à ne pouvoir dans ces recherches s'égarer d'une seule année, quelquefois d'un seul jour sur tant de siècles; cette doctrine admirable vous la possédez, elle est du moins en quelques-uns de ceux qui forment cette sçavante Assemblée. Si l'on est curieux du don des langues joint au double talent de sçavoir avec exactitude les choses anciennes, & de narrer celles qui sont nouvelles avec autant de simplicité que de verité, des qualitez si rares ne vous manquent pas, & sont réunies en un même sujet : si l'on cherche des hommes habiles, pleins d'esprit & d'experience, qui par le privilege de leurs emplois fassent parler le Prince avec dignité & avec justesse; d'autres qui placent heureusement & avec succès dans les negociations les plus délicates, les talens qu'ils ont de bien parler & de bien écrire; d'autres encore qui prestent leurs soins

& leur vigilance aux affaires publiques, après les avoir employez aux Judiciaires, toujours avec une égale reputation ; tous se trouvent au milieu de vous, & je souffre à ne les pas nommer.

Si vous aimez le sçavoir joint à l'éloquence, vous n'attendrez pas long-temps, réservez seulement toute vôtre attention pour celuy qui parlera après moy ; que vous manque-t-il enfin, vous avez des Ecrivains habiles en l'une & en l'autre oraison, des Poëtes en tout genre de poësies, soit morales, soit chrétiennes, soit heroïques, soit galantes & enjouées, des imitateurs des anciens, des critiques aufteres ; des esprits fins, délicats, subtils, ingenieux, propres à briller dans les conversations & dans les cercles ; encore une fois à quels hommes, à quels grands sujets m'affociez-vous ?

Mais avec qui daignez-vous aujourd'huy me recevoir, après qui vous fais-je ce public remerciement ? il ne doit pas néanmoins cet homme si louable & si modeste apprehender que je le louë ; si proche de moy, il auroit autant de facilité que de disposition à m'interrompre. Je vous demanderay plus volontiers à qui me faites-vous succeder, à un homme QUI AVOIT DE LA VERTU.

Quelquefois, Messieurs, il arrive que ceux qui vous doivent les loüanges des illustres

morts dont ils remplissent la place, hesitent partagez entre plusieurs choses qui méritent également qu'on les releve; vous aviez choisi en M. l'Abbé de la Chambre un homme si pieux, si tendre, si charitable, si louable par le cœur, qui avoit des mœurs si sages & si chrétiennes, qui étoit si touché de religion, si attaché à ses devoirs, qu'une de ses moindres qualitez étoit de bien écrire; de solides vertus qu'on voudroit celebrer, font passer legèrement sur son érudition ou sur son éloquence; on estime encore plus sa vie & sa conduite que ses ouvrages; je préférerois en effet de prononcer le discours funebre de celuy à qui je succede, plutôt que de me borner à un simple éloge de son esprit. Le mérite en luy n'étoit pas une chose acquise, mais un patrimoine, un bien hereditaire, si du moins il en faut juger par le choix de celuy qui avoit livré son cœur, sa confiance, toute sa personne à cette famille qui l'avoit renduë comme vôtre alliée, puis qu'on peut dire qu'il l'avoit adoptée & qu'il l'avoit mise avec l'Academie Françoise sous sa protection.

Je parle du Chancelier Seguier : on s'en souvient comme de l'un des plus grands Magistrats que la France ait nourri depuis ses commencemens : il a laissé à douter en quoy il excelloit davantage, ou dans les belles lettres, ou dans les affaires, il est vray du moins,

& on en convient, qu'il surpassoit en l'un & en l'autre tous ceux de son temps : homme grave & familier, profond dans les délibérations, quoyque doux & facile dans le commerce, il a eu naturellement ce que tant d'autres veulent avoir, & ne se donnent pas, ce qu'on n'a point par l'étude & par l'affectation, par les mots graves, ou sententieux, ce qui est plus rare que la science, & peut-être que la probité, je veux dire de la dignité; il ne la devoit point à l'éminence de son poste, au contraire, il l'a annobli; il a été grand & accredité sans ministere, & on ne voit pas que ceux qui ont sçû tout réunir en leurs personnes, l'ayent effacé.

Vous le perdites il y a quelques années ce grand Protecteur, vous jettâtes la vûë autour de vous, vous promenâtes vos yeux sur tous ceux qui s'offroient & qui se trouvoient honorez de vous recevoir; mais le sentiment de vôtre perte fut tel, que dans les efforts que vous fîtes pour la reparer, vous osâtes penser à celui qui seul pouvoit vous la faire oublier & la tourner à vôtre gloire; avec quelle bonté, avec quelle humanité ce magnanime Prince vous a-t-il reçûs! n'en soyons pas surpris, c'est son caractere; le même, Messieurs, que l'on voit éclater dans toutes les actions de sa belle vie, mais que les surprenantes revolutions arrivées dans un Royaume voisin & allié

de la France, ont mis dans le plus beau jour qu'il pouvoit jamais recevoir.

Quelle facilité est la nôtre, pour perdre tout d'un coup le sentiment & la memoire des choses dont nous nous sommes vûs le plus fortement imprimez ! Souvenons-nous de ces jours tristes que nous avons passez dans l'agitation & dans le trouble, curieux, incertains quelle fortune auroient couru un grand Roy, une grande Reine, le Prince leur fils, famille auguste, mais malheureuse, que la pieté & la religion avoient poussée jusqu'aux dernieres épreuves de l'adversité, hélas ! avoient-ils péri sur la mer & par les mains de leurs ennemis, nous ne le scavions pas ; on s'interrogeoit, on se promettoit reciproquement les premieres nouvelles qui viendroient sur un événement si lamentable ; ce n'étoit plus une affaire publique, mais domestique, on n'en dormoit plus, on s'éveilloit les uns les autres pour s'annoncer ce qu'on en avoit appris ; & quand ces personnes Royales à qui l'on prenoit tant d'interêt, eussent pû échaper à la mer ou à leur patrie, étoit-ce assez ? ne faloit-il pas une Terre Etrangere où ils pussent aborder, un Roy également bon & puissant qui pût & qui voulût les recevoir ? Je l'ay vûë cette reception, spectacle tendre s'il en fut jamais ! on y verroit des larmes d'admiration & de joye : ce

Prince n'a pas plus de grace, lorsqu'à la tête de ses Camps & de ses Armées il foudroye une ville qui luy résiste, ou qu'il dissipe les Troupes Ennemies du seul bruit de son approche.

S'il s'agit de cette longue guerre, n'en doutons pas, c'est pour nous donner une paix heureuse, c'est pour l'avoir à des conditions qui soient justes & qui fassent honneur à la nation, qui ôtent pour toujours à l'Ennemi l'espérance de nous troubler par de nouvelles hostilités. Que d'autres publient, exaltent ce que ce grand Roy a exécuté, ou par luy-même, ou par ses Capitaines durant le cours de ces mouvemens dont toute l'Europe est ébranlée, ils ont un sujet vaste & qui les exercera long-temps. Que d'autres augurent, s'ils le peuvent, ce qu'il veut achever dans cette Campagne, je ne parle que de son cœur, que de la pureté & de la droiture de ses intentions; elles sont connues, elles luy échappent, on le félicite sur des titres d'honneur dont il vient de gratifier quelques Grands de son Etat, que dit-il? qu'il ne peut être content, quand tous ne le sont pas, & qu'il luy est impossible que tous le soient comme il le voudroit : il sçait, Messieurs, que la fortune d'un Roy est de prendre des villes, de gagner des batailles, de reculer ses frontières, d'être craint de ses ennemis; mais que

la gloire du Souverain confifte à être aimé de ses peuples, en avoir le cœur, & par le cœur tout ce qu'ils possèdent. Provinces éloignées, Provinces voisines! ce Prince humain & bien-faisant, que les Peintres & les Statuaires nous défigurent, vous tend les bras, vous regarde avec des yeux tendres & pleins de douceur; c'est là son attitude : il veut voir vos habitans, vos bergers danser au son d'une flute champêtre sous les saules & les peupliers, y mêler leurs voix rustiques, & chanter les loüanges de celui qui avec la paix & les fruits de la paix leur aura rendu la joye & la ferenité.

C'est pour arriver à ce comble de ses souhaits la felicité commune, qu'il se livre aux travaux & aux fatigues d'une guerre penible, qu'il effuye l'inclemence du ciel & des saisons, qu'il expose sa personne, qu'il risque une vie heureuse : voilà son secret, & les vûës qui le font agir, on les penetre, on les discerne par les seules qualitez de ceux qui sont en place, & qui l'aident de leurs conseils; je ménage leur modestie, qu'ils me permettent seulement de remarquer; qu'on ne devine point les projets de ce sage Prince, qu'on devine au contraire, qu'on nomme les personnes qu'il va placer, & qu'il ne fait que confirmer la voix du peuple dans le choix qu'il fait de ses Ministres : Il ne se décharge pas entierement

sur eux du poids de ses affaires, luy-même, si je l'ose dire, il est son principal Ministre ; toujours appliqué à nos besoins, il n'y a pour luy ny temps de relâche ny heures privilégiées ; déjà la nuit s'avance, les gardes sont relevées aux avenues de son Palais, les Astres brillent au Ciel & font leur course, toute la nature repose, privée du jour, ensevelie dans les ombres, nous reposons aussi, tandis que ce Roy retiré dans son balustre veille seul sur nous & sur tout l'Etat : tel est, Messieurs, le Protecteur que vous vous êtes procuré, celui de ses peuples.

Vous m'avez admis dans une Compagnie illustrée par une si haute protection ; je ne le dissimule pas, j'ay assez estimé cette distinction pour desirer de l'avoir dans toute sa fleur & dans toute son intégrité, je veux dire de la devoir à vôtre seul choix, & j'ay mis vôtre choix à tel prix, que je n'ay pas osé en blesser, pas même en effleurer la liberté par une importune sollicitation : j'avois d'ailleurs une juste défiance de moy-même, je sentoie de la repugnance à demander d'être préféré à d'autres qui pouvoient être choisis ; j'avois crû entrevoir, Messieurs, une chose que je ne devois avoir aucune peine à croire, que vos inclinations se tournoient ailleurs, sur un sujet digne, sur un homme rempli de vertus, d'esprit & de connoissances, qui étoit tel avant le

poste de confiance qu'il occupe, & qui seroit tel encore s'il ne l'occupoit plus : je me sens touché, non de sa déference, je sçais celle que je luy dois, mais de l'amitié qu'il m'a témoignée, jusques à s'oublier en ma faveur. Un pere mene son fils à un spectacle, la foule y est grande, la porte est assiegée, il est haut & robuste, il fend la presse, & comme il est prest d'entrer, il pousse son fils devant luy, qui sans cette précaution ou n'entreroit point, ou entreroit tard. Cette démarche d'avoir supplié quelques-uns de vous, comme il a fait, de détourner vers moy leurs suffrages, qui pouvoient si justement aller à luy, elle est rare, puisq̃ue dans ses circonstances elle est unique, & elle ne diminuë rien de ma reconnoissance envers vous, puisq̃ue vos voix seules, toujours libres & arbitraires donnent une place dans l'Academie Françoise.

Vous me l'avez accordée, Messieurs, & de si bonne grace, avec un consentement si unanime, que je la dois & la veux tenir de vôtre seule magnificence : il n'y a ny poste, ny credit, ny richesses, ny titres, ny autorité, ny faveur qui ayent pû vous plier à faire ce choix, je n'ay rien de toutes ces choses, tout me manque ; un ouvrage qui a eu quelque succès par sa singularité, & dont les fausses, je dis les fausses & malignes applications pouvoient me nuire auprès des personnes moins

équitables & moins éclairées que vous, a été toute la médiation que j'ay employée, & que vous avez reçüe. Quel moyen de me repentir jamais d'avoir écrit.



NOTES



NOTES

DU TOME PREMIER.

DISCOURS SUR THEOPHRASTE.

Page 2, l. 26. — *Jusques dans la Chaire.*

Allusion aux sermons de Bourdaloue qui, au dire de M^{me} de Sévigné, « s'étoit mis à dépeindre les gens... L'autre jour il fit *trois points* de la retraite de Tréville; il n'y manquoit que le nom... » Sainte-Beuve a développé ce parallèle des *Sermons* & des *Caractères* dans son article sur Bourdaloue (t. IX des *Causeries du Lundi*) : « M^{me} de Termes difait plus tard de Bourdaloue, pour ses *Portraits* : Il est inimitable, & les prédicateurs qui l'ont voulu copier sur cela n'ont fait que des marmouzets. » — La Bruyère goûtoit peu ces innovations de Bourdaloue. Il y revient au chapitre *De la Chaire* : « Les citations profanes, les froides allusions, le mauvais pathétique, les antitheses, les figures outrées ont fini; *les portraits finiront*, & feront place a une simple explication de l'Évangile, &c.^{1.} » (T. II, p. 193.)

1. Voir plus loin encore (même chapitre) : « L'Orateur fait de si belles images de certains défords, y fait entrer des circonstances si délicates,

Page 3, l. 27. — *Les autres contens.*

La Bruyère sous-entend ici le livre des *Caractères des Passions* de Cureau de la Chambre, médecin du roi & membre de l'Académie française, publié en cinq volumes, de 1640 à 1662, & aussi les *Passions de l'Âme*, de Descartes (1649).

Page 5, l. 17. — *Et où l'on a vu deux titres.*

Φιλοπονηρίας, & Αισχροκέρδειας. On fait que ces deux chapitres ont été découverts par Pétroni, en 1742, dans la bibliothèque du Vatican, & publiés à Parme en 1786 par Amadazzi. Ils ont été depuis lors ajoutés dans la plupart des éditions, même dans celle de Walckenaër, à la traduction de La Bruyère. Walckenaër avait pourtant dit dans son Introduction : « Nous ne donnons pas une nouvelle édition de Théophraste, mais une nouvelle édition de La Bruyère... » Il dit, il est vrai, un peu plus loin : « Nous avons joint la traduction de ces deux chapitres à ceux qu'avait traduits La Bruyère, afin de compléter son ouvrage. » Pour nous, qui reproduisons un texte spécial, original, nous avons dû suivre la maxime, & non l'exemple.

Page 6, l. 3. — *Qu'on a dans nos jours si heureusement imité.*

Hommage à Molière.

Il est fâcheux qu'il ne nous soit parvenu aucun indice de relations entre La Bruyère & Molière, à l'adresse duquel va ce compliment. Les deux illustres contemporains vécut-ils sans se connaître, ce que l'on pourrait inférer de la différence de leurs vies, l'une d'homme de théâtre, l'autre d'homme de cour, comme aussi des opinions exprimées sur Molière dans les *Caractères*, & qui, il est vrai, ne sentent pas la camaraderie? Pourtant Molière, ami de Racine & de Boileau, protégé du prince de Condé, avait bien des occasions de se rencontrer avec La Bruyère, soit à Versailles,

met tant d'esprit, de tour & de raffinement dans celui qui pèche, que si je n'ay pas de pente à vouloir *ressembler à ses portraits*, j'ay besoin du moins que quelque Apôtre avec un style plus Chrétien, me dégoûte des vices dont on m'avoit fait une peinture si agreable. » (T. II, p. 197.)

foit à Chantilly, à Auteuil ou à la Comédie; & il ferait étonnant que la parenté d'esprit & d'émulation vers les mêmes fujets ne les ait point rapprochés. Les critiques de La Bruyère fur Molière au chapitre *Des Ouvrages de l'esprit* & au chapitre *De la Mode* prouvent surtout, selon nous, l'extrême attention qu'il prêtait à l'examen des œuvres de son émule en peinture des mœurs.

Page 13, l. 1. — *Que d'honnêtes femmes qui... avoient leurs maisons ouvertes à ceux qui payoient pour y entrer.*

C'était l'usage alors, non-seulement dans la bourgeoisie, mais dans le grand monde & à la cour même, de donner à jouer en acceptant des joueurs une rétribution pour la dépense des cartes & du luminaire. Boileau, dans sa satire X^e, a fait le portrait de la femme *brelandière*,

Qui des joueurs chez foi se fait cabaretière.

Il ajoute en note : « Il est des femmes qui donnent à souper aux joueurs de peur de ne les plus revoir s'ils partoient de leurs maisons. » Nous renverrons à ce sujet le lecteur au premier épisode du *Roman Bourgeois* de Furetière, *Histoire de Lucrece*, où l'on voit la femme d'un avocat tenant table de jeu ouverte pour attirer du monde à sa maison & pourvoir sa nièce de prétendants : « Quand elle avoit gagné au jeu, elle faisoit l'honorable, & faisoit venir une tourte & un *poupelin* avec une tasse de confitures, dont elle donnoit la collation à la compagnie... Elle passoit par ce moyen dans le voisinage pour être fort splendide. Sa maison étoit appelée une maison de grande chère, & il me souvient d'avoir oüy une greffière du quartier qui disoit d'elle en enrageant : « Il n'appartient qu'à ces advocates à faire les magnifiques. » Quant à la nièce : « Elle aymoît, sur tous ses galans, les joueurs de *discretions* : car dans sa perte elle payoit d'un sifflet ou d'un ruban, & dans le gain elle se faisoit donner de beaux bijoux & de bonnes nippes. Elle n'estoit vêtue que des bonnes fortunes du jeu ou de la sottise de ses amans. Le bas de foye qu'elle avoit aux jambes estoit une discrétion; sa cravatte de point de Gênes, autre discrétion; son collier & mesme sa jupe, encore autre discrétion; enfin depuis les pieds jusqu'à la teste, ce n'estoit que discrétion. Cependant

elle joua tant de fois des discrétions, qu'elle perdit à la fin la sienne... &c., &c. » Ce petit aperçu des mœurs bourgeoises, copie en caricature de celles de la noblesse, suffirait à donner une idée de la fureur du jeu au xvii^e siècle. Les *Lettres* de M^{me} de Sévigné & les *Mémoires* de Gourville en disent autant qu'on peut désirer d'en apprendre sur les scandales du jeu à la cour de Louis XIV. On y trouve aussi la confirmation de l'usage attesté par La Bruyère. « Laisser cent pistoles aux cartes, » dit Duffaulx qui résume ces renseignements, « par égard pour le maître de la maison ; le racquitter lorsqu'il perd, & lorsqu'on avoit affaire à quelque subalterne l'abîmer de fond en comble, lui faire signer sa perte sur le tapis : voilà ce qu'on applaudissoit, voilà ce qui faisoit rechercher un homme & lui procuroit le titre de beau-joueur. » Il raconte ailleurs que les valets d'une grande maison déclarèrent un jour qu'en vingt ans, les profits des cartes étaient montés, pour leur vieille maîtresse, à plus de cinq cent mille livres. Mazarin passe, au dire des historiens modernes, pour avoir importé le goût du jeu à la cour de France. On voit pourtant par les *Mémoires* de Baffompierre, de d'Aubigné, de Sully, que ce goût était déjà très-violent dès le règne de Henri IV. La vérité est que Mazarin était grand joueur, & se servait de son habileté au jeu pour sa fortune. Une anecdote de sa jeunesse, rapportée par le biographe italien récemment traduit par M. C. Moreau¹, témoigne qu'il était du moins aussi beau joueur que grand joueur, & en même temps révèle un usage galant d'où peut-être est venue l'habitude reprochée par La Bruyère aux dames de son temps, de tirer profit du jeu sans y prendre part. L'autorité d'ailleurs est grande, puisqu'il s'agit d'une reine qui ne répugnait pas à accepter en présent l'argent gagné au jeu. Mazarin donc jouait un soir au Louvre, & si heureusement, qu'en se levant de table il avait gagné quatre-vingt ou quatre-vingt-dix mille écus d'or. « Il en distribua dix ou douze mille aux dames & aux gentilshommes qui l'entouroient, &

1. *Histoire anecdotique de Mazarin*, traduite de l'italien par C. Moreau, auteur de la *Bibliographie des Mazarinades*, Paris, Techener, 1863. — Nous croyons avoir reconnu le nom de l'auteur italien de ce document sur un manuscrit de la Bibliothèque Mazarine. Voyez *Bulletin du Bibliophile*, juin 1863, pp. 299-301.

il en envoya cinquante mille à la Reine qui étoit partie pour aller raconter cette aventure au Roi, qui s'en montra fort content. Sa Majesté refusa le cadeau ; mais Mazarin étant survenu, il la supplia si instamment, avec des paroles si bien choisies, avec un accent si suave, qu'elle se laissa vaincre & qu'elle accepta ce grand régal. »

Page 18, l. 4. — *Deux ouvrages de morale.*

Les *Pensées* de Pascal & les *Maximes* de La Rochefoucauld.

LES

CARACTERES DE THEOPHRASTE.

LE COMPLAISANT.

Page 37, note 3.

Dans les sept premières éditions, *connu & regardé. Connus & regardés* dans la neuvième, dans toutes les éditions de Hollande & même dans celle de Coste. En corrigeant ce pluriel, ainsi qu'on l'a fait dans les éditions modernes, nous nous demandons pourtant si La Bruyère, en changeant le nominatif de la phrase, n'a pas considéré le verbe *être* comme mot collectif.

DE L'IMPUDENT.

Page 53, l. 1. — *L'impudent est facile à définir.*

L'Impudence, dans les sept premières éditions; *l'Impudent*, dans les huitième & neuvième, & dans les éditions postérieures, y compris celle de Walckenaër. M. G. Servois,

à l'exemple de M. Destailleurs, a corrigé le titre suivant les sept premières éditions. Il remarque au chapitre du *Complaisant* (ci-dessous) que « dans le grec le titre est toujours le nom du défaut, & que La Bruyère aurait pu, comme il a fait à quelques chapitres (*le Complaisant* ou *de l'Envie de plaire*), indiquer des variantes du genre de celle-ci partout où au vice il a substitué le vicieux » (t. I^{er}, p. 43). Mais La Bruyère ne l'a pas fait.

D'UN HOMME INCOMMUNE.

Page 72, l. dernière. — *Qu'il croît dans son jardin de bonnes légumes.*

Le genre de ce mot n'était pas fixé au xvii^e siècle.

« C'est à tort, dit Walckenaër, que les éditeurs modernes ont mis *bons légumes*. La Bruyère a voulu mettre légume au féminin. On trouve *légumage* ou *légume* dans Nicot, 1606, in-f^o. Il ne dit pas le genre & traduit par *legumen*. Richelet dans son Dictionnaire, en 1680, fait ce mot masculin. L'Académie, en 1694, fait aussi ce mot masculin. Le Dictionnaire de Trévoux, édit. de 1752, fait aussi *légume* masculin : mais il remarque que le P. Bouhours fait le mot féminin dans la *Vie de saint François-Xavier* : « Des racines fort amères & des légumes *cuites* à l'eau. » L'abbé de la Trappe dit aussi : « La règle ne permet que quelques fruits, quelques herbes ou quelques légumes *crues*. » Walckenaër aurait pu ajouter que Furetière (édition de 1691) dit que le mot *ne s'emploie guère qu'au pluriel*, ce qui accroît l'incertitude. M. Littré, dans ses citations historiques, ne cite point d'exemple décisif sur le genre du mot avant le xvii^e siècle.

DE L'AVARICE.

Page 77, l. 19. — *Qui ballie le matin sa chambre.*

Walckenaër a été le premier à réclamer contre les innovations orthographiques des éditeurs modernes de La Bruyère,

& à comprendre l'importance d'un texte restitué conformément aux intentions de l'auteur. On l'a vu par l'exemple précédent; en voici deux autres : « Les éditeurs modernes, dit Walckenaër, ont substitué *balaye* à *ballie*, » & il reprend dans les Dictionnaires de Nicot & de Richelet l'histoire du mot & de ses variations. Dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie on lit : Balayer, verbe actif, &c.; même orthographe, dans Furetière (édit. 1691); mais le Dictionnaire de Trévoux (1752) dit : « Balayer, v. a., prononcez *baleyer*; il y en a même qui disent *ballier*, comme plus doux à l'oreille. » Ménage, dans ses *Observations* (1675), se contente de dire, pour toute règle, que *balier* comme écrit Nicot, est la prononciation des provinces, & *baleyer* l'usage de Paris. — Plus loin, p. 83, l. 12 (*De la Peur, ou du défaut de courage*), à propos du mot *naviger* : « Tous ceux qui navigent avec lui... » Walckenaër relève encore la substitution de *naviguent* à *navigent* dans les éditions modernes. Il cite là-dessus non-seulement Nicot & Richelet, mais Vaugelas, Thomas Corneille & Ménage, qui tous reconnaissent que *naviger* est la bonne orthographe, l'orthographe des gens bien élevés & des gens de lettres, & *naviguer* la prononciation des matelots & des gens de mer. Walckenaër eût pu citer encore les exemples de La Fontaine, de Boileau & de Montesquieu qui, en 1734, écrivait encore *naviger*. Voir Littré, v^{bo} *Naviguer*.





LES CARACTERES

OU LES MOEURS DE CE SIECLE

DES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

Page 101, l. 3. — *Sept mille ans.*

M. G. Servois remarque après Walckenaër que ce nombre de sept mille ans n'est pas celui de la chronologie vulgaire & orthodoxe. C'est la chronologie des favants, de Suidas, d'Onuphre Panvin & des *Tables Alphonfines*.

— l. 15. — *Un Magistrat.*

« M. Poncet. »

Toutes les *clefs* nomment Poncet de la Rivière, conseiller d'État, auteur d'un livre intitulé *Considérations sur les avantages de la Vieillesse*, publié en 1677 sous le pseudonyme de Baron de Prelle. Walckenaër a confondu à tort ce magistrat avec *Mathias* Poncet de la Rivière, conseiller au parlement, qui était son fils. Celui-ci se nommait Pierre & non Mathias. Il mourut en 1681, âgé de quatre-vingt-un ans, doyen des conseillers d'État ordinaires & doyen du Conseil royal des Finances.

Page 103, l. 9. — *L'on n'a gueres vû jusques à present un chef-d'œuvre d'esprit qui soit l'ouvrage de plusieurs.*

« Le Dictionnaire de l'Académie. »

Toutes les *clefs* signalent ici une allusion au *Dictionnaire de l'Académie*, dont l'apparition était redoutée par les per-

sonnes éminentes de la compagnie, entre autres par Patru & Racine qui disaient : « Où irons-nous nous cacher quand il paroîtra ? » (Voir *Factums* de Furetière.) Pourtant ces mots de « chef-d'œuvre d'esprit » peuvent-ils vraiment s'appliquer à un dictionnaire ? Un ouvrage d'érudition tel qu'un dictionnaire peut très-bien être entrepris collectivement si les auteurs qui y coopèrent sont également instruits & capables. D'ailleurs le *Dictionnaire de l'Académie* ne parut qu'en 1694, c'est-à-dire six ans après la première édition des *Caractères*, qui contient ce paragraphe ; & La Bruyère, qui n'entra à l'Académie qu'en 1693, ne pouvait être renseigné que par oui-dire sur l'ouvrage de la compagnie, alors qu'il écrivait cette réflexion. Nous croyons qu'il faut prendre cette pensée de La Bruyère dans un sens général, ainsi que beaucoup d'autres que l'acharnement des faiseurs de clefs a trop souvent & à tort spécialisées. La « collaboration » était une grande nouveauté au temps de La Bruyère ; du moins n'en connaît-on guère d'exemples dans les temps antérieurs (à moins qu'on ne veuille considérer comme ouvrages collectifs la *Satire Ménippée* & quelques autres ouvrages satiriques). La Bruyère, en écrivant ceci, pouvait avoir moins en vue de critiquer un ouvrage quelconque que de blâmer une innovation dont les effets parlaient assez d'eux-mêmes. Il pouvait penser soit aux romans de Scudéry écrits de moitié, plus que de moitié même, avec sa sœur, aux tragédies des *Cinq Auteurs*, à la collaboration de Guillaume Colletet & de l'abbé d'Aubignac pour *Cyminde ou les Deux Victimes* (1642), &c.

Page 105, l. 1. — *On se nourrit des Anciens.*

Les clefs du xvii^e siècle ne font nulle application de ce passage. Au siècle suivant on l'appliqua à Fontenelle ; Walckenaër ajoute Saint-Evremond.

— l. 9. — *Un Auteur moderne.*

« M. Perrault. »

Charles Perrault, suivant toutes les clefs.

— l. 18. — *Quelques habiles prononcent en faveur des Anciens.*

« Racine & Boileau. »

Page 107, l. dernière. — *Un bel ouvrage.*

Quelques clefs portent en regard de ces mots : « Le présent livre des *Caractères*. » L'apologie ferait audacieuse & l'on n'y reconnaîtrait pas le ton ordinaire de La Bruyère. Les mêmes clefs font application du Caractère de *Zélotés* à l'abbé de Dangeau, de l'Académie française, auquel déjà des clefs manuscrites appliquent le Caractère de *Théocrine* (voir plus loin). L'abbé Dangeau, frère du marquis de Dangeau, auteur du *Journal de la cour de Louis XIV*, était, selon Saint-Simon, un homme d'esprit & de littérature, mais d'un esprit tourné à la frivolité, & très-entiché des « bagatelles de l'orthographe. » Il a laissé des *Lettres sur les voyelles, sur les consonnes, &c.*, réunies en 1711 sous le titre d'*Essais sur la Grammaire*.

Page 109, l. II. — *Arsene.*

« L'abbé de Choisi. »

Les premières clefs disent : l'abbé de Choisy; les plus récentes : le comte de Tréville, & cette dernière application est la bonne. Sur ce personnage singulier, d'un esprit transcendant, oracle de plusieurs sociétés, ambitieux de gloire & dédaigneux de l'action, tour à tour libertin & ascète, qui quitta le monde pour la retraite, revint au monde, redescendit jusqu'à la débauche & mourut enfin dans la pénitence, on peut consulter le sermon de Bourdaloue & la lettre de M^{me} de Sévigné que nous avons cités plus haut; puis les *Mémoires* de Saint-Simon qui a donné un portrait de Tréville très-frappant; & les *Causeries* de Sainte-Beuve (t. IX, sur Bourdaloue) & même ses poésies. C'est en effet chez ces esprits « délicats, nés sublimes, » comme parle Joubert, l'un d'entre eux, « nés pour tout concevoir & à qui la force seule & la patience d'exécution ont manqué, » dit Sainte-Beuve, que l'on trouve habituellement ce dédain pour les œuvres & la sévérité. Et un retour de sévérité se comprend pour de tels esprits de la part d'un artiste habitué à tenir plus de compte des œuvres que des facultés.

Page 110, l. 3. — *Theocrine.*

« L'abbé Dangeau. »

Page 113, l. 9. — *Capys*.

« Bourfault » qui avait écrit contre Boileau la *Satyre des Satyres*.

— l. 12. — *Damis*.

« Despréaux. »

Page 115, l. 27. — *Il n'a manqué à Molière*.

Ce jugement sur Molière a scandalisé beaucoup de gens qui n'admettent pas les restrictions quand il s'agit des écrivains confacrés. Des esprits conciliants, pour relever La Bruyère de l'anathème, ont essayé de prouver que ces mots de « jargon » & de « barbarisme » ne s'appliquaient, dans les œuvres de Molière, qu'au langage patoisé ou barbare des payfans & des étrangers. C'est là, selon moi, une bien petite explication. Le patois de Pierrot & de Mathurine dans le *Festin de Pierre*, de Lucette & de Nerine dans *Pourceaugnac*, le jargon des deux Suisses & du marchand flamand dans le même ouvrage, font, comme le *Phœbus* de Cathos & de Madelon, un moyen comique voulu, & il y aurait vraiment injustice à en reprocher l'emploi à un auteur de comédies. Il s'agit évidemment d'un autre jargon & d'une autre barbarie. Fénelon d'ailleurs est plus explicite dans sa *Lettre à l'Académie*. Tout en professant une sincère admiration pour Molière qu'il appelle « grand, » il lui reproche nettement d'écrire moins bien qu'il ne pense, surtout en vers, de forcer l'expression & de prêter à la passion un langage outré & artificiel. Est-il besoin d'aller bien loin pour excuser Fénelon? Et la mémoire ne nous rend-elle point des expressions, des vers qui le justifient? N'est-ce point du jargon que les *traîtres appâts* qui suivent en tous lieux Célimène; que les *indignes fers* & les *flammes couronnées* qui reviennent fréquemment aux endroits les plus pathétiques & dans les œuvres les plus admirées du grand comique? Langage du temps! me dira-t-on. Sans doute, & pour ma part je ne suis nullement choqué de l'y rencontrer. Un auteur de théâtre est plus que tout autre sujet à employer le langage courant pour être mieux & plus vite compris de son public. Molière, nous dit-on, a bien pu

quelquefois trouver Fénelon un peu subtil & raffiné¹. D'accord; mais de son côté un écrivain aussi exquis que Fénelon, amoureux de la pureté dans le style, & qui n'employait jamais un mot que dans le sens logique & naturel, avait bien le droit, ce me semble, de relever ces incorrections & ces obscurités qui, sans doute, gênaient son admiration & bleffaient sa conscience littéraire. Et La Bruyère, dont Molière eût pu trouver aussi par moments le style un peu maniéré & alambiqué, n'avait pas tant de tort en jugeant barbares des vers tels que ceux-ci, par exemple :

*La malpropre sur foi de peu d'attraits chargée
Est mise sous le nom de beauté négligée...*

dont on peut souligner presque chaque mot comme impropre ou équivoque. Je n'appuie pas; je n'ai voulu que donner mon interprétation d'un jugement qui, sans doute, surprend à distance, mais qui s'explique, il me semble, relativement aux temps & aux hommes.

Page 117, l. 24. — *Deux Ecrivains dans leurs ouvrages ont blâmé Montaigne... L'un ne pensoit pas assez... L'autre pense trop subtilement.*

Selon les clefs les plus anciennes, le premier ferait La Mothe-le-Vayer, & le second le P. Malebranche. La clef imprimée de 1699 ajoute même : « Le P. Malebranche, dans son livre de la *Recherche de la Vérité*. » Dans d'autres clefs on voit Nicole à la place de La Mothe-le-Vayer; & dans son *Port-Royal* Sainte-Beuve propose Balzac à la place de Nicole. Néanmoins, comme il ne paraît pas que Balzac ait été non plus que La Mothe le Vayer un détracteur avoué de Montaigne, l'application demeure plus raisonnablement à Nicole & à Malebranche qui, l'un & l'autre, l'ont ouvertement combattu.

Page 118, l. 2. — *Un stile grave, sérieux.*

L'exemplaire de la bibliothèque Mazarine porte en regard

1. M. S. de Sacy, préface de la nouvelle édition des Œuvres choisies de Fénelon. Techener, MDCCCLXX.

de ce paragraphe : « le P. Malebranche ; » mais il est probable que c'est une transposition & que la note se rapporte au paragraphe précédent.

Page 118, l. 13. — *Le H*** G***.*

Le Mercure galant. Le *M. G.* dans les sixième & septième éditions. La Bruyère avait été grossièrement attaqué dans le *Mercure*, auquel il ne répondit que par quelques mots dédaigneux dans la préface de son *Discours de réception à l'Académie*. On suppose que la lettre H, rétablie dans toutes les éditions à partir de la huitième, est l'initiale du mot grec *Hermès*, & que La Bruyère, après les attaques du *Mercure*, la rétablit par dignité.

Page 119, l. 3. — *Amphion & sa race.*

« M. Lully. »

Lulli & sa famille. Lulli avait succédé, comme directeur ou entrepreneur privilégié de l'Académie de Musique¹, à l'association de Pierre Perrin, dit l'abbé Perrin, introducteur des ambassadeurs près Monsieur, duc d'Orléans, auteur de poèmes d'opéra, & du marquis de Sourdéac, grand amateur de machines, qui se ruina en frais de spectacle & de décorations. La Bruyère se montre ici sévère pour Lulli qui, en qualité de musicien, devait naturellement donner plus d'importance à la musique qu'aux machines. Il a raison de dire généralement que la représentation des opéras ne peut se passer de pompe & d'éclat. Le goût de Sourdéac & son habileté pour les machines sont attestés par tous les contemporains qui se sont occupés du théâtre & particulièrement de

1. En 1672. Le fait était représenté autrefois sur le rideau de l'Opéra, ce que le poète des *Odes funambulesques* atteste dans ces vers :

... Le rideau que tu vois représente
Le roi Louis Quatorze en seize cent soixante
Douze. Il portait, ainsi que l'histoire en fait foi,
Une perruque avec des rubans. Le grand roi,
Entouré des seigneurs qui forment son cortège,
Donne à Lulli, devant sa cour, le privilège
De l'Opéra, qu'avait auparavant l'abbé
Perrin.

l'Opéra. (Voir *Vie de Quinault* en tête de ses *œuvres*, citée par T. du Tillet dans son *Parnasse françois*, la *Muse historique* de Loret, Tallemant des Réaux, *Hist.*, t. VII, *Extravagant, Visionnaires*.) Dans la plupart de ces ouvrages, la retraite de Sourdéac & de Perrin est racontée vaguement & comme résultant uniquement d'un différend entre les deux associés. Furetière, dans sa *Requête au roi* (de janvier 1686) est plus explicite : « Ce n'est pas la première fois, dit-il, que Vôtre Majesté a révoqué de semblables privilèges quand elle a reconnu que les impétrants n'avoient point satisfait à ses intentions. Elle se peut souvenir qu'elle avoit autrefois accordé un Privilège authentique au sieur Perrin pour donner au public l'opéra; mais comme elle a vu que cette entreprise étoit au-dessus de ses forces, elle n'a point fait de difficulté de la révoquer, & d'en accorder un autre au sieur Lulli, parce qu'elle a jugé qu'il étoit tout autrement capable de satisfaire le public que son prédécesseur. » (*Recueil des Façtums de Furetière*, édit. de 1859, t. II, p. 19.) Lulli réduisit donc la part des machines en donnant plus d'importance au chant, à l'orchestre & aux ballets, & les représentations n'en eurent pas moins d'éclat ni moins de succès, comme on le peut voir aux ouvrages cités.

Page 119, l. 14. — *Aux Berenices & à Penelope.*

La *Bérénice* de Corneille & celle de Racine, représentées en 1670; la *Pénélope* de l'abbé Genest, représentée en 1684.

— l. 18. — *Ils ont fait le theatre ces empressés.*

« M. Menfe. »

Toutes les clefs mettent ici le nom de Manse, ingénieur des eaux de Chantilly. Ce paragraphe fait allusion à la fête célèbre donnée à Chantilly en 1688 par le prince de Condé en l'honneur du Dauphin. « M. le Prince, dit M. Édouard Fournier, qui avait eu fort à cœur cette grande réjouissance, fut très-fier du succès qu'elle obtint. On lui fit plaisir de lui en rapporter tout l'honneur, & par contre il fut mauvais gré à ceux qui se l'attribuaient & s'en faisaient féliciter publiquement. » (*La Comédie de La Bruyère*, t. II, p. 366.) Ces empressés furent Berain, architecte, Le Ca-

mus & Briard, officiers de la maison de Condé, qui se laissent louer hyperboliquement par le *Mercur*¹. La Bruyère, comme gentilhomme de M. le Prince, put prendre à cœur cette indiscretion d'autant plus qu'elle lui donnait occasion de témoigner une fois de plus son mépris pour le journal qu'il avait déjà mis au-dessous du rien. M. le Prince était d'ailleurs renommé pour son goût magnifique en fait de divertissements. Voyez La Fare, Saint-Simon, &c.

Page 122, l. 16. — *Ce n'est donc pas un tissu de jolis sentimens... de mots doucereux.*

Allusion aux tragédies de Quinault. Rencontre avec Boileau :

Et jusqu'à je vous hais, tout se dit tendrement.

— l. 25. — *Ce n'est point assez que les mœurs du theatre.*

Les clefs imprimées désignent ici Baron & sa comédie de *L'Homme à bonnes fortunes*. On peut y reconnaître aussi une allusion au *Malade imaginaire*, aux soldats ivres & aux seringues du *Pourceaugnac*, que l'esprit délicat de La Bruyère, déjà rebuté par les outrances de *Tartuffe*, ne pouvait goûter.

Page 129, l. 22. — *Gens de parti & de cabale.*

Les Jésuites & les Jansénistes.

Page 133, l. 11. — *Dorilas & Handburg.*

Varillas & le P. Mainbourg, historiens; ce dernier pseudonyme est le nom même traduit en allemand.

DU MERITE PERSONNEL.

Page 141, l. dernière. — *Votre fils est begue.*

« Le P. Président. »

Achille du Harlay, procureur général, fils du premier pré-

1. Éd. Fournier.

fidant de Harlay. « Le fils avoit tout le mauvais de son père, dit Saint-Simon, & n'en avoit pas le bon : un composé du petit-maître le plus écervelé & du magistrat le plus grave, une manière de fou, étrangement dissipateur & débauché. » — *Votre fille...* sa sœur, M^{lle} de Harlay, religieuse à Sainte-Élisabeth, après avoir fait scandale avec Du Mesnil, chanteur à l'Opéra. — *Xanthus* (M. de Courtanvaux), fils de Louvois, « qui avoit peu & mal fervi, » dit Saint-Simon ; & *Craffus* (Louvois) lui-même.

Page 142, l. 29. — *Il apparoît de temps en temps... des hommes rares.*

Le cardinal de Richelieu suivant quelques clefs.

Page 143, l. 16. — *V** est un Peintre, C** un Musicien, & l'Auteur de Pyrame est un Poète.*

« Vignon, Colasse & Pradon. »

« Il y avoit alors, dit M. Walckenaër, deux peintres du nom de Vignon, l'un peintre d'histoire & membre de l'Académie de peinture, l'autre peintre de portraits. Il est probable que c'est du premier qu'il s'agit. » — Paschal Colasse, élève de Lulli, maître de musique de la chambre & de la chapelle du roi, auteur de *Téthys & Pelée* & d'autres opéras, qui cherchait la pierre philosophale, mort en 1709. — La *Pyrame* de Pradon avoit été jouée en 1674 avec un grand succès.

— l. 27. — *Après le mérite personnel.*

« Le Camus, » évêque de Grenoble.

Une écriture plus récente & d'une encre plus noire ajoute au-dessus de ce nom : *L'archevêque de Rheims* (Ch. Maurice Le Tellier, frère de Louvois). Selon d'autres clefs, le nom de Le Tellier s'adapte aux premières lignes du paragraphe, & le Caractère de *Trophime* s'applique à Le Camus. Cependant, pour la plupart des lecteurs, c'est Bossuet que La Bruyère a désigné sous le nom de *Trophime* ; & cette application étoit déjà si généralement acceptée dès le xvii^e siècle, que dans la première édition (la dixième de l'ouvrage) publiée après la mort de La Bruyère, Michallet remplaça le nom de *Trophime* par celui de *Bénigne*, qui étoit le prénom de Bossuet. Cette attribution est en effet la plus vraisemblable, en tenant compte des sentiments de La Bruyère pour

l'évêque de Meaux & des circonstances dans lesquelles la phrase a été écrite. Il y avait deux ans, quand parut la seconde édition des *Caractères* où ce passage se trouve pour la première fois, que Le Camus avait été élevé au cardinalat de préférence à Bossuet, & ce choix avait été généralement mal reçu. C'était donc une façon de venger Bossuet de son échec que de le montrer supérieur à la dignité qui lui avait été refusée.

Page 144, l. 8. — *Philemon*.

« Milord Stafor » (Stafford). « Anglais, d'une grande dépense en habits, disent les clefs, mais très-pauvre d'esprit, qui a toujours eu un magnifique équipage. » — « Espèce d'imbécile, dit Saint-Simon, catholique, depuis bien des années en France, fort extraordinaire & en obscure compagnie, vieux & assez riche, à qui on avoit donné le sobriquet de *Milord-Caca*... Il étoit Howard, cadet de la maison des ducs de Norfolk. »

Page 145, l. 12 & 22. — *Un homme à la Cour... Une personne humble*.

Le premier est, suivant quelques clefs, « Robert, » chanoine de Notre-Dame, grand pénitencier de Paris ; le second, « le P. Mabillon. » Walckenaër désigne en place du premier l'abbé Boileau (Charles), prédicateur de la cour.

Page 146, l. 19. — *Æmile*.

Le grand Condé.

Page 149, l. 10. — *Mopse*.

« L'abbé de Saint-Pierre, » de l'Académie française, qui en fut exclu en 1718. Voir *Histoire de l'Académie française*, par Mefnard.

— l. 29. — *Celse*.

Le baron de Breteuil, envoyé extraordinaire du roi à Mantoue, en 1682. Les deux ministres sont Louvois & Seignelay, divisés sur la question du secours à donner à Jacques II.

Page 151, l. 6. — *Menippe*.

Le maréchal de Villeroy. La clef imprimée de la dixième édition ne donne que les initiales : M. L. M. D. V.

Page 152, l. 23 & 28. — *La fausse grandeur... La véritable grandeur...*

Les clefs du XVIII^e siècle appliquent la première moitié de ce parallèle au maréchal de Villeroy, & la seconde à Turenne.

DES FEMMES.

Page 157, l. 29. — *Une femme coquette*.

La duchesse d'Olonne, selon plusieurs clefs.

Page 158, l. 11. — *Lise*.

Les clefs du XVIII^e siècle nomment ici la présidente d'Onsen-Bray, femme de Bauquemart, président aux Requêtes, de laquelle parle Buffy dans sa *Correspondance*.

Page 162, l. 9. — *A juger de cette femme*.

Les mêmes clefs nomment une demoiselle de Loines, « belle & bien faite, » qui s'amouracha d'un nommé Thibert, petit & bossu.

Page 163, l. 15. — *Cette femme aime un valet*.

M^{me} de la Ferrière, petite-fille du président de Novion. Elle est de nouveau mise en scène plus bas sous le nom de *Glycère*.

— l. 16. — *Cette autre un Moine*.

Ne serait-il pas ici fait allusion à la duchesse d'Aumont, citée plus loin, qui fit tant parler d'elle avec le P. La Roche, ou de la duchesse de Choiseul? (Voir Ed. Fournier, *La Comédie de La Bruyère*, p. 465-466.)

Page 163, l. 16. — *Dorinne*.

M^{lle} Foucault, fille d'un conseiller aux Requêtes, qui aimait Moreau, médecin de la Dauphine.

— l. 18. — *Rofcius*.

L'acteur Baron.

— l. dernière, & p. 164, l. 5. — *Bathylle... Cobus*.

Le Basque & Pécourt, danseurs de l'Opéra.

Page 164, l. 11. — *Dracon*.

Philibert, fameux joueur de flûte. Les noms de *Claudie* & de *Messaline* font attribués par tous les derniers commentateurs à la duchesse de la Ferté & à sa sœur, la duchesse d'Olonne, célèbres dans les Mémoires du temps & dans l'*Histoire amoureuse* de Buffy. *Cesjonie* serait M^{lle} de Brion, fille d'un président à la cour des Aides, dont la passion pour Philibert était publique.

Page 165, l. 13. — *Quelques femmes donnent aux convents*.

« M^{me} la duchesse d'Aumont. » Françoise-Angélique de la Mothe-Houdancourt, seconde femme du duc d'Aumont, mort en 1711. Quelques clefs ajoutent encore la maréchale de la Ferté.

— l. 19. — *Qu'est-ce qu'une femme que l'on dirige?*

La Ducherré, dans la clef imprimée de la dixième édition. « Cette Ducherré, dit M. Éd. Fournier (*Comédie de La Bruyère*), était une célèbre dévote, alliée à la maison d'Orléans. » Une faute de copiste a fait dans plusieurs éditions, celle de Walckenaër y comprise, appliquer ce passage à M^{me} la Duchesse, « ce qui était tout à fait incompréhensible, dit encore M. Fournier, M^{me} la duchesse de Bourbon n'ayant été rien moins qu'une dévote à directeur. »

Page 168, l. 12. — *La devotion vient*.

La même clef nomme ici la maréchale de Lefdigières

Elle fut, selon Saint-Simon, l'amie de Harlay, archevêque de Paris, & passait chaque jour plusieurs heures avec lui, soit chez elle, soit chez lui à Conflans. (Saint-Simon, t. I^{er}.)

Page 177, l. 25. — *Glycere*.

M^{me} de la Ferrière, selon les clefs du xviii^e siècle. Elle était petite-fille du président de Novion.

Page 178, l. 19. — *Canidie*.

La Voisin, empoisonneuse, pendue & brûlée en place de Grève en 1680, selon les mêmes clefs.

Page 179, l. 15. — *Je ne comprends pas... un mary*.

On a nommé ici le président de Bauquemart.

Page 180, l. 22. — *Pas même le nom*.

On a déjà vu que la femme de M. de Bauquemart se faisait appeler M^{me} la présidente d'Ons-en-Bray, nom qui du reste appartenait à la famille de son mari.

Page 181, l. 18. — *Il y avait à Smyrne*.

« Aucune des clefs manuscrites ou imprimées, dit M. Servois, n'a donné le nom de l'héroïne de ce petit roman, dont le fond doit être emprunté à quelque anecdote du temps. »

DU CŒUR.

Page 198, l. 3. — *Drance*.

« Le comte de Clermont-Tonnerre, premier gentilhomme de la chambre de Monsieur. » (Voir sur ce personnage les *Mémoires* de Saint-Simon, t. I^{er}, p. 220.)

DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA CONVERSATION.

Pages 202, l. 15 & 16; — 203, l. 13. — *Aronce... Melinde... Acis.*

Nul de ces trois noms n'a d'application dans les clefs originales. Les clefs du XVIII^e siècle, dont il faut toujours se méfier, comme faites à distance & par conjecture, ont écrit pour *Aronce* : « M. Perrault. » Je n'ai vu nulle part cette application justifiée. Furetière qui, à propos du *Dictionnaire de l'Académie*, parle sans cesse des proverbes & de l'abus qu'on en faisait dans la rédaction du fameux ouvrage, ne nomme jamais Perrault parmi les fauteurs de cet abus, il cite au contraire Benferade & encore Claude Boyer le tragique, par lequel il fait prononcer quelque part un sermon grotesque tout en proverbes.

Pages 205, l. 13. — 206, l. 2. — *Arrias... Sethon.*

On prête, toujours dans les clefs du XVIII^e siècle, une aventure semblable à Robert de Châtillon, conseiller au Châtelet. Walckenaër fait remarquer que ce Caractère a paru pour la première fois dans la huitième édition (1694).

Page 207, l. 14. — *Theodeste.*

« M. d'Aubigny. » Charles d'Aubigné, frère de M^{me} de Maintenon, que tous les Mémoires du temps présentent comme un extravagant, bouffon & sans mesure. (Voir Saint-Simon, &c.)

Page 210, l. 15. — *Cet inconnu.*

Les clefs du XVIII^e siècle disent « l'abbé de Vassé. » M. Servois confirme cette explication par le témoignage de M^{me} Du Prat qui reconnaît dans cette anecdote son « vieil ami & défunt cousin. » (*Notes sur les Tableaux pillés, sac-cagés ou vendus de mon pauvre château de la Goupillière.*) « Il a laissé, dit cette dame, dans sa famille la ridicule réputation d'un bavard à outrance & d'un vaniteux excessif... »

Page 212, l. 29. — *Cleon*.

Monnerot de Sèvres, fameux partisan. Les clefs en font l'original de *Champagne* du chapitre suivant : *Les Biens de Fortune*, p. 241, l. 21.

Page 214, l. 2. — *Theodeme*.

« L'abbé de Robbe. »

Ici les applications varient suivant les clefs. C'est tantôt l'abbé de Robbé, l'abbé Nobé, l'abbé de Robé, l'abbé de Robbe ; une autre clef dit : l'abbé de Rubbec « qui resta court en prêchant devant le roi. » Vingt ans plus tard (1713), cette anecdote trouvait une terrible application dans l'aventure du duc de Berry, petit-fils de Louis XIV, qui par timidité ne put répondre à la harangue du premier président, dans la féance des renonciations. (Voir Saint-Simon, t. X, édit. Cheruel.)

— l. 8 & 17. *L'on voit des gens brusques... Parler & offenser.*

Il y a quelque incertitude sur l'application de ces deux paragraphes, qui sont indifféremment attribués au président de Harlay & à l'abbé Drubec, qui mourut évêque de Tournai. L'exemplaire de la Mazarine dit « l'abbé de Rubbec » pour le premier, & pour le second « le président de Harlay. »

Page 219, l. 3. — *L'on sçait des gens qui avoient coulé leurs jours.*

« MM. Courtin & de Saint-Romain, conseillers d'Etat. » Ces deux noms sont répétés dans toutes les clefs manuscrites ou imprimées. Cette application est d'ailleurs confirmée par une note de Saint-Simon sur Dangeau, tellement explicite, tellement concordante, que le doute ne me paraît pas possible. M. Servois oppose à cette interprétation une lettre de l'abbé de Choisy à Buffy qui ferait remonter la séparation de Courtin & de Saint-Romain un an après la cinquième édition des *Caractères*, où ce paragraphe a été inséré pour la première fois. Pourtant l'ancienneté de l'interprétation me paraît mériter grande considération. Le témoignage de Saint-Simon est précis. J'aimerais mieux supposer une erreur

de date ou une connaissance tardive du fait de la part de l'abbé de Choisy.

Page 221, l. 7. — *G*** & H***.*

« Vedeau de G^m (Grammont) & Hervé. » Les clefs ajoutent que Vedeau de Grammont, conseiller aux Requêtes, & Hervé, doyen du Parlement, se brouillèrent pour un droit de pêche.

— l. 28. *J'approche d'une petite ville.*

On a nommé ici à tort la ville de Richelieu, à laquelle la description de La Bruyère ne se rapporte nullement.

Page 225, l. 25. — *Theobalde.*

Les clefs disent : « Bourfault ou plutôt *Benferade.* » C'est Benferade en effet, comme le démontre M. Édouard Fournier (ouvr. cité, 2^e partie). Benferade, alors âgé de soixante-dix-huit ans, avait conservé toute l'impétuosité de la jeunesse. Cette épithète d'« impétueux » lui est même appliquée déjà par Charpentier dans son *Dialogue de L. M. & D...*, inféré à la suite des *Factums* de Furetière, t. II, édit. 1859.

Page 228, l. 24. — *Hermagoras.*

Le P. Paul Pezrou, bénédictin, auteur de l'*Antiquité rétablie & défendue contre les Juifs & les nouveaux Chronologistes.*

Page 230, l. 18. — *Cydias.*

Fontenelle. La désignation définitive de ce Caractère est due à Walckenaër, qui l'a tirée des *Mémoires sur Fontenelle* de l'abbé Trublet.

DES BIENS DE FORTUNE.

Page 237, l. 26. — *Un homme est laid.*

« Le duc de Ventadour. » — « Il étoit, dit Saint-Simon, fort laid & contrefait. » Il est chanfonné dans les *Recueils* de Maurepas.

Page 238, l. 6. — *N***.

Le marquis de Saint-Pouange, commis principal sous Louvois & Barbezieux, & qui fut plus tard trésorier de l'Ordre.

Page 240, l. 11. — *Les P. T. S.*

Les Partisans. « Le partisan est un financier qui fait des traites, des partis avec le Roy, qui prend des revenus à ferme. » (*Dictionnaire de Furetière.*)

— l. 26. *Arfure.*

« M^{me} de Belizani, » femme du directeur de la Compagnie des Indes orientales, poursuivi pour concussions. — La ferme du « huitième denier » percevait un impôt établi sur les acquéreurs de biens ecclésiastiques.

Page 241, l. 11. — *Crefus.*

« Le nombre des partisans, dit Walckenaër, qui convenaient au Caractère de Créfus, était si nombreux que l'ancienne clef de Hollande n'indique aucun nom. » Les clefs françaises ont nommé Aubert, fameux partisan, mort pauvre après avoir été trois fois millionnaire, Guénegaud, trésorier de l'Épargne, & Raymond, tous taxés pour des sommes considérables. L'exemplaire de la bibliothèque Mazarine ne donne aucun nom.

— l. 21. *Champagne.*

« Monnerot, » dont il a déjà été parlé ci-dessus, p. 312. Les clefs du XVIII^e siècle ajoutent qu'il fut taxé de deux millions après avoir été receveur général des finances à Lyon. Walckenaër dit à tort que les clefs manuscrites ne disent rien sur ce Caractère : l'exemplaire de la bibliothèque Mazarine nomme Monnerot.

— l. 29. *Sylvain.*

« Gorge, nommé à présent M. d'Entraigues, » qui épousa la fille du marquis de Valençay. Il était de Nantes, & s'était enrichi sous le surintendant Fouquet.

Page 242, l. 12. — *Periandre*.

« Langlée, » une des applications les plus constantes & les plus universellement acceptées de toutes celles qui ont été faites des *Caractères*. Et en effet le personnage une fois connu, il ne peut y avoir de doute. « C'est bien le type le plus brillant du parvenu, comme dit Ed. Fournier, que ce garçon né à la cour d'une femme de chambre de la reine mère, & qui par les seules grâces de son esprit & de ses manières, par le seul ascendant d'une étoile heureuse, parvint, jeune encore, à la familiarité du roi & des princes, gagnant chacun par sa bonne grâce & sa générosité, & tous par la magnificence de sa vie & l'audace de sa fortune; assez assuré de sa faveur & de sa prospérité pour ne pas renier une origine qui eût embarrassé un moins heureux. » Saint-Simon a laissé de Langlée un portrait dont le développement atteste l'importance du personnage. M. Ed. Fournier (ouvrage cité, 2^e partie, XXI) a relevé avec soin tous les détails connus de la vie de Langlée & de son rôle, tous les traits de caractère qui confirment l'exactitude du portrait de La Bruyère : libéralité, faste, délicatesse, familiarité avec les femmes, même avec les princesses. La seule différence constatée entre l'original & la peinture, c'est que La Bruyère donne une femme à Langlée qui ne se maria jamais. Était-ce, comme on l'a cru, un moyen de dénégation que La Bruyère se réservait vis-à-vis d'un personnage tant à ménager? On a de rechef appliqué à Langlée le paragraphe du chapitre DE LA COUR : *Les Cours ne sçauoient se passer, &c.* (Page 290.) De celui-là aussi on aurait pu dire : Il n'est pas permis de rêver comme il a vécu.

Page 243, l. 22. — *Si certains morts revenoient au monde*.

« Logeois, » fermier général. C'est l'original de *Chryfippe*, un peu plus bas, p. 245, l. 14. Il se faisoit appeler d'Imbercourt, du nom d'une seigneurie qu'il avait achetée.

Page 245, l. 3. — *Ce garçon fi frais*.

« L'archevêque de Rheims, » Charles-Maurice Le Tellier. Il eut les abbayes de Breteuil, de Lagny, de Saint-Bénigne

de Dijon, de Saint-Etienne de Caen, de Saint-Remi de Reims, de Bonnefontaine.

Page 245, l. 14. *Chryssippe*.

« Logeois & son gendre. » Ce même Laugeois, fermier général, qui a été déjà nommé (p. 315) & dont la fille fut mariée au fils du maréchal de Tourville.

Page 246, l. 1. — *Ergaste*.

« Le baron de Beauvais. » Il avait, dit Saint-Simon, la capitainerie des plaines d'autour de Paris; ce qui s'accorde très-bien avec la prétention que lui prête La Bruyère de « convertir en or les joncs & les roseaux. » Il était fils de M^{me} Beauvais, première femme de chambre de la reine mère, & restée très en faveur auprès du roi pour lui avoir rendu quelque service dans sa jeunesse. (Voir Saint-Simon.) Quant à ses prétentions sur la musique, l'allusion a échappé jusqu'à présent à tous les annotateurs, & nous n'en avons trouvé nulle part la justification.

— l. 17. *Ne traitez pas avec Criton*.

M. Edouard Fournier pense que ce Caractère de Criton va à l'adresse de La Touanne, trésorier de l'extraordinaire des guerres, qui possédait à Saint-Maur de beaux & vastes jardins confinant au parc du duc de Condé & dont celui-ci avait envie. Saint-Simon dit un mot de cette histoire (t. III). La Touanne aurait essayé de spéculer sur le désir de son voisin en lui faisant des conditions exorbitantes. C'est alors, suivant M. Fournier, que La Bruyère, au fait de cette affaire, comme de toutes les autres affaires de la maison de Condé, dut écrire dans sa quatrième édition (n'est-ce pas plutôt la cinquième?): « Ne traitez pas avec Criton, &c. »

— l. 25. *Brontin*.

« M. Berrier. » La clef de la neuvième édition joint à ce nom la qualité de *partisan*; d'autres ajoutent: Dont on a fait courir des *Méditations*. Tout cela paraît se rapporter à Louis Berrier, qui s'était enrichi dans les partis sous le ministère de Colbert.

Page 247, l. 3. — *Si l'on partage la vie des P. T. S. Partifans.*

Page 249, l. 26. — *Il y a même des stupides.*

La clef imprimée de la neuvième édition nomme le chancelier Boucherat.

Page 250, l. 27. — *Le Marchand fait des montres.*

Ceci s'entend de la manière de *montrer*, d'étaler favorablement la marchandise. (Voir *Dictionnaire* de Furetière.)

Page 255, l. 4. — *Les Fauconnets.*

« MM. Berthelot, enrichis dans le bail de Fauconnet. » Fauconnet, riche partisan, avait pris à bail trois grosses fermes jusque-là partagées à différents fermiers. Les Berthelot lui succédèrent. M. Servois pense que le nom de Fauconnets est pris ici substantivement, comme signifiant les gros bonnets de la finance.

Page 256, l. 16. — *Oronte.*

« M. de la Ravoye, partisan. »

Page 262, l. 13. — *Ny les troubles, Zenobie, qui agitent votre empire.*

Selon M. Fournier (p. 19), il s'agit du château de Saint-Maur, bâti par Catherine de Médicis, voisin de la forêt de Vincennes & de la Marne. Le père « devenu riche par les peages de rivières, » c'est La Touanne, le partisan, qui dépensa des sommes énormes pour « embellir cette royale maison » rachetée plus tard « pour peu de chose, » dit Saint-Simon, après la ruine du financier.

Pages 264, l. 26 ; — 265, l. 24. — *Giton... Phedon.*

Les clefs originales n'ont mis aucun nom en regard de ces deux portraits. Au XVIII^e siècle on a appliqué le premier à Barbezieux, fils de Louvois. M. G. Servois remarque avec

raison que c'est là un de ces types généraux qu'il n'est pas à propos de personnaliser.

DE LA VILLE.

Page 268, l. 4. — *Au cours.*

Le Cours-la-Reine.

— l. 17. — *Cette longue levée.*

Le quai Saint-Bernard. Dans l'été de 1696, les comédiens italiens représentaient à Paris une comédie intitulée *Les Bains de la porte Saint-Bernard*. Il y avait en effet à cet endroit une porte monumentale qu'on voit encore sur quelques anciennes gravures. Walckenaër suppose que le sujet de la comédie put être donné par l'observation de La Bruyère. M. Éd. Fournier confirme cette supposition en donnant le nom de l'auteur, Boisfranc, ancien trésorier de Monsieur, dont le fils avait épousé la marquise de Bellefrière, grande amie de La Bruyère.

Page 271, l. 5. — *La grande & la petite robe.*

Les magistrats & les procureurs.

— l. 11. — *Un corps considérable.*

Les avocats.

Page 272, l. 8. — *Gomons... Duhamels.*

Ces deux noms ont été portés par plusieurs avocats au xvii^e siècle & quelques-uns fameux. (Voir les *Opuscules* de Loifel, le *Dictionnaire* de Moreri, & la *Liste manuscrite des Avocats* de Blanchard à la bibliothèque de l'ordre des avocats.)

— l. 9. — *Il y a un certain nombre de jeunes Magistrats.*

« Le président de Mesmes. » Jean-Antoine de Mesmes, fils de J.-J. de Mesmes, président à mortier. « Ce magistrat,

dit Saint-Simon, qui en a donné un portrait développé, vouloit à toute force être un homme de qualité & de cour, & se faisoit souvent moquer de lui par ceux qui l'étoient en effet, & avec qui il vivoit tant qu'il pouvoit. »

Page 272, l. 23. — *Un homme de Robe.*

Ce Caractère a été attribué tantôt à Jean-Jacques de Mesmes, père du précédent, au président de Harlay & à Denis Talon, avocat général au Parlement, reçu président à Mortier en 1691.

Page 275, l. 2. — *Menalippe.*

Nouveau, furintendant des postes, qui fit cette question à son veneur le jour où il étrennait son équipage de chasse. Le mot se trouve rapporté par Tallemant des Réaux & par M^{me} de Sévigné.

Page 276, l. 14. — *Narcisse.*

Les clefs nomment tantôt l'abbé de Villars, fils du marquis de Villars, ambassadeur en Espagne; tantôt Garnier de Montereau, président à mortier au parlement de Metz, frère de M^{me} de Brancas. — Le couvent des Feuillants était situé rue Saint-Honoré, près des Tuileries, dont une terrasse encore s'appelle terrasse des Feuillants; celui des Minimes, à la place Royale. — « Louis de Lefclache, dit Walckenaër, s'était fait une réputation par son cours de philosophie. Il tomba dans le ridicule en voulant réformer l'orthographe dans un livre intitulé *Les véritables Règles de l'Orthographe française, ou l'Art d'apprendre en peu de tams à écrire correctement.* Paris, 1668. » — On appelait « la plaine » la plaine des Sablons.

Page 277, l. 5. — *Voilà un homme.*

« Feu M. le prince de Mekelbourg. » Louis-Christian, duc de Mecklembourg-Schwerin, mort à La Haye en 1692, & qui passa une partie de sa vie à Paris. Il avait épousé la veuve du duc de Châtillon, sœur du maréchal de Luxembourg, « qui fit beaucoup parler d'elle, dit Saint-Simon, par

sa beauté, ses galanteries & ses intrigues. » — *Rambouillet*, dont il est parlé ici, n'est pas la ville, ni le parc royal de ce nom, mais un vaste jardin situé dans le faubourg Saint-Antoine, appartenant à la famille Rambouillet de la Sablière & dont l'entrée était publique. — *Oüilles & Acheres* sont deux villages des environs de Versailles & de Saint-Germain, où le roi faisait camper ses troupes & les passait en revue. — Quant à *Bernardi*, il tenait une de ces académies où les fils des familles nobles allaient se former à l'exercice du cheval & des armes. « Tous les ans, dit M. Servois, il faisait, vers le mois de septembre, construire un fort dans le voisinage du Luxembourg & du couvent des Chartreux, sur une petite place que Blondel a figurée dans son plan de Paris de 1676. Pendant deux mois environ, ses élèves venaient de temps à autre répéter les diverses opérations d'un siège... Le siège se terminait à la fin d'octobre par la prise du fort, & le *Mercur galant* donnait le récit des combats & de l'assaut, le nom des combattants les plus qualifiés, & même le nom des personnages d'importance qui avaient assisté aux opérations. »

Page 278, l. 1 & 2. — *Chanley... Jacquier... Du Metz.*

Le marquis de Chamlay, maréchal des logis des armées du roi; Jacquier, munitionnaire des vivres; Du Metz, lieutenant général d'artillerie, tué le 1^{er} juillet 1690 à la bataille de Fleurus.

— l. 14. — *Beaumavielle.*

Chanteur de l'Opéra.

— l. 15. — *Rochois.*

Marthe le Rochois, Chanteuse de l'Opéra.

— l. 25. — *Roland.*

Opéra de Lulli.

— l. dernière. — *Theramene.*

Les clefs nomment M. de Térat ou Thérac, chancelier de Monsieur.

Page 281, l. 10. — *Gaultier.*

Fameux marchand d'étoffes de la rue des Bourdonnais.

DE LA COUR.

Page 288, l. 20. — *L'air de Cour est contagieux, il se prend à V**.*

Verfailles.

Page 289, l. 1. — *N** arrive avec grand bruit.*

M. de Barète, selon les clefs, sans autres explications.

— l. 5. — *Il y a dans les Cours des apparitions de gens.*

Les claviographes du siècle dernier ont appliqué ceci à l'empirique Caretti auquel il est fait plus visiblement allusion plus loin dans le chapitre : *De quelques usages*, t. II, p. 179, sous le nom de *Carro Carri*.

Page 290, l. 5. — *Les Cours ne sçauoient se passer.*

« Langlée. » C'est le *Periandre* d'un précédent chapitre : *Des Biens de Fortune*, p. 242, l. 12.

Page 291, l. 16. — *Cimon & Clitandre.*

Barbezieux & Pontchartrain, suivant la clef de la dixième (neuvième) édition.

Pages 292, l. 25, & 293, l. 11. — *Un homme de la Cour... Un ancien Château.*

« Le duc de Bouillon & son château de Sedan. » Les prétentions de la famille de Bouillon sont connues; pourtant M. Servois observe avec raison qu'à l'époque où La Bruyère écrivit ce paragraphe Sedan n'appartenait plus aux Bouillons. Le consciencieux annotateur préfère à cette primitive interprétation celle des éditions de Coste, qui nomment « M. de

Tonnerre, évêque de Noyon, » fort entiché de noblesse & de généalogie, & qui prétendoit, dit Saint-Simon, descendre des empereurs d'Orient, & même d'Occident, tout à la fois.

Page 300, l. 3. — *Rouffseau, Fabry, la Couture.*

Le premier, fameux cabaretier à la mode parmi les jeunes courtisans; le second, brûlé vif, comme le dit La Bruyère, pour crimes d'impiété & de f...mie. Le troisième, disent les clefs, « tailleur d'habits de M^{me} la Dauphine, & devenu fou, étoit resté à la Cour où il faisoit des contes extravagants. »

Page 301, l. 10. — *D'Artemon.*

« Le marquis de Varde qui apres son exil travaille à devenir gouverneur de M. le duc de Bourgogne. » Les aventures de Vardes sont bien connues par les Mémoires de M^{me} de Motteville & par le récit de M^{me} de La Fayette dans l'*Histoire de Madame Henriette d'Angleterre*. M. Chéruel, dans la nouvelle édition des *Mémoires* de Saint-Simon (t. X), à l'appendice, a donné un détail très-précis de cette affaire, tiré du *Journal* d'Olivier d'Ormesson.

Page 303, l. 27. — *Menophile.*

Le P. de La Chaife, confesseur du Roi, selon presque toutes les clefs; le P. Joseph, selon quelques-unes. Ce Caractère, qui parut pour la première fois dans la sixième édition sous l'indication de N..., ne devint *Menophile* que dans les éditions suivantes. L'exemplaire annoté de la bibliothèque Mazarine, qui est de la sixième édition, ne porte aucune indication. (Voir dans le *Bulletin du Bibliophile*, mai 1869, un article de M. Charles Alleaume, où cette application est discutée.)

Page 305, l. 14. — *Theonas.*

Ce Caractère, pourtant si précis & si personnel, n'est expliqué nulle part dans les clefs. Et cependant le mot & l'anecdote ont un air de vérité qui commande les recherches. J'ai cherché moi-même & n'ai pas été plus heureux que mes devanciers.

Page 306, l. 24. — *Timante*.

Clefs : M. de Pomponne. — M. de Luxembourg.

Page 307, l. 10. — *Que d'amis, que de parens*.

« Discours de M. de Villeroy sur M. Pelletier, contrôleur des finances. » Une clef, citée par M. Servois, ajoute que le maréchal de Villeroy s'écria lors de l'élévation de Pelletier au contrôle général des finances : « Qu'il en étoit ravi parce qu'ils étoient parents, » bien que cela ne fût pas vrai.

Page 308, l. 8 & 10. — *Tibur... Plancus*.

Les clefs désignent par *Plancus*, M. de Louvois, & par *Tibur*, la maison de Meudon. On ajoute que pareille aventure avait eu lieu après la mort de Louvois arrivée peu de temps avant la publication de ce paragraphe, mais on ne nomme nulle part le personnage.

— l. 25. — *Un homme de mérite*.

Lorsque cet alinéa parut pour la première fois dans la sixième édition, en 1791, La Bruyère songeait déjà à l'Académie. Il aurait fait même six mois avant une première tentative pour succéder à Villayer. (Voir Ed. Fournier, ouv. cité, 2^e partie.) L'Académie nomma Fontenelle auquel, du reste, le paragraphe ne peut s'appliquer en aucune façon. Mais précédemment La Bruyère avait vu nommer successivement La Chapelle, homme peu littéraire, secrétaire des commandements du prince de Conti & l'abbé de Mauroy, aumônier de Mademoiselle, & c'étoit assez pour lui donner de l'humeur.

Page 309, l. 3. — *Theodote*.

Les clefs ont dit : l'abbé de Choisy; application impossible, si l'on pense aux sentiments d'amitié de La Bruyère pour cet abbé, au cas qu'il faisoit de lui, & dont témoignent les termes de son discours de réception.

Page 314, l. 14. — *Xantippe*.

« M. Bontems. » C'est une erreur; Bontems, dont la vie

est très-connue par les *Mémoires* de Saint-Simon, était fils d'un chirurgien du roi Louis XIII, & conséquemment n'était pas venu à la Cour du fond d'une province. Il mourut en 1701, après avoir été en effet très-avant dans la confiance de son maître. On fait que ce fut lui qui servit la messe du mariage de son maître avec M^{me} de Maintenon dans un des cabinets de Versailles.

Page 315, l. 17. — *L'on parle d'une region.*

« Versailles. »

Page 323, l. 16. — *Straton.*

« M. de Lauzun. » Saint-Simon cite dans le chapitre de ses *Mémoires*, où la vie entière de Lauzun est résumée, la phrase de La Bruyère : « On ne rêve pas comme il a vécu. » (Voir les *Mémoires de Mademoiselle* & toutes les histoires du temps.)

DES GRANDS.

Page 326, l. 8. — *Theagene.*

« M. le Duc. » Le duc de Bourbon, petit-fils du grand Condé & l'élève de La Bruyère, & « dont les mœurs avaient de bonne heure été détestables » dit M. Éd. Fournier.

Page 330, l. 17. — *Theophile.*

« L'Évesque d'Autun. » Roquette, que tous les contemporains, Saint-Simon & M^{me} de Sévigné en tête, désignent comme l'original de *Tartuffe*. « Sur la fin, dit Saint-Simon, il se mit à courtiser le Roi & la Reine d'Angleterre. » Il s'y prit même, paraît-il, dès leur arrivée; & Walckenaër remarque que la sixième édition des *Caractères*, où cet alinéa parut pour la première fois, suivit de moins de deux ans la descente de Jacques II en France. C'est ce que confirme la clef de notre

exemplaire, qui en face de ces mots : *à peine un Grand...* porte : « Le roy d'Angleterre Jacques II. »

Pages 332, l. 27, & 333, l. 5. — *Telephon... Dave.*

« M. de La Feuillade. » — « Prudhomme. »

On a longtemps hésité sur ce nom entre François de La Feuillade, maréchal de France sous Louis XIV, encore vivant lorsque La Bruyère écrivit ce paragraphe, & Louis de La Feuillade son fils qui portait alors le nom de duc d'Aubuffon, & ne fut fait maréchal que sous la Régence en 1724. Walckenaër, qui opine pour le fils, allègue que les clefs désignent simplement le duc de La Feuillade « sans prénom & sans autres indications. » M. Servois pourtant en cite une, celle de l'édition de 1720, qui porte « le maréchal de La Feuillade. » Or, à cette date même, Louis de La Feuillade n'était pas encore maréchal. Je dois dire à ce sujet que la clef de l'exemplaire de la bibliothèque Mazarine porte : « *Feu M. de La Feuillade :* » & si je n'ai pas transcrit ce mot décisif « feu » en tête de cette note, c'est qu'il est écrit sur cet exemplaire (de la 6^e édition) d'une encre plus noire & plus récente qui fait surcharge en plus d'un endroit du volume, tantôt pour rétablir des mots effacés, tantôt pour redresser des lettres mal formées. Est-ce une surcharge encore ici, ou bien est-ce un mot ajouté? Je n'ai pu le décider, & voilà pourquoi je transcris ce témoignage avec réserve. L'exemplaire toutefois porte, mais cette fois bien de l'écriture primitive & authentique, comme date, le nom de *Prudhomme* qui, ainsi que le remarque M. Servois, décide la question; les relations de François de La Feuillade avec ce baigneur célèbre étant connues. « Il avoit logé chez lui, dit Saint-Simon, avant sa fortune; & personne ne doutoit qu'il n'eût épousé sa fille, qui fut maîtresse de son bien, de ses enfants & de tout chez lui jusqu'à sa mort. » (Voir *Journal de Dangeau*, t. III, & les *Notes de Saint-Simon*.)

Page 334, l. 22. — *Annibal, César.*

Les clefs citent à ce propos les noms d'Annibal d'Estée, de César de Vendôme, d'Hercule & de Tancrede de Rohan, d'Achille du Harlay, &c., &c.

Page 335, l. 3. — *Pendant que les Grands.*

Allusion à la faveur des ministres roturiers & bourgeois de Louis XIV, les Colbert, les Chamillart, les Le Tellier, les Desmarets, les Voisin, dont quelques-uns, nommément Colbert, marièrent leurs filles à des Ducs & Pairs. L'ordre des *coteaux* était une société de gourmets divisés sur l'excellence des différents crus & coteaux des vignes de France. (Voir la satire III de Boileau.) — La *meute* & la *vieille meute* désignent, selon le *Dictionnaire* de Furetière, « les premiers chiens qu'on donne au *laisser-courre* & les seconds chiens qu'on fait donner après les premiers. »

Page 344, l. 18. — *Au cabinet.*

Ce mot, tel qu'il est expliqué en note par La Bruyère, paraît s'appliquer à toute réunion « d'honnêtes gens » c'est-à-dire de gens bien nés & comme il faut, qui veulent causer ensemble, & par extension, à la pièce de la maison destinée aux visites & à la conversation. Le mot *cabinet* répondrait ainsi au *parlour* des Anglais, au *salon* ou au petit *salon* d'aujourd'hui ; mais n'est-ce pas forcer l'expression que de l'étendre, comme le fait Walckenaër, aux assemblées de savants & de gens de lettres chez Ménage, d'Herbelot, à celles-mêmes signalées par M. Servois, qui se tenaient chez les frères Du Puy & qui toutes étaient de véritables académies ? Il nous semble que de telles réunions, consacrées aux sciences, aux lettres, avaient un tout autre but que de s'enquérir, de s'entretenir des actions du prochain, & en un mot des *cancans* de la ville.

Page 345, l. 3. — *Theognis.*

« Le feu Archevêque de Paris. » Cette note inscrite sur un exemplaire de l'édition de 1691 pourrait faire équivoque, si le prédécesseur de Harlay de Chanvallon, mort en 1695, n'avait été Hardouin de Péréfixe. Péréfixe d'ailleurs mourut en 1662 : & La Bruyère ne pouvait faire d'application à des personnages si lointains. Walckenaër néanmoins doute qu'il s'agisse de l'archevêque de Harlay dans ce paragraphe plus applicable à un magistrat ou à un courtisan qu'à un prélat.

Page 346, l. 3. — *Pamphile*.

« Le marquis de Dangeau. » Toutes les clefs s'accordent sur cette application confirmée par Saint-Simon qui, dans son portrait de Dangeau, emprunte un trait au Caractère de La Bruyère. M. Servois cependant la conteste, du moins en partie. Il voudrait restreindre le portrait de Dangeau au premier paragraphe : le reste ne serait plus qu'un développement, une généralité applicable à tous les *Pamphiles*. Il en ferait là comme de Fauconnet généralisé (plus haut, t. I, p. 255 & t. II, p. 317) en Fauconnets. « Pourtant, dit M. Ed. Fournier, personne ne s'y trompa ; » & nous voyons que les clefs universellement ont adopté & répété la première tradition. D'ailleurs dans ces questions du plus au moins la limite est bien délicate. La distinction de M. Servois est subtile ; elle est juste peut-être ; mais si Dangeau reste & doit rester le *Pamphile* du premier paragraphe, il hérite naturellement des deux autres dans la suite des temps.

Page 349, l. 24. — *A V***, à *F***.

Verfailles ; Fontainebleau.

DU SOUVERAIN OU DE LA REPUBLIQUE.

Page 353, l. 17. — *Ses enseignes*.

La Bruyère fait allusion à l'ordonnance de police qui en 1666 obligea les marchands de Paris à remplacer les enseignes en saillie par des enseignes appliquées au mur. Cette ordonnance fut très-mal reçue des boutiquiers, & l'on put craindre même une résistance sérieuse. La Bruyère qui avait vu la Fronde put alors se souvenir des rigueurs qui l'avaient suivie, & admirer après tant d'années de patience & de soumission ce réveil subit de l'indocilité du peuple parisien, & pour une telle cause.

Page 354, l. dernière. — *Ergaste*.

Serait-ce encore le baron de Beauvais auquel on a déjà prêté ce nom au chapitre *Des Biens de Fortune* ? (T. I, p. 246, & t. II, p. 316.)

Page 355, l. 16. — *Jeune Soyecour.*

M. Édouard Fournier a fait un joli roman, & je prends le mot dans le sens le plus favorable de récit ingénieux, des relations de La Bruyère avec la marquise de Belleforière-Soyecourt, mère du jeune homme dont il déplore ici la perte. La *Bibliothèque des Écrivains de l'Oratoire*, qui réclame La Bruyère au moins comme élève, dit en note : « Madame la marquise de Belleforière (fille de M^{me} de B. Soyecourt. Voir l'*Introduction*), dont il étoit fort l'ami, pourroit donner quelques mémoires sur sa vie & son caractère. » Voilà donc l'intimité établie. Il paraît de plus que le jeune de Soyecourt, celui dont il est ici question, étoit, comme on disoit alors, un des « menins » du duc de Bourbon, admis à l'hôtel de Condé en qualité de compagnon de jeu & d'étude. On fait qu'il fut blessé mortellement à la bataille de Fleurus le 1^{er} de juillet 1690; & c'est dans la sixième édition des *Caractères*, qui parut l'année suivante, que La Bruyère intercala dans le paragraphe cette phrase commémorative : M^{me} de Soyecourt perdit deux fils à cette bataille. L'aîné, auquel La Bruyère fait allusion dans le second membre de la phrase, avoit été tué sur le champ de bataille dans la même journée.

Pages 357, l. 1, & 358, l. 14. — *Demophile... Bafilide.*

« L'abbé de Sainte-Hélène, » & d'une autre écriture plus récente : « Les Frondeurs. » — L'abbé de Sainte-Hélène est inconnu de tous les annotateurs. La signification des deux noms n'indique-t-elle pas d'ailleurs l'intention de composer des types généraux & sans applications personnelles?

Page 360, l. 5. — *T. K. L.*

Tekeli.

Page 367, l. 15. — *Bas de saye.*

Partie inférieure du vêtement de guerre des Romains (*sagum*) que les acteurs, au xvii^e siècle, avoient adopté pour jouer les rôles de roi.

Page 367, l. 20. — *Le favori n'a point de suite.*

Dans les trois premières éditions des *Caractères*, ce paragraphe se trouvait au chapitre *De la Cour*, suivi d'un autre qui terminait le chapitre. Dans les quatrième & cinquième ces deux paragraphes furent transférés dans le chapitre où nous les trouvons, le second paragraphe augmenté d'un alinéa. A partir de la sixième édition, le second paragraphe tout entier, c'est-à-dire avec l'alinéa ajouté dans la quatrième, a disparu dans toutes les éditions. Walckenaër est le premier éditeur qui l'ait rétabli dans le texte. Le plan que nous avons suivi ne nous permettait pas de suivre cet exemple; nous transcrivons ici les deux paragraphes supprimés, d'après le texte de la quatrième édition.

« Une belle ressource pour celui qui est tombé dans la disgrâce du Prince, c'est la retraite. Il luy est avantageux de disparaître, plutôt que de traîner dans le monde les débris d'une faveur qu'il a perdue, & d'y faire un nouveau personnage si différent du premier qu'il a soutenu. Il conserve, au contraire, le merveilleux de sa vie dans la solitude; & mourant, pour ainsi dire, avant la caducité, il ne laisse de soy qu'une brillante idée & une mémoire agréable.

« Une plus belle ressource pour le favori disgracié que de se perdre dans la solitude & de ne faire plus parler de soy, c'est d'en faire parler magnifiquement, & de se jeter, s'il se peut, dans quelque haute & généreuse entreprise qui relève ou confirme du moins son caractère & rende raison de son ancienne faveur, qui fasse qu'on le plaigne dans sa chute, & qu'on en rejette une partie sur son étoile. »

Ce paragraphe, qui pouvait s'appliquer heureusement à Lauzun rentré en France avec un certain éclat après son exil, eût été blessant pour Buffy, moins heureux, & dont les demandes de service n'avaient point été agréées. On suppose que c'est par amitié pour Buffy que La Bruyère le supprima.

Page 368, l. dernière. — *Cet homme.*

« Le cardinal d'Amboise. » Quelques clefs ajoutent : le cardinal de Richelieu.

Page 369, l. dernière. — *C'est un extrême bonheur pour les Peuples.*

« Le cardinal de Richelieu. »

Page 370, l. 5. — *La science des détails.*

Il est inutile, croyons-nous, de mettre, comme l'ont fait les claviographes, le nom de Louis XIV en regard de ce paragraphe & de quelques-uns des paragraphes suivants. Il est clair que toute cette fin du chapitre *Du Souverain* est un cantique, un finale pompeux de symphonie en l'honneur du roi. On peut le rapprocher des pages si éloquentes des *Mémoires* de Saint-Simon qui suivent le récit des derniers jours du règne. C'est trop de finesse de la part des éditeurs modernes que de supposer que La Bruyère a ici volontairement outré la louange pour couvrir la témérité de jugements moins orthodoxes & de réflexions audacieuses. Les sentiments qu'il exprime sont ce qu'on appelait alors les sentiments d'un bon Français & lui sont communs avec la plupart de ses contemporains les plus éclairés. Il fallait l'œil d'un Saint-Simon & les intérêts de caste & de naissance, les traditions de famille qui l'attachaient à regarder de près aux affaires publiques pour se dégager de l'adoration universelle & de l'ascendant qui s'imposaient à tous. Walckenaër relève à tort, selon nous, & en les blâmant, deux ou trois passages relatifs à la révocation de l'Édit de Nantes. L'éditeur & le biographe de M^{me} de Sévigné avait dû rencontrer dans les *Lettres* qu'il avait tant étudiées de semblables approbations. Il a fallu du temps pour que l'on comprît que Louis XIV avait été trompé par des émissaires & des agents intéressés au mensonge. Mais alors, parmi les bons & fidèles sujets, tout le monde & surtout tout ce qui approchait de la Cour était sous la féduction de la grande pensée d'unité du règne, & ne trouvait que grandeur à « l'extinction de l'hérésie. »

— l. 25. — *Que leurs dernières esperances soient tombées par le raffermissement d'une santé.*

On voit par les *Mémoires* combien, & jusqu'aux derniers

moments même de sa vie, la santé de Louis XIV occupa les étrangers. Lorsque ce passage fut imprimé dans la quatrième édition des *Caractères* (1689), il y avait deux ans que le roi avait subi une opération dangereuse & incurable, qui pouvait inquiéter pour sa vie. — Quant à la *Science des Détails* dont parle ici La Bruyère, on peut voir dans Saint-Simon (t. XII, édit. Chéruel) à quel point le roi y triomphait, & jusqu'à quels excès même, blâmés par l'historien, il s'y portait & s'y perdait.





NOTES

DU TOME SECOND

DE L'HOMME.

Page 6, l. 1. — *Menalque.*

L'exemplaire de la bibliothèque Mazarine, que nous consultons toujours en premier, ne donne ici aucun nom ; mais c'est peut-être que cet exemplaire étant de la sixième édition, où ce Caractère parut pour la première fois, le lecteur-annotateur qui pouvait bien n'être pas de la Cour ne connaissait pas encore l'original du portrait. Quoi qu'il en soit, les clefs sont unanimes à nommer ici le comte de Brancas, chevalier d'honneur d'Anne d'Autriche ; &, malgré quelques hésitations récentes, on ne peut contester la justesse de cette application, d'ailleurs confirmée par le témoignage de Saint-Simon : « Le comte de Brancas est encore célèbre par ses prodigieuses distractions que La Bruyère a immortalisées dans ses *Caractères.* » Que La Bruyère n'ait pas fait entrer dans ce Caractère toutes les anecdotes connues sur le comte de Brancas, celle entre autres du carrosse versé racontée par M^{me} de Sévigné ; qu'il y ait au contraire introduit des *rêveries* particulières à d'autres personnages, à Racan, à l'abbé de Mauroy que nous avons déjà nommé ailleurs (celle de la confusion d'un prince du sang & d'un jésuite,

p. 15, l. 12), celle du chien enfermé dans une armoire, que M. Servois, pour la première fois, attribue au prince de Conti; c'est ce que La Bruyère lui-même atteste en note. Il n'y aurait rien d'étonnant d'ailleurs à ce que La Bruyère, déjà inquiété par le zèle des chercheurs d'applications, ait particulièrement voulu, à propos d'un Caractère vague & purement humain, justifier l'intention annoncée dans sa préface de « peindre les hommes en général » sans se borner même « à un seul pays, » & qu'il confirma plus tard dans la préface de son *Discours de Réception à l'Académie*, en disant : « J'ai pris un trait d'un côté & un trait d'un autre; & de ces divers traits qui pouvoient convenir à une même personne, j'en ay fait des peintures vray-semblables. » M. Servois, avec sa conscience habituelle, étudie en détail chaque trait de ce Caractère & conclut sur quelques mots de l'auteur des *Sentimens critiques*¹ à ceci : que le premier modèle que La Bruyère s'est proposé pour Ménélaque a été le prince de Conti. (Voyez édit. Servois, t. II, p. 288.) « Ce Caractère, dit l'auteur des *Sentimens critiques*, étoit appliqué à un homme du premier rang; M. de La Bruyère s'est vu par là obligé de prendre des mesures & de lui donner une certaine étendue qui le mit hors de la vraisemblance. » Très-bien; mais quand il ne se trouve dans tout le Caractère de *Ménélaque* qu'un seul fait appliqué au prince de Conti, quand cette application unique est restée mystérieuse jusqu'à présent, est-il possible de croire que le prince de Conti ait été le premier modèle du Caractère de *Ménélaque*? La Bruyère ne se serait pas contenté alors de surcharger & d'étendre le Caractère, comme dit Brillon; il l'aurait changé d'un bout à l'autre, sauf quelques lignes. Il y aurait donc eu un premier *Ménélaque*, supprimé & remplacé par un autre qui, à la réserve d'un petit nombre de traits pris à deux ou trois personnes, est bien le portrait de Brancas & doit garder son nom.

Page 7, l. 2. — *Il entre à l'appartement.*

On appela à Versailles l'appartement ou l'appartement

1. *Sentimens critiques sur les Caractères de Theophraste de M. de La Bruyère* (par Brillon, avocat), 1701.

du Roi les salons où se tenait la Cour aux jours ordinaires, quand il n'y avait ni musique, ni comédie. « En hiver, dit Saint-Simon, il y avoit appartement trois fois la semaine, les trois autres jours comédie & le dimanche rien. »

Page 18, l. 23. — *Il y a d'étranges peres.*

Les clefs donnent ici trois noms : le duc de Gefvres, Banse le père, financier, & Denis Talon, procureur général. Ce dernier nom est rebuté par Walckenaër. Le second a dû être ajouté, pour ainsi dire, après coup par les annotateurs-chercheurs du XVIII^e siècle, qui auront répété ici une indication déjà donnée pour un des paragraphes du chapitre *Des Biens de fortune* : Triste condition de l'homme... (voir t. 1, p. 258). L'application au duc de Gefvres, au contraire, est d'autant plus vraisemblable que son caractère & sa vie sont connus par les *Mémoires* de Saint-Simon qui n'hésite pas à le traiter de « mari cruel » & de père « dénaturé. » M. Fournier remarque d'ailleurs que la marquise de Belleforière, dont La Bruyère était l'ami, comme on l'a vu, était alliée à la famille du duc de Gefvres & qu'ainsi c'est aux rapports, très-connus de lui, du duc avec ses enfants que La Bruyère a dû naturellement songer.

Page 23, l. 19. — *Irene... Epidaure.*

M^{me} de Montespan, selon les clefs du XVIII^e siècle appuyées cette fois du témoignage de Saint-Simon, qui la représente comme toujours en frayeur de la mort & sans cesse occupée de sa santé. « Epidaure » ferait ici la ville de Bourbon où M^{me} de Montespan allait prendre les eaux « sans besoin, » dit Saint-Simon, & où elle mourut en 1707.

Page 31, l. 9. — *Tel vient de mourir à Paris.*

« M. le prince de Conti mort de la petite vérole. »

Il mourut en effet de cette maladie qu'il avait gagnée de sa femme en la soignant. Louis-Armand de Bourbon-Conti, mort en 1685, avait épousé M^{lle} de Blois, fille de Louis XIV & de M^{lle} de la Vallière.

Page 33, l. 4. — *Une bonne tête.*

Louvois, selon les clefs du XVIII^e siècle.

Page 42, l. 25. — *Il se trouve des hommes.*

Lauzun, selon les mêmes clefs.

Page 43, l. 16. — *Il y a des gens qui gagnent à être extraordinaires.*

Clef du xvii^e siècle : M. le maréchal de La Feuillade.

Page 44, l. 9. — *L'on exigeroit de certains personnages.*

Une clef de la fin du xvii^e siècle met ici le duc d'Orléans. Et cette interprétation est probable, car le frère de Louis XIV, dont il s'agit, n'avait pas toujours été le débauché fantasque des dernières années. « Il avoit, dit Saint-Simon, gagné avec beaucoup de valeur la bataille de Cassel, & en avoit toujours montré une fort naturelle en tous les sièges où il s'étoit trouvé. Ces commencements guerriers promettoient mieux qu'une vieillesse inutile, déshonorée par des vices ridicules. »

Page 45, l. 7. — *Seulement qu'ils ne soient point amoureux.*

On a attribué ce paragraphe & surtout le dernier trait à Harlay, archevêque de Paris, comme disent les clefs, pour son goût pour les dames & particulièrement pour la duchesse de Lesdiguières avec laquelle Saint-Simon le montre se promenant tête à tête dans ses jardins de Conflans.

Page 49, l. 15. — *Ce n'est pas le besoin d'argent.*

Ce Caractère d'un sens si général n'appelait, à ce qu'il semble, aucune recherche d'application personnelle. Pourtant certaines clefs ont mis en regard le nom inconnu du marquis d'« Orfort. » M. Servois a lu sur un exemplaire de la Bibliothèque impériale le nom du marquis d'« Hautefort » qui en effet était très-avare. (Voir M^{me} de Sévigné, lettre du 9 octobre 1680, & M^{me} de Hautefort, par V. Coufin.)

Page 51, l. 26. — *Phidippe.*

« L'abbé Dance. » Un fragment des *Mémoires* inédits de

Brossette, cité par M. Servois d'après une note des *Causeries d'un curieux* de M. Feuillet de Conches, justifie assez bien cette attribution. « Il portoit, y est-il dit, jusqu'au ridicule la passion de la propreté, » L'abbé Dance, chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, frère de M^{me} Dongeois, est l'*Évrard du Lutrin*.

Page 52, l. 10. — *Gnathon*.

« Le gros Givry ou le marquis de Sablé. » Le marquis de Givry, lieutenant général.

Page 53, l. 24. — *Cliton*.

« Feu M. d'Olonne & Du Brouffin. »
Le comte d'Olonne, mort en 1686. Bruflard de Brouffin, « gourmand célèbre, » au dire de Dangeau & de Saint-Simon.

Page 56, l. 7. — *Antagoras*.

On nomme ici, sans aucune indication à l'appui, le comte de Montluc & le marquis de Faurille, capitaine aux gardes. Applications hasardeuses & sans intérêt.

Page 58, l. 3. — *Don Fernand*.

M. Fournier, qui s'est occupé de rechercher la trace des séjours de La Bruyère dans la province, particulièrement à Dijon lors des assemblées triennales des états de Bourgogne, suppose que ce nom espagnol a pu être appliqué à quelque gentilhomme franc-comtois d'avant la conquête, possesseur peut-être d'un domaine en Bourgogne & assistant en cette qualité à la tenue des états.

Page 64, l. 17. — *Qui oseroit se promettre*.

« Encore un éloge du roi, dit Walckenaër, qui défrayait toute sa cour à Versailles avec une magnificence royale, & qui était cependant l'objet de la critique & du blâme de ses courtisans. » Cette réflexion de La Bruyère a pu être écrite après un propos recueilli dans les galeries de Versailles un jour de gala, de la bouche d'un courtisan mécon-

tent ou clairvoyant. C'est une boutade de philosophe contre l'inconscience des jugements des hommes, & non une réflexion de politique. La Bruyère qui touche si profondément, dans les paragraphes précédents, aux misères du règne & aux fautes de l'administration, ne pouvait s'étonner, dès 1689, date de ce paragraphe, qu'il y eût à la Cour des mécontents & des censeurs.

Page 67, l. 21. — *Timon ou le Misantrope.*

Les clefs du XVIII^e siècle nomment le duc de Villeroy.

DES JUGEMENTS.

Page 74, l. 3. — *Le Phanix de la Poësie Chantante.*

« Quinault. » La réputation de Quinault a en effet subi des vicissitudes. M. Servois remarque avec raison que, parmi les esprits changeants dont parle La Bruyère, il eût pu citer Boileau lui-même qui, après s'être acharné contre Quinault dans ses *Satires*, écrivait à l'âge de quarante ans dans la préface de ses œuvres : « Je n'ai point prétendu qu'il n'y eût point d'esprit ni d'agrément dans les ouvrages de M. Quinault, quoique si éloignés de la perfection de Virgile. J'ajouterai même que dans le temps où j'écrivis contre lui, nous étions tous deux fort jeunes, & qu'il n'avoit pas fait alors beaucoup d'ouvrages qui lui ont dans la suite acquis une juste réputation. » Quinault vivait encore alors & ne mourut que trois ans plus tard, en 1688, une année avant la publication de la quatrième édition des *Caractères* où ce jugement de La Bruyère fut inféré pour la première fois.

— l. 13. — C. P... & C. N.

« Chapelain & Corneille, » comme La Bruyère le laisse facilement deviner en citant deux de leurs ouvrages. Chapelain n'était pas si riche : il avoit une pension de trois mille

livres du roi, juste la même que Boileau eut plus tard comme historiographe. Il en eut une autre de deux mille livres du duc de Longueville tant que dura le travail du poème de la *Pucelle*, & qui fut portée à trois mille après que le livre eut paru. Les plaifants prétendaient qu'il avait mis trente ans à faire son poème pour faire durer la pension. Il fut en outre pensionné par les cardinaux de Richelieu & de Mazarin, principalement en vue de la commission dont il était chargé de désigner les gens de lettres & savants français & étrangers dignes des gratifications du roi. Il y a lieu de penser qu'on a exagéré la fortune de Chapelain, comme on a exagéré son avarice. Sa vie en somme ne fut ni sans noblesse, ni sans générosité. Il fut, malgré les railleries de Tallemant & les fatires de Boileau, confrère loyal & ami fidèle. (Voir là dessus *Revue française* du 10 juillet 1859, t. XVII; voir aussi le *Commentaire* d'Huet, Goujet, *Bibliothèque française*, le *Parnasse* de Titon du Tillet, & la *Duchesse de Longueville pendant la Fronde*, par V. Cousin, qui cite un trait de désintéressement & de courage à l'honneur de Chapelain.)

Page 74, l. 29. — *Bathylle*.

« Le Basque ou Pécourt, » danseurs de l'Opéra.

Page 75, l. 1. — *Roscie*.

» La Maffé, la Barbereau. »

— l. 1. — *Nerine*.

« La Pefant. »

— l. 22. — *Le Comédien couché dans son carrosse*.

On cite Baron ou Champmeslé.

Page 76, l. 11 & 16. — *Les noms d'Estrées... les grands noms de Chartres, &c.*

Ces noms pour la plupart n'ont pas besoin de commentaire. *Estrées* est le cardinal d'Estrées, membre de l'Académie française; *Harlay*, l'archevêque de Paris, aussi de l'Académie, « l'homme de France né avec le plus de talent pour la pa-

role, » dit d'Olivet. Le chancelier Séguier avait été l'un des premiers académiciens & fut plus tard Protecteur de l'Académie. Il était mort depuis douze ans lorsque parut la première édition des *Caractères*. Néanmoins cette mort était encore assez récente pour que La Bruyère pût placer le nom du Chancelier dans une liste de courtisans instruits & lettrés. Les ducs de *Montausier* & de *Chevreuse*, & le marquis de *Wardes* étaient des plus lettrés de la Cour. *Lamoignon*, président à mortier, est celui à qui Boileau a dédié sa VI^e Épître. *Potier de Novion*, président du Parlement, était de l'Académie. On a observé qu'en dressant cette liste de grands seigneurs académiciens, La Bruyère semble avoir pensé à se ménager leurs suffrages pour entrer dans la compagnie. Pour les plus récents cela ferait possible; mais remarquons d'abord que parmi les personnages cités il en est plusieurs : *Montausier*, *Chevreuse*, *Wardes*, *Lamoignon*, qui n'ont jamais été de l'Académie. Et puis en outre La Bruyère, voulant nommer l'élite des « beaux esprits » de la Cour, pouvait-il excepter ceux auxquels leur réputation de savoir ou d'éloquence avait ouvert les rangs de la compagnie littéraire? *Chartres*, le duc d'Orléans, régent, alors âgé de dix-sept ans; *Condé*, M. le prince, fils du grand Condé, mort deux années avant l'impression des *Caractères*, ou le grand Condé lui-même, que La Bruyère a très-bien pu citer ici, comme il a cité Séguier, sans égard à la date & par manière d'hommage rétrospectif; *Conti*, Louis-François de Bourbon-Conti, « très-bel esprit, dit Saint-Simon, & d'une lecture infinie; » *Bourbon*, M. le duc, l'élève de La Bruyère; *Vendôme*, L.-J. duc de Vendôme, ou son frère le Prieur, l'un & l'autre amis des lettres.

Page 77, l. 20. — *Antonin*.

Marc-Aurèle Antonin; la maxime est de Platon.

Page 79, l. 7 & 10. — *Qu'on ne me parle jamais... Antisthène*.

« La Bruyère, auteur des *Caractères*. » M. Destailleurs coud à ce paragraphe un commentaire d'autant plus étonnant qu'il a pour objet de redresser une bourde de La Harpe. « C'est avec peine, dit La Harpe, qu'on voit un écrivain, que son talent rend digne d'écrire pour la gloire,

avouer crûment qu'il écrit pour le gain. » M. Destailleurs ajoute : « Et nous disons, nous : C'est avec peine qu'on voit un critique aussi distingué que La Harpe prendre au sérieux une boutade que rend plaisante sa crudité même. L'anecdote que nous avons rapportée (celle de la cession des *Caractères* à Michallet) prouve assez que La Bruyère n'écrivait pas pour le gain. Ce n'est donc pas lui qui se plaint & qui s'adresse des compliments, comme le lui reproche encore La Harpe, c'est le philosophe Antisthène, lequel se fâche d'une manière trop originale pour qu'on ait à se fâcher contre lui. » Corriger une erreur par une autre, c'est jouer de malheur. La réflexion de La Harpe est une sottise; mais la réplique de M. Destailleurs est une grossière erreur. C'est bien La Bruyère qui parle en effet, & comment méconnaître à ce mouvement d'éloquence l'indignation de l'homme de mérite, sachant ce qu'il vaut, & qui reconnaît que de tous les moyens donnés à l'homme pour atteindre au bonheur, à l'estime dans le monde, à la fortune, le talent & le savoir sont les plus décevants & les moins utiles? L'amour défin-téressé de la gloire, & de la gloire posthume, est beau sans doute; il élève l'âme & relève la vie; & La Bruyère, n'eût-il point donné pour rien à son libraire son livre immortel, ne peut être suspecté de cupidité ni d'intrigue. Mais pourquoi ces grands cœurs de philosophes & d'artistes n'auraient-ils pas, à leurs moments, leurs défaillances devant le spectacle des scandales prospères & des bonheurs iniques? Ils voient autour d'eux, à leurs pieds, des drôles, des gens de livrée, faire fortune & s'anoblir, des montreurs de marionnettes, un Benoist, un Brioché, s'enrichir; des charlatans, des empiriques, un Barbereau qui débite de l'eau claire, un Caretti, un Ammonio, pensionné du roi, un proxénète enfin s'élever, pour prix de leurs indignes services, à la faveur, aux emplois, à l'estime publique même, & il ne leur serait pas permis de s'écrier une fois en leur vie : folie, simplicité, imbécillité, à moi! & de se laisser aller au rêve d'une vie facile & obscure! « Boutade, » soit; mais il n'y a aucune indignité, ni aucune exagération dans cette apostrophe d'Antisthène. Je trouve un certain courage dans le soin que prend La Bruyère de pointer avec détail tout ce qui lui manque, tout ce qui manque à sa vie d'honnête homme & d'homme d'étude, & qu'acquièrent si facilement

& des bouffons & des coquins. Il est bon que les fots apprennent de temps à autre ce qu'il en coûte d'être sublime & de quels crimes est faite la misère des gens de génie.

Page 79, l. 16. — *Berylle tombe en syncope à la vue d'un chat.*

« L'abbé de Rubec, » déjà nommé au chapitre *De la Société & de la Conversation.* (T. II, p. 312.)

Page 80, l. 8. — *Mercurus est Mercurus.*

Quelques commentateurs, entre autres Walckenaër & M. Destailleurs ont protesté contre l'application de ce passage à Bontemps, premier valet de chambre de Louis XIV, duquel Saint-Simon a laissé, il est vrai, un portrait assez favorable. Il faut cependant regarder de près à ce portrait, où parmi tant d'éloges donnés à la fidélité, à la simplicité, à la discrétion, &c., de certains mots répétés & comme appuyés, « confiance absolue du roi, secret impénétrable, services intimes, » ont l'air de fourires contenus. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que c'était le père de Saint-Simon qui avait placé Bontemps à la Cour, lequel, selon l'historien, ne l'oublia jamais lui-même. Le duc & pair pouvait avoir pour le Mercure du Jupiter de Versailles une indulgence olympienne : ne voyons-nous pas dans les *Mémoires* Bontemps menant M^{me} de Monaco enveloppée d'une cape, par un degré dérobé, dans les petits appartements du roi? (T. XX, p. 45-46.)

Page 81, l. 5. — *Les Ambassadeurs des Princes étrangers.*

Les ambassadeurs du roi de Siam venus à Paris en 1686, & qui causèrent à la Cour & à la ville une grande curiosité. « Le *Mercurus galant*, dit Walckenaër, fit paraître quatre volumes supplémentaires, pleins des détails de leur ambassade. »

Page 81, l. 24. — *Un endroit d'une Province maritime.*

On suppose Rouen, ou Caen où La Bruyère dut séjourner au moins quelque temps en raison de ses fonctions de trésorier de la Généralité.

Page 82, l. 10. — *Ce Prelat se montre peu à la Cour.*

« Le cardinal Le Camus. »

Page 83, l. 23. — *Il disoit que l'esprit dans cette belle personne.*

Ce fragment célèbre, « un diamant pur, » dit Sainte-Beuve, « un morceau d'émail, » dit plus justement peut-être M. Édouard Fournier, si l'on applique à ce mot la netteté & l'éclat des émaux florentins, a longtemps exercé la sagacité des commentateurs. C'est à Aimé Martin que revient le mérite d'avoir découvert, d'après une note de Chaulieu, que l'Arténice de La Bruyère est Catherine Turgot, mariée en premières noces à Gilles d'Aligre, seigneur de Boislandry, conseiller au Parlement, & plus tard à Hatte de Chevilly, capitaine aux gardes. Le premier mariage fut suivi d'un procès scandaleux qui se termina, grâce, dit-on, à la médiation du chancelier Boucherat, par une séparation à l'amiable. A dater de ce moment les chanfonniers s'occupent de M^{me} de Boislandry; elle est citée parmi les femmes coquettes & galantes de Paris. On lui donne pour amants Chaulieu d'abord, qui en témoigne lui-même, & dans ses poésies, & dans la note où il la désigne comme l'Arténice « célébrée par La Bruyère, » puis Laffay, puis Chevilly qui l'époufa après quatre ans de galanterie. Une chanson du recueil de Maurepas dit d'elle :

Au Marais est la Boislandry.

Assurément une telle vie est une étrange fuite aux éloges de La Bruyère, un étrange démenti à ses prévisions. Un débat s'est engagé entre MM. Servois & Édouard Fournier sur le sens véritable où doit être pris le paragraphe de La Bruyère. M. Fournier y voit, après réflexion, l'ironie d'un ancien soupirant désabusé & évincé d'abord par un prétendant riche & sot, tel qu'était Boislandry. M. Servois prend les choses plus simplement & ne voit dans cette page admirable qu'un souvenir mélancolique, un regret. Catherine Turgot s'était mariée presque enfant, à treize ans, pendant les sept premières années de son premier mariage, on

n'avait point parlé d'elle. Ses défordres, si elle en eut, étaient demeurés secrets. Elle était *très-jolie*, dit Chaulieu, & « joignoit à une figure très-aimable la douceur de l'humeur & tout le brillant de l'esprit. » Les scandales de sa conduite n'éclatèrent que par le procès, un an avant la huitième édition des *Caractères* où le *fragment* parut pour la première fois. La Bruyère l'avait connue jeune, enfant peut-être & « fleurie; » il en avait été charmé, & peut-être lui-même n'eût-il pas mieux demandé que d'être mené par elle « plus loin que l'amitié. » Mais l'éclat se produit, amenant après lui tous les désenchantements. La Bruyère qui, depuis longtemps peut-être, préparait, d'après ses souvenirs & ses rêves, le *Caractère* de la femme aimable, charmante, accomplie, se vengera-t-il de son illusion? Lui, le censeur si sévère, en maint autre endroit, de la frivolité des femmes & de leur félonie, lui le peintre de *Claudie* & de *Messaline*, écrasera-t-il cette page délicate sous un de ces finales terribles & tonnantes qui sont comme la foudre soudaine après le calme, ou comme l'éclat de la vengeance dissimulée? Non; il ne reviendra pas sur son rêve. Il détache une page de son portrait de l'honnête femme aimable & loyale, & lui laisse sa date. Il la met au passé comme une déception, comme un regret. Voilà ce qu'il a pensé, senti; que lui importe de s'être trompé! Heureuse cette Boislandry, chantée & trahie par Chaulieu, de laisser d'elle cette page idéale, qui fait douter encore si le peintre n'a pas eu raison de la voir ainsi, & si son infamie ne lui vient pas de son malheur!

Page 84, l. 21. — *Elvire*.

M. Édouard Fournier reconnaît sous ce nom M^{lle} de La Force qui, d'après les lettres de Chaulieu, était l'amie de M^{me} de Boislandry.

— l. 24. — *Elle les entend*.

Étend dans les éditions précédentes. Cette leçon a été reprise dans les éditions modernes.

Page 85, l. 1. — *Que la simplicité est éloquence*.

Quelques éditeurs modernes ont corrigé le dernier mot par *éloquente* : c'est affaire à eux.

Page 85, l. 17. — *Particuliere sans pourtant être farouche.*

Il y a là une nuance : particulier veut dire qui aime à être seul; farouche, qui rebute la société. Saint-Simon emploie quelque part les deux adjectifs pour une même personne.

Page 86, l. 11. — *Une gravité trop étudiée.*

« Le premier président » de Harlay.

Page 87, l. 7. — *Un homme qui a beaucoup de mérite & d'esprit.*

« Pelisson. »

Page 93, l. 20. — *Un homme paroît grossier, lourd, stupide.*

Dans un *portrait* de La Fontaine, publié après sa mort, & attribué par les uns à M^{me} Ulrich son amie, par d'autres au marquis de Sablé, on a contesté l'exactitude de ce portrait du poète, au moins comme homme de conversation. Néanmoins le plus grand nombre des contemporains & la tradition sont d'accord avec La Bruyère.

— l. 28. — *Un autre est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation.*

Corneille lui-même a confirmé ce jugement dans ces deux vers :

Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui
Que quand je me produis par la bouche d'autrui.

Page 94, l. 23. — *Theodas.*

Santeul. — Tout le monde connaît l'épigramme de Boileau :

Quand j'aperçois sous ce portique
Ce moine au regard fanatique, &c.

La Bruyère était d'ailleurs l'ami de Santeul qui prit bien la caricature comme venant de bonne part, tellement il avait accepté sa réputation d'extravagant, de mime & de

bouffon. M. Servois publie une lettre inédite de La Bruyère à Santeul commençant ainsi : « Voulez-vous que je vous dise la vérité, mon cher monsieur ? Je vous ai très-bien défini la première fois : vous avez le plus beau génie du monde, & la plus fertile imagination qu'il soit possible de concevoir ; mais pour les mœurs & les manières, vous êtes un enfant de douze ans & demi. »

Page 95, l. 22 & 26. — *Tel connu dans le monde... tel autre.*

« M. Pelletier de Soucy & le ministre son frère. »

Voyez sur ces deux personnages les *Mémoires* de Saint-Simon, Gourville, l'abbé de Choisy, &c.

Page 96, l. 3. — *Tout le monde s'élève.*

Walckenaër veut voir ici une allusion à l'abbé de Choisy, ami de La Bruyère, sans autre raison que son élection à l'Académie qui eut lieu peu de temps avant la publication des *Caractères*. Nous avouons que l'allusion nous semblerait bien fine, outre que Choisy ne fut jamais bien en faveur auprès de Louis XIV. Le roi, en qualité de protecteur de l'Académie, approuvait, il est vrai, les élections, ou les différait comme il est arrivé pour La Fontaine ; mais il ne les faisait pas. Une admission à l'Académie ne saurait donc guère être considérée comme « une récompense du prince. » Si cette réflexion n'avait paru dans la première édition des *Caractères*, on pourrait croire que La Bruyère l'avait écrite en vue de lui-même & des embarras que lui causa la publication de son livre, dès les premières éditions. Ce serait comme un retour à la prédiction si connue de Malezieu : « Beaucoup de lecteurs & beaucoup d'ennemis ; » & l'allusion aux récompenses royales ne serait plus qu'un trait général amené par le développement de la pensée. Peut-être, avant le livre publié, La Bruyère prévoyait-il déjà les hostilités qui se déclarèrent si vivement lors de ses premières candidatures à l'Académie, & même après son admission. Ce serait alors une plainte générale, éclairée ou suggérée par un pressentiment personnel.

Page 97, l. 23. — *Herille*.

Encore l'abbé de Rubec, selon les clefs. (Voir t. II, p. 312 & 341.)

Pages 98, l. 18, & 99, l. 14. — *Socrate... Anthistius*.

« La Bruyère. »

Toutes les clefs ont répété cette interprétation que paraît confirmer une lettre de La Bruyère à Ménage, publiée pour la première fois par M. Destailleurs & rapportée par M. Servois dans son édition. « Socrate, y est-il dit, ici n'est pas Socrate; c'est un nom qui en cache un autre. » Le Caractère suivant, *Antifthus*, est aussi présumé être le masque de l'auteur. Ce nom est écrit Antisthènes dans la quatrième & la cinquième édition, ce qui raccorderait ce paragraphe à la profopopée fameuse de la page 79.

Page 102, l. 13. — *Ce favori*.

« M. le chancelier Le Tellier. »

Page 104, l. 24. — *Le plus grand malheur*.

« Penautier. »

Penautier, receveur général du clergé, fut impliqué, comme accusé d'empoisonnement, dans le procès de la Brinvilliers, & acquitté. (Voir Saint-Simon & M^{me} de Sévigné.)

Page 106, l. 10. — *Un bravache*.

Une bravache dans la huitième & la neuvième édition.

Page 112, l. 1. — *César n'étoit point trop vieux*.

La pensée de Pascal que contredit La Bruyère est celle-ci : « César étoit trop vieux, ce me semble, pour s'aller amuser à conquérir le monde. Cet amusement étoit bon à Alexandre : c'étoit un jeune homme qu'il étoit difficile d'arrêter; mais César devoit être plus mûr. »

— l. 11. — *Un jeune Prince*.

Ce paragraphe, en style lapidaire, est à l'adresse du Grand dauphin, père du duc de Bourgogne, qui avait commandé l'armée sur les bords du Rhin en 1688.

Page 114, l. 28. — *Il y a de tels projets.*

« Le prince d'Orange. »

Page 115, l. 18. — *Un ennemi est mort.*

« Feu le prince de Lorraine. »

Charles V, duc de Lorraine, mort à Wetz le 17 avril 1690, à l'ouverture de la campagne où il devait commander les troupes impériales. Sa loyauté, son courage le firent regretter même de Louis XIV, qui dit en apprenant cette mort : « J'ai perdu le plus grand, le plus sage & le plus généreux de mes ennemis. » L'homme *naturellement odieux*, opposé par La Bruyère au prince de Lorraine, ferait le prince d'Orange.

Page 116, l. 1. — *O temps! ô mœurs!*

Les allusions de ce paragraphe sont trop claires pour avoir besoin d'être relevées en détail. Il fut ajouté à la sixième édition des *Caractères*, qui parut en 1691. Guillaume d'Orange avait gagné l'année précédente la bataille de la Hogue & détrôné Jacques II son beau-père. La chaleur d'indignation manifestée par La Bruyère contre les souverains qui prirent parti contre Jacques II, l'éloge de la magnanimité de Louis XIV qui se borna pour tout secours envers le roi d'Angleterre à lui donner asile après sa déchéance, nous montrent ce qu'étaient alors les sentiments d'un *bon Français*, en ce temps de royalisme dogmatique. Tout lecteur reconnaîtra qu'il s'agit dans ce paragraphe de l'alliance conclue en 1689 entre l'Angleterre, l'empire d'Allemagne & les Provinces unies des Pays-Bas contre la France, & de Léopold I^{er}, vainqueur des Turcs, qu'il parvint à expulser de l'Autriche.

Page 117, l. 8. — *Qui leur est commune.*

Luy dans la neuvième édition.

Page 118, l. 1. — *Petits hommes, hauts de fix pieds.*

L'exemplaire de la bibliothèque Mazarine met ici : « les Anglois, » probablement à cause des allusions, continuelles

a la fin du paragraphe, au nouveau roi d'Angleterre, Guillaume d'Orange, « l'homme pâle & livide, » à ses tyrannies & à son orgueil. Il s'agit évidemment avant tout des Hollandais. « Les *Pictes* & les *Saxons* imposent silence aux *Bataves*, & ceux-cy aux *Pictes* & aux *Saxons*. » Les premiers sont les « gens de delà l'eau; » les seconds, « ceux d'en deçà. » Guillaume, selon La Bruyère, avait « mordu le sein de sa nourrice, » la République de Hollande qui l'avait adopté sur la proposition de Jean de Witt, « péché en eau trouble » l'Angleterre & menaçait *César*, c'est-à-dire l'empereur d'Allemagne, de lui enlever l'*Aigle*, l'empire, pour le réduire à l'archiduché d'Autriche dont les armes étaient à la *fascé d'argent*.

DE LA MODE.

Page 125, l. 6. — *La viande noire est hors de mode.*

Une lettre de Saint-Évremond au duc d'Orléans prouve en effet qu'en ce moment les délicats bannissaient le gibier de leur table.

— l. 8. — *Ce seroit pécher contre la mode que de guérir de la fièvre par la saignée.*

Allusion à la faveur récente du quinquina dans le traitement des fièvres, que combattaient les partisans de la saignée. (Voir Lettres de Guy Patin.)

— l. 11. — *Theotime.*

« M. Sachot, curé de Saint-Gervais, » qui avait le plus grand succès au lit des malades, & auquel on préféra plus tard le P. Bourdaloue.

Page 126, l. 5. — *Le fleuriste.*

« Cabouff, avocat, » comme dans toutes les clefs. « Ce nom, dit M. Servois, est l'une des meilleures rencontres qu'aient faites les commentateurs. La Bruyère avait dû voir

souvent cet avocat qui s'occupait des affaires du grand Condé, & à ses heures de loisir des fleurs de Chantilly. La correspondance de Condé, conservée dans les archives de M^{sr} le duc d'Aumale, renferme un certain nombre de lettres où Cabouft entretient tour à tour le Prince de fleurs & d'affaires. »

Page 126, l. 29. — *Parlez à cet autre.*

« Des Cotteaux. » Des Coteaux, fameux joueur de flûte, ami de Molière & de La Fontaine, dont Édouard Fournier parle avec détails au tome 1^{er} de sa *Comédie de La Bruyère*. Pourtant Des Coteaux aurait été plus amateur de fleurs qu'amateur de fruits d'après un passage du Journal de Mathieu Marais cité par M. Fournier : « Il est logé au Luxembourg où on lui a donné un petit jardin qu'il cultive lui-même. La Bruyère ne l'a pas oublié dans ses *Caractères* sur cette curiosité de ses tulipes qu'il baptise du nom qui lui plaît. » D'autres clefs proposent à cette place un avocat du nom de Marlet, parfaitement obscur. M. Fournier tient pour à peu près certain que l'original de ce Caractère est Rambouillet de la Sablière, père du poète, financier, célèbre même à la Cour pour les fruits de son enclos de Rambouillet, au faubourg Saint-Antoine.

Page 127, l. 26. — *Diognete.*

Les clefs du xviii^e siècle donnent ici jusqu'à cinq noms : le duc d'Aumont, le P. Ménétrier, Vaillant, médecin, Le Nostre & Longpré, preuve de l'incertitude de ces applications faites de mémoire. Au reste, le goût des médailles était alors très-répendu. « Le roi lui-même, dit Édouard Fournier, avait cette manie, ce qui eût suffi pour la mettre à la mode. »

Page 128, l. 13. — *Democede.*

« M. Ganières, écuyer de M^{lle} de Guise. »

De Gaignières, dont les collections ont fait retour à la Bibliothèque du Roi. Walckenaër a pensé qu'on devrait plutôt citer ici l'abbé de Marolles ou Quentin de Lorangère, qui

possédaient l'un & l'autre des collections fort complètes de l'œuvre de Callot. Mais avec ce système d'hypothèses où irait-on?

Page 129, l. 17. — *Les livres en apprennent.*

Quelques clefs nomment Moret ou Morel, conseiller au Parlement. Walckenaër fait descendre de ce Morel M. Morel de Vindé, pair de France & membre de l'Institut, mort en 1842, « qui fut un des vingt-cinq de la Société des Bibliophiles français. »

Page 131, l. 10. — *Un Bourgeois aime les bâtimens.*

« M. Amelot. Sa maison est dans la vieille rue du Temple. » Cet hôtel d'Amelot de Biseuil, maître des requêtes, était célèbre. (Voir Germain Brice : *Description nouvelle de ce qu'il y a de plus rare dans la ville de Paris*, & Jaillot : *Recherches critiques... sur la ville de Paris*). « L'architecte Collart, dit G. Brice, qui en a fait les desseins, les a fait graver dans un recueil publié en 1687. » L'hôtel d'Amelot devint plus tard l'hôtel de l'ambassadeur de Hollande. Beaumarchais l'habita en 1787.

— l. 19. — *Palais L... G...*

Le palais Langlée. C'est le Langlée — *Periandre* du chapitre *des Biens de Fortune*.

Page 132, l. 4. — *Diphile.*

Santeul, selon toutes les clefs. Pourtant M. Édouard Fournier fait remarquer que ces mots : « Ses enfants sont sans maître & sans éducation, » ne sauraient s'appliquer à un moine. — « A l'hôtel de Condé, dans la domesticité de M^{me} la princesse qui avait elle aussi le goût des oiseaux, si général alors chez les grandes dames, je trouve bien mieux l'amateur complet, le *Diphile* authentique, père de famille & couveur de *canaries*; c'est l'homme qui avait soin des volières, & qui prenait le titre de *gouverneur des serins de S. A. M^{me} la Princesse*. »

Page 134, l. 11. — *Un des plus beaux endroits de la vie d'un tres-grand Roy.*

Louis XIV rendit plusieurs édits contre les duels. En 1672, l'Académie française célébra cette réforme en donnant pour sujet du concours de poésie : *Le Duel aboli*. Ce fut La Monnoye qui eut le prix; la pièce se trouve dans ses œuvres.

Page 135, l. 23. — *Le grand jeu.*

Tout est hypothétique dans les applications qu'on a faites de ce paragraphe.

Pour le joueur qui *perd 800 pistoles en une séance*, on a nommé Morin, joueur fameux; mais pourquoi celui-la plutôt qu'un autre? Il ne faut qu'avoir lu Saint-Simon pour savoir combien la passion du jeu était générale à la Cour de Louis XIV. Quant à *Catulle*, « ou son disciple, » Éd. Fournier nomme l'abbé de Chaulieu, à cause de la prédilection de l'abbé-poète pour le poète latin. M. Servois de son côté propose Buffy qui traduisait aussi Catulle & dont les apparitions à la Cour, depuis son exil, n'étaient pas remarquées autant qu'il le méritait. Nous ne pouvons que renvoyer aux argumentations de ces messieurs.

Pages 135, l. dernière, & 136, l. 3. — *Fleur bleuë... qui n'a de prix & de beauté que ce qu'elle emprunte d'un caprice.*

On a remarqué qu'à cette époque les bleuets étaient à la mode, & que les femmes s'en paraient; ce que confirme Edouard Fournier en parlant d'une bouquetière qui en vendait à la porte du jardin des Tuileries.

Page 143, l. 10. — *Un devout est celui qui sous un Roy athée, seroit athée.*

La neuvième édition porte : « *seroit devout.* » Elle n'est pas la seule qui donne cette leçon. Nous la retrouvons encore dans l'édition de 1699, Paris (Lyon) signalée par M. Alleaume, & qui contient la clef imprimée. Toutefois la huitième édition, la septième où cette pensée parut pour la première fois, & les éditions postérieures à la mort de La Bruyère portent : « *seroit athée.* » Et cette leçon est devenue la vraie comme

exprimant la pensée plus vivement, & plus conforme d'ailleurs au sens que dans tout le chapitre l'auteur donne au mot dévot. C'est néanmoins aller un peu vite que d'attribuer, comme on le fait généralement, la variante de la neuvième édition à une pure distraction de l'imprimeur. Est-ce à un scrupule de conscience de l'auteur ou à une appréhension du libraire que peut être imputé ce changement de la neuvième édition, la dernière dont La Bruyère ait vu les épreuves, incomplètement, nous dit-on, mais sans pouvoir indiquer l'endroit où il s'est arrêté? Pour cette seule fois nous nous sommes permis de rectifier notre texte, par déference pour la leçon définitivement acceptée.

Page 143, l. 26. — *Quand un Courtisan.*

« Le duc de Beauvilliers, » gouverneur des enfants de France, l'ami de Saint-Simon.

Page 144, l. 25. — *Onuphre.*

Il y avait plus de vingt ans que Molière avait fait jouer *Tartuffe* quand La Bruyère intercala le *Caractère d'Onuphre* dans la sixième édition de ses *Caractères*. L'intention de La Bruyère fut-elle, comme on l'a cru & comme quelques-uns le croient encore aujourd'hui, de corriger le type créé par Molière, & d'opposer sa finesse de moraliste observateur à l'ampleur du poète comique? Bien des gens encore à présent hésitent entre les deux peintures, opposant Onuphre à Tartuffe, & Tartuffe à Onuphre. Pour moi, il m'a toujours semblé que l'opposition n'existait pas, non-seulement à cause de la diversité de génie des deux peintres, mais aussi à cause de la différence de but. Tartuffe, ainsi que l'indique le sous-titre de la comédie, est l'*Imposteur*, l'hypocrite de piété, tel qu'il a pu exister dans tous les temps & par rapport à toutes les religions connues. La comédie de Molière pourrait être traduite de Térence ou de Plaute : il n'y aurait que les mots à changer; les maximes & les mœurs resteraient les mêmes, car dans tous les temps & partout des coquins ont pris le masque de la piété pour duper les bonnes gens & les simples. La fable s'applique aux hypocrites du règne de Louis XIV à cause de leur hypocrisie; mais les détails y font peu de chose & pourraient être facilement modifiés & dépayés. —

L'Onuphre de La Bruyère est le « faux dévot » de 1690, & non pas d'un autre temps; c'est un fujet de Louis XIV, & des dernières années du règne. On nous décrit son costume, son mobilier, son langage, son *argot*; on nous donne les titres des livres qui traînent sur sa table. C'est le dévot qui « sous un roi dévot feroit athée » & non dévot. Il est dévot pour le moment, parce que le moment est à la dévotion. Un peu plus tard il fera tout autre chose; il quittera sa dévotion avec ses habits sombres & sa tenue modeste. Son hypocrisie même peut n'être pas un vice de nature; c'est un vice du temps, un ton, une mode. Aussi est-ce au chapitre *De la Mode* que La Bruyère la place, avec le fleuriste & l'amateur de bâtiments, & non pas, comme on aurait pu l'attendre, au chapitre *De l'Homme* ou au chapitre *Des Jugemens*. Cette manie qui choquait sa conscience & sa conviction ne lui a point paru être de plus de conséquence qu'une autre manie, que la manie du jeu ou la manie du duel: & il ne lui a pas fait l'honneur d'un chapitre à part, persuadé qu'elle passerait sous l'impulsion des lois qui l'avaient amenée. De son temps on appelait les extravagants « des dévots, » par antiphrase sans doute, & comme on a appelé quelquefois « brave » un fanfaron. Cela voulait dire ironiquement un dévot par excellence ou abrégativement un dévot par affectation. La Bruyère les appelle comme tout le monde « des dévots; » & ce n'est que par réflexion & par crainte de malentendu dans l'avenir qu'il corrige, en note, cette dénomination consacrée.

L'on fait que Saint-Simon a nommé comme l'original du Tartuffe de Molière l'abbé de Roquette, évêque d'Autun. Les clefs du XVIII^e siècle ont donné pour Onuphre tantôt l'abbé de Mauroy, tantôt le docteur Du Pin, avec leur incertitude ordinaire.

Pages 151, l. 28, & 152, l. 1. — *Favier... Lorenzani*

Favier, danseur de l'Opéra « qui avait donné des leçons de danse au duc de Bourbon, l'élève de La Bruyère, » selon M. Servois.

Lorenzani, ancien maître de musique d'Anne d'Autriche, qui eut part aux divertissements des fêtes de Chantilly. (Voir Ed. Fournier, 2^e partie.)

DE QUELQUES USAGES.

Page 153, l. 1. — *Il y a des gens.*

Allusion à de certains offices de Cour, que l'on achetait & qui conféraient la noblesse.

— Note. — *Veterans.*

« Se dit d'un officier qui a exercé vingt ans une charge & qui en conserve les honneurs & les privilèges après qu'il s'en est défait. » (*Dictionnaire de Furetière.*) « Ce mot s'appliquait surtout, dit Walckenaër, aux conseillers du Parlement & de la Cour des Aides qui, après vingt ans d'exercice, obtenaient des lettres du roi qui, en leur conférant le titre de conseillers-vétérans, leur conféraient la noblesse. »

— l. 18. — *Réhabilitations.*

« Ce mot, dit M. Servois, n'était d'un usage légitime que dans les cas où une famille noble après dérogeance était rétablie dans sa noblesse, & c'est par des *Lettres de noblesse* que devaient être anoblis les roturiers. Les roturiers devenus riches demandaient néanmoins des lettres de réhabilitation, & les obtenaient très-souvent. »

Page 155, l. 12. — *Leur enseigne à leur carrosse.*

Les exemples n'étaient point rares. On cite les Le Camus, l'un lieutenant civil, l'autre premier président de la Cour des Aides, un autre cardinal, qui portaient dans leurs armes un pélican, lequel avait servi d'enseigne à leur grand-père, marchand, rue Saint-Honoré. M. Fournier ajoute les Bazin de Bezons originaires de Troyes où ils vendaient à l'enseigne des *Trois-Couronnes* l'étoffe qui a gardé leur nom, & qui plus tard devenus nobles « se firent de ces trois couronnes des armoiries. » Il cite encore les De Veni, petits nobles d'Auvergne, dont les ancêtres, marchands à Riom, avaient

pour enseigne un Saint-Esprit avec cette devise : *Veni, Sancte Spiritus*. « Du premier mot ils avaient fait leur noblesse. » (*Comédie de La Bruyère*, t. 1^{er}.)

Page 156, l. 8. — *Certaines gens portent trois noms.*

« Dellerieux, Langeois, Sannion. » Quelques clefs citées par M. Servois appliquent clairement les noms aux différents membres de ce paragraphe : *d'autres ont un seul nom dissyllabe* : Langeois, qui se fait appeler de Langeois. *Celui-ci par la suppression d'une syllabe* : Delrieux, qui s'est fait appeler De Rieux. Au lieu du nom de *Sannion* que porte l'exemplaire de la bibliothèque Mazarine, & qui rappelle un Caractère d'un des chapitres précédents *De la Ville*, des clefs plus récentes donnent celui de *Sonnin* ou *Sonning*, fils d'un financier, qui se faisait appeler *de Soningen*. Celui-ci ferait le Parisien voulant se faire passer pour flamand. Quant au Français italianisé, on nomme Nicolai, premier président de la Cour des comptes, sur la foi d'un passage des *Mémoires* de Choisy, qui raconte que pendant les guerres d'Italie, sous Charles VIII, un capitaine nommé Nicolas habilla son nom à l'italienne & en fit Nicolai. Par malheur, comme le remarque M. Edouard Fournier : « Dès le xv^e siècle les Nicolai, qui viennent du Vivarais, y portaient le nom qu'ils ont gardé. »

Page 157, l. 13. — *Des solitaires se sont faits nobles.*

« Les Célestins ont achepté une charge de secrétaire du roy. »

Page 159, l. 8 & 24. — *Declareray-je... Les TT**.*

« Les Théathins. » Un article du *Mercure*, cité par M. Servois, fuit de point en point la description donnée par La Bruyère & en constate l'exactitude :

« Les Théatins continuent tous les mercredis leurs prières pour les morts, selon leur usage en Italie. Elles commencent par un *De profundis* que ces pères chantent ; ensuite on chante un psaume ou un motet qui convient à cette pieuse institution. Un prédicateur monte après en chaire, & fait une petite exhortation d'un peu plus d'un quart d'heure.

Elle est suivie d'un autre motet, après quoi l'on donne la bénédiction du Saint-Sacrement. Il y a de grandes indulgences accordées par le Saint-Siège à ceux & à celles qui y assistent. Les prédicateurs sont tous des gens choisis, & celui qui fait la musique, & qui a pris ce qu'il y a de plus excellents musiciens dans Paris, est ce fameux Romain, M. Lorenzani, qui étoit maître de la musique de la feue reine... Le grand monde qui se trouve à ces prières marque mieux que toutes sortes d'éloges combien on est satisfait de cette musique. » Octobre 1685. Une lettre de Seignelay à l'archevêque de Paris, citée dans la même édition, prouve que La Bruyère n'étoit pas seul à se scandaliser de ces spectacles : « On s'est plaint, dit-il, au roi que les Théatins faisoient chanter un véritable opéra dans leur eglise... qu'on y loue les chaïses 10^s, &c... »

Page 160, l. 23. — *Barnabite.*

Suivant les commentateurs modernes, MM. Ed. Fournier & Servois, ce barnabite, dont le titre est en italique, seroit le P. de la Combe, de cet ordre, confesseur de M^{me} Guyon, qui fut mis à la Bastille dix ans après la première édition des *Caractères* dont ce paragraphe fait partie. « On publia, dit Saint-Simon, qu'on découvrit (sur lui) d'étranges choses. » La Combe étoit encore en liberté lorsque La Bruyère écrit ou prépara les *Dialogues sur le Quiétisme*, & il est probable que c'est ce Père, ami de M^{me} Guyon, qu'il mit en scène sous le nom du *Directeur*.

Page 161, l. 5. — *Un Pasteur frais*

« M. Hameau, curé de *Saint-Gervais*. »

D'autres clefs le font curé de Saint-Paul. D'autres encore nomment Blampignon, curé de Saint-Merry. Il est probable que les applications ont varié suivant les paroisses.

Page 162, l. 5. — *Tite.*

Les faiseurs de clefs du xviii^e siècle se font encore amuser ici à nommer deux vicaires de Saint-Paul; l'un Perfeval ou Perfevat; l'autre Lefur, qui n'étoit pas prêtre, dit-on, lors-

qu'il fut nommé curé de cette paroisse, « ce qui, observé par Walckenaër, est invraisemblable. »

Page 164, l. 13. — *Ambreville.*

Ou *Ambleville*, bohémien, brigand fameux, qui fut brûlé en 1686. Il est cité dans une épigramme contre Furetière (voir *Factums*, t. II, à l'appendice) où l'on suppose que Dambreville a demandé Furetière pour confesseur.

Page 167, l. 1. — *On a toujours vu dans la République de certaines charges.*

Note de La Bruyère : *Greffe, consignation.*

Cette note ajoutée à la neuvième édition a coupé court aux interprétations qui appliquaient cette plainte de l'auteur à diverses charges de finances. Les commentateurs modernes remarquent qu'il ne s'agit ici que des sommes déposées au greffe par les plaideurs au commencement des procès & que les greffiers retenaient au delà du temps prescrit.

— l. 15. — *Le fonds perdu.*

On a remarqué que cette observation, publiée pour la première fois en 1691 dans la sixième édition des *Caractères*, a suivi de deux années la banqueroute des hôpitaux de Paris, où beaucoup de gens perdirent l'argent qu'ils y avaient placé à *fonds perdu*. « Ce qui arriva, dit une clef, citée par Walckenaër, par la friponnerie des administrateurs. »

Page 168, l. 14. — *La coutume qui s'est introduite...*

Les clefs disent que ce fut par l'autorité de Novion, président du Parlement de 1677 à 1689.

Page 170, l. 1. — *Il est étrange qu'il ait fallu une loi.*

Un arrêt du Conseil, rendu à la requête de Du Harlay, procureur général, obligea les conseillers à être en rabat. Avant ce temps-là, ils étaient presque toujours en cravate.

Page 170, l. 19. — *L'essay & l'apprentissage d'un... adolescent.*

Les charges de magistrature s'achetaient alors. M^{me} de Sévigné parle dans une lettre à M^{me} de Grignon d'un *petit de La Bunelaie* « fort joli... que j'ai vu mille fois, fans jamais imaginer que ce pût être un magistrat; cependant il l'est devenu par son crédit, & moyennant 40,000 francs il a acquis toute l'expérience nécessaire pour être à la tête d'une compagnie souveraine... »

Page 171, l. 18. — *Un innocent condamné.*

« Langlade. » — « Le marquis de Langlade, mort innocent aux galères, & Le Brun appliqué à la question, où il est mort. » (*Clefs.*) Walckenaër renvoie pour ces deux anecdotes à l'ouvrage intitulé : *Faits des Causes célèbres & intéressantes*, 1757, in-12.

— l. 27. — *Si l'on me racontoit qu'il s'est trouvé.*

« M. de Grandmaison, prévôt de la conétable. »

Il s'agit, selon les clefs, de Saint-Pouange ou de sa femme (voir Walckenaër) qui avait été volé d'un diamant à la sortie de l'Opéra, & à qui le prévôt le fit rendre. Les clefs varient sur le nom & le titre de Grand-Maison, que les uns appellent Lafnier de Grand-Maison & font prévost de l'Isle-de-France, & qui selon les autres est Francine de Grand-Maison, prévôt des connetables & maréchaux de France au gouvernement de Paris. Notre exemplaire confirme cette seconde attribution. Il est parlé de Saint-Pouange dans les *Mémoires* de Saint-Simon. Il paraît, d'après l'observation de La Bruyère que la police n'était point coutumière de rendre les objets volés dont les voleurs étaient trouvés nantis. On allait même jusqu'à supposer la connivence de la police & des voleurs.

Page 173, l. 29. — *Les lanternes des Chambres.*

Lanterne est un petit cabinet de menuiserie qu'on élève

dans quelques auditoires, pour placer quelques personnes qui veulent écouter sans être vues : — Il s'étoit glissé dans la lanterne de la grand'chambre quand on rapportoit son procès. » (*Dictionnaire de Furetière.*)

Page 174, l. 13. — *Titius.*

« Hennequin. » Ce paragraphe & le suivant se commentent l'un l'autre ; c'est-à-dire le second commente le premier, & le premier spécifie le second. La coutume de Paris *ôtant*, comme dit La Bruyère, *aux maris & aux femmes le droit de se donner réciproquement*, soit de leur vivant, soit par testament, il fallut bien à défaut de voies *directes* en prendre de détournées : & l'on employa le fidéicommiss. La façon dont La Bruyère examine ici le rôle du fidéicommissaire est originale. Il lui étoit d'autant plus facile de retenir l'héritage, que la loi ne reconnaissait pas, en pareil cas, le fidéicommiss, il avoit l'air, en trahissant la volonté du testateur, de témoigner de son respect pour la loi. Ainsi donc, ou le fidéicommissaire exécutait les intentions du testateur en transmettant l'héritage qu'il avoit reçu, & alors il violait la loi ; ou bien, s'il profitait du bénéfice de la loi, il perdait son honneur. Tel auroit été le cas de ce Hennequin, procureur général au Grand Conseil, lequel, héritier en vertu d'un fidéicommiss d'une dame Falantin, femme d'un avocat au Conseil, auroit exécuté le testament à son profit. On fit de cette aventure un *conte* qui se trouve au *Recueil de Maurepas* : une note ajoute que le bruit qui s'en fit pensa désespérer M. Hennequin « qui fut deshonoré & vilipendé partout. »

Page 176, l. 23. — *Typhon.*

L'exemplaire de la bibliothèque Mazarine ne donne aucun nom. Les applications proposées par les clefs sont incertaines.

Page 177, l. 12. — *Je voudrais qu'on ne fît mention de la délicatesse... des Généraux.*

Les clefs nomment ici le maréchal de Duras, qui, pendant la campagne du Rhin, déploya, dit Walckenaër, un luxe de

table inouï, & le maréchal d'Humières, dont les *Mémoires* de Gourville font de pareils récits.

Page 177, l. 19. — *Hermippe*.

« M. d'Alerville ou d'Abruille. »

On lit ailleurs : *Alleville, Afferville, Noirville, Alonville, Renoville, Hermenouville*, variantes évidemment d'un premier nom mal orthographié ou mal copié. M. Ed. Fournier propose, avec grande raison, comme original de cette figure, Villayer (dont le nom est presque l'anagramme d'*Alerville*). Villayer, conseiller d'Etat, qui fut de l'Académie française, & dont Fontenelle son successeur ne trouva rien à dire, est bien, en effet, le *tracassier* que nous montre La Bruyère, l'homme « aux inventions singulières, » comme dit Saint-Simon, qui parle de Villayer dans ses notes sur Dangeau. Villayer mourut en 1691, au moment où La Bruyère déjà pensait à l'Académie. « La Bruyère, dit M. Fournier, ne paraît pas avoir désiré ce fauteuil. Il se ferait alors enquis plus particulièrement de celui qui l'avait occupé. Il aurait pris sa mesure, comme on dit ; puis ne pouvant s'en servir pour l'éloge, puisque Fontenelle obtint la préférence, il aurait tourné en *Caractère* ce qu'il n'avait pu mettre en discours & en panégyrique : au lieu de l'éloge académique de Villayer on eut ainsi le portrait comique d'Hermippe. » Les inventions de Villayer, rapportées par Saint-Simon, sont caractéristiques ; par exemple une horloge de nuit où les chiffres sur le cadran étaient remplacés par des creux où l'on mettait des épices, « en forte que, conduisant son doigt le long de l'aiguille sur l'heure qu'elle marquoit ou au plus près de la division de l'heure, il goûtoit ensuite, & par le goût & la mémoire connoissoit l'heure de la nuit qu'il étoit. » Mais pour sûr il avait « trouvé le secret de monter & de descendre autrement que par l'escalier, » car au nombre de ses inventions, constatées par Tallemant des Réaux & par Saint-Simon, figure une chaise volante qui, au moyen de contre-poids, monte & descend à l'étage qu'on veut, par le seul poids du corps. Saint-Simon ajoute que la duchesse de Bourbon s'en fit établir une à Versailles, & qu'un soir la machine manqua & la laissa suspendue à mi-chemin.

Page 179, l. 8. — *Ils dotent leurs filles, placent leurs fils aux Parlements & dans la Prelature.*

Ce trait, selon les clefs, ferait à l'adresse de Daquin, médecin du roi, qui eut un fils conseiller au Parlement & un autre évêque.

— l. 24. — *Carro Carri.*

C'est bien ici l'italien Caretti, empirique, auquel deux cures importantes, celles du duc de Caderouffe & du duc de La Feuillade, avaient valu une vogue extraordinaire. Les médecins, & à leur tête Fagon, premier médecin du roi, lui firent une grande opposition. Cette observation de La Bruyère sur la préférence constante du vulgaire pour les charlatans & les mystères contre la médecine traditionnelle & raisonnable est d'une vérité éternelle. Il faut remarquer que ce paragraphe sur l'empirique Caretti l'amène à la chiromancie & aux fortilèges. Il est fâcheux que les renseignements nous manquent pour dévoiler les *Corinne* & les *Lesbie*.

Page 185, l. 26. — *Qui pourroit rendre raison de la fortune de certains mots...?*

Fénelon, on le fait, partageait les regrets de La Bruyère sur ces proscriptions maladroites. « Il me semble, dit-il dans sa *Lettre à l'Académie*, qu'on a appauvri notre langue depuis cent ans en voulant la purifier. Il est vrai qu'elle étoit encore un peu uniforme & trop *verbeuse*. Mais le vieux langage se fait regretter quand nous le retrouvons dans Marot, dans Amyot, dans le cardinal d'Osât, dans les ouvrages les plus enjoués & les plus sérieux ; il avoit je ne fais quoi de court, de hardi, de vif & de passionné. On a retranché, si je ne me trompe, plus de mots qu'on n'en a introduit. D'ailleurs je voudrois n'en perdre aucun & en acquérir de nouveaux, &c. » Dans ce remarquable paragraphe La Bruyère a fait sa confession de littérateur &, comme on dirait aujourd'hui, de linguiste. Il se pose en adversaire de l'école de Vaugelas & de l'Académie qui voulait pour règle suprême de la langue écrite : l'usage, le langage courant de la Cour & de la bonne compagnie. Il se déclare, comme Fénelon & comme La Fontaine, partisan de la tradi-

tion dans les langues; il veut que le mot lui soit donné, non par l'usage souvent arbitraire & conventionnel, mais par l'étymologie, par le sens propre, rigoureux & en quelque sorte scientifique; & c'est pourquoi il déplore la perte de tout mot juste, commode & bien construit, que les substitutions arbitraires de l'usage ne remplacent point. Tous les commentateurs lui reprochent d'avoir fait du mot *mais* l'anagramme de *ains*. Sauf une lettre l'anagramme est juste; & c'est être bien rigoureux. Somme toute, ce paragraphe, extrêmement précieux & intéressant, contient une théorie fondamentale: l'amour de la logique & de la précision dans le style. Il y a longtemps que l'on a dit: « Les langues se fauvent par la propriété des termes & périssent par l'analogie. »

Page 189, l. 25. — *Laurent payé pour ne plus écrire.*

L'allusion était restée jusqu'ici incompréhensible à cause de l'obscurité du personnage. M. Fournier, le premier, a reconnu Robinet qui continua, sous le nom de Du Laurens, la *Gazette rimée* de Loret. Robinet (Du Laurens) ayant en 1676 quitté la *Gazette* (ou la *Gazette* l'ayant quitté) entreprit par habitude de métier la publication de lettres en vers à LL. A. R. Monsieur & Madame. Il publia en 1688 une *Relation rimée de la Feste-Dauphine à Chantilly*, qui fut trouvée si plate, que le prince de Condé, en la lui payant, mit pour condition qu'il n'y reviendrait plus. (Voir *Comédie de La Bruyère*, t. II, p. 369-72.)

Page 190, l. 4. — *Bien à propos.*

Ces deux rondeaux, cités par La Bruyère comme anciens, sont aujourd'hui reconnus pour être des pastiches assez modernes. Une note du *Menagiana*, où ils sont reproduits, les attribue à un évêque de Rieux. Ils sont aussi imprimés dans le *Recueil de Pièces intéressantes* de La Place. M. Fournier les a découverts dans un manuscrit du fonds Gaignères, à la Bibliothèque du roi.

DE LA CHAIRE.

Page 193, l. 13. — *Jusqu'à ce qu'il revienne un homme.*

« M. Le Tourneur, » prêtre, auteur de l'*Année Chrétienne*, qui prêchait « par homélies, » disent les clefs. Il était fort laid & difforme; ce qui fit dire un jour de lui par Boileau parlant à Louis XIV : « Avant qu'il ne monte en chaire, sur sa mine, on ne voudroit pas qu'il y entrât; une fois qu'il y est, on ne voudroit plus qu'il en sortît. »

— l. 20. — *Les portraits finiront.*

On a déjà vu dans la préface des *Caractères de Théophraste* que ceci est à l'adresse de Bourdaloue & de ses imitateurs. Quant aux *citations profanes, aux froides allusions, aux antithèses, &c., &c.*, il paraît, d'après les clefs, que c'était là la manière de prêcher de l'abbé Boileau (Charles Boileau, abbé de Beaulieu, de l'Académie française) qui fut quelque temps à la mode.

— l. 24. — *Cet homme que je souhaittois impatiemment.*

La Bruyère a lui-même nommé, en marge de ce paragraphe, « le P. Séraphin, capucin. » Est-ce le même qui surprit un jour l'abbé de Fénelon, endormi à l'un de ses sermons, dans la chapelle de Versailles, & qui l'apostropha devant toute la Cour? Fénelon fait allusion à cette aventure dans ses *Dialogues sur l'Éloquence*. « Il y a quelque temps que je m'endormis à un sermon. Vous savez que le sommeil surprend aux sermons de l'après-midi; aussi ne prêchoit-on anciennement que le matin à la messe après l'Évangile. Je m'éveillai bientôt & j'entendis le prédicateur qui s'agitoit extraordinairement; je crus que c'étoit le fort de sa morale... c'est qu'il avertiffoit ses auditeurs que le dimanche suivant il prêcheroit sur la pénitence. Cet avertissement fait avec tant de violence

me surprit & m'auroit fait rire si le respect du lieu & de l'action ne m'eût retenu. » Fénelon, d'après ce qui précède, ne paraît pas faire grand cas du P. Séraphin. « Ses sermons, dit Saint-Simon, dont il répétoit souvent deux fois de suite les mêmes phrases, & qui étoient fort à la capucine, plurent au roi, & il devint à la mode de s'y empresser & de l'admirer. »

Page 197, l. 6. — *C'est avoir de l'esprit.*

« L'abbé Bouyen (?), les PP. Soanen & La Roche. » Le premier doit être l'abbé Bouin, religieux de Saint-Victor, prédicateur de quelque talent, mais fort débauché, dont il est question dans le *Recueil de Maurepas*. — Jean Soanen, oratorien, depuis évêque de Senez. — Le P. de la Roche, aussi de l'Oratoire, prédicateur très-brillant, dit-on.

Page 198, l. 4 & 12. — *Le solide & l'admirable discours... Théodore.*

« L'abbé Fleischer. » Bourdaloue, fuyant Walckenaër.

Pages 198, l. 27, & 199, l. 13. — *On peut faire ce reproche... Il s'en est trouvé.*

« L'abbé de Roquette, » neveu de l'évêque d'Autun que Saint-Simon désigne comme l'original du *Tartuffe*; les clefs disent, & Dangeau le confirme, que « devant prêcher le sermon de la Cène en présence du roi, l'abbé Roquette avoit composé un discours tout à la louange de ce prince; mais Sa Majesté ne pouvant s'y trouver, l'abbé n'osa prononcer un discours où il étoit parlé beaucoup du roi & peu de Dieu. » (Voir *Journal de Dangeau*.)

Page 200, l. 13. — *Le nom de ce Panegyriste.*

Du panegyriste dans d'autres éditions. Une clef manuscrite applique cette observation ainsi spécialisée à l'abbé de Jarry, auteur de quelques oraisons funèbres.

Page 203, l. 1. — *L. de Meaux*

L'évêque de Meaux, Bossuet.

Page 208, l. 4. — *Abandonner toutes ces divisions.*

Fénelon, dans ses *Dialogues sur l'Éloquence*, est du même avis.

DES ESPRITS FORTS.

Page 212, l. 7. — *Quelques-uns achevent de se corrompre par de longs voyages.*

On croit communément qu'en écrivant ceci, La Bruyère avait particulièrement en vue Bernier le voyageur, qui avait visité l'Assyrie, l'Égypte & l'Inde, & en était revenu épicurien, comme l'atteste Saint-Évremond. (Éd. Techener, t. 1^{er}, sur la *Morale d'Épicure*.)

— l. 19 & 22. — *Il y a des hommes... la singularité leur plaît.*

Je pense ici à la fameuse réponse du P. Hardouin : « Croyez-vous que je me serai levé pendant soixante ans à cinq heures du matin pour penser comme tout le monde? »

Page 213, l. 15. — *Toute plaisanterie dans un homme mourant.*

Ceci aurait été écrit par allusion à un mauvais jeu de mots du duc d'Olonne mourant sur le nom du prêtre qui venait l'administrer. Il a été fait un recueil de ces plaisanteries funèbres, *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant*, par Deslandes, Amsterdam, 1776. Ces plaisanteries ne sont pas toujours, comme le prétend La Bruyère, des bravades & des impiétés; elles sont souvent l'effet d'une réaction nerveuse contre des pensées trop tristes, ou un état d'esprit trop douloureux. Ainsi s'expliquent les faillies de gaieté de certains gens en montant à l'échafaud, en s'allant battre en duel, &c.

Page 216, l. 4. — *Un Grand croit s'évanouir, & il meurt; un autre Grand perit insensiblement.*

On nomme, pour le premier, Louvois qui mourut subitement à Versailles (non sans soupçon d'empoisonnement), & pour le second, Seignelay qui mourut d'une maladie de langueur.

Page 219, l. 15. — *Lucile.*

M. Éd. Fournier pense que La Bruyère s'adresse sous ce nom à M. le Duc, son élève, & que tout ce chapitre des *Esprits forts* ferait comme un résumé ou un souvenir de l'enseignement qu'il lui donna pour combattre les conseils & les exemples de quelques-uns de ses jeunes amis & principalement du fils du président Maisons que Saint-Simon présente en effet comme un esprit fort & un athée, ayant pris soin d'élever ce fils dans le mépris de toute religion : « Le fils du président, dit M. Fournier, avait donné de bonne heure dans l'un des travers que La Bruyère avait le plus en haine & qu'il redoutait le plus comme une contagion qui pouvait gâter tout le reste : c'était un *esprit fort*, se vantant de l'être, s'y acharnant... Comme son influence & celle de ses pareils pouvait être mauvaise pour l'esprit de M. le duc, dont ils tendaient à s'emparer, il fit tout pour en détourner l'effet. Son chapitre *Des Esprits forts*, où M. le duc est si souvent pris à parti sous le nom de *Lucile*, vient de là. On y sent à chaque page le maître d'histoire passant maître de philosophie, mais à la façon de Descartes, dont ce chapitre est tout rempli & comme pénétré, c'est-à-dire sans jamais exclure la religion de la doctrine. »

Page 221, l. 15. — *Une troupe de masques entre dans un bal.*

Il s'agit là d'un ancien usage admis ou toléré pendant le carnaval. Toute compagnie de danseurs masqués pouvait se présenter dans chaque maison où l'on donnait le bal & se mêler à la danse. Tallemant en cite un exemple arrivé dans une ville de province. Chaque compagnie ou chaque coterie pouvait ainsi s'entendre pour n'admettre personne des autres

bandes, & garder la place le plus longtemps possible. M. Servois cite un passage des *Mémoires de M^{lle} de Montpensier*, qui montre quelles brigues & quels complots se formaient pour évincer les uns ou les autres.

Page 222, l. 8. — *L'Ambassade des Siamois.*

« Il y a, dit Walckenaër, une lacune dans l'histoire du règne de Louis XIV relativement aux négociations qui eurent lieu entre la France & le royaume de Siam... Reboulet (*Histoire de Louis XIV*, par Simon Reboulet, Avignon, 1742-44) est celui qui parle en détail & pertinemment de cet événement. » Une lettre de la duchesse d'Orléans, mère du Régent (23 décembre 1706), témoigne que Louis XIV fit sur le roi de Siam des tentatives de conversion. « Le dernier roi de Siam, lorsque notre roi le fit engager à se convertir au christianisme, répondit qu'il croyoit que l'on pouvoit être sauvé dans toutes les religions, & que Dieu, qui avoit voulu que les feuilles des arbres ne fussent pas toutes pareilles, vouloit aussi être honoré de diverses manières, qu'ainsi le roi de France devoit continuer à servir Dieu de la façon dont il avoit l'habitude, tandis que lui, de son côté, adoreroit Dieu à sa manière, & que si Dieu vouloit qu'il en changeât, il lui en inspireroit la volonté. Je trouve que ce roi n'avoit pas tort. Je pense qu'il y a encore bien du temps à s'écouler avant le jugement dernier : nous n'avons pas encore vu l'Ante-Christ, &c... »

Page 225, l. 2. — *Quelle innocence de vertus!*

« De mœurs! » dans les cinquième, sixième, septième & huitième éditions. Walckenaër seul a conservé le texte de la neuvième tel que nous le reproduisons.

Page 232, l. 14. — *Voyez, Lucile, ce morceau de terre.*

On a reconnu ici une description assez exacte de l'ancien parc de Chantilly. Walckenaër confirme à ce propos l'application faite par Ed. Fournier du nom de Lucile au duc de Bourbon.

Page 233, l. 5. — *Un Nautre.*

Le Nautre.

Page 235, l. dernière. — *Il luy faudra donc quarante-un mille six cent soixante-six jours.*

Les chiffres donnés par La Bruyère ont été contestés & redressés par les astronomes. Walckenaër remarque d'ailleurs que les chiffres donnés dans la neuvième édition sont plus corrects ou moins fautifs que ceux de la septième & de la huitième; & il en tire la preuve que cette édition, quoique publiée après la mort de La Bruyère, a été bien réellement revue & corrigée par lui & jusqu'aux dernières feuilles





DISCOURS A L'ACADEMIE.

Page 257, l. 1. — *Etre au comble.*

On a relevé ces phrases, ces lieux communs mis en romans, dans les discours des derniers élus, tels que l'abbé Testu de Mauroy, Pavillon, Boileau, Thomas Corneille, Perreault, &c.

Page 258, l. 5. — *Theobalde... les Theobaldes.*

Le Caractère désigné sous ce nom au chapitre *De la Société & de la Conversation* a été, comme on l'a vu (t. II, p. 313), appliqué à Benferade, mort, il est vrai, depuis plus de deux ans lors de la réception de La Bruyère à l'Académie, mais qui lui avait fait une vive opposition, lorsqu'il s'était présenté pour la première fois. Les *Theobaldes*, nommés collectivement plus loin, seraient les académiciens adversaires dont La Bruyère avait à se plaindre, les « mécontents, » comme il les appelle, & principalement la faction normande & son chef *Cydias-Fontenelle*.

— l. 25. — *Une femme de mes amies.*

Cette femme lettrée, amie de La Bruyère, paraît être M^{me} de Boislandry, amie aussi de Chaulieu, de laquelle nous avons déjà parlé (t. II, p. 342) à propos du fragment : *Il disoit que l'esprit dans cette belle personne.*

Page 259, l. 4. — *Gazette.*

Le *Mercur Galant*, dont les « auteurs associés » étaient Donneau de Visé & Thomas Corneille. Les mots *facile à*

manier, & dont les moindres esprits se trouvent capables, font une reproduction allusionnelle des termes de l'article dont se plaint La Bruyère.

Page 260, l. 4. — *La Serre*.

C'est l'écrivain dont Boileau s'est moqué dans la satire du *Festin* & dans la parodie de *Chapelain decoiffé*, auteur de tragédies en prose & de quelques ouvrages de morale : *Les Délices de la Mort*, *l'Esprit de Sénèque* & de *Plutarque*, &c.

— l. 4. — *Desmarets*.

Desmarets de Saint-Sorlin, l'auteur de la comédie des *Visionnaires*. (Voir la liste de ses ouvrages au tome 1^{er} de *l'Histoire de l'Académie*, par Pellisson & d'Olivet, où se trouvent quelques ouvrages de morale, notamment un traité des *Morales d'Épictète*, de *Socrate*, &c.; *Le Chemin de la Paix* & celui de *l'Inquiétude*, &c., &c.)

— l. 5. — *Le Pedagogue Chrétien*.

Ouvrage d'un prêtre du séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. — *La Cour sainte ou l'Institution chrétienne* est un ouvrage du P. Caussin, jésuite, confesseur de Louis XIII.

— l. 6. — *Il paroît une nouvelle Satyre*.

La satire de Boileau sur *les Femmes*, qui parut peu de temps avant l'impression de cette préface & fut très attaquée comme on le voit par la *lettre* d'Antoine Arnaud à Charles Perrault, un de ses détracteurs; laquelle lettre est imprimée dans toutes les éditions des œuvres de Boileau.

— l. 22 & 27. — *Bernin... si c'est un cheval*.

Allusion à la statue équestre du Bernin placée à l'extrémité de la pièce d'eau des Suisses à Versailles, & dont l'aventure est connue.

Page 262, l. 4. — *Des Godeaux ou des Corneilles*.

Antoine Godeau, évêque de Grasse & de Vence, membre

de l'Académie française, auteur de Poésies chrétiennes assez remarquables. — Pierre Corneille est cité surtout ici comme traducteur de *l'Imitation de Jésus-Christ* & comme auteur de poésies sacrées.

Page 262, l. 5. — *Des faiseurs de Stances & d'Élégies amoureuses... un Sonnet sur une absence ou sur un retour... un Madrigal sur une jouissance.*

Le premier trait irait droit à Benferade, s'il eût été encore vivant lorsque La Bruyère prononçait son discours. On a reconnu comme atteints par ces allusions, parmi les poètes du moment qui ont traité des sujets analogues : Étienne Pavillon, académicien depuis deux ans lorsque cette préface fut écrite, l'abbé Testu de Mauroy, élu en 1688, l'abbé de Chaulieu, &c.

Page 263, l. 20. — *J'avois pris la précaution.*

Voyez la préface des *Caractères*.

Page 264, l. 24. — *La Collegiate.*

¶ Ce mot, synonyme de *Collégiale*, n'était plus guère en usage selon le *Dictionnaire de Trévoux*; pourtant on le disait encore de l'église Saint-Étienne de Dijon; & La Bruyère l'emploie sans doute en souvenir de cette ville, où les Condé, gouverneurs de la province de Bourgogne, durent le conduire quelquefois.

Page 267, l. 19. — *Marly.*

Une lettre de Bourdelot à l'abbé Nicaise, signalée par Éd. Fournier, atteste en effet que le discours de La Bruyère fut lu à Marly au dîner du roi & écouté avec approbation.

Page 268, l. 9. — *Deux Libraires ont plaidé à qui l'imprimerait.*

J.-B. Coignard, libraire de l'Académie, & Michallet, l'éditeur des *Caractères*. La huitième édition des *Caractères*, publiée en 1694 par Michallet, contient le *Discours à l'Académie*.

Page 268, l. 16. — *Cet homme d'un nom & d'un mérite si distingué.*

L'abbé Bignon, qui fut reçu à l'Académie en même temps que La Bruyère.

Page 272, l. 14. — *Ouvrez son Testament politique.*

Le Testament politique du cardinal de Richelieu avait paru en 1688.

Page 273, l. 17. — *Comparez-vous, si vous l'osez... Hommes dévouez à la fortune.*

C'est à ce passage que La Bruyère fait allusion dans la préface du *Discours* en se plaignant des applications « délicates » qui en ont été faites par ses ennemis à « un seul personnage, » & « tout autre » que ceux dont il a voulu parler. L'application de ce passage aurait donc été faite à Louvois, auquel les clefs téméraires du XVIII^e siècle ont appliqué pour ce seul motif peut-être un trait d'un des paragraphes du chapitre *De l'Homme*. (Voir t. II, p. 334.) Mais, outre qu'aucune particularité connue ne justifie ces applications, Louvois était mort depuis trois ans lorsque le *Discours* fut écrit. Toutefois, quoique La Bruyère prétende n'avoir voulu faire ici qu'une apostrophe collective aux traitants & aux enrichis, le rapprochement du nom de Richelieu pouvait faire en effet supposer qu'il s'agissait d'un ministre : lequel ? On ne l'a pas encore trouvé.

Page 275, l. 7. — *Ce grand & premier Concile.*

Le concile de Jérusalem, l'an 50 de Jésus-Christ.

— l. 23. — *Tels vous êtes, Messieurs.*

Il est peut-être à propos de rappeler ici quelle était la composition de l'Académie française lors de l'accession de La Bruyère :

Charpentier, directeur; Fontenelle, Charles Perrault, l'abbé Gallois, Paul Tallemant, Fénelon, Potier de Novion, Chaumont, évêque d'Aqs, marquis de Dangeau, Boileau, Segrais, J. de La Chapelle, Harlay, archevêque de Paris, Verger de

Crecy, Etienne Pavillon, avocat général, D. Huet, Barbier d'Aucourt, Fléchier, le président Roze, N. Colbert, archevêque de Rouen, François Tallemant, Régnier des Marais, Racine, abbé de Dangeau, Armand duc de Coislin, l'abbé de Lavau, Eusebe Renaudot, Turreil, abbé de Choisy, Th. Corneille, cardinal d'Estrees, Bossuet, l'abbé Genest, Testu de Mauroy, La Fontaine, François de Caillères, abbé Bignon, Bergeret.

Page 275, l. 26. — *L'un.*

Les portraits d'académiciens dessinés par La Bruyère sont assez ressemblants pour se passer d'indications. Le premier seul est douteux. L'application qu'on en a longtemps faite à l'abbé de Choisy est fort contestable. M. Servois propose, sans plus de raison selon nous, Regnier des Marais, traducteur de la *Pratique de la Perfection chrétienne* de Rodriguez, qui, en qualité de grammairien, ne pouvait guère être soupçonné de n'avoir pas appris sa langue « par règles & par principes. »

Celui qui « fait revivre Virgile & fait des romans » est évidemment Segrais, traducteur de l'*Énéide* & des *Géorgiques*, & auteur de divers romans. — Le « dernier choix, » Fénelon, reçu dans la même année que La Bruyère.

Page 278, l. 26. — *Toutes les sortes de talens... se trouvent partagez entre vous.*

Les allusions qui suivent sont moins détaillées que les précédentes ; néanmoins en parcourant la liste des académiciens, on reconnaît facilement parmi les orateurs de la chaire : Bossuet, Fénelon, Fléchier ; parmi les savants : Huet, l'évêque d'Avranches ; la phrase suivante où il est parlé du don des langues & du talent de narrer les nouvelles, &c., paraît s'appliquer à Eusebe Renaudot, savant dans les langues orientales & qui rédigeait la *Gazette de France* ; par les « hommes habiles » dont l'emploi est de faire « parler le roi, » on peut entendre le président Roze, secrétaire du cabinet du roi & qui, comme on le disait, *avait la plume*, & la garda pendant cinquante ans ; le *négociateur* éloquent & bon écrivain peut s'entendre du cardinal d'Estrees, &c., &c.

Page 280, l. 8. — *Celui qui parlera après moy.*

Charpentier, qui reçut La Bruyère à cette séance. — Le « critique austère » pourrait être Barbier d'Aucourt.

— l. 20. — *Avec qui daignez-vous... me recevoir ?*

L'abbé Bignon, petit-fils de Jérôme Bignon, « un des premiers hommes de lettres de l'Europe, » dit Saint-Simon, ce qui veut dire savant en littérature, & qui fut bibliothécaire du roi, comme l'avait été son grand-père.

— l. 27. — *A qui me faites-vous succéder ?*

Cet homme « qui avoit de la vertu » est Pierre Cureau de la Chambre, curé de Saint-Barthélemi, fils de Marin Cureau de la Chambre, auteur du livre des *Caractères des Passions*, médecin & conseiller du roi, qui fut aussi de l'Académie française & mourut en 1679. Pour justifier ce que dit ici La Bruyère de la charité & de la piété de Pierre Cureau de la Chambre, on peut rappeler, d'après l'*Histoire de l'Académie*; que, pendant un rude hiver de peste & de famine, il vendit tout ce qu'il avoit, meubles, livres & tableaux dont il étoit fort curieux, pour secourir les pauvres de sa paroisse, & qu'il mourut enfin de la contagion, qu'il gagna en soignant les malades.

Page 281, l. 25. — *Je parle du Chancelier Seguier.*

La transition est marquée par la fin de la phrase précédente où La Bruyère fait allusion à la protection accordée aux Cureau de la Chambre par Séguier & le duc de Coislin, son petit-fils.

Page 282, l. 22. — *Vous osâtes penser.*

On fait qu'à la mort de Pierre Séguier le roi se déclara Protecteur de l'Académie française.

— l. 29. — *Les surprenantes revolutions arrivées dans un Royaume voisin.*

Allusions à la révolution d'Angleterre & au refuge accordé

par Louis XIV à Jacques II & à sa famille. On voit par le *Journal de Dangeau*, par les Lettres de M^{me} de Sévigné & en général par les Mémoires du temps, qu'on fut assez longtemps inquiet sur le fort de la famille royale d'Angleterre & surtout du roi. « Le roi (de France), dit M^{me} de La Fayette, étoit à la messe, n'attendant plus que des nouvelles de la mort du roi d'Angleterre, quand M. de Louvois y entra pour dire à Sa Majesté que M. d'Aumont venoit de lui envoyer un courrier qui lui annonçoit l'arrivée du roi d'Angleterre à Ambleteuse. La joie fut extrême à la Cour, &c. » Et plus loin : « Le jour que le roi d'Angleterre arrivoit, le roi l'alla attendre à Saint-Germain dans l'appartement de la reine... Sa Majesté quitta la reine d'Angleterre & alla à la porte de la salle des Gardes au-devant du roi. Les deux rois s'embrassèrent fort tendrement avec cette différence que celui d'Angleterre, y conservant l'humilité d'une personne malheureuse, se baissa presque aux genoux du roi. »

Page 284, l. 6. — *S'il soutient cette longue guerre.*

La guerre du Palatinat contre les princes de la ligue d'Augsbourg, commencée en 1689, & qui se termina par la paix de Ryfwick (1697).

— l. 22. — *On le félicite sur des titres d'honneur dont il vient de gratifier quelques Grands de son Etat.*

Peut-être La Bruyère fait-il allusion ici à la première promotion des maréchaux de France, faite trois mois auparavant, le 27 mars, où il y eut des oublis regrettables & conséquemment, comme le dit Saint-Simon, beaucoup de mécontents. Les oubliés furent le duc de Choiseul, Maulevrier & Montal. Quant à ce dernier, « le roi même en fut touché & lui promit de réparer le tort qu'il lui avoit fait. » Une promotion de chevaliers de l'Ordre s'accommoderait mieux aux paroles de La Bruyère, mais la dernière ayant eu lieu en 1688, l'allusion ferait bien lointaine.

Page 286, l. 9. — *Tandis que ce Roy retiré dans son balustre.*

On appelloit le *balustre* la partie de la chambre à coucher

du roi où étaient son lit, son prie-Dieu, &c., & séparée, telle qu'on la voit encore à Versailles, par un balustre. C'était là qu'avait lieu le petit coucher « où restoient, dit Saint-Simon, les grandes & secondes entrees ou brevets d'affaires. Cela étoit court. Ils ne fortoient que quand il se mettoit au lit. Le moment en étoit un de lui parler pour ces privilèges. Alors tous fortoient quand ils en voyoient un attaquer le roi, qui demouroit seul avec lui. »

Page 286, l. 28. — *Un sujet digne... un homme rempli de vertus.*

Simon de La Loubère, qui s'était retiré devant La Bruyère à la prière de ses amis, & fut élu peu de temps après lui, au mois d'août de la même année, à la place de l'abbé Tallé-
mant. (Voir *Comédie de La Bruyère*, t. II, p. 567-82.)



INDEX





INDEX

DES CARACTÈRES

A

Acis, I, 203; II, 311.
Adraсте, II, 66.
Ægine, II, 164.
Æmile, I, 146; II, 307.
Æschine, I, 230.
Alain, II, 64.
Alcippe, II, 35.
Amphion, I, 119; II, 303.
André, I, 275.
Antagoras, II, 56, 336.
Anthime, I, 109.
Antiphile, II, 107.
Antisthènes, I, xxviii; II, 79,
80, 81, 339, 340, 346.
Antisthius, II, 99, 346.
Arfure, I, 240; II, 314.
Argyre, II, 38.
Aricie, I, 276.

Aristarque, I, 343.
Ariste, I, 106.
Aristide, I, 322, 333.
Aristippe, II, 163.
Ariston, I, 276.
Aronce, I, 202; II, 311.
Arrias, I, 205; II, 311.
Arsène, I, 109; II, 300.
Artémon, I, 301; II, 322.
Arténice, I, xxv, xxvj, xxix;
II, 85, 342.
Ascagne, I, 230.
Astérie, II, 47.
Aurèle, II, 48.

B

Basilide, I, iv, 358, 360; II, 328.
Bathylle, I, 163, 164; II, 74,
309, 338.

Bérylle, II, 79, 341.
 Bronte, I, 165.
 Brontin, I, 246; II, 316.

C

Canidie, I, 178; II, 181, 310.
 Capys, I, 113; II, 301.
 Carpus, II, 181.
 Carro Carri, II, 179, 180, 321, 361.
 Caton, II, 102.
 Catulle, II, 135, 351.
 Célimène, I, 168.
 Celse, I, 149; II, 307.
 César, II, 123, 124, 348.
 Céfonie, I, 164; II, 309.
 Champagne, I, 241; II, 312, 314.
 Chryfanthe, I, 253.
 Chryfippe, I, 245; II, 315, 316.
 Cimon, I, 291; II, 321.
 Clarice, I, 158.
 Claudie, I, 163; II, 309, 343.
 Cléante, I, 220.
 Cléarque, I, 257.
 Cléobule, I, 242.
 Cléon, I, 212; II, 312.
 Climène, I, 168.
 Clitandre, I, 291; II, 321.
 Clitiphon, I, 238.
 Cliton, II, 53, 336.
 Cobus, I, 164; II, 309.
 Corinne, I, 178; II, 181, 361.
 Crantor, I, 230.
 Craffus, I, 142; II, 306.
 Créfus, I, 241; II, 314.
 Crispins (les), I, 272, 274.
 Criton, I, 246; II, 316.
 Ctésiphon, I, 183, 184.
 Cydias, I, ij, 230, 231, 232; II, 313, 369.
 Cyrus, II, 156.

D

Damis, I, 113; II, 301.
 Dave, I, 333; II, 325.
 Démocède, II, 128, 349.
 Démocrite, II, 118.
 Démophile, I, iv, 357, 358, 360; II, 328.
 Diognète, II, 127, 128, 349.
 Diocore, II, 202.
 Diphile, II, 132, 350.
 Dorilas, I, 133; II, 305.
 Dorinne, I, 163; II, 309.
 Dorus, I, 242.
 Dosithee, I, 230.
 Dracon, I, 164; II, 309.
 Drance, I, 198; II, 310.

E

Égésippe, I, 137.
 Elamire, I, 276.
 Elife, I, 233.
 Elvire, II, 84, 343.
 Emilie, II, 64.
 Emire, I, 181 à 185.
 Epidaure, II, 23, 334.
 Ergalte, I, 246, 354; II, 316, 327.
 Érophile, II, 21.
 Esculape, II, 23.
 Eudoxe, II, 149.
 Eugène, I, 253.
 Eumolpe, I, 264.
 Euphrate, I, 262.
 Euphrosine, I, 182, 183, 184.
 Euripile, II, 78.
 Eufrate, II, 136.
 Eutichrate, II, 5.
 Eutidème, I, 208.
 Eutiphron, I, 213.

F

Fauconnets (les), I, 255; II, 317, 327.
 Fauſte, II, 48.
 Fernand (Don), II, 58, 336.
 Frontin, II, 48.
 Fulvie, I, 109.

G

Géronte, II, 47.
 Giton, I, 264; II, 317.
 Glycère, I, 177, 178; II, 308, 310.
 Gnathon, II, 52, 336.

H

Handburg, I, 133; II, 305.
 Hégion, I, 230.
 Héraclite, II, 116, 117.
 Hérille, II, 97, 346.
 Hermagoras, I, 228; II, 313.
 Hermas, I, 169.
 Hermippe, II, 177, 360.
 Hermodore, I, 109.
 Hyacinthe, I, 293.

I

Iphicrate, I, 317.
 Iphis, II, 138.
 Irène, II, 23, 334.
 Iſmène, I, 168.

J

Jafon, I, 273.
 Jupiter (prêtre de), I, 182.
 Jupiter (ſatellites de), I, 292.

L

Laurent, II, 189, 362.
 Léandre, I, 180.
 Lélie, I, 163, 164.
 Lesbie, II, 181, 361.
 Liban (le), I, 262.
 Life, I, 158, 175; II, 308.
 Lucile, I, 330; II, 219, 232, 233, 236, 241, 245, 366, 367.

M

Mélanie, I, 109.
 Mélinde, I, 202; II, 311.
 Mélite, II, 164.
 Ménalippe, I, 275; II, 319.
 Ménalque, II, 6 à 15, 332, 333.
 Ménandre, I, 275.
 Ménippe, I, 151; II, 308.
 Ménophile, I, 303; II, 322.
 Mercure, II, 80, 341.
 Meſſaline, I, 163; II, 309, 343.
 Mœvius, II, 174, 175.
 Mopſe, I, 149; II, 307.

N

Narciffe, I, 276; II, 319.
 Nautre, II, 233, 367.
 Nérine, II, 75, 338.
 Nicandre, I, 233.

O

Onuphre, II, 144 à 149, 352.
 Orante, II, 168.
 Oronte, I, 256; II, 317.
 Orphée, I, 246.

P

Palmyre, I, 263.

Pamphile, I, 346; II, 327.
 Parménon, I, 179.
 Périandre, I, 242; II, 315, 321,
 350.
 Phédon, I, 265; II, 317.
 Phérecide, II, 143.
 Phérénice, II, 143.
 Phidippe, II, 51, 335.
 Philante, I, 328.
 Philémon, I, 144; II, 307.
 Phryné, I, 335.
 Pifon, II, 102.
 Plancus, I, 308; II, 323.

R

Rhoé, II, 74.
 Rofcie, II, 75, 338.
 Rofcius, I, 163; II, 309.
 Ruffin, II, 54.

S

Sanga, I, 242.
 Sannions (les), I, 273, 274.
 Scapin, I, 278.
 Séthon, I, 206; II, 311.
 Smyrne, I, 181; II, 310.
 Socrate, I, 333; II, 98, 346.
 Sofie, I, 240.
 Straton, I, 323; II, 324.
 Sylvain, I, 241; II, 314.
 Syrus, II, 156.

T

Téléphon, I, 332; II, 325.
 Thaïs, I, 335.
 Théagène, I, 326; II, 324.
 Thélèphe, II, 62.
 Théobalde, I, 225; II, 258, 262,
 263, 268, 269, 313, 369.
 Théocrine, I, 110; II, 300.

Théodas, II, 94, 95, 344.
 Théodat, II, 200.
 Théodecte, I, ij, 207; II, 311.
 Théodème, I, 214; II, 312.
 Théodore, II, 198, 364.
 Théodote, I, 309, 310; II, 323.
 Théodule, II, 199.
 Théognis, I, 345; II, 326.
 Théonas, I, 305; II, 322.
 Théophile, I, 330; II, 324.
 Théotime, II, 125, 348.
 Théràmène, I, 278, 279; II,
 320.
 Thrafile, II, 113.
 Thrafon, I, 273.
 Tibur, I, 308; II, 323.
 Tigillin, II, 135.
 Timagène, I, 317.
 Timante, I, 306; II, 323.
 Timon, II, 67, 337.
 Tite, II, 162, 356.
 Titius, II, 174, 359.
 Tityre, II, 80.
 Trimalcion, II, 181.
 Triphon, I, 253.
 Troïle, I, 208, 209.
 Trophime, I, 144; II, 306.
 Typhon, II, 176, 359.

X

Xante, I, 276.
 Xantippe, I, 314; II, 323.
 Xantus, I, 142; II, 306.

Z

Zélie, II, 149.
 Zélotés, I, 108; II, 300.
 Zénobie, I, 262; II, 317.
 Zoïle, I, 106.



INDEX

DES

NOMS DE PERSONNES ET DE LIEUX,
TITRES D'OUVRAGES, ETC.

A

- Académie française (*l'*), I, xiiij, xv, xxxiv, 302; II, 255 à 288, 345, 351, 361, 369, 372, 374.
Achères, I, 277; II, 320.
Achille, I, 334, 342, 357.
Adam de la Halle, I, x.
Adonis, I, 335.
Adry (le P.), I, xv, xxiv.
Ægypte, II, 116.
Agéfilas, II, 177.
Agnonide, I, 9.
Aimé-Martin, I, xxv; II, 342.
Alerville, II, 360.
Alexandre, I, 146; II, 112, 346.
Alipharmutofis, I, 229.
Alleaume (M. Ch.), II, 322, 351.
- Allemands, II, 131.
Amadazzi, II, 292.
Amboise (cardinal d'), II, 329.
Ambreville, II, 164, 357.
Amelot de Bifeuil, maître des requêtes, II, 350.
Ammonio, II, 340.
Amyot, I, xxxv, 118; II, 361.
Andromaque, tragédie, I, 125.
Anglais, Angleterre, II, 131, 326, 347, 374.
Anne d'Autriche, II, 353.
Année sainte (*l'*), II, 145.
Annibal, I, 334; II, 325.
Antipater, I, 79.
Antonin (Marc-Aurèle), II, 77, 339.
Apollon, I, 74.
Apronal, I, 229.
Archias, I, 35.

- Aridée, I, 9, 46.
 Aristophon, I, 43.
 Aristote, I, 4, 6, 7, 8, 20.
 Arlequin (théâtre d'), I, 313.
 Arnaud (Antoine), II, 370.
 Atlée, I, 45.
 Athènes, Athéniens, I, 4, 8, 9,
 14, 15, 16, 17, 26, 32, 43,
 55, 61, 74, 87, 90, 91; II,
 77, 256.
 Athos (le mont), II, 121, 122.
 Atticus, I, 7.
 Attila, II, 140.
 Aubert, partisan, II, 314.
 Aubignac (abbé d'), II, 299.
 Aubigné (*Mémoires d'Agrippa*
 d'), II, 294.
 Aubigné (Charles, comte d'),
 I, ij; II, 311.
 Augsbourg (Ligue d'), II, 375.
 Auguste, empereur, I, 284; II,
 94.
 Augustin (Saint), II, 196, 217.
 Aulu-Gelle, I, 8.
 Aumale (duc d'), II, 349.
 Aumont (duc d'), II, 349, 375.
 Aumont (duchesse d'), II, 308,
 309.
- B**
- B... (monsieur), I, 180.
 B** (Benoist), II, 80.
 Bacchus, I, 32, 76.
 Baillet (Ad.), *Jugements des*
Savants, I, x.
 Balzac (Guez de), I, 115, 116,
 118, 130; II, 302.
 Banse, financier, II, 334.
 Banville (Th. de), II, 303. —
 Voir *Odes funambulesques*.
 Barbereau, II, 340 Voir B B**.
- Barbereau (la), II, 338.
 Barbezieux, II, 314, 317, 321.
 Barbier d'Aucourt, II, 374.
 Barbin, I, 276.
 Barète (de), II, 321.
 Baron, II, 305, 309, 338.
 Bafle (Saint), II, 195, 217.
 Baffompierre (*Mémoires de*),
 II, 294.
 Bataves, II, 123, 348.
 Bauquemart, président, II,
 308, 310.
 Bayard, II, 106.
 Bazin de Bezons, II, 354.
 B B** (Barbereau), II, 80.
 Beaumarchais (Caron de), II,
 350.
 Beaumavielle, I, 278; II, 320.
 Beauvais (baron de), II, 316,
 327.
 Beauvais (M^{me} de), II, 316.
 Beauvilliers (duc de), II, 352.
 Belizani (M^{me} de), II, 314.
 Belleau (Remi), I, x, 117.
 Belleforière (marquise de), I,
 xv, xxiv, xxix; II, 318, 328,
 334.
 Benoist, II, 340. — Voir B**.
 Benferade, II, 189, 311, 313,
 369, 371.
 Bérain, II, 304.
Bérénice, tragédie, I, 119; II,
 304.
 Bergerac (Cyrano de), I, 276.
 Bernardi, I, xxj, 278; II,
 320.
 Bernier (François), II, 365.
 Bernin (le), II, 260, 370.
 Berrier, partisan, II, 316.
 Berry (duc de), II, 312.
 Berthelot (les), II, 317.
 Bibliothèque Mazarine, I,
 xxxvii.

- Bibliothèque Palatine, I, 5.
 Bibliothèque du Roi, II, 349.
 Bibliothèque de Saint-Pétersbourg, I, xxxvij.
 Bibliothèque du Vatican, II, 292.
Bibliothèque des écrivains de l'Oratoire, II, 328. — Voir Adry.
 Bignon, abbé, II, 77, 372, 374.
 Blampignon, II, 356.
 Blois (M^{lle} de), II, 334.
 Blondel, II, 320.
 Boileau. — Voir Despréaux.
 Boileau (Charles), II, 307, 363.
 Boisfranc, I, xxiv; II, 318.
 Boisslandry (M^{me} de), I, xvij, xxiv, xxv, xxvj, xxvij, xxx; II, 342, 343, 369.
 Boisslandry (Gilles d'Aligre, fleur de), I, xxv, xxvij; II, 342.
 Bonaventure d'Argonne (Vigneul-Marville), I, xvj.
 Bontems, II, 323, 341.
 Boffuet, I, iij, xj, xij; II, 76, 203, 306, 307, 364, 373.
 Boucherat, chancelier, II, 317, 342.
 Boucicaut, II, 185.
 Bouhier, président, I, xvij.
 Bouhours (le P.), I, xxxv, 113; II, 296.
 Bouillon (Godefroy de), II, 157.
 Bouillon (duc de), II, 321.
 Bouïn, abbé, II, 364.
 Boulevard (le), I, xxj, 277.
 Bourbon, ville, II, 334.
 Bourbon (duc de), I, xv, xix; II, 76, 324, 328, 339, 353, 366, 367.
 Bourbon (duchesse de), II, 309, 360.
 Bourbons (les), I, 273.
 Bourdaloue, II, 203, 260, 291, 300, 348, 363, 364.
 Bourdelot, II, 371.
 Bourgogne (duc de), II, 322, 346.
 Boursault, II, 301, 313.
 Bouyen, abbé, II, 364.
 Boyer (Claude), II, 311.
 Brancas (comte de), II, 332.
 Brancas (M^{me} de), II, 319.
 Breteuil (baron de), II, 307.
 Briard, II, 305.
 Brice (Germain), II, 350.
 Brillon, auteur des *Sentiments critiques*, II, 333.
 Brinvilliers (la), II, 346.
 Brioché, II, 340.
 Brion (M^{lle} de), II, 309.
 Broffette, II, 336.
 Bruno (Saint), II, 12.
 Bruillard de Brouffin, II, 336.
 Brutus, II, 257.
Bulletin du Bibliophile, I, xxxvij; II, 294, 322.
 Burrhus, I, 125.
 Buffy, II, 308, 309, 312, 329, 351. — Voir Rabutin.
 Byzance I, 37.

C

- C** (Colaffe), I, 143; II, 306.
 Cabouft, avocat, II, 348, 349.
 Caderouffe (duc de), II, 361.
 Calistène, I, 7.
 Calot (Jacques Callot), II, 128, 129, 350.
 Caretti, II, 321, 340, 361.
 Carrache (le), II, 158.
 Cassandre, roi, I, 9, 46.
 Cassini, I, 310.

- Catulle, II, 135, 196, 351.
 Cauffin (le P.), II, 370.
 Cavalerie allemande, I, 357.
 Cérés, I, 32.
 César, I, 146, 334; II, 112, 218, 219, 257, 325, 346.
 Chamillart, II, 326.
 Champmellé, II, 338.
 Chanley (marquis de Chamlay), I, 278; II, 320.
 Chantilly, I, 119; II, 267, 293, 304, 349, 353, 367.
 Chapelain, II, 74, 337, 338. — Voir C.P.
 Chapelle du Roi (la), II, 193.
 Charles d'Orléans, I, x.
 Charles V, duc de Lorraine, II, 115, 347.
 Charles VIII, II, 355.
 Charpentier, I, xij; II, 313, 372, 374.
 Chartres (duc de), II, 76, 339.
 Chartreux, II, 12, 225, 261.
 Chastillon, I, 293.
 Châtelet (le), I, 227.
 Châtillon (duchesse de), II, 319.
 Chaulieu (abbé de), I, xxv, xxvj, xxvii; II, 342, 343, 351, 369, 371.
 Chéruel, II, 322.
 Chevallet (M.), I, xxxiv.
 Chevilly, I, xxvj; II, 342.
 Chevreuse (duc de), II, 76, 339.
 Chine, II, 222.
 Choiseul (duc de), II, 375.
 Choiseul (duchesse de), II, 308.
 Choisy (abbé de), II, 300, 312, 313, 323, 345, 355, 373.
 Chrétien intérieur (le), II, 145.
 Chrysofome (Saint), II, 195.
 Cicéron, I, xj, 6, 10, 16, 103; II, 203, 217, 257.
 Cid (le), tragédie, I, 112, 125.
 Claudien, I, 228.
 Clermont-Tonnerre (comte de), II, 310.
 Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon, II, 321, 322.
 Clifton, II, 185.
 C. N., II, 74, 337. — Voir Pierre Corneille.
 Coëffeteau, I, 118.
 Cœur (Jacques), I, 357.
 Coignard (J.-B.), libraire, II, 371.
 Coiflin (duc de), II, 374.
 Colasse, musicien, II, 306.
 Colbert, II, 316, 326.
 Collart, architecte, II, 350.
 Colletet (Guillaume), II, 299.
 Combat spirituel (le), II, 145.
 Conchini, I, 204.
 Condé (le grand), II, 64, 76, 292, 307, 316, 339, 349.
 Condé (M. le prince de), II, 304, 305, 339, 362.
 Condé (princesse de), II, 350.
 Conti (prince de), II, 76, 323, 333, 334, 339.
 Corneille (Pierre), I, 124, 125, 126, 143; II, 74, 75, 262, 277, 304, 337, 344, 371. — Voir C.. N...
 Corneille (Thomas), II, 297, 369.
 Coteaux (ordre des), I, 335; II, 326.
 Cour Sainte (la), II, 260, 370.
 Cours (le), I, xxj, 268, 273, 277, 278, 318.

- Courtanvaux (marquis de), II, 306.
 Courtin, conseiller d'Etat, II, 312.
 Coufin (Victor), II, 335, 338.
 C. P. — Voir Chapelain.
 Cramoify, imprimeur, I, 113.
 Cureau de la Chambre, curé, II, 281, 374.
 Cureau de la Chambre (Marin), médecin, II, 292, 374.
 Cybèle, I, 75.
Cyminde ou les Deux victimes, comédie, II, 299.
 Cyprien (Saint), II, 196.
 Cyrille (Saint), II, 196.
 Cyzique, I, 37.
- D
- Damippe, I, 32.
 Dance (abbé), II, 335, 336.
 Dangeau (abbé), II, 300.
 Dangeau (marquis de), II, 300, 312, 325, 327, 336, 360, 364, 372, 375.
 Daquin, médecin du Roi, II, 361.
 Dauphin (le grand), II, 304, 346.
 Dellerieux, ou Delrieux, ou De Rieux, II, 355.
 Delphes, I, 74.
 Démosthènes, II, 203.
 Depping (M.), I, xviii.
 Descartes, I, 255; II, 89, 292, 366.
 Des Coteaux, flûtiste, II, 349.
 Deslandes, II, 365.
 Desmarets de Saint-Sorlin, I, 276; II, 260, 370.
 Desmarets, Intendant des finances, II, 326.
 Desportes, II, 189.
 Despréaux, I, iij, xviii, 133; II, 292, 293, 297, 299, 301, 305, 326, 337, 338, 339, 344, 363, 369, 370, 372.
 Destailleur (M. Adrien), II, 296, 339, 340, 341, 346.
 D'Hozier, II, 155.
Dialogues sur le quietisme, I, xxxvii.
 Diane, I, 50, 334; II, 140.
Dictionnaire critique de Biographie & d'Histoire, I, xv.
Dictionnaire de l'Académie françoise, II, 296, 297, 298, 299, 311.
Dictionnaire de Furetière, II, 296, 297, 314, 317, 326, 354.
Dictionnaire de Moréri, II, 318.
Dictionnaire de Nicot, II, 296, 297.
Dictionnaire de Richelet, II, 296, 297.
Dictionnaire de Trévoux, II, 296, 297, 371.
Dieudiade (la), I, xxxvii.
 Diogène-Laërce, I, 5, 11, 17.
Discours prononcé dans l'Académie françoise, par La Bruyère, I, xxxvii.
 Dongeais (M^{me}), II, 336.
 Donneau de Vifé, II, 369.
 Drubec (abbé), II, 312.
 Du Bartas, I, 117.
 Dubrowfki, I, xxxvii.
 Ducherré (la), II, 309.
 Du Guesclin, II, 185.
 Duhamel, I, 272; II, 318.
 Du Laurens, II, 362.

Du Mefnil, II, 306.
 Du Metz, I, 278; II, 320.
 Du Pin, docteur de Sorbonne,
 II, 353.
 Du Prat (M^{me}), II, 311.
 Du Puy (les frères), II, 326.
 Duras, maréchal de France, II,
 359.
 Duffaulx, son *Traité de la
 passion du jeu*, II, 294.

E

Écritures (les saintes), I, 17;
 II, 193.
 Enseignes de Paris, I, 353.
 Épaminondas, II, 177.
 Épidaure, II, 23.
 Érasme, I, 94, 144.
 Èrèse, I, 6, 9.
 Esculape, I, 75; II, 23, 181.
 Esope, II, 124.
 Estrées (cardinal d'), II, 76,
 338, 373.
 Eurimédon, I, 8, 9.
 Euripide, I, 126.
Évangile (l'), II, 193, 196,
 197, 199.

F

F** (Fontainebleau), I, 349;
 II, 327.
 Fabre (Victorin), I, ij.
 Fabry, I, 300; II, 322.
 Fagon, II, 180, 181, 361.
 Falaise, I, 288.
 Falantin, avocat, II, 359.
 Farnèse, palais, II, 158.
 Fauconnet, partisan, I, 255;
 II, 317, 327.

Faurille (marquis de), II, 336.
 Favier, danseur, II, 151, 353.
 Fénelon, I, 1, xj, xij, xxxix;
 II, 209, 301, 302, 361, 363,
 364, 365, 372, 373.
 Feuillants (les), I, 276; II, 319.
 Feuillet de Conches, II, 336.
 Fléchier, II, 364, 373.
 Fleury, abbé, I, xix.
 Floridor, I, 347.
 Foix, II, 185.
 Fontainebleau, I, 349; II, 11,
 327.
 Fontenelle, I, ij; II, 299, 313,
 323, 360, 369, 372.
 Formey, I, xxxj.
 Foucault (M^{lle}), II, 309.
 Fouquet, surintendant, II, 314.
 Fourcroy, avocat, II, 192.
 Fournier (M. Edouard), I, xv,
 xvj, xvij, xviii, xix, xx, xxij,
 xxij, xxiv, xxxj; II, 304,
 305, 308, 309, 313, 315,
 316, 317, 318, 323, 324,
 327, 328, 334, 336, 342,
 343, 349, 350, 351, 353,
 354, 355, 356, 360, 362,
 366, 367, 371, 376.
 France, Français, I, 15, 139,
 145, 367; II, 74, 187.
 Furetière (Antoine), II, 296,
 297, 317, 326, 354, 359.
 — (*Factums*, de), II, 299, 304,
 311, 313, 357.
 — (*Roman bourgeois*, de), II,
 293.

G

G*** (Grammont), I, 221; II,
 313.
 Gaignières (fonds), II, 349,
 362.

- Galand, I, xix.
 Ganières (Gaignières, marquis de), II, 349.
 Gardet (M. J.-E.), I, xxxvij.
 Garnier de Montereau, président à mortier, II, 319.
 Gaultier, I, 281; II, 321.
Gazette de France, II, 373.
Gazette de Hollande, I, 276.
Gazette de Loret, II, 304, 362.
 Genest, abbé, II, 304.
 Gevres (duc de), II, 334.
 Givry (marquis de), II, 336.
 Godeau, évêque, II, 262, 370.
 Gomon, I, 272; II, 318.
 Gorge d'Entraigues, II, 314.
 Goujet, abbé, *sa Bibliothèque françoise*, II, 338.
 Gourville (*Mémoires de*), II, 294, 345, 360.
 Grandmaison, prévost de la Connétablie, II, 358.
 Grèce, Grecs, I, 4, 5, 9, 12, 20, 23, 24, 25, 37, 48, 50, 57, 61, 63, 66, 78, 90, 104, 124, 180, 254; II, 74, 76, 98.
 Grignan (marquise de), II, 358.
 Guénégaud, trésorier de l'Épargne, II, 314.
 Guise (M^{lle} de), II, 349.
 Guyon (M^{me}), II, 356.
- H**
- H*** (Hervé), I, 221; II, 313.
 Halles (les), I, 227, 360.
 Hameau, curé de Saint-Gervais, II, 356.
 Hardouin (le P.), II, 365.
 Harlay (de), premier président, II, 76, 305, 306, 312, 319, 344.
 Harlay (Achille de), procureur général, II, 305, 306, 325, 357.
 Harlay (de), archevêque de Paris, II, 310, 326, 335, 338, 372.
 Harlay (M^{lle} de), II, 306.
 Hautefort (marquis de), II, 335.
 Hébreux, I, 12.
 Hector, I, 334.
 Hemery, I, 178.
 Hennequin, procureur général, II, 359.
 Henri IV, II, 294.
 Héraclius, II, 94.
 Herbelot (d'), II, 326.
 Hercule, I, 74, 334; II, 325.
 Hérigebal, I, 229.
 Hervé, doyen du Parlement, II, 313.
 H*** G*** (le), I, 118. — Voir *Mercur Galant*.
Histoire de l'Académie françoise, par Pellisson et d'Olivet, I, xij; II, 370, 374.
 Hollande, Hollandais, I, 145; II, 348.
 Homère, I, 86, 103, 104, 232; II, 260.
 Hôpitaux de Paris, II, 357.
 Horace, I, xj, xix, 104, 133; II, 196, 260, 276.
Horace, tragédie, I, 125.
 Hôtel de ville (l'), I, 277.
 Huet (D.), évêque d'Avranches, de l'Académie françoise, II, 338, 373.

- Humières (maréchal d'), II, 360.
 Hurons, I, 317.
 Hymette, I, 37.
- I
- Ile (l') Saint-Louis, I, 275.
Imitation de Jésus-Christ, traduite par P. Corneille, II, 371.
 Iroquois, I, 317.
- J
- Jacques II, roi d'Angleterre, II, 283, 307, 324, 325, 347, 375.
 Jacquier, I, 278; II, 320.
 Jaillot, II, 350.
 Jal (M. Alex.), son *Dictionnaire critique*, I, xv.
 Jansénistes, II, 305.
 Japon, II, 222.
 Jarry (abbé de), II, 364.
 Jérôme (Saint), I, 5, 11; II, 217.
 Jésuites, II, 261, 305.
 Jodelle, I, 117.
 Joseph (le P.), II, 322.
 Joubert, II, 300.
Journal amoureux (le), I, 278.
Journal de Dangeau, II, 325, 364, 375.
Journal de Galand, I, xix.
 Juifs, I, 66.
 Jupiter, I, 335.
 Juvénal, II, 276.
- L
- L... (M^{me}), I, 180.
 La Bruyère (Geoffroy de), II, 157.
 La Bunelaie, magistrat, II, 358.
 Labyrinthe (le), I, 119.
 La Chaife (le P.), II, 322.
 La Chambre (abbé de), II, 281.
 — Voir Cureau.
 La Chapelle, II, 323, 372.
 La Combe (le P.), II, 356.
 La Couture, I, 300; II, 322.
 La Fare, II, 305.
 La Fayette (M^{me} de), II, 322, 375.
 La Ferrière (M^{me} de), II, 308, 310.
 La Ferté (maréchale de), II, 309.
 La Feuillade (François), maréchal de France, II, 325, 335, 361.
 La Feuillade (Louis), maréchal de France, II, 325.
 La Fontaine, I, xij; II, 78, 297, 344, 345, 349, 361.
 La Force (M^{lle} de), II, 343.
 La Harpe, II, 339, 340.
 Laïs, II, 140.
 La Loubère (Simon de), II, 376.
 Lamoignon, II, 76, 77; II, 339.
 Lamounoie (Bernard), II, 351.
 La Mothe-le-Vayer, II, 302.
 Langeois, II, 355.
 Langlade (marquis de), II, 358.
 Langlée, II, 315, 321, 350.
 La Place (*Recueil* de), II, 362.
 La Ravoye, partisan, II, 317.
 La Roche (le P.), II, 308, 364.
 La Rochefoucauld (duc de), auteur des *Maximes*, I, II, 295.

- La Serre (J. Puget de), II, 260, 370.
 Laffay (marquis de), I, xxvj; II, 342.
 La Touanne, II, 316, 317.
 La Trappe (abbé de), II, 296.
 Laurent, II, 189.
 Lauzun, II, 324, 329, 335.
 Le Basque, II, 309, 338.
 Le Brun, II, 358.
 Le Brun, peintre, I, 342.
 Le Camus, évêque de Grenoble, II, 306, 307, 342, 354.
 Le Camus, lieutenant civil, II, 354.
 Le Camus, premier président de la Cour des aides, II, 354.
 Le Camus, officier, II, 304, 305.
 Le Maître, avocat, II, 192.
 Lenestre, II, 233, 349, 367. — Voir Nautre.
 Léon (Saint), II, 217.
 Léopold I^{er}, empereur d'Allemagne, II, 347, 348.
 Lefbos, I, 6, 7.
 Lefclache, I, 276; II, 319.
 Lefdiguières (maréchale), II, 309, 335.
 Lefur, curé de Saint-Paul, II, 356.
 Le Tellier, archevêque, II, 306, 315.
 Le Tellier, chancelier, II, 326, 346.
 Le Tellier (le P.), I, v.
 Le Tourneur, prédicateur, II, 363.
 Leucippe, I, 6.
 L... G..., II, 131, 350. — Voir Langlée.
 Lingendes, II, 64.
 Littré (M.), I, xxxiv; II, 296, 297.
 Logeois, II, 315, 316.
 Loines (M^{lle} de), II, 308.
 Loire (la), II, 129.
 Longpré, II, 349.
 Longueville (duc de), II, 338.
 Lorangère (Quentin de), II, 349.
 Lorenzani, II, 152, 353, 356.
 Loret (*Gazette* de), II, 304, 362.
 Lorraine (prince de). — Voir Charles V.
 Lorrains (les princes), I, 293.
 Louis le Grand, II, 222, 282 à 286, 294, 324, 326, 330, 331, 334, 345, 336, 341, 347, 351, 352, 353, 367, 375.
 Louis le Juste, II, 272.
 Louvois, II, 306, 307, 314, 317, 323, 334, 366, 372, 375.
 Louvre (le), I, 152, 227, 283, 291; II, 10.
 Lucain, I, 228.
 Lucrèce, femme de Collatin, I, 334.
 Lucrèce, poëte, II, 196.
 Lully, I, 143, 342; II, 303, 304, 306, 320.
 Luxembourg (duc de), II, 323.
 Luxembourg, palais, II, 131, 349.
 Lycaon, II, 116.
 Lycée (le), II, 256.
 Lycon, I, 45.
 Lyfandre, I, 43.

M

- Mabillon (le P.), II, 307
 Maimbourg (le P.), II, 305.

- Maine (duc du), II, 76.
 Maintenon (M^{me} de), II, 311, 324.
 Maisons, président, II, 366.
 Malebranche, II, 302, 303.
 Malezieu, II, 345.
 Malherbe, I, iv, 116, 117, 130.
 Malte, I, 75.
 Manse, II, 304.
 Marais (le), I, 275; II, 57.
 Marais (Matthieu), son *Journal*, II, 349.
 Marc-Aurèle. — Voir Antonin.
 Marcellus, II, 257.
 Mardokempad, I, 229.
 Marie de France, I, x.
 Marionnettes (théâtre des), I, 119.
 Marius, II, 177.
 Marlet, avocat, II, 349.
 Marly, II, 267, 371.
 Marolles (abbé de), II, 349.
 Marot (Clément), I, xij, xxxiv, 116, 117; II, 189, 276, 361.
 Maffé (la), II, 338.
 Maulevrier, II, 375.
 Maurepas (Recueil de), I, xxij; II, 313, 342, 359, 364.
 Mauroy, abbé, II, 323, 332, 353.
 Mazarin, cardinal, II, 294, 295, 338.
 Meaux (L'évêque de). — Voir Boffuet.
 Meckelbourg (prince de), I, xx; II, 319.
 Ménage, I, xix; II, 297, 326, 346.
Ménagiana, II, 362.
 Ménandre, I, 6.
 Ménédème le Rhodien, I, 7.
 Ménénius Agrippa, I, xi.
 Ménétrier (le P.), II, 349.
 Mercure, I, 335; II, 80, 341.
Mercure galant (le), I, xv, 118, 276; II, 259, 303, 320, 341, 355, 369.
 Mesmes (J. A. de), président, II, 318.
 Mesmes (J.-J. de), II, 318, 319.
 Mesnard (M. Paul), son *Histoire de l'Académie française*, II, 307.
 Michallet, libraire, I, xxij; II, 306, 340, 371.
 Michallet (M^{lle}), I, xxxj.
 Mignard, I, 143.
 Miltiade, II, 177.
 Mingrèlie (la), I, 281.
 Minimes (les), I, 276; II, 319.
Mithridate, tragédie, I, 125.
 Moïse, I, 104.
 Molière, I, xj, 115, 313; II, 78, 292, 293, 301, 302, 305, 349, 352, 353.
 Monaco (M^{me} de), II, 341.
 Mondori, I, 347.
 Monnerot de Sèvres, II, 312, 314.
 Montaigne, I, i, iv, xij, 117, 215; II, 302.
 Montal, II, 375.
 Montaufier, II, 76, 339.
 Montefpan (M^{me} de), II, 334.
 Montefquieu, II, 297.
 Monthoron, I, 178.
 Montluc (comte de), II, 336.
 Montmorency, I, 293.
 Montpensier (M^{lle} de), ses *Mémoires*, II, 367.
 Montrevel (marquis de), II, 106.

Moreau (M. Célestin), II, 294.
 Moreau, médecin, II, 309.
 Morel, conseiller au Parlement, II, 350.
 Morin, II, 351.
 Motteville (*Mémoires de M^{me} de*), II, 322.

N

N^{''} (Saint-Pouange), I, 238; II, 314.
 N^{''} (de Barète), I, 289; II, 321.
 N^{''}, I, 314.
 N^{''}, II, 47.
 N^{''}, II, 55.
 N., II, 138.
 Naudé (Gabriel), I, iv.
 Nautre (Lenestre), II, 233, 349, 367.
 Népotien, I, 5.
 Nicaïse, abbé, II, 371.
 Nicolaï, premier président de la Cour des comptes, II, 355.
 Nicolas, capitaine, II, 355.
 Nicole, II, 302.
 Nicomède, II, 94.
 Ninias, I, 230.
 Ninus, I, 229.
 Nobé, abbé, II, 312.
 Noefnemordach, I, 229.
 Nouveau, II, 319.
 Nouveaux Lundis, I, xl.
 Nouvelle Revue encyclopédique, I, xix.
 Novion (Potier de), II, 76, 308, 310, 339, 357, 372.

O

Odes funambulesques, II, 303.
 — Voir Banville.
Œdipe, tragédie, I, 125, 277.
 Ogier, II, 190.
 Olivet (abbé d'), I, iv, xij, xiiij, xiv, xvj; II, 339, 370.
 Olivier, I, 334.
 Olivier-le-Daim, I, 357.
 Olonne (comte d'), II, 336.
 Olonne (duc d'), II, 348, 365.
 Olonne (duchesse), II, 308, 309.
 Ons-en-Bray (présidente d'), II, 308, 310.
 Opéra (l'), I, 168; II, 303, 304.
 Orange (prince d'), II, 347, 348.
 Oreste, I, 125.
 Orfort (marquis d'), II, 335.
 Orléans (duc d'), II, 303, 335, 339.
 Orléans (duchesse d'), II, 367.
 Orphée, I, 65, 246.
 Oifat (cardinal d'), II, 77, 361.
 Oüilles, I, 277; II, 320.
Ouvrages de l'esprit (des), I, xxj.
 Ovide, II, 196.

P

Palais-Royal (le), II, 131.
 Palatinat (guerre du), II, 375.
 Pallas, II, 140.
Pandeètes (les), II, 196.
 Panvin (Onuphre), II, 298.

- Paris, I, 248, 279.
Pascal, I, xj; II, 64, 112, 295, 346.
Patin (Guy), II, 348.
Patru, II, 299.
Pavillon, évêque, II, 369, 371.
Pays-Bas, II, 347.
Pécourt, II, 309, 338.
Pédagogue chrétien (le), II, 260, 370.
Pelletier, II, 323, 345.
Pelletier de Soucy, II, 345.
Pellifon, II, 76, 344, 370.
Penautier, II, 346.
Pénélope, tragédie, I, 119; II, 304.
Péréfixe (Hardouin de), II, 326.
Perrault (Charles), II, 299, 311, 369, 370, 372.
Perrin (Pierre, dit l'abbé), II, 303, 304.
Perseval, ou Persevat, II, 356.
Pefant (la), II, 338.
Petits-mâtres, I, 272.
Pétronie, II, 292.
Pezrou (le P. Paul), II, 313.
Phébus, I, 334.
Phèdre, tragédie, I, 125.
Phélippeaux (Jérôme), I, xviii, xxij.
Phidias, I, 263.
Philibert, flûtiste, II, 309.
Philon, I, 8.
Phydias, I, 9.
Pièces, II, 123, 348.
Pindare, II, 260.
Place Royale (la), I, 227; II, 319.
Plaine des Sablons (la), I, 277; II, 319.
Platon, I, 6, 7, 104, 232, 239; II, 4, 73, 97, 217, 339.
Plaute, II, 352.
Plutarque, I, 9.
Pluton maltôtier, I, xxxj.
Policlès, I, 23, 24.
Polispercon, I, 46.
Polyeucte, tragédie, I, 125.
Pompée, I, 334; II, 94, 257.
Pomponne, II, 323.
Poncet de la Rivière (Mathias), II, 298.
Poncet de la Rivière (Pierre), II, 298.
Ponchartrain, II, 321.
Portique (le), I, 28; II, 256.
Port-Royal, II, 302.
Porus, I, 125.
Pradon, I, 143; II, 306.
Praxitèle, II, 261.
Prince d'Orange, II, 347, 348.
Princes lorrains, I, 293.
Princes du sang, I, 293.
Proverbes de Salomon, I, 18.
Provinciales (les), I, xij.
Prudhomme, II, 325.
Ptolémée, I, 9.
P. T. S. (partisan), I, 240, 247; II, 314, 317.
Pucelle, avocat, II, 192.
Pucelle (la), poème, II, 74, 338.
Pyrame, tragédie, I, 143; II, 306.
Pyrée (le), I, 78.
- Q
- Q** (Quinault), II, 74, 304, 305, 337.

R

- Rabelais, I, i, xxiv, 117.
 Rabutin (Buffy de), I, 113. —
 Voir Buffy.
 Racan, I, 117; II, 332.
 Racine, I, iij, xvij, 125, 126,
 342; II, 292, 299, 304.
 Rambouillet (Jardin de), I,
 277; II, 320.
 Rambouillet de la Sablière, II,
 320, 349.
 Raymond, partisan, II, 314.
 Reboulet (Simon), son *Histoire*
de Louis XIV, II, 367.
 Regnier des Marais, II, 373.
 Remi de Jully, fermier général,
 I, xxxj.
 Renaud de Montauban, I, 334.
 Renaudot (Eufèbe), II, 373.
Revue française, II, 338
 Rhodes, I, 37.
 Richelieu (cardinal de), II,
 64, 77, 255, 272, 273, 274,
 306, 329, 330, 338, 372.
 Robbé (abbé de), II, 312.
 Robert, chanoine, II, 307.
 Robert de Châtillon, II, 311.
 Robinet (du Laurens), II, 362.
 Rochois (Marthe le), I, 278;
 II, 320.
Rodogune, tragédie, II, 74.
 Roger, I, 334.
 Rohan (les), I, 293.
Roland, opéra, I, 278; II,
 320.
 Rome, Romains, I, 16, 66,
 104, 145, 164, 180; II, 74,
 75, 76, 94, 98, 256.
 Ronfart, I, 116, 117.
 Roquette (de), évêque d'Autun,
 II, 324, 353.
 Roquette, abbé, II, 353, 364.
 Rouen, I, 288; II, 341.
 Rousseau, I, 300; II, 322.
 Roze, président, II, 373.
 Rubbec (abbé de), II, 312, 341,
 346.
 Rucelay, I, 204.
 Ryfwick (paix de), II, 375.

S

- Sablé (marquis de), II, 336,
 344.
 Sachot, curé de Saint-Gervais,
 II, 348.
 Sacy (S. de), II, 302.
 Saillans du Terrail (M^{lle} de),
 I, xxij, xxix.
 Saint-Antoine (faubourg), II,
 320, 349.
 Saint-Bernard (quai), II, 318.
 Saint-Denis (rue), I, 349.
 Saint-Evremond, II, 299, 348,
 365.
 Saint-Germain, II, 375.
 Saint-Germain (faubourg), I,
 178; II, 57.
 Saint-Laurent (foire), I, xxj.
 Saint-Maur, château, II, 316,
 317.
 Saint-Pierre (abbé de), II,
 307.
 Saint-Pouange (marquis de), II,
 314, 358.
 Saint-Pouange (marquise de)
 II, 358.
 Saint-Romain, II, 312.
 Saint-Simon, I, iv, v, vi; II,
 300, 305, 306, 307, 310,
 311, 312, 313, 316, 317,
 319, 322, 324, 325, 327,
 330, 331, 334, 335, 336,
 339, 341, 344, 345, 346.

- 351, 352, 353, 356, 358,
360, 364, 366, 374, 375,
376.
Sainte-Beuve, I, iv, xxvij,
xxviii, xxxix; II, 291, 300,
302, 342.
Sainte-Hélène (abbé de), II,
328.
Salomon, I, 18. -
Sannion, II, 355.
Santeul, II, 344, 350.
Sarrazin, II, 137.
Saurois (M. de), I, xxiiij.
Saxons, II, 123, 348.
Scipion, II, 177.
Scudéry (Georges de), II,
299.
Scudéry (M^{lle} de), II, 76,
299.
Sedan (château de), II, 321.
Segrais, II, 372, 373.
Seguier, II, 76, 255, 281, 339,
374.
Seignelay, II, 307, 356, 366.
Seine [la], II, 129.
Sémiramis, I, 23.
Sénèque, I, 228, 232.
Séraphin (le P.), II, 194, 363,
364.
Servois (M.), I, xxxviii; II,
295, 298, 310, 311, 312,
317, 320, 321, 323, 325,
326, 327, 333, 335, 336,
337, 342, 345, 346, 348,
351, 353, 354, 355, 356,
367, 373.
Séfoltris, I, 230.
Sévigné (marquise de), I, iij;
II, 291, 294, 300, 319, 324,
330, 332, 335, 346, 358,
375.
Siam (ambassade de), II, 222,
341, 367.
Siam (roi de), II, 367.
Sicile, I, 38.
Soanen (le P.), II, 364.
*Société des bibliophiles fran-
çais*, II, 350.
Socrate, I, 8, 148; II, 73,
98.
Sœurs grifes, II, 47.
Solitaires (les), II, 157, 225,
261, 355.
Solon, I, 43, 61, 91.
Sonning, ou de Soningen, II,
355.
Sophocle, I, 126.
Sophocle, fils d'Amphiclède,
I, 8.
Sofie, I, 90.
Sourdéac (marquis de), II, 303,
304.
Soyecourt (chevalier de), I,
xv, xxiv, 355; II, 328.
Soyecourt (marquis de), I,
xxiv.
Soyecourt (marquise de), I,
xxiv, xxv; II, 328.
Sparte, Spartiates, I, 37, 38.
Stafford (lord), II, 307.
Suard, I, ij.
Suétone, I, xix.
Suidas, II, 298.
Sully (*Mémoires de*), II, 294.
*Supercheries (les) d'un collec-
tionneur*, I, xxxvij.
- T
- Table (la), I, 119.
Tables Alphonfines, II, 298.
Talapoins, II, 222.
Talleyant, abbé, II, 376.
Talleyant des Réaux, II, 304,
319, 338, 360, 366.

Talon (Denis), président à mortier, II, 319, 334.
 Tancrede, I, 334 ; II, 325.
Tartuffe, comédie, II, 305, 324, 352, 353, 364.
 Tekeli, II, 328.
 Térance, I, 6, 115 ; II, 352.
 Termes (M^{me} de), II, 291.
Testament politique de Richelieu, II, 272, 372.
 Testu de Mauroy, abbé, II, 369, 371.
 Théatins, II, 355. — Voir T^{**} T^{**}.
 Théocrite, I, 232.
 Théophile (de Viau), I, 116.
 Théophraste, I, vij, viij, 1 à 21, 24.
 Théophraste (d'Érèse), I, 7.
 Thérac (de), II, 320.
 Therfite, I, 342.
 Thésée, I, 87.
 Thetmosis, I, 229.
 Thibert, II, 308.
 Thrace, Thraciennes, I, 90.
 Tite-Live, I, 103.
 Titon du Tillet, son *Parnasse françois*, II, 304, 338.
 T. K. L. (Tekeli), I, 360 ; II, 328.
 Tréville (comte de), II, 291, 300.
 Trublet, abbé, II, 313.
 T^{**} T^{**} (les Théatins), II, 159, 355. — Voir Théatins.
 Tuileries (les), palais, I, xxj, 268, 277 ; II, 319, 351.
 Turenne, II, 308.
 Turgot (Catherine). — Voir M^{me} de Boisslandry.
 Turgot Saint-Clair, I, xxv.

U

Ulrich (M^{me}), II, 344.

V

V^{**} (Verfailles), I, 288, 349 ; II, 321, 327.
 V^{**} (Vignon), I, 143 ; II, 306.
 Vaillant, médecin, II, 349.
 Valençay (marquis de), II, 314.
 Valincour, I, xvij, xix.
 Varillas, II, 305.
 Varron, II, 73.
 Vaffé (abbé de), II, 311.
 Vauban, II, 107.
 Vaugelas, II, 297, 361.
 Vedeau de Grammont, II, 313.
 Vendôme (duc de), II, 76, 339.
 Vendôme (prieur de), II, 339.
 Veni (de), II, 354.
 Venouze (Vincennes), I, 178.
 Ventadour (duc de), II, 313.
 Vénus, I, 335.
 Verfailles, I, v, 291 ; II, 292, 321, 324, 327, 333, 336, 360, 363, 370, 376. — Voir V^{**}.
 Vespasien, I, xix.
 Vignon, II, 306.
 Villars (abbé de), II, 319.
 Villars (marquis de), II, 319.
 Villayer, II, 323, 360.
 Villeroy (maréchal de), II, 308, 323, 337.
 Villon, I, x.
 Vincennes, I, xxj, 273, 278.
 Vincent (Saint) de Paul, II, 201.

Vindé (Morel de), II, 350.
 Virgile, I, xj, 103, 104, 232;
 II, 260, 276, 337, 373.
 Voïfin (la), II, 310.
 Voïfin, II, 326.
 Voiture (Vincent), I, 115, 118;
 II, 137, 190, 276.
 Vultéius, I, xix.

W

Walckenaër, xxxij, xxxv; II,
 292, 295, 296, 297, 298,
 299, 306, 307, 309, 311,
 313, 314, 318, 319, 324,
 325, 326, 329, 330, 334,
 336, 341, 345, 349, 350,

354, 357, 358, 359, 364,
 367, 368.
 Wardes, II, 76, 322, 339.
 Witt (Jean de), II, 348.

X

Xavier (Saint-François), II,
 201.
 Xénocrate, I, 7.
 Ximénès, II, 77.

Z

Zamet, I, 204.
 Zénon, I, 6, 28.
 Zeuxis, I, 263.





TABLE

	Pages.
De l'Homme.	3
Des Jugemens	70
De la Mode	125
De quelques Usages.	153
De la Chaire.	192
Des Esprits forts	210
DISCOURS PRONONCÉ DANS L'ACADÉMIE FRAN- ÇOISE	253
PREFACE.	255
Discours.	271
NOTES.	289
Notes du tome premier	291

	Pages.
Notes du tome second.	332
Notes du Discours	369
INDEX	377
Index des <i>Caractères</i>	379
Index des Noms de personnes & de lieux, titres d'ouvrages, &c.	383



2 vols

LES
CARACTÈRES

OU LES
MOEURS DE CE SIÈCLE
PRÉCÉDÉS DES
Caractères de Théophraste traduits du grec

PAR
LA BRUYÈRE

TEXTE REVU SUR LA NEUVIÈME ÉDITION ORIGINALE DE 1696
Avec une Notice & des Notes

PAR
CHARLES ASSELINEAU

Tome second



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
47, PASSAGE CHOISEUL, 47

M. DCCC. LXXII

MS. 97 E. 22

CHARACTERISTICS

OF THE

IN BRIEF



BY

THE

REVUE BIBLIOTHÉQUE LITTÉRAIRE

Voluntés pour les livres de la Bibliothèque
insérées sur papier de Hollande à ses pages
Chaque volume : 4 fr.
à chaque ouvrage sur papier de Hollande
à ses pages de Hollande

La Fontaine, Paris, avec une notice de ses notes par
M. A. Paris, 2 volumes (épuisé)
L'art, avec une notice par M. A. Paris,
2 volumes (épuisé)

Revue des sciences exactes, publiée par E. Courcier
2 volumes (épuisé) : 4 fr.
La Bibliothèque, notice de son état de 1828
4 fr.
Notice par G. Boyer, 1 volume
4 fr.
Notice par G. Boyer, 1 volume
4 fr.

Les sciences

Mémoire — Beaunoteur — Vainqueur — L'art
Cesaire — Boissier — Paris — Louis Courcier
La France — Histoire — de Vainqueur
Histoire moderne

Notice de l'art — de son état
Notice de l'art — de son état — de son état
Notice de l'art — de son état — de son état
Notice de l'art — de son état — de son état

Il est fait un usage de papier de Hollande, au prix de 10 fr. 50
à sa page de Hollande

avec — un volume de 10 fr. 50

PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

Volumes petit in-12 (format des Elzévir)
imprimés sur papier de Hollande & sur papier teinté.

Chaque volume : 4 fr.

*Chaque ouvrage est orné d'un portrait-frontispice
gravé à l'eau-forte.*

LA FONTAINE. *Fables*, avec une notice & des notes par
M. A. PAULY. 2 volumes (épuisés).
— *Contes*, avec des notes par M. A. Pauly,
2 volumes (épuisés).

REGNIER. *OEuvres complètes*, publiées par E. COURBET.
1 volume (épuisé) 4 fr.
LA ROCHEFOUCAULD, textes de 1665 & de 1678,
publiés par CH. ROYER. 1 volume 4 fr.
MANON LESCAUT. 1 volume 4 fr.

En préparation :

Molière. — Beaumarchais. — Voltaire (*Romans & Contes*)
Corneille. — Boileau. — Racine. — Paul-Louis Courier.
La Bruyère. — Hamilton. — De Maistre.
Hégésippe Moreau.
Paul & Virginie. — Manon Lescaut.
Voyages de Gulliver. — Robinson Crusoe. — Don Quichotte.
La Princesse de Clèves. — Marianne.
&c., &c., &c.

Il est fait un tirage sur papier Whatman, au prix de 12 fr. le vol.
& 15 fr. le vol. sur papier de Chine.



